





1612782



Library
of the

University of Toronto

No. 22.

$6\frac{2}{4} \rightarrow 4\frac{2}{5} \dots$

P.P.P. 6



RELATION

DE CE QUI S'EST PASSE'

EN LA

NOUVELLE FRANCE

EN L'ANNE'E 1636.

Enuoyée au

R. PERE PROVINCIAL

de la Compagnie de IESVS

en la Prouince de France.

*Par le P. Paul le Jeune de la mesme Compagnie,
Superieur de la Residence de Kébec.*



A PARIS,

Chez SEBASTIEN CRAMOISY Imprimeur
ordinaire du Roy, rue fainct Iacques,
aux Cicognes.

M. DC. XXXVII.

AVEC PRIVILEGE DV ROT.



Extraict du Priuilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, & Imprimeur ordinaire du Roy, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé, *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France en l'année mil six cens trente-six. Enuoyée au R. P. Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France. Par le Perc Paul le Ieune de la mesme Compagnie, Superieur de la Residence de Kébec* : & ce pendant le temps & espace de dix années consecutiues. Avec defenses à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer, ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de desguisement, ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation, & de l'amende portée par ledit Priuilege. Donnée à Paris, le 22. Decembre, 1636.

Par le Roy en son Conseil,

VICTON.

Approbation.

NOVS ESTIENNE BINET Provincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France. Suiuant le Priuilege qui nous a esté octroyé par les Roys Tres-Chrestiens Henry III. le 10. May 1583. Henry IV. le 10. Decembre 1605. & Louys XIII. à present regnant le 14. Feurier 1612. par lequel il est defendu à tous Libraires de n'imprimer aucun Liure de ceux qui sont composez par quelqu'un de nostre dite Compagnie, sans permission des Superieurs d'icelle: Permettons à Sébastien Cramoisy Marchand Libraire Iuré à Paris, & Imprimeur ordinaire du Roy, de pouuoir imprimer pour dix ans la *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France, en l'année 1636.* à nous enuoyée par le Pere Paul le Jeune de nostre mesme Compagnie, Superieur de la Residence de Kébec. En foy dequoy nous auons signé la presente à Paris ce quinzième Decembre 1636.

Signé,

E. BINET.

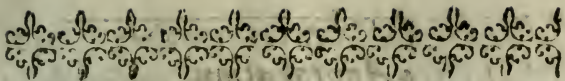


TABLE DES CHAPITRES contenus en ce Liure.

RELATION de ce qui s'est passé
en la Nouvelle France, en l'an-
née 1636. page 1.

Chapitre I. Des sentimens d'affection
qu'ont plusieurs personnes de merite
pour la Nouvelle France. 7.

Chap. II. Des Sauvages baptisez cette
année, & de quelques enterremens. 23.

Chap. III. Continuation de la mesme
matiere. 51.

Chap. IV. Continuation des Sauvages
baptisez. 73.

Chap. V. De la mort miserable de quel-
ques Sauvages. 97.

Chap. VI. Des esperances de la con-
uersion de ce Peuple. 110.

Chap. VII. De quelques particularitez
à iij

- remarquables en ces quartiers.* 128.
- Chap. VIII. *De l'estat present de la
Nouvelle France, sur le grand Fleu-
ue de S. Laurens.* 144.
- Ch. IX. *Réponses à quelques propositions
qui m'ont esté faites de France.* 157.
- Chap. X. *Quelques aduis pour ceux qui
desirent passer en la Nouvelle Fran-
ce.* 183.
- Chap. XI. *ou, Journal des choses qui
n'ont peu estre rapportées souz les
Chapitres precedens.* 189



RELATION DE CE QVI
s'est passé dans le Pays des
Hurons en l'année 1636.

*Enuoyée à Kébec au R. P. Paul le Jeune,
Superieur de la Mission de la Com-
pagnie de IESVS, en la Nouvelle
France.* page I.

PREMIERE PARTIE.

Chap. I. *De la Conuersion, Baptesme
et heureuse mort de quelques Hu-
rons, & de l'estat du Christianisme
en cette Barbarie.* 4.

Chap. II. *Contenant selon l'ordre des
temps, les autres choses remarquables
aduenuës pendant cette année.* 21.

Chap. III. *Aduertissement d'importan-
ce pour ceux qu'il plairoit à Dieu d'ap-
peller en la Nouvelle France, & prin-
cipalement au Pays des Hurons.* 58.

Chap. IV. *De la langue des Hurons.* 79.

SECONDE PARTIE.

*De la creance, des mœurs, & des cou-
stumes des Hurons.*

Chap. I. *Ce que pensent les Hurons de
leur origine.* 85.

Chap. II. *Quel est le sentiment des Hu-
rons touchant la nature & l'estat de*

- l'ame, tant en cette vie, qu'après la mort.* 96.
- Chap. III. *Que les Hurons reconnoissent quelque diuinité: de leurs superstitions, & de la creance qu'ils ont aux songes.* 108.
- Chap. IV. *Des festins, danses, ieux de plat, & de crosse, de ce qu'ils appellent Ononharoia.* 120.
- Chap. V. *S'il y a des Sorciers aux Hurons.* 132.
- Chap. VI. *De la police des Hurons, & de leur gouvernement.* 145.
- Chap. VII. *De l'ordre que les Hurons tiennent en leurs Conseils.* 175.
- Chap. VIII. *Des ceremonies qu'ils gardent en leur sepulture, & de leur deuil.* 184.
- Chap. IX. *De la feste solemnelle des Morts.* 193.



RELATION

de ce qui s'est passé en la
NOUVELLE FRANCE,
EN L'ANNE'E 1636.

MON REVEREND PERE,
Puis qu'il faut payer le tribut annuel, qu'exige de nous, non seulement V. R. mais aussi un grand nombre de personnes de vertu, de merite, & de condition, qui se vont interessant dans les affaires de la Nouvelle France, comme dans celles de Dieu; Je commenceray par la ioye que nostre Seigneur a versé dans nos cœurs à l'arriué de la flotte. Quelques-uns estoient dans l'incertitude si nous verrions cette année des Vaisseaux, à raison des grands preparatifs de guerre, qu'on faisoit en l'ancienne France: mais

A

2 *Relation de la Nouu. France,*
les plus aduisez n'en pouuoient douter,
comme ayans cognoissance de l'affec-
tion du Roy enuers ses nouvelles Ter-
res, qui se vont rendre l'vn des beaux
fleurons de sa Couronne. N'ignorans
pas d'ailleurs que Monseigneur le Car-
dinal estant le Chef de cette honnora-
ble Compagnie, l'appuy des familles
qui passent en ces contrées, le Pere de
cette nouvelle Patrie, & le Génie puis-
sant, qui doit faire reüssir souz la fa-
ueur & l'authorité de sa Majesté, les
desseins, que Dieu a de la conuersion
de ce nouveau monde, ne manqueroit
pas de faire cognoistre, quelle place
tient en son cœur cette sainte entre-
prise. Vne autre apprehension nous te-
noit entre la crainte & l'espoir, sur le
changement de Gouverneur. Monsieur
de Champlain nous ayant quitté en la
derniere année de son Gouvernement
pour s'en aller au Ciel, nous estions en
suspens, quel zele auroit son successeur
pour cette Eglise naissante. Mais les
Nauires paroissans, toutes ces craintes
se sont dissipées; le nombre des vais-
seaux nous a fait cognoistre que les af-
faires de la Nouvelle France tiennent

rang dans les grands soins de l'Ancienne, & que les affections de Messieurs de la Compagnie se vont tous les iours augmentant, & les premieres actions de Monsieur de Montmagny nostre Gouverneur, nous ont fait esperer tout ce qu'on peut attendre d'un esprit remply de pieté, de resolution, & de conduite. On m'a dit autrefois, que la premiere action que fit nostre grand Roy au moment de sa naissance, fut vne augure de sa grande pieté : car le premier vsage qu'il fit de ses mains innocentes fut de les ioindre, comme s'il eust voulu prier Dieu, & le premier mouuement de ses yeux luy porta la veuë vers le ciel. Si les premieres actions sont les prognostiques des suiuanes, nous auons dequoy benir Dieu en la personne de Monsieur de Montmagny, comme ie feray voir dans la suite de cette Relation. Estant arriué deuant Kebec la nuit de la saint Barnabé, il mouilla l'ancre sans se faire cognoistre ; le lendemain matin nous eusmes aduis qu'il estoit dans le Vaisseau, que la nuit nous auoit caché ; nous descendismes sur le bord du grand Fleue pour le receuoir ; le P. Pierre

4 *Relation de la Nouu. France,*
Chastellain, & le P. Charles Garnier étoient en sa compagnie : apres les cōplimens ordinaires , nous le fuiuismes droit à la Chapelle; en chemin ayant apperceu l'Arbre de nostre salut, Voicy, dit-il, la premiere Croix que ie rencontre sur le País, adorons le Crucifié en son image; il se iette à deux genoux, & à son exemple, toute sa suite, comme aussi tous ceux qui le venoient salüer : de là il entre dans l'Eglise, où nous chantâmes solemnellement le *Te Deum*, comme aussi les Prieres pour nostre bon Roy. A l'issüë de son action de graces, & des loüanges que nous rendismes à Dieu pour sa venuë, Monsieur de Chastellain fort, qui tenoit la place de defunct Monsieur de Champlain, luy vient presenter les clefs de la forteresse; où il fut receu par plusieurs salues de mousqueteries, & par le tonnerre de plusieurs canons. A peine estoit-il entré, qu'on luy fit demander s'il auroit agreable d'estre Parrain d'un Sauvage, qui desiroit le Baptesme: Tres volontiers, dit-il, se resioüissant d'auoir ce bon-heur qu'à l'entrée de son Gouvernement il aidast à ouvrir les portes de l'Eglise à vne pau-

ure ame, qui se vouloit ranger dans le bercail de Iesus-Christ: & afin que les Peres qui l'auoient accompagné, misent la main à la moisson, mettant pied à terre; le P. qui auoit instruit ce barbare, demande au P. Chastellain, s'il ne seroit pas bien aise de donner commencement à ses actions en la Nouvelle France, par vn Baptesme. Dieu! quel sentiment de ioye ne fit-il point paroistre à cette proposition! Le voila tout disposé, Monsieur le Gouverneur se transporte aux Cabanes de ces pauures barbares, suiuy d'vne leste Noblesse. Je vous laisse à penser quel estonnement à ces Peuples de voir tant d'écarlate, tant de personnes bien faites souz leurs toits d'écorce! quelle consolation receut ce pauure malade, quand on luy dit que le grand Capitaine qui venoit d'arriuer vouloit luy donner nom, & estre son Parrain. Le Pere l'interroge derechef sur les mysteres de nostre creance, il répond, qu'il croit à celuy qui a tout fait, & à son fils Iesus, comme aussi au bon Esprit; qu'il est fasché d'auoir offensé celuy qui s'est fait homme, & qui est mort pour nous, bien marry

6 *Relation de la Nouu. France,*
de l'auoir cogneu si tard. Monsieur le
Gouuerneur le nomma Ioseph, à l'hon-
neur du saint Espoux de la Vierge,
Patron de la Nouvelle France, & le Pe-
re le baptisa. Pendant le disner, car
tout cecy se passa le matin, ce noble
Parrain dit tout haut en bonne com-
pagnie, qu'il auoit receu ce iour-là le
plus grand honneur, & le plus sensi-
ble contentement qu'il auroit peu sou-
haitter en la Nouvelle France. Sont-ce
pas là des sujets capables de nous ré-
ioüir? Ce n'est pas tout; ce mesme iour
parut vn Vaisseau commandé par Mon-
sieur de Courpon, qui nous rendit le P.
Nicolas Adam, & nostre Frere Am-
broise Cauuet. Ces entreueuës en vn
pais si éloigné de nostre Patrie, apres a-
uoir trauerfé tant de mers, sont sensi-
bles par fois aux yeux, aussi bien qu'au
cœur. Nostre ioye ne se tint pas-là, la
quantité de familles qui venoient gros-
sir nostre Colonie, l'accroit notable-
ment; celles entre autres de Monsieur
de Repentigny, & de Monsieur de la
Poterie, braues Gentilshommes, com-
posées de quarante cinq personnes.
C'estoit vn sujet où il y auoit à louer

8 *Relation de la Nouu. France,*
bien neantmoins , que c'est Dieu qui
conduit cette entreprise. La nature n'a
pas les bras assez longs pour atteindre
au point, où elle est paruenüe; elle ayme
trop ses interests sensibles, pour reünir
tant de cœurs , & tant d'affections à la
poursuite d'un bien , qu'elle ne co-
gnoit pas. Fuir ses parens, & ses amis,
abandonner ses cognoissances, sortir
de sa patrie si douce, & si polie; passer les
mers, defier l'Ocean, & ses tempestes,
sacrifier sa vie aux souffrances, quitter
les biens presens, pour se ietter dans des
esperances éloignées de nostre veuë,
conuertir le trafic de la terre en celuy
du ciel, vouloir mourir dans la Barba-
rie, est vn langage qui ne se parle point
dans l'école de la nature. Ces actions
vont au delà de sa portée, & cependant
ce sont les actions & le langage de mille
personnes de merite, qui s'attachent aux
affaires de la Nouvelle Frãce, avec autãt
& plus de courage qu'ils feroiët aux leurs
propres en l'Ancienne. Je ne voy pas, ny
ie ne peux entendre tout ce qui tend
à ce dessein; on ne me parle qu'une fois
l'an de ces affaires, & encore sur vn
morceau de papier, qui ressemble à

ces muets du grand Seigneur, qui parlent sans dire mot. Si est-ce que ie puis dire, voyant tant de feu, tant de zele, tant de saintes affections en des personnes si differentes d'âge, de sexe, de condition, de profession; qu'autre qu'un Dieu ne peut causer ces pensées, ny allumer ces brasiers, qui ne se nourrissent que des bois aromatiques du Paradis. Je ne dis rien des tendres & nobles affections qu'a nostre grand Roy pour la conuersion de ces Peuples; c'est pour ce dessein qu'il a étably la Compagnie de la Nouvelle France, l'a honorée de sa faueur, & de plusieurs grands Priuileges. Je ne parle non plus des soins de Monseigneur le Cardinal; c'est assez de dire qu'il s'est fait Chef de cette honorable Compagnie, & qu'il a releué, soustenu & animé cette grande entreprise, qu'on ne peut choquer à moins que de toucher à la prunelle de ses yeux. Monseigneur le Duc d'Anguien fils aîné de Monseigneur le Prince, m'honorant d'un mot de sa propre main, m'assura l'an passé, qu'il auoit de grands sentimens pour nous, & que nous en verriens les effects, à mesure que Dieu luy

10 *Relation de la Nouv. France,*
feroit la grace de croistre en âge. I'ay
d'autant plus volontiers remercié no-
stre Seigneur, d'auoir desia inspiré à ce
ieune Prince ces bons desseins pour
son seruice, qu'il a l'esprit plus capable
des'en acquiter. Je sçay de bonne part
& sans flatterie, qu'il l'a fait paroistre
auec autant d'admiration, durant le
cours de ses estudes, au iugement de
ceux qui l'y ont veu, que sa qualité le
rendra tousiours digne de respect, en-
uers ceux qui le cognoistront. Dieu soit
loué! tout le ciel de nostre chere Patrie,
nous promet de fauorables influences,
iûsques à ce nouuel astre, qui commen-
ce à paroistre parmy ceux de la premiere
grandeur.

Personne ne peut ignorer, que Mon-
sieur le Marquis de Gamache, est le
principal appuy de nostre Mission. I'ay
appris cette année qu'il a receu lettres
de Fondateur d'vn College en la Nou-
uelle France: nostre R. P. General me
l'a ainsi récrit, & de l'heure que ie parle
on a presenté mille & mille sacrifices à
sa diuine Majesté, dans toute l'estenduë
de la terre où se répand nostre Compa-
gnie, pour la prosperité de sa Maison,

& pour le bon succéz de ce dessein. Nous auons commencé à enseigner dès l'année passée; le Pere Lallémant, & puis apres le Pere de Quen ont instruit nos petits François, & moy quelques petits Sauvages. Nous nous étonnons de nous voir desia enuironnez de tant de ieunesse, en ces commencemens.

I'apprends que quelque personne beniste du ciel pense à fonder vn Seminaire de petits Hurons; ô la sainte pensée! c'est de ces ieunes plantes qu'on doit esperer de bons fruiets. Dieu soit à iamais beny du soin qu'il a de cette nouvelle Colonie, la fauorisant du secours de personnes qui cherissent ces pauvres barbares, beaucoup plus qu'ils ne se sont iamais ayez eux-mesmes.

Je ne voulois pas quasi parler de Messieurs les Associez de cette Compagnie: car ce n'est pas merueille s'ils ont de l'amour pour vn pays, dont le Roy les a fait Seigneurs: mais cette amour en la plus saine partie de leur corps, me semble si épurée, que ie suis ioyeux & confus tout ensemble de voir vn dégagement aussi grand en des personnes attachées au monde par leur condition,

qu'on en trouueroit dans vne ame éloignée de presence, & d'affection, des ennuis & des tracas de la terre : ie ne parle point par cœur, ces Messieurs m'ayant fait l'honneur de m'écrire par la main de Monsieur l'Amy leur Secre-
re, me confondent en ces termes. *La lettre qu'il vous a pleu nous escrire, a tellement satisfait nostre Compagnie, que nous confessons tous, que nos peines, & nos soins, ont déjà receu leur recompense. Ce que nous faisons pour la Colonie de la Nouvelle France, peut bien estre recommandable à cause du zele au seruice de Dieu, & de l'affection que nous auons au soulagement des hommes: mais d'auoir là dessus l'aide & la consolation de ceux qui sont les Maistres experimentez en ces vertus, c'est estre payez dès l'entrée, & receuoir son salaire entier pour le traual des premieres heures de la iournée. Le remerciement que vous nous faites vaut beaucoup mieux, que tout ce que nous auons fait; mais il conuiendroit bien à ce que nous desirons faire, quand Dieu nous aura donné la grace de l'executer.*

Voila les propres mots de leur lettre : ce n'est pas tout, apres auoir tesmoigné que leurs plus grands desseins ne ten-

dent qu'à la gloire de nostre Seigneur, ils se resiouyffent d'estre deliurés de l'importunité d'un homme dont il a fallu lier les mains avec des chaisnes d'or : *Et encor que cela nous couste beaucoup, disent-ils, si est-ce que nous estimons y auoir gagné, puis que personne ne peut plus pretendre aucun droit sur la Nouvelle France, & que nous la pouuons dedier toute entiere à Dieu par vostre saint ministère.* Ne pouuant encherir sur ces pensées, & sur ces affections, ie ne diray qu'un mot à ces Messieurs; que s'ils font les affaires de Dieu, Dieu fera les leurs, qu'ils ne perdront rien au change, s'ils poursuient dans ces genereux desseins, & qu'ils fement des benedictions que leurs enfans recueilliront en la terre & au Ciel. Voilà les sentimens de Messieurs les Directeurs & Associez de cette honorable Compagnie.

Ie suis fasché que des personnes grandes en verité deuant les yeux de Dieu & des hommes, me lient si fort les mains, & m'obligent à garder le secret de leurs lettres, ou plustost de leurs vertus; ils déroben aux yeux de la France les tendres & fortes affections qu'ils ont pour

14 *Relation de la Nouu. France,*
la gloire de nostre sainte foy dans l'é-
tenduë de cette Barbarie, se contentans
d'en donner la veuë à celuy auquel il ne
la sçauoient cacher. Je parle de person-
nes employées dans les premieres char-
ges du Royaume : l'vn d'eux embrasse
tout le pais, il a soin & des François &
des Sauuages, & fait du bien à tous.
Vn autre va protestant qu'il s'est voulu
interessier dans cette Compagnie, non
pour l'esperance d'aucun lucre, mais
pour l'amplification du Royaume de
Dieu. Voicy quelques paroles tirées de
l'vne de ses lettres adressée à quelque
personne qui me l'a cōfidemment com-
muniquée: *l'ay interest de sçauoir des nou-
uelles du pays, par le desir que i'ay de l'aduan-
cement de la Religion. C'est l'vnique rai-
son, à ce qu'il assure, qui l'a meü de
s'allier de ces Messieurs: & plus bas il
dit que les plus grandes villes & les plus
celebres ont commencé par vn ramas
de vagabons, & que nous auons icy cét
aduantage qu'il y a des gens de bien par-
my nous, Que le plus grand soin qu'on y doit
auoir, est que Dieu soit seruy fidèlement,
qu'on verra vn notable changement quand la
Compagnie generale entrera dans l'entiere*

administration des affaires , la resolution estant de laisser tout le profit pour ameliorer le pays , & y faire passer grand nombre de François , sans rien rapporter d'un long temps entre les Associez du profit qui prouviendra de la Nouvelle France. Voila parler en homme des-interessé : les inclinations de la nature ne nous incitent point à transporter en vn pays barbare les vtilitez dont nous pouuõs iouyr dans vn Royau-me bien policé. Disons donc que ces mouuemens secrets viennent des ressorts de la sacrée prouidence du grand Dieu , qui semble auoir de grands desseins pour tant de pauures Peuples abandonnez depuis vn si long temps. Voicy ce que d'autres Associez me mandent: *I'espere que le secours qu'on vous enuoye fera augmenter la moisson : c'est la principale fin qu'ont ceux qui se meslent de cét affaire , ie voudrois auoir autant de pouuoir que i'ay d'affection pour l'aduancement de la gloire de Dieu en ce pays , & pour la conuersion de ces pauures Sauvages. Vn autre me tient ce discours : Il y a apparence que nostre Compagnie continuant son trafic sans fortune , vostre colonie pour le spirituel s'augmentera de plus en plus ; l'intention de la plus part des*

16 *Relation de la Nouu. France,*
interessez d'icelle n'a esté à autre dessein, que
pour ayder à la conuersion de ces pauures Sau-
uages; ce qui ne peut estre faiët sans vos pei-
nes, trauaux & grandes incommoditez, voi-
re de vostre vie.

Je n'aurois iamais faiët, si ie voulois re-
cueillir tout ce qu'escriuent sur ce suiet
vn grand nombre de personnes, dont
la modestie me condamne au silence,
autant que leur bon exemple m'oblige-
roit à en parler, si ie ne craignois de les
offenser: c'est pour cette raison que ie
me tais sur les sainëts desirs de plusieurs
Religieux, sur les fortes affectiõs qu'ont
vn tres-grand nombre de nos Peres, de
venir trauailler en cette nouvelle vigne
de nostre Seigneur, & défricher cette
Barbarie: il est vray que ces volonte-
z de viure & mourir en la Croix de IESVS,
sont conformes à leur profession; mais
c'est chose bien plus estonnante de voir
des hommes attachez comme de gran-
des intelligences aux plus hautes sphe-
res des affaires du monde, se délasser
dans les soins de la Nouvelle France,
tant ils la cherissent. Bien plus, il se
trouue des Dames qui veulent partager
cette gloire avec eux, surmontant l'in-
firmité

fermité de leur sexe par la generosité de leur courage.

Je cherchois l'an passé vne ame courageuse qui peût arborer le grand estendart de la charité en ces contrées : ce grand Dieu des bontez y a pourueu. J'apprends que Madame de Combalet y veut mettre la main, & fonder vn Hospital en la Nouvelle France. Voicy comme il luy a pleu m'en donner aduis. Dieu m'ayant donné le desir d'aider au salut des pauvres Sauvages, apres auoir leu la Relation que vous en auez faicte, il m'a semblé que ce que vous croyez qui puisse le plus seruir à leur conuersion, est l'establissement des Religieuses Hospitalieres dans la Nouvelle France ; de sorte que ie me suis resoluë d'y enuoyer cette année six ouuriers, pour défricher des terres, & faire quelque logement pour ces bonnes Filles. Je vous supplie de vouloir prendre soin de cét establissement : i'ay prié le P. Chastelain de vous en parler de ma part, & de vous declarer plus particulièrement mes intentions : si ie puis contribuer quelque autre chose pour le salut de ces pauvres gens, pour lesquels vous prenez tant de peine, ie m'estimeray bien-heureuse. Là dessus que diray-ie autre chose, si ce n'est que

18 *Relation de la Nouu. France,*
tout le Ciel présente deuant le throsne
de Dieu ces saintes pensées, ces gran-
des resolutions, & que tous les Anges
redoublent leurs Cantiques d'honneur
& de louanges pour vne si sainte entre-
prise; ce sont les actions de graces que
nous faisons à cette illustre Dame, au
nom de tous les saints Anges gardiens
de ces pauvres Barbares, qui ne scau-
roient comprendre la grandeur de l'a-
mour qu'on leur porte. Le leur ay fait
entendre qu'une grande Dame alloit
faire dresser vne grande maison, où on
receuroit tous leurs malades, qu'on les
coucheroit dans de bons lits, qu'on les
nourriroit delicatement, qu'on leur
donneroit des medecines & des on-
guens necessaires pour les guerir, &
qu'on ne leur en demanderoit aucune
recompense. Ils me respondent avec
estonnement, que cela va bien: mais
neantmoins ie cognois par leurs soufris,
qu'ils ne croiront point ce miracle que
par les yeux. En vn mot, ils ne scauroient
comprendre la grandeur de cette chari-
té; suffit que le Dieu des cœurs, qui fait
germer cette sainte pensée dans vn bon
cœur, voit son diuin ouurage, & y prend

plaisir ; certes il n'y a rien si puissant que cette inuention pour attirer ces peuples Barbares , voire mesme pour peupler parmy eux des seminaires de garçons & de filles. Nostre Seigneur soit beny dans les temps , & dans l'eternité.

Si ie m'engage plus auât dans les sentimens de deuotiõ qu'vne infinité d'ames sainctes, qu'vn tres-grand nombre mesme de Religieuses nous tesmoignent auoir pour l'amplification de lafoy en la Nouvelle France , ie passeray de beaucoup la iuste grandeur d'vn Chapitre ; mais n'importe la charité couure tout. J'apprends qu'en l'Eglise de Mont-martre , lieu si sacré pour les despoüilles de tant de Martyrs , & par la presence de tant d'ames espurées , les Religieuses font à leur tour oraison iour & nuict pour solliciter & forcer le Ciel à respan dre ses sainctes benedictions sur nos tra uaux. Les Carmelites sont toutes en feu : les Ursulines remplies de zele : les Religieuses de la Visitation n'ont point de paroles assez significatiues pour té moigner leur ardeur. Celles de Nostre Dame coniurent qu'on leur donne part aux souffrances qu'il faut subir parmy

20 *Relation de la Nouu. France,*
ces Peuples; & les Hospitalieres crient
qu'on les passe dès l'année prochaine.
La nature n'a point de souffles si sacrez,
qui puissent allumer ces brasiers; ces
flammes prouiennēt d'un feu tout diuin,
d'un feu increé & subsistant. *Nous vous*
portons plus d'enuie, que de compassion dans
vos souffrances, écriuent quelques vnes.
Nous vous accompagnons de nos petites prie-
res, particulièrement vers la sainte Vierge,
à qui nous sommes dediées, & vers nostre
Pere saint Ioseph, & nostre Mere sainte
Tereze, & aux Anges du pays où vous estes,
afin que leurs forces & leur puissance soient
avec vous. O le grand secours! S'il estoit
aussi facile, dit vn autre, de bastir vn
Conuent de Carmelites, que de dresser vne
Cabane de Sauvages, & que nous eussions
autant de pouuoir, que d'impuissance & de
foiblesse, vous trouueriez des à present grand
nombre de Sœurs tres disposées de vous aller
ayder.

Voicy les propres termes d'une au-
tre. Il faut que vous sçachiez que la Nou-
uelle France commence d'entrer dans les
esprits de plusieurs personnes, ce qui me fait
croire que Dieu la regarde à un œil fauora-
ble. *Helas! que diriez vous, mon R. Pere,*

si sa diuine Majesté dispoſoit les affaires en forte, que nous euſſions bien toſt le courage, & le moyen de vous aller trouuer. Je vous diray que ſi telle eſt la volonté de Dieu, qu'il n'y a rien en ce monde, qui m'en puiſſe empêcher, quand meſme ie deurois eſtre engloutie des ondes en chemin.

Voila le cœur d'vne vraye Vrsuline, qui me va découurant les voyes par où ſon Ordre pourra vn iour paſſer en ces grandes foreſts. Pendant que i'écris cecy, i'ay deuant mes yeux les noms de treize Religieuſes du meſme Ordre, qui proteſtent dans vne lettre commune enuoyée au R. P. Adam, qu'elles ont toutes le meſme deſſein, & leur Supérieure bruſle du meſme feu; l'ay laiſſé, dit-elle, prendre l'eſſor aux deſirs de nos bonnes Sœurs, qu'elles ont couché ſur ce papier ſelon leur ferueur; il n'y a rien de moy que l'approbation que i'en fay par l'appoſition de mon nom, pour vous témoigner que ie n'en quitte pas la partie. Je vous porte plus d'envie que vous ne me faites de pitié dans les travaux où vous allez entrer. Mais écoutez ces ames reſoluës. Il n'y a point de difficultez qui nous épouuantent, & bien que la foibleſſe & l'infirmiété de noſtre ſexe

22 *Relation de la Nouv. France,*
soit grande, nostre Seigneur fortifie, & re-
hausse si puissamment nostre courage, que
nous nous enhardissons de dire avec saint
Paul, nous pouuons tout en celuy qui nous
conforte; la mer ny les tempestes n'ont point
assez d'horreur pour épouuanter des cœurs,
qui n'ont ny vie, ny mouuemens, que pour
celuy qui a mis la sienne pour les racheter, &
qui ne desirent rien tant que de pouuoir don-
ner la leur pour son amour, & pour le salut des
Sauuages. N'est-il pas vray de dire apres
cela, que la parfaite amour bannit la
crainte. Je passe souz silence d'autres
termes aussi pathetiques, & des affe-
ctions aussi fortes que celles-cy, forties
des cœurs & de la bouche d'un grand
nombre de bonnes ames d'autres saincts
Ordres, voire mesme de personnes en-
gagées dans le monde. Si des femmes
tendres & delicates pour ie ne sçay quels inte-
rests, disent quelques-vnes, se sont iettées
courageusement dans le hazard des mers,
nostre cœur blefmira-il à la veüe des mesmes
dangers? puis que nous ne pretendons passer
dans cette Barbarie, que pour honorer & be-
nir le Dieu des mers? Celles qui preten-
dent passer les premieres, apres s'estre
deffiées de leur foiblesse, disent tout

haut, que se confiant en Dieu, elles ne craignent plus rien, sinon que le trop grand delay. Or ie répons aux vnes & aux autres, qu'elles ne sçauroient auoir trop de deuotion, pour prier le Ciel de fauoriser cette entreprise; mais qu'elles pourroient auoir trop de precipitation, si elles passoient sans qu'on leur donnast aduis, que le Pais est en estat de les recevoir: chaques choses ont leur temps, Dieu prend le sien quand il luy plaist; c'est celuy qu'il faut attendre en patience & en douceur. Finissons, i'en ay assez dit pour faire voir que la Nouvelle France est bien auant dans le cœur de Dieu, puis qu'elle a si bonne place dans ceux de tant de personnes, qui luy sont si cheres.

CHAPITRE II.

*Des Sauvages Baptisez cette année,
& de quelques enterremens.*

IL semble que nostre Seigneur veuille authoriser la pureté de l'immaculée Conception de sa sainte Mere, par les

24 *Relation de la Nouu. France,*
grands secours qu'il donne à ceux qui honnorent cette premiere grandeur de la Vierge. P'enuoyay l'an passé à V. R. la formule d'vn vœu, que nous fismes suiuan son conseil dans toutes nos Residences le huitiesme de Decembre, iour dedié à cette Conception sacrée; nous cachions cette deuotion, & V. R. l'a publiée la faisant imprimer en mesmes termes que nous l'auons voüée, & que nous la voüerons encore Dieu aydant tous les ans à mesme iour. La benediction que le ciel a versé sur nos petits trauaux depuis ce temps-là, est si sensible; que ie conuierois volontiers tous nos Peres de l'Ancienne France, voire de tout le monde, & toutes les bonnes ames qui cherissent la conuersiõ de ces Peuples, de s'allier de nous par ces saincts vœux, vnissant tous les ieunes, toutes les prieres, toutes les souffrâces, toutes les saintes actions les plus secretes de ceux qui entreront dans ces alliances, pour estre presentées à la Diuinité en l'honneur & en action de grace de l'immaculée Conception de la sainte Vierge: afin d'obtenir par son entremise l'application du sang de son Fils

à nos pauvres Sauvages, l'entier dénuëment & l'amour de I E S V S en la Croix, avec vne mort vrayment Chrestienne, à ceux qui procurent leur salut, & à tous les associez en la pratique de cette deuotion, dont la formule est à la fin de la Relation de l'an passé. I'écriuois dans cette Relation, que nous auions baptizé vingt deux personnes, nous en auons baptizé cette année plus d'une centaine depuis ces vœux presentez à Dieu, & fort peu auparauant. En tout on a fait enfans de l'Eglise depuis le depart des Vaisseaux iusques à present cent quinze Sauvages. De plus, Dieu nous a donné de grandes ouuertes pour le salut de ces Peuples, les faisant resoudre à deux points, qui font voir que la foy entre dans leur ame. Le premier est, qu'ils ne sont pas marris qu'on baptize leurs enfans malades, voire ils nous appellent pour ce faire. Le deuxiesme, que les plus âgez mesmes commencent à desirer de mourir Chrestiens, demandans le baptesme en leurs maladies, pour ne point descendre dans les feux, dont on les menacc. Bref nous auons obtenu ce que nous n'osions quasi demander, tant

nous les voyons alienez de ces pensées; c'est de donner quelques petites filles: mais ie parleray de cecy en son lieu. Toutes ces faueurs sont venuës du ciel par les merites de la sainte Vierge, & de son glorieux Espoux, depuis les vœux dont i'ay fait mention. Descendons en particulier, & suiuous l'ordre du temps de ces Baptesmes.

Le neufiesme de Decembre, iustement le lendemain de la feste de la Conception: le sieur Iean Nicolet, Truchement pour les Algonquins aux trois Riuieres, vint donner aduis aux Peres, qui demeuroient en la Residence de la Conception, scize au mesme lieu, qu'vn ieune Algonquin se trouuoit mal, & qu'il seroit à propos de le visiter. Les Peres se transportent incontinent en sa Cabane, demandant permission à son pere de l'instruire, Dieu sembloit auoir disposé les cœurs de ces Barbares, que nous luy auions presentez, faisant nos vœux le iour precedent. Ce pauure Barbare se montre fort content du bien qu'on procuroit à son fils: le Pere Buteux l'instruit, & pource que le malade estant Algonquin n'entendoit qu'à demy la langue Montagnese, dont se

seruoit le Pere, vne femme Sauuage bien versee en ces deux langues, seruoit d'interprete, faisant couler par sa bouche la foy & les veritez Chrestiennes dans l'ame de ce pauvre ieune garçon, sans les retenir pour soy : iustement à la façon de ces canaux, ou de ces aqueducs, qui versent les sources d'eau toutes entieres, sans rien reseruer pour eux. Enfin le douziesme du mois, voyant que leur malade abaissoit, ils le baptiserent apres l'auoir instruit, & luy donnerent nom Claude; il mourut bien tost apres, prononçant les saints noms de IESVS & de MARIE, ses parens demanderent aux Peres, s'ils ne seroient pas bien contents qu'on mist ce corps aupres des François; C'est bien nostre desir, repartent ils. Nous luy ferõs vn honneur, leur dismes nous, que nous denierions au plus grãd Capitaine du mõde, s'il n'estoit Chrestié. Hastez vous donc de preparer ce qui est necessaire pour l'enterrer à vostre mode, dirent-ils, puis qu'il est à vous. Il se fit vn beau conuoy de tous nos François, apres lesquels venoient les Sauvages deux à deux, avec vne modestie qui ne sentoit rien du Barbare. A l'issüë de l'enterrement le pere du de-

funct fit vn festin aux Sauvages , pendant lequel , comme il ne mangeoit point selon leur coustume ; tantost il chantoit , maintenant il discouroit ; l'ay perdu l'esprit, disoit-il, la mort de mon fils me tire hors de moy mesme ; ie me suis veu autrefois entre les mains de nos ennemis, tout prest d'estre mis en pieces , & d'estre déchiré à belles dents, iamais ie ne perdy courage , il ne faut pas que ie le perde maintenant ; i'ay dequoy me consoler , puis que mon fils, s'il eust vescu, n'auroit pas manqué de tirer vengeance des Hiroquois. Et se tournant vers les Peres, Vous auez de beaucoup allegé ma douleur, rendans les derniers honneurs à mon fils. Voila la harangue de ce pauvre Barbare, sur les funerailles de son fils, qui a bien d'autres pensées maintenant dans le ciel.

Le vingt-deuxiesme du mesme mois, les mesmes Peres ressentirent l'effect des bontez de la saincte Vierge , au baptesme d'vn ieune garçon âgé d'environ dix ans: cét enfant ne vouloit point du tout ouir parler de nostre creance , s'imaginant qu'estre baptizé, & mourir incontinent apres, estoit la mesme chose. Et en effect

comme nous ne confions pas aisément ces eaux sacrées, sinon à ceux qu'on voit n'en deuoir point abuser pour estre voisins de la mort, ces Barbares ont eu pour vn temps cette pensée, que le Baptême leur estoit fatal. Nous auions beau leur représenter que nous estions tous baptisez, & que nous viuions plus long-temps qu'eux: Ces eaux, disoient-ils, sont bonnes pour vous, mais non pas pour nous. Les Peres voyans ces resistances, s'adressent à nostre commune Mere, & luy demandent cette ame pour son Fils. Chose estrange! l'enfant non seulement ne les fuit plus, mais il demande d'estre porté en leur maison. Le Pere Quentin à ces paroles, le prend, l'embrasse, l'apporte tout languissant en sa chambre, où il fut baptizé, & nommé André par Monsieur de Malapart, son parrain. Ce pauvre petit estoit d'une humeur si douce, & si facile, qu'il se rendoit aymable à tout le monde: voila pourquoy le Pere Buteux l'ayant autrefois demandé à sa mere; le n'ay garde, fit-elle, de te le donner, ie l'ayme comme mon cœur. C'est vne prouidence bien particuliere du bon Dieu, que cette mere fust absente pen-

30 *Relation de la Nouu. France,*
dant son instruction & son baptesme. Car
il est croyable qu'elle y auroit apporté de
l'empeschement, suiuant l'erreur qui les
a tenu long-temps, que ce qui nous don-
ne la vie leur cause la mort; on eut bien
de la peine d'auoir le corps de ce petit in-
nocent apres sa mort, comme ie vay dire
tout maintenant.

Le vingt-septiesme, Monsieur de Mau-
pertuis donna le nom de Marie à vne
petite fille âgée de deux ans, que les Pe-
res baptizerent; elle estoit fille de defunct
Capitanal, Capitaine des Sauvages, hom-
me vaillant, & fort sage pour vn Barba-
re. Il auoit laissé trois enfans à sa femme,
vn garçon âgé d'environ dix-sept ans, &
deux petites filles: la plus petite de ces
filles est au ciel, le garçon est mort tres-
miserablement, comme ie diray cy apres.
A mesme temps qu'il mourut, le petit
André trespassa: or comme ils estoient
parens, on les enterra dans vn mesme se-
pulchre, au desceu de nos Peres, qui en
ayant eu le vent se vindrent plaindre à la
grande mere d'André, de ce qu'on auoit
enterré ce petit baptizé sans les aduertir.
Le Pere Buteux prie qu'on leur rende le
corps pour le placer avec nous: vn Sau-

uage luy repart, Va-t'en, on ne t'entend pas; c'est vne réponse que nous font par fois les Sauvages, quand on les presse de faire vne chose qui ne leur agréé pas. Il est vray que nous ne parlôs encore qu'en begayant, mais neantmoins quand nous leur disons quelque chose conforme à leurs desirs, iamais ils ne nous font ces reproches. Le Pere voyant cela va querir l'Interprete, on luy répond que l'affaire est faite, que l'enfant est enterré avec le fils du Capitanal, & que la femme du Capitanal s'offenseroit, si on fouilloit en la fosse de son fils. Le Pere la va trouuer, la prie de laisser tirer du sepulchre le corps de ce petit enfant, elle ne répond aucun mot: vn Capitaine se trouuant là dessus, prend la parole. Hé bien, dit-il, les deux corps sont à toy, porte les avec les François: mais ne les separe point, car ils s'entrayment. Si sont ils bien loing l'vn de l'autre, fit le Pere, l'vn a esté baptizé, & l'autre non, & par consequent l'vn est bien heureux, & l'autre gemit dans les flammes. Ne tient-il qu'à cela pour estre ensemble, & pour estre bien heureux, fit ce Sauvage, tu n'as point d'esprit, déuolope celuy qui n'est pas baptisé, & luy iette

tant d'eau sur la teste que tu voudras, & puis les entetre en mesme sepulchre. Le Pere se soufrit, & luy fit entendre que cela ne seruiroit de rien. Ce Barbare en fin acquiesça, & nos Peres tirerēt le petit André du sepulchre profane, & le mirent en terre sainte. *Vnus assumetur, & alter relinquetur.* Apres l'enterrement la mere de celuy qui estoit mort sans Baptesme, voyant qu'on auoit rebuté son fils, cōme le corps d'une ame damnée, pleuroit à chaudes larmes. Ah mon fils, disoit-elle, que ie suis marrie de ta mort: ie Pere alors qui auoit veu les Jongleurs soufflans ce ieune garçon en sa maladie; luy dit, Voila la guérison que ces badins promettoient à ton fils: ta petite fille est malade, donne toy bien de garde de les appeller, ny de la faire chanter. Iamais, dit-elle, ils n'en approcheront, si elle empire ie vous appelleray: quelque temps apres les Peres la iugeant bien malade, la baptiserent au grand contentement de la mere.

Le trente-vniesme vne fille âgée d'environ seize ans fut baptisée, & nommée Anne par vn de nos François. Le Pere Buteux l'instruisant luy dit, que si estant Chrestienne elle venoit à mourir, son
ame

ame iroit au Ciel dás les ioyes eternelles. A ce mot de mourir elle eut vne si grande frayeur, qu'elle ne voulut plus iamais prester l'oreille au Pere: on luy enuoya le Sieur Nicolet truchement, qui exerce volontiers semblables actions de charité, elle l'escoute paisiblement; mais comme ses occupations le diuertissent ailleurs, il ne la pouuoit visiter si souuent; c'est pourquoy le Pere Quentin s'efforça d'apprendre les premiers rudimens du Christianisme en Sauuage, afin de la pouuoir instruire: cela luy reüssit si bien, que cette pauvre fille ayant pris goust à cette doctrine salutaire, desira le Baptesme, que le Pere luy accorda. La grace a plusieurs effects; on remarqua que cette fille fort desdaigneuse & altiere de son naturel, deuint fort douce & traittable estant Chrestienne.

Le septiesme de Ianuier de cette année mil six cens trente six, le fils d'un grand Sorcier ou Jongleur fut fait Chrestien, son pere s'y accordant apres de grandes resistances qu'il en fit: car comme nos Peres éuentoient ses mines, & le decreditoient, il ne pouuoit les supporter en sa Cabane. Cependant comme

34 *Relation de la Nouv. France,*
son fils tiroit à la mort, ils prièrent le sieur Nicolet de faire son possible pour sauver cette ame : ils s'en vont donc le Pere Quentin & luy en cette maison d'écorce, pressent fortement ce Sauvage de consentir au baptesme de son petit fils : comme il faisoit la sourde oreille, vne bonne vieille luy dit ; Quoy pense-tu que l'eau que ietteront les Robes noires sur la teste de ton enfant, le fasse mourir ? Ne vois tu pas qu'il est déjà mort, & qu'à peine peut-il respirer ? Si ces gens là te demandoient ta Pourcelaine, ou tes Castors, pour les offices de charité qu'ils veulent exercer enuers ton fils, tu aurois quelque excuse ; mais ils donnent & ne demandent rien, tu sçay le soin qu'ils ont des malades, laisse les faire ; si ce pauvre petit meurt ils l'enterreront mieux que tu ne sçauois faire. Le malade fut donc baptizé, & nommé Adrien par le sieur du Chesne, Chirurgien de l'habitation ; il mourut quelque temps apres. Le Pere Buteux le demanda pour l'enseuelir à nostre façon. Non, non, dirent les parens : tu ne l'auras pas tout nud, attends que nous l'ayons paré, & puis nous te le donnerons. Ils luy peignent la face de

bleu, de noir & de rouge; ils le vestent d'un petit Capot rouge, puis l'enfourrent de deux peaux d'Ours, & d'une robe de peau de Chat sauvage, & par dessus tout cela d'un grand drap blanc, qu'ils auoient acheté au Magazin, ils accommodent ce petit corps dans tout ce bagage, en forme d'un paquet bien lié de tous costez, & le mettent entre les mains du Pere, qui baise doucement ces sacrées dépouilles pour témoigner aux Sauvages l'estime que nous faisons d'un petit Ange baptisé. On l'enterra au Cimetière de nos François, avec solemnité: ce qui plaist fort à ces Barbares, & qui les induit bien souuent à permettre qu'on face Chrestiens leurs enfans.

Le huitiesme du mesme mois de Ianuier, vne ieune fille vniquement aymée de ses parens, mais encor plus de Dieu, s'en alla au Ciel, apres auoir esté lauée dans le sang de l'Agneau. Je remarqueray en cét endroit les folies que fit son pauvre pere pour la pouuoir guerir. Son beau frere luy vint dire qu'il auoit songé que sa niepce gueriroit, si on la faisoit coucher sur vne peau de mouton, variée de diuerses figures; on en cherche aussi

toft, on en trouua, on peint deffus mille grotesques, des canots, des auirons, des animaux, & chose semblable: les Peres qui n'auoient pas encore instruit cette fille, font instance que ce remede est inutile: mais il le faut éprouuer. La malade repose sur ces peintures, & n'en reçoit aucune reelle guerison. Vn autre Charlatan fut d'auis, que si on donnoit à la malade vn drap blanc pour cheuet, sur lequel on auroit figuré des hommes chantans & dançans, que la maladie s'en iroit. On se met incontinent en deuoir de peindre des hommes sur vn drap; mais ils ne firent que des marmousets, tant ils sont bons Peintres: ce remede ne succeda non plus que le premier. La pauure fille se couche sur ce drap, sans reposer, ny sans guerir. Que ne peut l'affection naturelle des peres & des meres enuers leurs enfans? Ces bonnes gens cherchoient par tout la santé de leur fille, horsmis en celuy qui la pouuoit donner. Ils consultent vne fameuse Sorciere, c'est à dire vne fameuse badine. Cette femme dit qu'elle auoit appris, soit du Manitou, soit d'vn autre, ie m'en rapporte, qu'il falloit tuer vn chien, & que les hommes le mangeaf-

sent en festin. De plus, qu'il falloit faire vne belle robe de peau de Cerf, l'enrichir de leurs matachias rouges faits de brins de Porc épic, la donner à la malade, & qu'elle en gueriroit. Comme on preparoit ce festin, vn Sauvage songea, que pour la guerison de cette fille, il falloit faire vn banquet de vingt testes d'Elans : voila les parens de la fille bien en peine : car comme il n'y auoit gueres de neige, on ne pouuoit courre, encore moins prendre l'Eslan. Sur cette grande difficulté on consulte les Interpretes des songes, il fut conclud qu'il falloit changer ces vingt testes d'Orignac en vingt grâds pains tels qu'ils en achètent de nos François, & que cela auroit le mesme effect. Ils ne se tromperent pas, d'autant que ces pains & ce festin de chien, ne firent autre chose que remplir le ventre des Sauvages ; c'est tout ce qu'auroient peu faire ces vingt testes d'Orignac : car pour guerir vn malade, ny les banquets, ny les belles robes ne seruent de rien.

Pendant qu'on appliquoit ces beaux remedes, les Peres s'adressoient à Dieu pour le salut de cette pauvre ame : ils venoient voir cette pauvre fille ; mais les

parens ne vouloient pas permettre qu'on luy parlast de nostre creance, s'imaginant que le Baptesme nuisoit au corps, quoy qu'il en fust de l'ame. Attendez, disoient-ils, quand nostre fille n'en pourra plus, quand nous aurons cherché tous les remedes, dont nous nous seruons, s'ils ne reüssissent, nous vous permettrons de l'instruire. Les Peres voyans cela desisterent pour vn temps de visiter la malade, traictant de la guerison de son ame avec Dieu. La mere de la fille se sentit portée à desirer qu'on la vinst instruire, son mary y contrarioit. Enfin, Dieu qui tient les cœurs de tous les hommes entre ses mains, amolit ceux de ces Barbares, pour le bien de leur enfant; non seulement ils n'ont plus d'auerfion des Peres, mais au contraire ils les font inuiter, leur donnant assurance que leur fille les écouteroit volontiers. Les Peres y volent aussi tost, le Pere Buteux prend la parole, déduit le mieux qu'il peut les principaux articles de nostre foy. Les parens, pour ayder le Pere qui n'a pas encore la perfection de la langue, & pour soulager leur enfant, reïtereroient doucement, & expliquoient en termes plus significatifs

ce qu'on disoit à cette pauvre ame, qui se monroit alterée de cette doctrine, comme vne terre seiche de la rosée du Ciel: on employe quelque temps à l'enseigner, tousiours avec le contentement des parens, & beaucoup plus de la malade. Pendant la nuict elle disoit par fois à sa mere, Ne sera-il pas bien tost iour, le Pere ne viendra il pas de bon matin, puis s'adressant à Dieu, luy disoit. *Missi ka khichitaien chaouerimitou*, toy qui as tout fait, fais moy misericorde. *Khiranau, oue ka nipien khita pouetatin khisadkihitin*. Toy qui est mort pour nous, ie crois en toy, ie t'ayme, secours moy. Le Pere la visitant, elle luy disoit, Tu me réioüis quand tu me viens voir, i'ay retenu ce que tu m'as enseigné, & là dessus luy expliquoit fidelement. Le soir auant sa mort, vn sien oncle estant venu voir les Peres, & souppant avec eux, leur dit, Ma niepce est bien malade, vous la deuriezbaptiser: on luy replique, qu'on la veut plainement instruire; Si toutesfois, luy dit-on, tu la voyois notablement baïsser, appelle nous, & nous l'irons voir. Sur les dix ou onze heures de nuict, ce pauvre Sauvage s'n vint au trauers de la neige, & d'vn

froid tres piquant, crier à pleine teste proche de l'habitation de nos François, qu'ils vinssent viste baptiser la malade, & qu'elle s'en alloit mourant. Les peres s'éueillent à ces cris bien étonnez, que ny les grands chiens qu'on détache la nuit, ny la rigueur du froid n'auoient point empesché ce bon homme de les venir appeler. Le sieur Nicolet, & le sieur de Lounay les accompagnerent, celuy cy fut le Parrain, & la nomma Marie, son pere & sa mere, quoy que Barbares, témoignèrent receuoir du contentement de cette action, & remercierent les Peres & nos François, d'auoir pris la peine de sortir pendant vne nuit si fascheuse, que le sieur Nicolet s'en trouua mal. La pauvre fille n'eut qu'autant de paroles, qu'il en falloit pour accepter le baptême, qu'elle auoit tant desiré : car si tost qu'elle l'eut receu elle entre en l'agonie, & bien tost apres s'en alla en Paradis, avec l'étoile d'innocence, dont le Ciel la venoit de courir. Son oncle la voyant morte, fit appeller le Pere Buteux, & luy dit, Vous n'aymez pas seulement pendant la vie, mais encore apres la mort, ma niepce est à vous, enterrez la à vostre

mode. Faites vne grande fosse; car mon frere à qui la tritelle a dérobé la parole, veut loger avec elle son petit bagage: ils vouloient enterrer avec cette fille deux chiens, & plusieurs autres choses: pour les chiens, on leur dit que les François ne seroient pas bien aises qu'on logeast avec eux de si laides bestes; Permetts nous donc, dirent-ils, de les enterrer près de vostre Cimetiere; car la defuncte les ay-
moit, & c'est nostre coustume de donner aux morts, ce qu'ils ont aymé ou possédé pendant leur vie. On combat tant qu'on peut cette superstition, qui se va abolissant tous les iours; neantmoins on tolere en ces premiers commencemens beaucoup de choses, qui se détruiront d'elles mesmes avec le temps. Si on refusoit à ces pauvres ignorans, de mettre dans la fosse de leurs trespassez leur petit equipage, pour aller en l'autre vie, disent-ils, ils nous refuseroient aussi l'abord de leurs malades, & ainsi plusieurs ames se perdroient, qu'on va petit à petit recueillant, iusques à ce que les iours de la grande moisson viennent. Ils enuveloperent donc le corps mort de plusieurs robes, ils luy donnerent ses affiquets, ses

braueries, quãtité de porcelaine, qui sont les diamans & les perles du pais, & de plus on mit dans la fosse deux auirons, & deux grands sacs remplis de leurs richesses, & de diuers outils ou instrumens, dont se seruent les filles & les femmes. Pour conclusion le pere de cette fille tant aymée, voyant l'honneur qu'on rendoit à son enfant, & comme on luy auoit fait faire vn beau cercueil. ce qui plaist infiniment à ces Barbares, il se jetta sur le col du Pere Buteux, & luy dit *Nikanis*, mon bien-aymé, en verité ie cognois que tu m'ayme, & tous vous autres qui portez cét habit, vous chériffiez nostre Nation. Puis apostrophant son enfant; Ma fille que tu es heureuse d'estre si bien logée: cét homme est l'vn des principaux de sa nation, sa femme s'est fait Chrestienne, comme nous dirons en son lieu, nous esperons qu'il mourra Chrestien, aussi bien que ses plus proches. Ainsi soit-il.

Le vingtiesme du mesme mois Dieu fit paroistre sa bonté en la conuersion & au Baptesme d'vn Sauvage, dont nos Peres sembloient quasi auoir desesperé: ce ieune homme estant malade, le Pere Buteux

L'alla visiter : comme il y alloit grand nombre de personnes dans sa cabane, il l'inuita de venir faire vn tour en nostre maison, si sa maladie luy permettoit : il s'y transporte incontinent, apres quelques discours le Pere le iette sur les articles de nostre creance, mais avec peu de succès : car ayant espousé la fille d'vn des plus grands Charlatans du païs, il n'estoit pas pour se rendre à la premiere sermonee : comme on le pressoit sur les biens de la vie future, s'il n'en vouloit pas iouïr, il repartit, qu'il ne pouuoit pas croire cela ; car mon ame, disoit-il, apres ma mort n'aura point d'esprit, & par consequent ne fera pas capable de ces biens. Comment sçais tu, luy fit le Pere, que les ames apres leur trespas sont stupides, & sans connoissance ; deux de nos hommes, replique-il, sont retournez autresfois apres leur mort, & l'ont dit à ceux de nostre nation. Ces ames qui retournerent auoient-elles de l'esprit ? Non, fit-il. Tu te trompes, dit le Pere, car c'est auoir de l'esprit, de cognoistre qu'on n'a point d'esprit ; mais laissons cette subtilité, est-ce pas auoir de l'esprit que d'estre bon chasseur ? iamaïs les Sauvages ne nieront

cette proposition , car leur plus grande Philosophie & Theologie n'est pas en leur teste, mais en leurs pieds. Or est-il , poursuiuit le Pere, qu'il y a des ames des Sauvages qui chassent brauement aux ames des Castors & des Esflans , donc elles ont de l'esprit. A cét argument vn peu trop pressant pour vn Sauvage il ne respondit autre chose , siñ que puis que ses gens n'alloient point au Ciel , qu'il n'y vouloit point aller; Vous autres, disoit-il, vous assurez que vous allez là haut, allez y donc à la bonne heure, chacun aime sa nation, pour moy i'iray trouuer la mienne. Le Pere voyant bien qu'il s'opiniastroit chäge de discours, l'interroge sur son mal; C'est, respond-il, vn meschant Algonquain qui m'a procuré cette maladie qui me tient dans le corps, pour ce que m'estant fasché contre luy, la peur qu'il eut que ie ne le tuasse l'a induit à traiter de ma mort avec le Manitou. Et comment sçais-tu cela? I'ay fait consulter le Manitou , qui m'a dit que ie me hastasse de faire des presens aux *Manitoufioneckhi* , ce sont leurs Iongleurs , & qu'il preuiédroit mon ennemy, luy ostant la vie , & par ainsi que ie guerirois : mais

mō malheur est que ie n'ay plus rien, i'ay donné ma Pourcelaine & mes Castors, & à faute de pouuoir continuer ces presens il faut que ie meure. Voila l'vnique vtilité de l'art de ces Tongleurs, c'est qu'ils tirent tout ce qu'ils peuuent des pauvres malades, & quand ils n'ont plus rien ils les abandonnent. Les Iaponois ont des erreurs toutes semblables, ils croyent que les pauvres ne pouuans rien donner aux Bonzes, ne sçauroient aller en Paradis. Les Chrestiens sont obligez d'adorer & de recognoistre la bonté de leur Dieu. Que la foy a de clarté pour estre vn flambeau obscur, & que nostre creance pour estre releuée par dessus les forces de la nature, s'accorde bien avec la raison! Les Theologiens disent bien à propos, qu'il faut auoir *piam motionem*, pour donner consentement aux propositions de nostre foy; il faut que la volonté s'amolisse, & qu'elle quitte sa dureré naturelle; ce qui se fait par vn doux soufle ou mouuement du S. Esprit, lequel nous induit à croire. Je voy tous les iours des hommes conuaincus sur cette verité, que nostre creance est bonne, qu'elle est saincte, qu'elle est conforme à la raison, & apres

46 *Relation de la Nouu. France,*
tout cela, ne voyant aucune conclusion
de ces premices, ie m'escrie, Qu'auons
nous fait à Dieu pour nous auoir donné
la Foy, qui a tant de peine d'entrer en l'a-
me de ces pauures Sauvages ! Mais pour
retourner à nostre ieune homme, les Pe-
res auoient comme desesperé de son sa-
lut ; neantmoins comme la conuersion
d'une ame depend de celuy qui est tout-
puissant, ils ne laissoient pas de le visiter,
pour luy donner de fois à autre quelque
crainte de l'enfer, ou quelque esperance
de la vie eternelle. En fin ce pauure ieune
homme fut touché tout à coup, cét
entendement plein de tenebres com-
mence à voir le iour, & sa volonté de-
uiet souple & obeyssante aux volontez
de Dieu, comme vn enfant bien né aux
desirs de ses parens. Les Peres entrans
certain iour en sa Cabane il leur fait pre-
sent d'un morceau d'Eslan qu'on luy a-
uoit donné: le Pere Buteux luy dit, Nous
ne venons pas icy pour receuoir, mais
pour te donner ; nous ne cherchons pas
tes biens, mais nous te voulons donner
ceux du Ciel ; si tu voulois croire en Dieu
que tu serois heureux ! Oüy, dit-il, i'y veux
croire, & ie veux aller avec luy ; il disoit

cela les mains jointes, les yeux esleuez au Ciel, d'un accent si deuot, avec vne posture si composée, que les Peres restèrent tous remplis de ioye & d'estonnement, voyant que Dieu en fait plus en vn moment que tous les hommes en cent ans; aussi est-il le Dieu des cœurs. Voila ce cœur de pierre changé en vn cœur de chair, il escoute auide mēt ce qu'il croioit déjà, il est tout plein de regrets de ses resistances, il ne peut assez admirer la bonté de celuy qui l'a si doucement vaincu. Les Peres l'ayant veu si bien disposé, offrent pour luy le sacré saint sacrifice de la Messe, & apres vne bonne instruction luy changerent en fin le nom sauuage d'*Amiskoueroui* au nom de Nicolas, qui luy fut donné au saint Baptisme. Dieu sçait prédre son temps quand il luy plaist. A l'heure qu'il fut touché, qu'il fut baptisé, & qu'il mourut, certains gausseurs & badins qui demeuroient en sa Cabane, & qui auroiēt fait leur possible pour le détourner du Christianisme, estoient allez à la chasse, ils retournerent iustement deux heures apres sa mort, bien estonnez de ce qui c'estoit passé : mais *quis vt Deus?* Qui pourra détourner la bonté de Dieu,

48 *Relation de la Nouu. France,*
non plus que ses foudres? *Non est qui se
abscondat à calore eius.* Il n'y a cœur de
bronze qui ne se liquefie, quand Dieu le
veut brusler.

Le vingt-cinquiésme, iour de la Con-
uersion de saint Paul, vn ieune Sauuage
fut nommé Paul, son pere luy procura
dans sa maladie, ce qu'il ne prenoit pas
pour soy dans la santé: tant s'en faut qu'il
se monstrast fasché qu'on instruisist son
fils, âgé de quinze à seize ans, qu'au con-
traire il l'exhortoit à prester l'oreille aux
Peres, & par fois les venant visiter luy-
mesme, & les ayant ouy parler des cho-
ses de l'autre vie, il racontoit par apres à
ses enfans ce qu'il auoit appris, n'ayant pas
assez de courage d'embrasser & professer
les veritez qu'il aprouuoit en son cœur.
Les respects humains font bien du mal
par tout.

Le vingt-huictiésme & vingt neufiés-
me, deux sœurs ont esté enroolées au Ca-
talogue des enfans de Dieu. La plus pe-
tite, âgée de deux ans, chante mainte-
nant ses grandeurs parmy les Chœurs des
Anges. L'aînée l'a suiuié quelque temps
apres, elle auoit enuiron seize ans, quand
elle prit vne nouvelle naissance en Iesus-
Christ,

Christ, estant tombée malade, il ne fut pas difficile de luy persuader qu'elle se fist Chrestienne. Il semble qu'elle auoit déjà la foy deuant que les Peres luy parlassent; son frere frequentoit en nostre Maison, instruisant nos Peres en sa langue, & comme on luy parloit souuent de nos Mysteres, il racontoit à sa sœur ce qu'il auoit appris. Il estoit plus heureux iettât cette semence sacrée, que les Peres mesmes: car on n'a point remarqué qu'elle ait encore germé en son ame, & elle a porté des fleurs & des fruiçts dans le cœur de sa sœur: laquelle interrogée en sa maladie, si elle ne vouloit pas estre baptisée, répondit, qu'elle en auoit vn grand desir. Les Peres la voulans instruire, trouuerent qu'elle en sçauoit assez pour receuoir le sainct Baptésme, ce qui les étonna & consola: Elle fut donc nommée Jeanne, receuant avec ce nom si grande abondance de grace, qu'il sembloit que le Fils de Dieu prist vn plaisir particulier en cette nouvelle Espouse. Le Pere Buteux la voyant sur son depart pour s'en aller dans les bois avec sa mère, & les autres Sauvages, luy dit, Adieu ma fille, souuenez vous que vous estes maintenant

amie de Dieu, & que si vous mourez, il vous menera dans sa maison, remplie de tout bon-heur. Adieu mon Pere, repartit-elle, ie ne vous verray plus; mais il importe peu que ie meure, puisque ie dois aller en si bon lieu. Elle dit cela avec vn tel sentiment de pieté, que les larmes en vindrent aux yeux des deux Peres, ravis de voir vne petite Barbare, parler en Ange de Paradis. Mais que vous pourrions nous donner, Ieanne, puis que vous nous quittez pour vn si long-temps? luy dirent-ils. Si vous avez du raisin donnez m'en vn peu, ce sera la derniere fois que vous me soulagerez en ma maladie, car ie m'en vais mourir dans les bois: mais ie croy que i'iray au Ciel; à vostre auis, mon Pere? Oüy ma fille, vous y irez, si vous perseuerez en la foy. Assurez vous, dit-elle, que ie croy en Dieu, & que i'y croiray toute ma vie. Ils luy donnerent tout le raisin qu'ils auoient de reste, qui n'estoit pas grande chose, le peu qu'on leur auoit enuoyé, ayant déjà esté distribué à beaucoup d'autres malades. Quand on vint à lier cette pauvre fille avec sa petite sœur, toutes deux nouvellement baptisées, sur leurs longues traînes, pour les mener

dans ces grandes forests, il sembloit aux Peres qu'on leur arrachast le cœur: car ces pauvres gens n'auoient autres viures qu'un peu de pain qu'ils leur donnerent; leur disner & leur souper estoit en la providence de Dieu, leurs hostelleries la neige & les arbres, & un peu d'écorce. Un grand Nordouëst, qui est le vent le plus froid de ces Contrées, souffloit sur ces pauvres malades, & cependant ils s'en alloient tous aussi contents, comme s'ils eussent deu entrer dans vne terre de promesse. O que ie me voulois de mal, m'écrivit le Pere qui m'a enuoyé ces memoires, voyant ce beau spectacle! ces gens me condamnoient de pusillanimité, ne iettant pas si fortement ma confiance en Dieu, qu'ils la iettent en leurs arcs & en leurs fleches, & ne faisant par vertu, ce que ces Barbares font par nature.

CHAPITRE III.

Continuation de la mesme matiere.

COMME les Sauvages se plaisent davantage aux trois Riuieres, que non

pas à Kébec, aussi font-ils là plus souuent leur sejour, & en plus grand nombre : c'est pourquoy les Peres qui ont demeuré cette année en nostre Residence de la Conception, ont baptisé plus de personnes, que ceux qui sont restez à Kébec, où ces Barbares n'arrestēt pas si long-temps. On n'a pas laissé neantmoins d'y faire quelque fruit avec eux : puis qu'on a obtenu qu'ils nous donnassent quelques enfans, dont ie parleray cy apres, & que quelques-vns d'entre-eux ayent receu le saint Baptisme. Ie ne les distingue point des autres, qui ont receu ce Sacrement à la Conception, parlant d'eux tous, selon l'ordre du temps qu'ils sont entrez en l'Eglise.

Le neufiesme de Feurier, vn Sauvage nommé *Attikamegou*, & surnommé le Prince par nos François, s'estant cabané assez proche de nostre Dame des Anges, enuoya querir en diligence vn de nos Peres pour baptiser vn sien petit fils, qui se mouroit. Le Pere prend vn peu d'eau avec soy, craignant de n'en point trouuer en leur maison d'écorce, à raison que le froid auoit gelé les ruisseaux & les fleues; il se presse le plus qu'il luy est possi-

ble; arriue enfin tout hors d'haleine, où estoit l'enfant, qui s'en alloit expirer. Son pere s'écrie qu'on le fasse Chrestien auant sa mort; sa mere s'y oppose, disant tout cruëment, qu'elle ne vouloit point qu'il fust baptisé, & que tous ceux qui estoient baptisez mouroient. On luy re- plique, que tous les François estoient bap- tisez; on luy nomme quelques-vns de sa nation, qui l'estoient aussi, & qui ce- pendant iouïssent d'une parfaite santé. Que si apres le baptesme plusieurs Sau- uages mouroient, cela ne prouenoit pas du Sacrement, mais de la maladie, qui ne laisseroit pas de les tuer, quand ils ne se- roient point baptisez, comme elle le voyoit en quelques-vns, qui mouroient sans receuoir ce Sacrement. Son mary la tance, Est-ce le baptesme, dit-il, qui fait mourir maintenant ton fils? & cepen- dant le voila qui trépasse, ie veux qu'il soit Chrestien. La mere resistoit tou- jours, & l'enfant s'en alloit mourant, ne pouuant quasi plus respirer. Le Pere pressoit la mere de son costé, l'assurant que le baptesme, non seulement ne fai- soit mourir personne, mais au contraire qu'il rendoit quelquefois la vie du corps,

& la vie de l'ame tout ensemble, & que si elle vouloit croire que Dieu peust operer cette merueille, que son fils pourroit guerir. Tout sur l'heure mesme, sur ce propos cette femme commence à ouvrir les oreilles; Si tu le peux guerir, repart-elle, baptise le, sinon ne le touche pas. Pour moy, dit le pere de l'enfant, ie croy que celuy qui a tout fait le peut guerir. Si ta femme auoit la mesme creance, luy dit on, tu verrois bien-tost ton fils en vie. Il commence à la presser, Tu n'as point d'esprit, tu crains que le baptesme ne le fasse mourir, & tu vois qu'il meurt sans baptesme; celuy qui a tout fait, & qui peut tout, est assez fort pour luy rendre la vie; & quand il ne la luy rendroit pas, il aura tousiours pitié de son ame. Qu'on le baptize donc, dit la mere, Prends courage, fait son mary, & considere bien si tu crois; car si tu ments en ton cœur, Dieu ne guerira pas ton enfant. Ie croy, dit-elle; qu'on le baptise. Le Pere se vit vn peu en peine; car il cognoissoit bien que cette femme ne s'accordoit au baptesme de son enfant, que souz esperance de guerison; & par consequent si l'enfant venoit à mourir, à quoy tous s'atten-

doient, qu'asseurémēt elle décrieroit fort ce Sacrement : neantmoins , comme il ne le pouvoit voir perir deuant ses yeux , il prend resolution de le baptiser , demandant aux parens , qu'au cas qu'il guerist, qu'on nous le donnaist , quand il seroit grandelet pour l'instruire. A cette demande la mere se rebute derechef. *Je voy bien qu'il veut auoir mon fils , il ne l'aura pas. Son mary se tournant vers le Pere. Demandes-tu mon fils pour toujours, ou seulement pour l'enseigner ? Je ne le demande que pour l'instruire , & encor quand il sera âgé de six ou sept ans. Baptise le, tu l'auras , & pressant sa femme ; il l'assura qu'on luy rendroit son enfant , quand il seroit bien instruit , au cas que Dieu luy rendist la santé. Les Sauvages qui estoient là , s'étonnoient qu'on debatoit d'un enfant qui estoit aux abois ; Le voila qui meurt , & vous debattez à qui l'aura. En effect , dit son pere , il est mort, si le baptesme ne le guerit. On les assure donc derechef, que s'ils croyoient que Dieu fust assez puissant , & assez bon pour rendre la vie à leur enfant , qu'il le feroit. La mere enfin le presente elle mesme au baptesme. En témoignage de*

sa foy, & de son esperance; l'enfant est baptisé sur l'heure mesme, sans ceremonie, & sans luy donner nom, car la maladie n'en permettoit pas dauantage. Chose estrange! Le Pere qui le baptisoit n'eut pas acheué de prononcer les paroles saintes, versant vn peu d'eau, sur la teste de ce pauvre petit, que sa mere découuroit; qu'il ouure les yeux, commence à respirer, à s'étendre, & à se remuer dans son petit berceau portatif. Sa mere toute éperduë, luy presente le tetin, qu'il ne pouuoit plus prendre; il le prend sans difficulté, & deuant que le Pere sortist de la Cabane, il fut entierement guery. Quelques Sauvages accourent: Le pere de l'enfant, leur dit ce qui estoit arriué, ils demeurent estonnez sans mot dire. Maintenant ce petit Chrestien est beau & grasset, la ioye de ses parens, & l'admiration de ceux qui l'ont veu dans sa maladie.

Cét effet du Sacrement a beaucoup seruy pour arracher de l'esprit de ces Barbares, que la mort estoit dans ces eaux salutaires, & qu'il ne falloit qu'estre baptisé pour bien-tost mourir. Le Prince, c'est le surnom du pere de l'enfant, allant de-

puis aux trois Riuieres , racontoit cecy partout. Si bien que le Pere qui l'auoit baptisé , entrant certain iour dans vne Cabane, paroù il auoit passé ; ceux qui l'habitoient luy demanderent, s'il n'auoit plus de cette eau qui auoit guery le fils d'*Attikamegon*, & qu'il en donnast vn peu à vn malade qu'ils auoient. Helas ! il en auoit assez ; mais le pauure malade n'en peût boire ; c'est à dire que le Pere ne le voyant qu'en passant chemin , il n'eut pas le loisir de l'instruire , de sorte qu'il le trouua mort au retour. Mais pour acheuer ce point , le Prince voyant son fils guery, dit à sa femme, Aye soin de cét enfant , & garde toy bien d'empescher vn iour qu'il ne soit instruit : car la mort dont il deuoit mourir tomberoit sur ta teste. Le Pere luy demanda s'il ne seroit pas bien aise qu'on luy appliquast les saintes Ceremonies dans la Chapelle de Kébec. Fais luy, répond il, tout ce que tu fais aux enfans des François ; il luy assigne iour pour l'apporter , & luy donne aduis de choisir vn François ; & vne Françoisse, pour estre Parrain & Marraine de son enfant. Luy expliquant ce que vouloient dire ees mots. Il doutoit si les François

luy voudroient faire cette faueur; mais l'ayant assureé qu'ils en seroient bien aises, il inuita le sieur Oliuier, Commis & Interprete, & Madame Hebout, qui exercerent volontiers cét acte de charité. Vn Dimanche au matin ces deux pauures Barbares apporterent eux-mesmes leur enfant à l'Eglise de Kébec. Le Pere qui l'auoit baptisé, declara à nos François, qui estoient assemblez pour entendre la grande Messe, comme tout s'estoit passé; que les eaux sacrées du Baptesme auoient rendu la vie à ce petit enfant, & qu'ils le venoient presenter eux-mesmes pour receuoir les saintes Ceremonies, qu'on ne luy auoit peu appliquer. Qu'au reste ils promettoient de le donner vn iour pour le faire instruire; & comme on leur demanda derechef, en la presence de tout le monde, ils confirmerent la promesse qu'ils auoient faite. La dessus on sonne la cloche; vne de nos Françoises prend ce petit, & le presente; son Parrain, & sa Marraine, luy donnent nom François Oliuier; on luy applique les Huiles sacrées, & les autres saintes Ceremonies, avec vne grande consolation de tous nos François, & vn contentement si sensible

du pere & de la mere, que la ioye en redondoit sur leur face.

On auoit emmaillotté ce petit Chrestien à la Françoisise, sa mere le tenant disoit à son mary, Je ne sçay qu'a nostre petit François Oliuier; quand il est accommodé à la Françoisise, il rit tousiours; quand ie l'accommode à nostre façon il pleure & se chagrine, & quand ie le tiens il est tout triste & tout morne, & quand vne Françoisise le tient; vous diriez qu'il veut tousiours sauter. Elle vouloit par ce discours tesmoigner le contentement qu'elle auoit de voir son fils comme deuenu François. Son pere auoit bien de meilleures pensées, car certain iour ie l'escoutois comme il disoit à sa femme, que les Sorciers n'auoient plus de pouuoir sur son fils, & que par le Baptesme il auoit esté mis en la protection de celuy qui a tout fait. Il tenoit ce discours à l'occasion de deux Sorciers qui s'estoient entrebatus, & qui s'estoient reprochez qu'ils auoient tué par leur art les parens l'vn de l'autre. Les Sauvages craignent grandement ces longleurs, & quelqu'vn de nos François m'a asseuré qu'ordinairement ils font mourir ceux contre lesquels ils

dressent leur sort, & que neantmoins ils n'ont iamais rien pû faire aux Chrestiens. Or soit qu'en effect ils ayent quelque communication tacite avec le Diable, dequoy ie doute fort, ou qu'ils n'en ayent point; ayant eu prise avec l'un de ces deux Sorciers, ie le défiay de me tuer par ses sortileges; l'asseurât qu'estant baptisé, & croyât en Dieu; i'estois hors de ses prises. Le pere du petit François Oliuier estoit present quand ie disois cela: Quoy donc, fit-il, mon fils estant baptisé, ne peut il point estre mis à mort par ces gens là? Non, luy repartis-je, ne les crains pas, & qu'ainsi ne soit, porte leur parole de ma part, que ie leur pardonne ma mort, s'ils me tuent par leurs iongeries: mais aussi qu'au cas que leurs enchantemens soient trop foibles pour me nuire, dis leur que ie les prie de se ietter avec moy souz la sauuegarde de celuy qui tient tous les demõs à l'attache. Ce pauvre hõme auoit bien retenu cette leçon, voila pourquoy il se réioüyssoit avec sa femme de ce que son fils estoit hors des prises de ces loups-garous. Vne autre fois il me vint trouuer tout tréblant de peur qu'il ne luy mes-arriuaft, sur ce que sa femme ayât porté son enfant en

vn bâquet où elle alloit à sa place; vn Jongleur le luy ayant pris, & l'ayant chanté, auoit dit tout haut pour nous decréditer, que nous estions des trompeurs, que le Baptesme n'auoit pas guery cét enfant, puis qu'il ne paroissoit aucune marque, qu'il eust esté malade. Je l'asseuray, & me mocquay de ce baladin. Au surplus le pauvre homme m'a souuent tesmoigné desirer le Baptesme; ie luy ay donné quelque instruction, & pour l'arrester ie l'auois mis en la compagnie de quelques François à cultiuér la terre, mais il n'a pas tenu bon. Or comme depuis peu il estoit en la compagnie de trente à quatante Sauvages, qui s'en alloient à la guerre, ie le sonday en la presence de ses compatriotes, luy reprochant qu'il les craignoit, & que par respect humain il ne vouloit pas croire en Dieu, encor que souuent il m'eust assuré qu'il y falloit croire. Il me répondit deuant tous, qu'il auoit eu cette volonté, & qu'il l'auoit encor; qu'il ne craindroit point de professer sa creance deuant tout le monde; mais toy-mesme, me fit il, tu m'as quitté sur la difficulté que i'ay eu avec l'vn de tes François. Je fus fort aise de cette réponse, car il n'y a

62 *Relation de la Nouu. France,*
rien qui retienne tant les Sauvages de
professer la foy, que la crainte d'estre
moquez de leurs semblables. Arriuez
que nous fusmes aux trois Riuieres, faisãt
festin à ces guerriers, ie luy donnay encor
vne attaque, & il me tesmoigna deuant
tous qu'il n'estoit ny menteur, ny enfant,
& qu'il seroit constant en nostre foy,
quand il l'auroit embrassée. Cela fut cau-
se que ie l'appellay en particulier, & que
ie luy dis qu'au retour de la guerre où il
alloit, que ie l'instruirois, s'il vouloit se
faire instruire. I'en suis content, me fit-il.
Va t'en donc, luy repartis-ie, en la Cha-
pelle, & prie celuy qui a tout fait de te
conseruer, afin que tu puisse estre bap-
tisé; il le fit, & à son depart il me pria d'a-
uoir soin de son petit François Oliuier,
s'il mouroit en guerre, & de secourir sa
femme: s'il retourne i'espere que Dieu
luy fera misericorde. Ie le recommande
aux prieres de ceux qui liront cecy; car
si vne fois Dieu en auoit fortement tou-
ché quelqu'un qui fust capable de biẽ in-
struire les autres, cela seroit puissant pour
les attirer à la cognoissance de la verité.

Le dix-septiesme de Mars vn ieune
François hiuernant avec les Sauvage

baptisa vn petit enfant, qui s'en alloit mourir. Dieu est admirable dans le choix des vns, & dans le rebut des autres. Ce ieune François voyant que quelques Sauvages se venoient pourmener aux trois Riuieres, escriuit sur vn bout d'escorce à son frere, qu'il y auoit des malades en la Cabane où il estoit, & qu'il en donnast aduis aux Peres, notamment d'vn petit garçon qui s'en alloit mourant. Les Peres iugerent que ce seroit assez de bien informer ce ieune garçon, ou plustost de luy rescrire de poinct en poinct tout ce qu'on luy auoit déjà-enseigné, pour baptiser les petits enfans; ce qu'ils firent. Le Fils de Dieu qui dit qu'on laisse aller vers luy les petits, receut celuy-cy; car comme ce ieune François lisoit les lettres que nos Peres luy auoient enuoyé; le pere du petit malade l'interrogea sur ce qu'on luy mandoit. Les Peres, respond-il, m'escriuent qu'ils ayment ton fils; qu'ils sont bien marris de son mal, & m'instruisent comme il le faut baptiser, au cas qu'il soit en danger de mort; ils m'escriuent aussi que si les grandes personnes sont bien malades, ils viendront icy. Le Sauvage reparcit, Je suis bien aise que mon fils soit ba-

ptisé; Tiens voilà de l'eau, baptise-le, car il s'en va mourir. Si tost qu'il sera mort, ie leur enuoyeray son corps, afin qu'ils l'honorent d'une sepulture à la Françoisse. L'enfant fut baptisé, & le pere tint sa parole, nous l'enuoyant apres sa mort par quelques Sauvages, avec ses dépoüilles. Sur quoy nos Peres eussent esté en peine de sçauoir s'il auoit esté baptisé, & s'ils le pouuoient mettre en terre sainte; si l'un des Sauvages ne les en eust asseurez, exprimant ce qu'il auoit veu faire au ieune François.

Le premier iour d'Auril, le Pere Buteux baptisa vne petite fille, qu'il alla chercher enuiron dix bonnes lieuës, plus haut que la demeure de nos François. En voicy l'occasion, Quelques Algonquins estant venus chercher du Petun au Magasin, vindrent voir nos Peres deuant que de s'en retourner, & leur donnerent aduis qu'ils auoient quelques personnes fort malades en leurs Cabanes: Surquoy le Pere Buteux prenant vn ieune garçon, qui demeure en nostre Residence, fait déicuner ces Barbares, & puis se met en leur compagnie. Il ne fut pas bien loing de la maison, qu'il trouua, comme l'on dit,

dit, à qui parler, les chemins sont icy plus blancs qu'en France, & bien plus facheux ; il leur falloit tantost prendre des raquettes, tantost les quitter ; ils marchotent sur le grand Fleuve glacé, qui leur déroboit bien la veüe de ses eaux, mais non pas l'apprehension du danger de s'y perdre: car le Soleil auoit commencé à fondre ses glaces, qui en plusieurs endroits n'auoient plus qu'un doigt d'épaisseur. La neige aux autres endroits venant à mollir sur le haut du iour, les faisoit enfoncer avec leurs raquettes, qui se chargeoient de ces glaçons, & leur donnoient vne espeece de torture aux iambes: si fallut-il tirer cette charuë depuis six heures du matin iusques à six heures du soir, sans dételer, sinon peut-estre l'espace d'un petit quart d'heure, qu'ils s'arresteroient pour boire un peu d'eau, dans vne hostellerie de glace. En verité si Dieu ne donnoit d'autres rafraichissemens que ceux-cy, à des personnes qui ne sont accoustumées à ces courses, la chair succomberoit: mais c'est chose étrange que ces iours de peines, sont des iours de douceurs, & le corps semble mettre en oubly ses foiblesses, quand l'esprit

gouste la force de Dieu. Je n'auois garde, dit le Pere, de me repentir d'auoir entrepris ce voyage, puis que ie trouuois du contentement dans ce trauail, & de l'assurance dans la crainte. Enfin estant arriué dans les Cabanes, il trouue que ses Sauvages l'auoient trompé, décriuans comme moribons, ceux qui n'estoient pas quasi malades; il leur témoigne neantmoins qu'il estoit bien aise de les voir hors de danger; qu'il estoit venu pour les instruire, & qu'il y auroit plus de moyen de le faire, quand ils seroient de retour vers les François. La pluspart s'étonnoient de la peine qu'il auoit prise, & se réiouïssans de le voir, luy faisoient festin de langues & de muffles d'Orignac, dont ils auoient abondance. La neige ayant esté profonde & dure cette année, a causé la mort à vn tres grand nombre d'Elans, & a donné la vie à plusieurs Sauvages. Dieu ne voulut pas que le Pere s'en retournast les mains vuides: il estoit venu pour de grandes personnes, & il luy donna le salut d'une petite fille: car comme il visitoit les todis de ces pauures Barbares, il apperceut cette enfant toute abbatuë, il recogneut qu'il auoit eu déjà

enuie de la baptiser, avant qu'elle fust conduite dans les bois; mais l'occasion luy ayant eschappé, il en auoit du scrupule en son ame, la demandant à ce sujet tous les iours à l'Autel à nostre Seigneur. Se voyant donc en main l'occasion qu'il n'attendoit pas, il demãde à la grãde mere permission de la baptiser. Cette bonne vieille luy répond, Vous estes bons, vous autres, vous avez pitié des malades, Tu as bien eu de la peine à nous venir visiter. Fais tout ce que tu iugeras à propos, ie te la donne. Le ieune homme qui accompagnoit le Pere, luy donne nom Marie. & le Pere la baptise. Apres cette action vn Sauvage sçachant que le Pere auoit dessein de s'en retourner, se presente pour le reconduire; le Pere s'étonnant de cette courtoisie; ce Barbare luy dit qu'il auoit esté delegué avec son gendre par les autres Sauvages, pour le remercier. Adioustant qu'il vouloit aussi mener avec soy le corps d'un sien fils mort depuis quinze iours, pour estre enterré au Cimetiere des François. Le Pere l'ayant remercié, luy fit entendre, que cét enfant n'ayant pas esté baptisé, n'auroit point de place parmy les François. Ces bonnes

gens nonobstant s'opiniastrerent, & se mirent en chemin, deuançans le Pere de beaucoup : Ce qu'ils y gagnerent, fut de s'en retourner, apres vn assez bon traitement qu'on leur fit.

Le dix-septiesme du mesme mois d'Avril, vne ieune fille receut le saint Baptisme, qu'elle auoit ardemment desiré. Nostre Seigneur, ayant chastié fort rudement tous ceux avec lesquels i'ay huierné, pour n'auoir pas voulu accomplir la promesse qu'ils luy auoient faite de le recognoistre, m'a consolé en la conuersion de deux enfans de ces Barbares; l'vn est le fils du Sorcier defunct, qu'on nommoit *Carigoüan*, ie parleray de cét enfant en son temps : l'autre est cette fille, qui par fois me rendoit quelque petit secours, quand i'estois malade en la Cabane de son parent; m'allant querir vn peu d'eau, ou me faisant fondre de la neige pour boire. Cette pauvre enfant estant restée sans pere ny mere, affligée d'vne maladie fort fascheuse, estoit delaissée, & en horreur à ceux de sa natiõ, Dieu voulur que nos Peres, qui estoient aux trois Riuieres, où elle se trouua, luy payassent au centuple la charité qu'elle auoit exercée

en mon endroit : car ils prirent soyn de son corps, & de son ame. On luy fit vne Cabane au Fort, & tous les iours les Peres la nourrissoient, la faisoient penser, & l'instruisoient. Comme elle auoit l'esprit bon (m'écriuent les Peres) elle conceut bien tost, & goustâ la doctrine du Fils de Dieu, s'affectionnant particulièrement à la sainte Vierge, dont elle voulut prendre le nom au baptesme. En peu de temps elle sembla se mieux porter. Si bien qu'on parloit de la remettre entre les mains des Sauvages, cette pauvre fille apprehendoit ce retour plus que la mort. Dieu qui la vouloit auoir pour soy, luy enuoya vne fièvre qui la mit si bas, qu'elle cogneut bien que c'estoit fait de sa vie; c'est pourquoy on luy conféra le baptesme, ce qui la consola fort : Car quelqu'un luy disant qu'elle s'en alloit mourir. Je le voy bien, répond-elle, mais ie me console de ce que i'iray au Ciel. O que vous serez heureuse, luy dit-on, de voir celuy qui a tout fait dans sa grandeur ! Ne verray-ie pas aussi, dit-elle, la bõne MARIEMERE de Dieu : & comme on luy eut asséuré qu'elle la verroit, Je luy diray, repliqua-elle, ce que ie luy ay tousiours dit d'un bon cœur.

Ou kaouia I E S V S *Khisadkihitin*. Je vous ayme, ô la Mere de I E S V S. Cette bonne ame lauée dans le sang de l'Agneau, prie maintenant pour sa Nation, & pour tous ceux qui la secourent en quelque façon que ce soit.

Le vingt quatriesme du mesme mois, vn Algonquain voulant mourir Chretien, fut baptisé, & nommé Iacques. Apres sa mort, en l'absence de nos Peres, le Capitaine de la Nation ayant esté gagné par vn disné à decouvrir le lieu de sa sepulture, & permettre qu'on l'enleuast; comme on estoit à mesme, on fut contraint de desister sur les plaintes de quelques femmes, qui crioient à pleine teste, qu'on leur déroboit leurs morts. Il faut par fois condescendre à leur foiblesse.

Le trentiesme du mesme mois, les mesmes Peres baptiserent deux petits enfans, vn garçon & vne fille; comme ils demanderent au pere du petit garçon, s'il ne trouueroit pas bon qu'on fist à son enfant, ce qu'on faisoit aux enfans des François; il répondit fort sagement, Je vous ay trouué si bons, & si charitables, que ie ne croy pas que vous vouliez faire du mal à l'enfant, ayant fait du bien au

pere. Au commencement de cette Lune vous ayant amené mon fils aîné mort, pour l'enterrer à vostre façon, vous me répondites, que vous ne le pouviez faire, pource qu'il n'estoit pas Chrestien; ie ne desire pas que le mesme arriue à ce pauvre petit. De plus, comme le temps estoit fascheux, & que ie ne pouuois m'en retourner en ma Cabane, sans danger de me perdre dans les glaces qui se deprenoient, vous me retintes, & nourristes quelques iours en vostre maison, avec mon gendre, quoy que nous nous en voulussions aller de peur de vous estre à charge. Ie ne croy pas, que des hommes qui font tant de bien, voulussent faire mal à nos enfans; Tenez voila mon fils, faites luy ce que vous voudrez. On luy fit vn bien, dont il iouira dans l'étendue de tous les siecles, & au delà: car on luy conféra le saint Baptesme, avec le nom de Iacques, que son Parrain le sieur Hertel luy donna.

Pour la petite fille, sa mere fut tres contente de l'offrir à Dieu; le sieur Godfrey la nomma Magdelaine: elle estoit fille d'vn nommé *Eroachi*, qui tranchoit du Capitaine parmy les Sauvages: ce

pauvre miserable gemira aussi long-têps dans les enfers, que sa fille seréioüira dedans les Cieux. O que ces deux conditions sont differentes : à iamais damné, & à iamais sauué ; à iamais compagnon des Anges, & à iamais compagnon des diables : nous rapporterons sa mort en son lieu.

Le troisieme de May, fut baptisé vn petit Sauuage Algonquain, âgé d'environ neuf ans, il fut appellé Iean. Les Peres qui m'ont mis ces memoires en main, n'écriuent point les circonstances de ce baptesme ; c'est beaucoup que son nom soit écrit au liure de vie.

Le vingt vniesme du mesme mois, Monsieur Gand estant allé faire vn tour aux trois Riuieres, donna le nom de Ioseph à vn ieune garçon, âgé d'environ quinze ans. Les Peres le faisoient venir tous les matins en leur chambre, pour luy donner la nourriture du corps, & de l'ame, le renuoyans sur le soir en sa Cabane voisine du Fort : mais quand ce pauvre enfant ne peût plus marcher, le Pere Quentin l'alloit querir luy mesme, & l'apportoit sur ses bras, avec grande edification de nos François, qui loüoient

cette charité. Le Pere Buteux luy demandant apres son baptesme, s'il estoit bien aise d'estre Chrestien, & s'il ne craignoit point la mort; il repartit qu'il estoit bien ioyeux de n'estre plus Sauvage, & qu'il ne vouloit plus qu'on l'appellast *Miskowaskoutan*, c'estoit son ancien nom; mais qu'on le nommast Ioseph. Pour la mort ie ne la crains non plus que cela, monstrant le petit bout du doigt; Pourquoi la craindray ie? puis qu'en mourant ie m'en iray au Ciel. Le Pere Quentin le voulât aller querir vn beau matin le trouua en l'agonie. Vne vieille Sauvage luy dit, emporte le, puis qu'il est mort; il attendit qu'il fust expiré, puis l'embrassant il le porta chez nous, où l'ayant enseueily on luy fit ses funerailles comme aux autres.

C H A P I T R E IV.

Continuation des Sauvages baptisez.

SI quelqu'un trouue ces narrez vn peu Slongs; ie le prie d'auoir égard, que de gagner quelque pauvre Sauvage à Dieu,

74 *Relation de la Nouu. France,*
& à l'Eglise; c'est tout nostre trafic en ce
nouueau monde, toute la manne, que
nous cueillons en ces deserts; que nous
ne chassons qu'à cela dans ces grãds bois,
& que nous ne faisons autre pesche sur
ces larges Fleuues.

Le vingt-troisiesme de May, la mere
de cette fille tant aymée, dont j'ay parlé
au Chapitre second, suiuit son enfant au
baptisme, à la mort, à la sepulture, &
comme nous croyons en Paradis. C'estoit
la femme d'un nommé *Mataouan*, sur-
nommé des François le grand Oliuier,
que j'ay dit auoir du credit parmy les
siens. Il est grand en trois façons, grand
de corps, grand discoureur, & grand Ion-
gleur. Il s'est montré autant porté au
baptisme de sa femme, qu'il auoit eu de
peine à se resoudre qu'on baptisast sa fille.
Et comme il auoit fait ioüer tous les res-
sorts de son art, pour donner la vie du
corps à l'enfant, aussi n'a-il rien épargné
pour donner celle de l'ame à la mere.
Cette femme qui auoit obtenu de son
mary permission de faire sa fille Chre-
stienne, ne vouloit pas l'estre, & auoit si
grand horreur des Peres, qu'elle ne leur
vouloit rendre aucune réponse. Estant

allé pour quelque affaire aux trois Riuieres, ie la fus visiter; elle cogneut que ie n'estois pas celuy qui auois instruit sa fille, & me répondit; Le luy represente doucement le danger, où elle se iettoit d'estre à iamais separée de son enfant, qu'elle ay moit avec si grande passion; qu'à mon aduis elle en estoit malade de regret & de tristesse. Ta fille, luy disois-ie, est bienheureuse; & tu seras malheureuse à iamais: elle est au Ciel, & tu seras dans le fond des abysses, tu dis que tu l'aymes, & tu ne veux pas aller avec elle; tu ne la scaurois suiure, si tu ne crois; & si tu n'es baptisée Elle se mit à pleurer; I'adioutay, que si ie faisois sejour aux trois Riuieres, ie la verrois souuent; mais puis qu'il me falloit descendre à Kébec, ie la priois de prester l'oreille à mon frere; elle le fit veritablement, mais non pas si tost. Les Peres apres mon depart l'ayāt plusieurs fois visitée, la quitterent pour vn temps, comme vne acariastre; son mary s'en formalisa, & se vint plaindre à l'Interprete, disant qu'on auoit tort de laisser mourir sa femme sans baptesme; qu'il est vray que iusques à present elle auoit perdu l'esprit, mais qu'elle estoit

rentrée en son bon sens, & que les Peres en fissent l'experience. Iamais plainte ne leur fut plus agreable; ils visitent cette pauvre femme malade, l'instruisent quelques iours durant, son mary se trouuant tousiours present, & luy disant beaucoup de bien des Peres, pour la rendre plus affectionnée à nostre creance. Tu sçais, disoit-il, que ces gens-là sont grands Capitaines, que tous les François les aiment, qu'ils font perpetuellement du bien à nos malades, que tout l'hyuer quand nous sommes affamez, ils donnent à manger à ceux qui n'en ont point, pourquoy ne leur croiras tu pas? Si feray bien, respond-elle, ils disent vray. Le Pere Buteux là dessus luy demanda, si retournant en santé elle ne promettoit pas d'estre fidele à la creance qu'elle vouloit embrasser: Soit que ie viue, ou que ie meure, ie croiray tousiours en Dieu, respondit-elle. Estant suffisamment instruire, son mary enuoya certain iour querir les Peres, & tous les parens de la malade, pource qu'elle se mouroit. Le Pere Buteux l'approchant la voulut interroger, mais on luy dit qu'elle auoit perdu la parole depuis minuit, & qu'il se hastast de la baptiser

puis qu'elle mouroit. Le Pere la regarde, & luy dit qu'elle ouurist les yeux pour marque de sa creance, & pour tesmoigner qu'elle desiroit le saint Baptesme: aussi tost elle ouure les yeux, regarde le Pere, & luy dit, Je croy en Dieu, & ie croy aussi ce que tu m'as dit: c'estoit plus qu'on n'en deuoit esperer d'une femme tenuë pour morte: on la baptise donc, & son parrain luy donna nom Michelle. Si tost qu'elle fut lauëe dans ce sacré bain, elle parle plus libremēt, & appellāt son mary le pria de faire sortir beaucoup de personnes qui estoient entrez en sa Cabane; Feray-je aussi sortir les Peres, luy dit-il? Non pas, respond-elle, mais biē les autres. Apres que le Pere l'eut consolée, il loüa le mary d'auoir aymé sa femme d'un vray amour. Si ie ne l'eusse pas aimée, replique-il, ie ne l'aurois pas pressée de croire en celuy qui a tout fait; mais ie me réioüis de ce qu'elle verra au Ciel celuy qui est tout bon, estant baptisée en son nom. C'est chose estrange que ces Barbares trouuent nos veritez tres adorables; ie veux dire que plusieurs d'entre eux approuuent nostre creance, & cependant ils ne la veulent receuoir qu'à la mort: ils ont peur d'estre

mocquez de leurs compatriotes, faisant
 comme plusieurs Chrestiens qui iugent
 au fond de leur ame, que c'est vn bié tres-
 grand de frequenter les Sacremens, mais
 comme ils ont peur d'estre tenus pour de-
 uots, & de receuoir quelque petit coup
 de dent des bouffons ou des impies; la
 crainte d'vn petit mal leur faict perdre le
 fruit d'vn tres grand bien.

Le trentiesme du mesme mois, Dieu fit
 vne espece de miracle au baptesme d'vne
 fille Algonquine, les Peres l'ayant trou-
 uée sans parole & sans iugement desespe-
 roient de la pouuoir instruire; ils s'ad-
 dressent à S. François Xauier, luy pro-
 mettant de faire porter son nom à cette
 pauvre creature, s'il luy plaisoit de luy
 obtenir autant de force qu'il estoit neces-
 saire pour receuoir le Baptesme. Chose
 estrange! cette moribonde que ses parens
 auoient desia peinte de noir comme vne
 trespassee, reuint à foy: on appelle le tru-
 chement Algonquin, on l'instruit, elle
 croit, elle souhaite le Baptesme, on le luy
 donne, & suiuant la promesse faicte à ce
 grand Sainct, le truchement la nomma
 Françoisise: si tost qu'elle fut deschargée
 du fardeau de ses pechez elle s'endormit

en terre pour se refueiller au Ciel : ô quelles benedictions ! ô quelles actions de graces ! de se voir au mesme moment dans la creance, dans le souhait, & dans la iouissance d'un bien que l'œil n'a veu, ny l'esprit conceu.

Le cinquiesme iour de Iuin vne bonne femme Sauvage porta son petit fils malade en nostre Chappelle des trois Riuieres pour receuoir le sainct Baptesme, Monsieur Rousseau le nomma Denys : cette bonne mere auoit desia donné deux enfans à Dieu, ces trois ames adoreront à iamais les trois adorables personnes, & obtiendront le salut d'une si bonne mere, comme nous esperons.

Le sixiesme de Iuin le Pere de Quen baptisa un grand ieune Sauvage, à qui Monsieur Gand donna le nom de Ioseph, il se nommoit en sa langue *Echkanich*, c'est à dire vne petite corne ; ce pauvre homme estant tombé malade aux trois Riuieres pendant l'hyuer, & souhaitant d'estre avec ses parens qui couroient les bois voisins de Kébec, un autre Sauvage son parent l'attache sur sa traïsne & le traïsne trente lieues durant sur la neige & sur les glaces, ie vous laisse à penser quels re-

staurans il donnoit à ce pauvre malade, en quelle hostellerie il passoit les nuits, il n'y a que les corps de bronze qui résistent aux fatigues des Sauvages. Ce pauvre miserable fut amené encor en vie iusques à Kébec, vn de nos Peres le va voir, aussi estonné de l'entreprise de celuy qui se portoit bien, comme de la resolution du malade; il donne à manger à tous deux, & pendant qu'ils estoient attentifs à leurs corps, le Pere pensoit au salut de leur ame. Comme il les instruisoit il vit que le pauvre malade prenoit plaisir à ouyr parler de l'autre vie, cognoissant bien que celle qu'il menoit tres miserable luy alloit eschapper: pour celuy qui estoit en santé, comme il se vit deceu de son esperance, croyant rencontrer à Kébec les parens du malade, il le quitte là sous vn meschant todis, & les va chercher dans les bois: le Pere en attendant prit le soin de ce Sauvage, & sur tout demanda à nostre Seigneur au saint sacrifice de la Messe qu'il offrit pour son salut, que sa Majesté accordast le Baptesme à cette pauvre ame qui sembloit gouster sa parole: il se trouua à l'Autel dans vne grande confiance qu'il estoit exaucé, mais au
sortir

fortir delà il creut quasi tout le contraire: car voicy arriuer les plus proches parens de cette carcasse, qui n'auoit plus que les os, lesquels ayās garotté ce fardeau mourant sur les traînes, l'emmenent avec eux bien auant dans les forests. Ceux qui le virent partir, ne luy donnoient pas cinq iours de vie. Cependant il a passé l'hyuer, sa pauure mere, & ses parens le traînant par toutes les stations des Sauvages, tantost sur des Montagnes, tantost dans des Vallées, maintenant sur des Fleuues, ou des Lacs tout glacez; le plus souuent sur la neige, & tousiours dans les bois: le Printemps venu ils l'ont amené à Kébec. Le Pere qui l'auoit demandé à Dieu, le voyant fut bien estonné, il s'approche de luy pour l'instruire. Ce pauure homme n'auoit plus que le sentiment necessaire pour la foy; c'est à dire les oreilles, car il auoit perdu la veüe, & tous les autres sentimens estoient fort assoupis, ressemblant à vn squelet plustost qu'à vn homme. Il écoute volontiers ce qu'on luy dit, sa mere mesme luy inculque, & luy fait doucement rendre réponse. En vn mot il croit, & donne des preuues de sa creance, inuoquant tantost l'vne, tantost l'au-

tre des trois personnes de la sainte Trinité, particulièrement le saint Esprit, lequel enfin il receut par le Baptesme, que luy conféra le Pere de Quen. Il ne resta que cinq ou six iours en terre apres cette faueur, sa Patrie estoit le Paradis, où il se retira, laissant son corps à sa pauvre mere, qui l'enueloppa dans diuerses robbes, & sans nous en donner aduis l'alla loger sur de hautes fourches, pour l'enterrer par apres selon leur ancienne coustume. Le Pere qui l'auoit instruit eut le vent qu'on auoit enleué ce corps, il se transporte aux Cabanes des Sauuages, demande à sa mere & à ses parens, où on l'a mis, ils ne sonnent mot. Il va voir le Capitaine de cette Nation, le prie de luy faire rendre ces dépoüilles, que cét homme estoit baptisé, & que Monsieur le Gouverneur seroit fasché si on ne le plaçoit au Cimetiere des François. Attend, fit-il au Pere, ie te feray donner ce que tu desires; il s'en va de ce pas voir les parens du defunct, leur fait vne belle harangue, declarant l'affection que nous portions à leur Nation, l'assistance que nous rendions à leurs malades, & les honneurs que nous faisons à leurs morts. Aussi-tost

la mere acquiesce à nostre desir, & ce Capitaine presse la ieunesse d'aller querir le corps, & de nous le mettre entre les mains. Comme le Pere les pressoit; l'vn d'eux repartit, Ne te haste pas tant, peut estre que son ame n'est pas encore sortie de son corps, qu'elle est encor au bout de sa teste, & cependant il y auoit deux iours qu'il estoit mort. Le Pere ayant receu ce depost, fit preparer les choses necessaires au conuoy, & donner aduis à Monsieur de Montmagny nostre Gouverneur de tout ce qui se passoit. Cét homme de pieté & de courage, qui auoit trois iours auparauãt, faisant son entrée au País, aydè à donner l'entrée à l'Eglise, & à la grace, à vn pauvre Sauvage, comme ie vay dire tout maintenant, quitta les delineamens des fortifications qu'il traçoit, & qu'il fait maintenant bastir, pour honorer ces funerailles de sa presence. Il prend luy mesme vn flambeau, ou vn cierge en main. Monsieur le Cheualier de l'Isle son Lieutenant en fit autant, Monsieur de Repentigny, Monsieur de saint Iean, tous braues Gentilshommes, quantité de soldats, & d'autres personnes rendirent les derniers deuoirs à ce

84 *Relation de la Nouu. France,*
nouveau Chrestien. Le Pere Garnier & le Pere Chastelain, portoient son corps, que les Sauvages suiuoient, avec beaucoup de modestie & de silence. Comme on vint à le descendre dedans la fosse, ses parens y ietterent outre les robbes, dont il estoit couuert, vne Castelogne, vn Capot, vn sac contenant son petit equipage, & vn rouleau d'escorce. Le Pere leur dit assez que cela ne seruoit de rien à vne ame, qui estoit au Ciel; mais ils repartirēt, que c'est leur coustume, & qu'ils n'ostent rien au mort, de ce qui luy appartient. Je vous laisse à penser si nos François & nos Françaises nouvellement venus, qui assistoient à cēt enterrement, s'estonnoient de ces façons de faire. Ils portoient compassion aux viuans, & vne sainte enuie au mort, croyans ceux-là miserables, & celuy-cy bien-heureux.

L'onzième du mesme mois, iour de saint Barnabé, nous fut vn iour de réiouiſſance en toutes façons, comme i'ay témoigné à l'entrée de cette Relation. Monsieur nostre Gouverneur mettant pied à terre, voulut estre Parrain d'un Sauvage qui demandoit le baptesme, il luy donna nom Ioseph. Le Pere Cha-

stellain, comme i'ay déjà dit, descendant du Vaisseau, commença son apprentissage en la Nouvelle France, par ce baptesme. Ayant fait mention de cette action, ie diray seulement ce que i'ay obmis, touchant ce Neophyte, l'vn des mieux disposez pour le Ciel, que nous ayons veu. Le Pere qui l'instruisoit, le voyant d'vn bon naturel, & cognoissant que la foy s'enracinoit dans cette ame, eut grand desir de luy sauuer la vie. Il employe nos Chirurgiens François, le pense luy mesme, le visite, luy porte quelques rafraichissemens; mais la maladie estant plus forte que les remedes, ce pauvre homme luy dit, *Nikanis*, mon grand amy, pensons à l'ame; baptise moy, pour le corps ie voy bien qu'il faut mourir. Le Pere le differoit, pour luy faire desirer plus ardemment vn si grand bien. Or il arriua, qu'en le visitant certain iour, il trouua vn Jongleur qui le souffloit, criant, hurlant, battant son tambour, faisant mille grimaces à leur façon. Il les tance tous deux fort seichement; le malade d'auoir eu recours à d'autres qu'à Dieu; le Charlatan de s'estre ingeré à cymbalifer vne personne qui croyoit déjà en Iesus-Christ. Ce-

luy cy regarde le Pere sans dire mot, & tire païs : le pauvre patient prenant la parole, luy dit, *Nikanis*, pourquoy te fasche-tu? cét homme m'est venu faire selon la coustume de nostre Nation : s'il y a du mal, il le faut quitter ; nous ne faisons pas ces choses à mauuais dessein : ceux qui estoient presens, adiousterent, parlant au Pere, Tu n'as point d'esprit, Tu fais ce que tu peux pour guerir ce malade, tu n'en sçauois venir à bout ; l'autre te veut ayder, & tu t'en fasche? Ce n'est pas trop de deux personnes, pour guerir vne si grande maladie. Fais de ton costé, & luy du sien ; voila comme il se faut accorder. Ils faisoient iustement comme les Philistins, qui vouloient ioindre l'Arche, & Dagon tout ensemble. I E S V S ne s'accorde point avec Belial. Il est bien vray neantmoins, que ces badineries sont plus innocètes, que ie ne pensois au commencement. Les plus simples croyent qu'ils sont secourus par ces chants, sans sçauoir comment ; d'autres les prennent, pour ainsi dire, comme on prendroit vne medecine ; quelques vns pensent que ces bruits chassent le Manitou ; & les Charlatans font ces singeries pour en tirer du

profit. Nostre malade s'étoit laissé souffler pour suiure la coustume de ses Ancestres: il me promit fort de n'auoir iamais plus de recours à ces remedes. Mais ils ont beau faire, leurs parens les leurs procurēt cōtre leur gré. Cōme donc on continuoit de luy declarer les veritez Chrestiennes, il pressa le Pere de le faire Chrestien, & de penser à son ame: Tu vois, disoit-il, que ie croy, & que pour t'obeir, ie ne veux pas, que nos Medecins m'approchent, ie ne sçauois quasi plus me mouuoir; si ie meurs sans Baptisme, tu dis que i'iray dans des feux qui iamais ne s'éteignent; Pourquoi retarde tu tant? Les vaisseaux arriuant sur cette entrefaite, on luy donna l'accomplissement de son desir. Estant baptisé, il appelle le Pere, & luy dit, *Nikanis* mon ame est toute consolée, elle a neantmoins encor vn souhait, c'est de voir mes parens pour la derniere fois; ils sont là haut aux trois Riuieres, trouueras-tu à propos que i'y aille? Si tu n'en es pas content, ie mourray icy aupres de toy; mais tu as là des freres, escris leurs qu'ils ayent soin de mon ame, comme tu as eu. Le Pere luy repliqua qu'il mourroit en chemin; Non, dit-il, ie ne mourray pas,

ie fens bien mon cœur , i'arriueray aux trois Riuieres , i'y feray quelque sejour , & puis ie mourray : tout cela fut vray. Le Pere luy donne des lettres , on l'embarque dans vn Canot , sa femme & ses enfans l'emmenent ; estant arriué , il enuoye querir le Pere Buteux , le fait asseoir aupres de soy , & luy rend les lettres qu'on luy auoit données. Le Pere cognoissant par ces lettres , qu'il estoit Chrestien , & filieul de Monsieur le Gouverneur , l'embrasse étroitement , & luy promet toute assistance. Ses parens qui l'estoient venus voir , admiroient ces caresses , & ces témoignages de charité , qui ne se voyent point parmy eux. Prenant donc la parole , il dit au Pere , Ton frere aisné m'a bien secouru à Kébec : Nous ferons le mesme icy , repart le Pere ; mais te souuiens tu bien de ce que mon frere t'a enseigné ? Ouy da , fit-il , & quittant vn plat d'écorce qu'il tenoit entre ses mains , il commence à marquer sur ses doigts les trois personnes de la sainte Trinité , & à reciter les premiers rudimens du Chrestien : s'il oublioit quelque chose , sa femme le luy remettoit en memoire. Veritablement à peine peuois-ie retenir mes

larmes, écrit le Pere, voyant vn homme de quarante ans instruit dans le fond de la Barbarie, parler le langage des enfans de Dieu, & rendre compte de sa Foy & de son Catechisme, avec l'humilité d'un enfant, & la deuotion d'une grande personne. Il mourut enfin le trentiesme de Iuin, apres auoir passé quelques iours aux trois Riuieres, comme il auoit predict; & son corps nous fut donné pour l'enterrer, non sans en faire instance en vne assemblée, que ces Barbares firent expréz.

Le seiziesme du mesme mois, deux petits Sauuages furent changez en deux petits Anges. Le sieur Iean Paul vint donner aduis aux Peres de la maladie pressante de l'un des deux : les Peres se transportent aux Cabanes, le font Chrestien, & le nom de Iean Paul luy fut donné par celuy qui auoit donné aduis de sa maladie, lequel desira d'estre son Parrain ; il estoit âgé d'un an seulement, son pere promit qu'il le feroit François, s'il réchappoit. A mesme temps qu'on venoit de baptiser celuy-cy, Robert Hache; c'est le nom d'un ieune homme qui demeueroit avec nos Peres aux trois Ri-

uieres, vint crier qu'on se dépeschast de venir baptiser vn enfant de huit iours qui estoit aux abbois. Le Pere Buteux y accourt, & sur la remonstrance que fit à la mere la femme du Capitanal, obtint permission de le baptiser, de le nommer Ignace, & de l'enterrer bien tost apres.

Le vingt-sixiesme du mesme mois, Monsieur le Cheualier de l'Isle fut Parrain d'une petite fille Sauvage, qu'un de nos Peres baptisa à Kébec, & la nomma Marie, la voyant presque mourir aussitost.

Le septiesme de Iuillet, vne femme Sauvage vint offrir vne petite fille qu'elle auoit, à nos Peres des trois Riuieres, pour estre baptisée, avec promesse de la faire instruire en la foy, quand elle seroit grande. Le Pere Garnier qui estoit là attendant les Hurons pour s'embarquer avec eux, la baptisa solennellement en nostre Chapelle. Le sieur de la Treille la nomma Marie.

Le huitiesme du mesme mois vn Sauvage aagé d'environ quarante ans, desirant de passer le reste de ses iours en la loy de Dieu, fut baptisé par le Pere Char-

les du Marché, il receut le nom de Ioseph que luy donna Monsieur de Repentigny son Parrain. Il y auoit long-temps qu'il auoit esté guery, à ce qu'il disoit, d'une maladie, par les prieres qu'un de nos Peres auoit fait pour luy, ou plustost qu'il luy auoit apprises : car le Pere qui l'auoit instruit en la foy, visitant vne Cabane des Sauuages, vne femme malade luy dit, Apprends moy les paroles que tu as enseignées à *Naaktuch*, c'est ainsi qu'il se nommoit, pource qu'il dit qu'elles luy ont seruy, & qu'estant en danger de sa vie, il s'est veu deliuré prononçant ces paroles. Quand les Sauuages auant son Baptesme tomboient sur le propos de nostre Religion, ce pauvre homme se monstroit triste, voyant que quelques-uns la blasmoient, & s'en moquoient : le Pere l'a tenu long temps fort suspect, le croyant dissimulé, mais en fin il a fait voir qu'il auoit bon cœur. Quelque-fois il entroit tout seul en la Chappelle, & faisoit sa priere. Il demanda certain iour de son propre mouuement vne image pour se ressouuenir de celuy qui estoit mort pour nous ; le Pere le voyant tesmoigner publiquement deuant tous ceux de sa

Cabane qu'il vouloit estre Chrestien, l'instruisit plainement, & puis luy accorda le saint Baptisme. Sa femme voyant qu'on se dispoisoit pour le baptiser, se mit à pleurer, disant que si on le baptisoit qu'il mourroit bien-tost. Luy l'entendant, s'écria, Tu ne sçais ce que tu dis, tais toy, ie n'en mourray pas, & quand i'en deurois mourir, ie voudrois estre baptisé pour purifier & lauer mon ame. Monsieur & Mademoiselle de Repentigny & quelques autres personnes qui estoient presentes furent tous attendris, quand le Pere leur eut expliqué ce qu'il disoit, mais leur sentiment de deuotion s'accrut quand ils le virent receuoir le Baptisme d'une façon pleine de pieté; l'ayant receu il prit la main du Pere qui l'auoit enseigné, & de celui qui l'auoit baptisé, comme aussi de Monsieur de Repentigny, & les baïsa d'une grande tendresse, les remerciant du bien qu'ils luy auoient procuré. Apres le Baptisme de ce pauvre homme ie fus contraint de m'en aller au deuant des Hurons pour faire embarquer les Peres que nous y destinions. Estant aux trois Riuieres ie receus vne Lettre du Pere de Quen, qui parloit en ces ter-

mes de ce Neophyte que ie luy auois re-
 commandé. *Ioséph iadis nommé Na-*
hakhich a pensé mourir auicourd'huy , il m'a
enuoyé querir comme i'allois dire Vespres : i'y
suis allé promptement avec le sicur Hebert qui
m'a fort assisté. Il perseuere dans la bonne
volonté de croire , nous luy auons fait faire
quelques actes de contrition , il les fait vo-
lontiers , il dit qu'il ne veut pas estre bruslé
avec les meschans , qu'il veut tousiours croire
ce que luy a dit le Pere le Ieune , en disant
cela il pleuroit. Il a vn grand desir de vous
voir , ie dis tres-grand ; ie crains neantmoins
qu'il ne vous voye plus qu'en l'autre monde.
Pour moy vostre retour m'apporterait vne
grande consolation , & vn grand soulagement ;
car tandis qu'il sera malade , il sera necessai-
re que ie l'aille souuent voir durant le iour ;
& ce qui me fasche , c'est que ie ne scaurois
parler. Ce sont les propres mots du Pere ,
 qui est fort occupé & diuertý aussi bien
 que les autres ; voila pourquoy il n'aduan-
 ce pas tant en la cognoissance de la lan-
 gue comme il desireroit. De verité c'est
 vne chose bien fascheuse de voir vn pau-
 ure homme demander le pain de l'Euan-
 gile à la mort , & de ne luy pouuoir don-
 ner que de petites mies , qui ne sont pas

94 *Relation de la Nouu. France,*
capables de le raffaier. Le Pere du Marché, qui m'a rendu les Lettres du Pere de Quen, m'adioustoit que ce pauvre Sauvage pleuroit de tendresse, & qu'au rapport du truchement il exhortoit vn sien compatriote la larme à l'œil à croire en Dieu, & embrasser sa saincte foy. En fin il mourut le dernier iour de Iuillet; les Sauvages auoient déjà mis son corps dans vn Canot pour le porter au Sault de Montmorency, quand le Pere Mafse suruenant les arresta, & le fit rendre pour l'enterrer avec les Chrestiens. Le Pere de Quen m'écriuit sa mort : *Joseph, dit-il, tant & si souvent recommandé, a quitté cette vie le iour de nostre bien-heureux Pere & Fondateur saint Ignace. Je l'ay visité tous les iours trois fois : i'ay fait mon apprentissage à l'enseigner, & luy faire faire des actes de foy & de douleur, sans emprunter la langue d'autrui. Il me faisoit par fois reiterrer ce que ie luy faisois dire pour marque qu'il y prenoit goust. Monsieur de Repentigny son Parrain l'a souvent visité dans sa maladie, luy faisant porter tantost des œufs, tantost des Tourterelles, quelquefois des confitures : en fin il luy a rendu les derniers devoirs, l'accompagnant à la sepulture, comme aussi*

Madamoiselle sa mere , & Madamoiselle sa femme , & autres personnes de sa maison. Je donneray cette loüange à nos François, qu'ils honorent volontiers les obseques & les Baptesmes de nos Sauvages de leur presence : ce qui edifie grandement ces Barbares , voyant qu'on fait estat de ceux de leur nation, qui recoüent nostre sainte foy. Quatre François portoient le corps de celuy-cy. Monsieur de Courpon , Monsieur Gand , Monsieur de Castillon, & plusieurs autres , se trouuerent au conuoy suiuy des Sauvages qui se trouuoient pour lors à Kébec.

Le quatorziesme du mois d'Aouft, le Pere Antoine Daniel , descendant du Pays des Hurons , & passant par la petite Nation des Algonquins , baptisa vn pauvre prisonnier Hiroquois, que les Sauuages alloient supplicier. Voyant donc que cét homme entendoit bien le Huron, il fait quelques presens à ses gardes pour le pouuoir aborder , & luy parler avec liberté; il luy represente que c'est fait de sa vie, qu'apres sa mort son ame doit souffrir des tourmens incomparablemēt plus grands, que ceux qu'il auoit desia experimenté, & deuoit experimenter en son

corps ; que si neantmoins il veut croire en celuy qui a tout fait, il échapera ces tourmens, & ioüira des delices du Ciel. En vn mot il l'instruit, & le baptise immédiatement deuant qu'on le menast à la mort. Il nous disoit qu'estant vn soir aupres de luy, les Sauvages le vindrent lier, afin qu'il ne se sauuast point la nuict ; ils luy attachoient les bras & les pieds à deux gros bastons, qui ioignoient son pauvre corps tout estendu sur la terre, & placé en telle posture qu'il ne le pouuoit remuer. Pendant que l'vn le lioit, vn autre éclairoit avec vn flambeau d'écorce, & tout exprez secoüoit ce flambeau, parsemant de feu ce pauvre miserable, nud comme la main, lequel ne pouuoit se défaire de ces flammes, qui s'attachent à sa chair, & la brusloient avec vne grande douleur ; il ne crioit point neantmoins, endurant ce tourment avec vne constance digne d'étonnement.

Le vingt deuxiesme du mesme mois, vne femme Sauvage apporta son petit fils au Fort, demandant pour luy quelques raisins ou quelques pruneaux ; voyant ce pauvre enfant fort malade, ie m'enquis si elle ne seroit pas bien contente qu'on le baptisast,

baptifast, elle s'y accorda fort volontiers, on le porte tout sur l'heure à la Chapelle, Monsieur le General se trouvant là voulut estre son Parrain, il luy donna nom Theodore, il fut baptisé solennellement en la presence de la plus part de nos François.

Voilà tous ceux qui ont esté baptisez aux Residences plus proches de Kébec, tous les autres ont esté faits Chrestiens aux Hurons. La Relation de ces Pais si éloignez, que j'enuoye, en fera mention, comme aussi de beaucoup d'autres choses fort remarquables.

C H A P I T R E V.

De la mort miserable de quelques Sauvages.

VN certain disoit que Dieu auoit des pieds de laine, & des mains de plomb; il me semble qu'il a eu des pieds de Cerf, & des bras de fer ou de bronze en la punition de quelques Sauvages. L'Apostat duquel j'ay amplement parlé les années passées menera la bande. Je

me suis souuent estonné repassant par ma memoire, comme Dieu auoit foudroyé, pour ainsi dire, les trois freres, avec lesquels i'ay hyuerné; pour auoir méchamment faussé la promesse qu'ils luy auoient faite de le recognoistre pour leur souuerain, de l'aymer, & de luy obeïr, comme à leur Seigneur. Ils auoient eu recours à sa bonté dans leur famine extreme; il les auoit secourus, leur donnant de quoy manger abondamment: *Adhuc esca erant in ore ipsorum, & ira Dei ascendit super eos.* Ils n'auoient pas encore aualé le morceau, que Dieu les prit à la gorge. Auant que l'année fust expirée, l'ainné qui estoit ce miserable Sorcier, qui m'a bien donné de l'exercice, fut bruslé tout vif dans sa propre maison. Le second qui estoit mon hoste, homme d'un assez bon naturel; mais qui pour complaire à son frere, voulut déplaire à Dieu, fut noyé, ayant perdu la ceruelle, comme j'ay déjà écry. Restoit l'Apostat, le plus ieune des trois. Je croy que le caractere de Chrestien luy a pour vn peu de temps arresté la iustice diuine; mais comme il ne s'est pas voulu recognoistre, le mesme carreau de foudre, qui a frappé

ses freres, l'a reduit en cendres. Ce miserable est mort cette année de mal-faim, delaissé dans les bois, comme vn chien; chose bien remarquable, qu'il n'ait pas eu dequoy manger dans l'abondance: car il y a peut estre dix ans, que les Sauvages n'ont tué tant d'Elans, qu'ils ont fait cet hyuer, la neige ayant eu toutes les conditions qu'ils desirent pour leur chasse. Je ne sçay pas bien les particularitez de cet accident: les Sauvages nous ont dit seulement, qu'on l'auoit trouué mort de faim dans les bois. C'estoit bien la raison que cette bouche impie manquaist de viures, qui auoit si souuent blasphemé Dieu, & que Dieu condamnaist à ce genre de mort, celuy qui auoit veu mourir deuant ses yeux de pauures malades, sans iamais me vouloir ayder à leur donner vn morceau de pain de la parole de Dieu. En vn mot l'Apostat est mort; s'il est mort Apostat, ie n'en sçay rien, du moins il est mort sans aucun secours de la terre; Je ne sçay s'il en a eu du Ciel; ie serois bien aise qu'il fust ainsi. Quelqu'un me témoignant, n'y a pas long-téps, qu'il estoit bié aise de sa mort, m'obiectoit que ie l'auois encor cette année

inuité à me venir trouuer, ſçachant bien que c'eſtoit vn meſchant homme. I'auouè qu'il eſtoit meſchant, ie confeſſe que l'année paſſée, & encore celle-cy, i'auois écry à *Tadouſſac*, pour le faire venir aupres de moy. Ie dy bien dauantage, ſ'il eſtoit en mon pouuoir de le tirer des fers, & de la cadene, où peut eſtre il eſt maintenant, que ie l'en tirerois, pour en contre-eſchãge du mal qu'il m'a fait, luy procurer le plus grand bien, que l'on puiſſe procurer à vne creature raifonnable, le ſalut eternal. Helas! eſt ce donc ſi peu de choſe qu'une ame ſoit damnée! Toutes les grandes affaires des Conclaues, des Cours ſouueraines, des Palais, & des Cabinets, ne ſont que ieux d'enfans, en comparaiſon de ſauuer, ou de perdre vne ame. Mais paſſons outre.

Vne femme Sauuage eſtant tombée malade à Kébec, vn de nos Peres la voulut inſtruire, elle faiſoit ſemblant de l'écouter; mais quoy qu'on die que les Sauuages nous trompent par fois, faiſant mine de preſter l'oreille à vne doctrine, que leur cœur ne gouſte pas; ſi eſt-ce qu'il eſt bien aiſé de recognoiſtre dans vne inſtruction de durée, ſi le cœur s'accorde avec

la langue, iamais le Pere n'eut opinion, qu'elle se voulust veritablement faire Chrestienne. Elle vit de ses yeux la guérison soudaine du petit fils du Prince, dōt i'ay parlé au Chapitre III. cela luy fit demander souuēt le Baptesme, pour estre aussi guerrie. Le Pere qui ne voyoit qu'un soin du corps en cette ame, ne le luy voulut pas accorder, luy promettant qu'aussi tost qu'elle seroit mieux instruite, qu'on la baptiseroit. Baptise moy, disoit elle, & puis tu m'instruiras: cēt ordre n'estoit pas bon. Enfin *Attikamégou*, c'est ce Sauuage nommé le Prince, s'en voulant aller à la chasse dans les bois, luy demanda si elle vouloit rester pour estre instruite, que nos François l'assisteroient, & que nous la nourririons; iamais elle n'y voulut consentir. On la iette donc sur vne traïsne pour l'emmener. Le Pere defendit fort au Sauuage qui la traïsnoit, de la tuer, car c'est ainsi qu'ils se déchargent de leur fardeau, il ne la tua pas en effet; mais elle mesme par desespoir, ou par accident: disons plustost par vn iuste chastiment de Dieu, se fit mourir. Pendant certaine nuit, comme il y auoit bon feu dans sa Cabane, & que tout le monde dormoit

profondement, cette femme se voulant leuer tomba dans les flammes, & fut estouffée en vn moment; beuant le feu dès cette vie, qu'elle alloit trouuer bien plus ardent en l'autre. Le Prince nous estant venu voir, & nous ayant raconté cette catastrophe; le Pere qui l'instruit luy demanda, s'il ne sçauoit point la raison, pourquoy cette femme n'auoit pas voulu croire, ny demeurer pour estre instruite. Elle disoit, répondit il, que mourant parmy les François, on ne luy donneroit qu'vn drap apres sa mort. Et que luy as tu donné? luy demanda-on. Je l'ay enueloppée dans la peau d'Ours, que vous luy auiez donnée, qui estoit déjà à demy pourrie. Je m'assure, dit-il, en se gaussant, que son ame ne prendra pas la peine de la venir querir, car elle ne l'empescheroit guieres de ressentir les feux, qui bruslent les infidelles.

Ceux qui aydent à la conuersion des ames ne sont pas tousiours sauuez, la premiere conuersion qu'on doit faire c'est de soy mesme. Malheur à celuy qui fait comme les balais, qui nettoient la maison, & se fallissent eux-mesmes; c'est ce qu'vn Sauvage a fait cette année. Ce mi-

serable a fait baptiser son propre fils, sa fille, sa niéce, & quelques autres, & luy ne l'a pas voulu estre. Estant tombé malade aux trois Riuieres, le Pere Buteux l'allant visiter trouua vn Jongleur aupres de luy : il le voulut faire sortir de la Cabane ; mais ce Charlatan repartit qu'il écouteroit luy mesme ce qu'on enseignerait au malade. Le Pere luy demande donc, s'il ne vouloit pas croire en Dieu, qui seul le pouuoit guerir en cette vie, & le rendre bien-heureux en l'autre. Ouy da, fit-il, ie croy que vostre Manitou est tout puissant, dis luy qu'il me guerisse, & ie te donneray dix Castors. Tu sçay bien, repartit le Pere, que nous ne voyons pas les malades pour tirer d'eux quelque present ; mais plustost pour leur en faire. Ie le sçay bien, & partant reuiens moy voir sur le midy. Il se vouloit faire chanter par ce Jongleur ; mais le Pere le fit venir secrettement, & l'intimida en sorte qu'il ne chanta point, ny ne souffla ce pauvre miserable, comme il s'y attendoit. Le Pere l'estant retourné voir sur le midy, soit qu'il fust touché par les prieres de ses enfans, qui sont au Ciel, ou qu'il fist l'hypocrite, il promit merueille ; mais com-

me il estoit extremement superbe, la foy ne peût entrer, ou faire long sejour dans son ame. *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab inuicem accipitis.* L'orgueil met de grands obstacles entre Dieu & l'ame, & ferme la porte à la Foy, aussi bien qu'à la Charité. Quelques iours apres il fit venir le Pere, & luy dit qu'on l'auoit asseuré qu'il gueriroit s'il dormoit avec vn chapeau, le suppliant de luy en donner vn; comme on le voulut détourner de cette superstition, cette ame altiere ne voulant pas estre contredite, se cabre, dit des iniures aux Peres, & à tous les François, les appellans menteurs & imposteurs. On le voulut ramener à la raison par la douceur; mais il se tourna par dépit de l'autre costé, sans iamais vouloir répondre. Quelque temps apres son frere le voyant approcher de l'agonie, dit à vn ieune garçon François, qu'il en aduertist les Peres, celuy-cy s'en oublia: la mort le poursuiuant de prés, vn autre Sauvage vint frapper à la porte des Peres, mais l'vn d'eux disoit la sainte Messe, & l'autre estoit empesché ailleurs, si bien qu'il ne trouua personne; il retourne encore vne fois, rencontre le Pere Buteux, l'em-

mene avec soy; mais comme ils entroient en la Cabane, ce superbe rendit le dernier soupir. Ces accidens deuât les hommes, ne sont que des accidens, mais deuant Dieu sont de grands iugemens. Il estoit tenu des François pour vn meschant homme; quoy que sur la fin de ses iours il eust tasché par quelques bonnes actions d'effacer cette mauuaise reputation. Nous auons remarqué souuent, que ceux qui auoient quelque bonté naturelle ont esté secourus de Dieu, & que les luxurieux, les arrogans, & autres semblables n'ont point ioüy des mesmes faueurs à la mort. On m'a dit que c'estoit ce Sauvage qui auoit mis le feu dans la Cabane du Sorcier, dont ie viens de parler, le faisant brusler tout vif pour se deliurer de l'importunité qu'il luy causoit par sa maladie, semant par apres vn bruit pour couvrir sa cruauté, que ce feu s'estoit pris par l'operation d'vn autre Sorcier, avec lequel celuy-cy auoit eu quelques prises, iusque là que quelqu'vn me dit, que ce feu estoit venu par deffous terre.

Le fils du Capitanal âgé d'environ dix-huict ans a ressemblé à ce malheureux;

passant en l'autre vie d'une façon tres-miserable ; il estoit enfant de bons parens pour estre Sauvages , son Pere mourut il ya deux ans en reputation de sage , & de vaillant Capitaine parmy son peuple ; sa mere est encor viuante , c'est la femme Sauvage la plus modeste que j'aye point veu ; leur fils degeneroit de ces bonnes qualitez. Il y a vn an que le Pere Buteux & vn autre de nos Peres s'estant rencontrez en vn festin des morts que faisoient les Sauvages proche du sepulchre de son pere : ils furent contrains de luy donner la chasse publiquement , sur vne action brutale qu'il alloit commettre à leurs yeux : les assistans recogneurent sa faute pour luy , & firent cas de la remonstrance de nos Peres ; car ces Sauvages ont cela de bon , de ne contredire iamais la verité cogneuë , bien qu'ils ne la suivent pas tousiours. Je ne sçay pas ce que fit du depuis cét infame , mais voicy sa mort déplorable. Estant tombé malade le Pere Buteux l'alla visiter , demande à sa mere si elle ne seroit pas bien-aise qu'il parlast à son enfant ; elle repart qu'elle en estoit fort contente , mais que pour l'heure il y auoit quelque empeschement dans la Ca-

bane , & partant qu'il retournaſt dans quelque temps. Cét empeschement pro- uenoit de deux longleurs : le Pere non- obſtant cela le voulut aborder, mais ces beaux Medecins luy firent ſigne qu'il le congediaſt abſolument, ce qu'il fit. A peine le Pere eſtoit-il ſorty que ces trom- peurs ſe mettēt à crier, hurler, battre leur tambour, & faire leur tintamarre ordi- naire : cela fait, ils abordent le pauvre malade, font retirer ceux qui l'auoiſi- noient de trop près, luy crient, Prends courage mon enfant, nous auons trouué la cauſe de ta maladie, ferme les yeux ſeulement, & nous laiſſe faire : ce pauvre patient ferme les paupieres tant qu'il peut, pendant que ces longleurs viſitent ſon corps, & tirant de leur ſac vn grand couſteau de boucher, ils font ſemblant de luy ouurir le coſté, & comme s'ils euſ- ſent fouillé dans la playe, ils produiſent vn petit couſteau tout ſanglant qu'ils monſtrent aux aſſiſtans, s'écrians, Voila la cauſe du mal, courage le Manitou t'auoit mis cela dedans le corps, te voila ſoulagé, ne le ſenſtu pas bien? Oüy, repart le ma- lade, ie me porte bien mieux. Tous les aſ- ſiſtans s'eſtonnent regardans ce couſteau

108 *Relation de la Nouu. France,*
avec admiration. Là dessus mes Charla-
tans pour couvrir leur icu & leur trom-
perie font vne emplastre de cendres dé-
trempées avec de l'eau, & l'appliquent
sur le costé qu'ils feignoient auoir ouuert,
avec defences bié expresses à la mere & à
l'enfant de toucher à ce baume qui le de-
uoit guerir de tout mal, s'il se fust reco-
gnê. Vn Sauvage donne aduis de tout ce
procedé aux Peres; ils courent à la Caba-
ne du malade : le Pere Buteux presse
la mere de luy dire ce qu'on a fait à son
fils: après quelques resistances elle décou-
ure le secret, & le Pere la fourbe des Lon-
gleurs, car ayans leué doucement ce beau
cataplasme, il ne trouua ny playe ny cic-
trice. Ne vois tu pas, fit-il à cette pauvre
mere, que ces *Manitossouekhi* t'abusent ? te
faisant croire que ce cousteau est sorty du
corps de ton fils, sans qu'il en paroisse au-
cun vestige. C'est en cela, qu'est la mer-
ueille, repart-elle, qu'ils ayent si dextre-
ment fait leur operation, que le corps en
soit soulagé, & en rien du monde endom-
magé : Peux-tu nier que mon fils ne se
porte mieux ? Tu le vois à l'œil. En effet
soit que le malade eust quelque relasche,
ou que l'imagination qui opere par tout

puiffamment luy fist croire qu'il se portoit mieux, on le voyoit plus gay qu'à l'ordinaire; ie croy que l'esperance que luy auoient donné ces faux Esculapes d'une vraye guérison luy caufoit cette ioye trompeuse. Le Pere conteste, mais en vain, que l'absence de ce cousteau sanglant ne luy rendroit non plus la santé, que sa presence l'auoit fait malade, & pour n'alterer d'auantage cette femme il la quitte. Le lendemain matin elle enuoye vn Capitaine Montagnés porter la nouvelle aux Peres que son fils estoit mort la nuit, sans que personne l'eust veu expirer, qu'elle estoit fort desolée, & qu'elle leur donnoit mort celuy qu'ils auoient desiré en vie, & qu'encor bien qu'il eust souhaitté d'estre enterré auprès de son pere, qu'elle leur laissoit l'entiere disposition de son corps. Les Peres repartent qu'estant mort en Barbare, il ne pouuoit pas estre enterré en Chrestien. Voila vne mauuaise fin d'un ieune homme qui auoit commencé vne mauuaise vie.

I'aime mieux parler des rosées du Ciel, que de ses foudres, & des benedictions de la bonté de Dieu, que des rigueurs de sa iustice. Je laisse ce discours pour eu-

110 *Relation de la Nouu. France,*
commencer vn plus doux : apres auoir
dit qu'vn ieune homme Algonquin re-
ceut pareille & encore pire recompense
de s'estre fié à ces Iongleurs ; car ils luy
fendirent en effet la gorge en trois en-
droits, comme s'ils en eussent tiré trois
morceaux de fer recourbé, qu'ils luy mi-
rent en main. Nos Peres de la residence
des trois Riuieres le visiterent, & sans
profit ; car voulant pactiser avec Dieu
d'vne santé passagere, il mourut, & s'en
alla commencer vn tourment eternel.

CHAPITRE VI.

Des esperances de la conuersion de ce Peuple.

EN TRE quelques propositions qu'on
m'a fait de l'Ancienne France, quel-
qu'vn me demande, d'où vient qu'en tant
d'années on a baptisé si peu de personnes ?
Il me semble qu'il faudroit renuerser la
proposition, & dire, d'où vient qu'en si peu
d'années on a baptisé tant de personnes ?
L'Escriture sainte parlant de Saül dit
qu'il n'a regné que deux ans ; & cepen-

dant il est asseuré qu'il a porté le Sceptre & la Couronne bien plus long-temps. Le saint Esprit compte en cét endroit sa vertu, & non pas les années de son Sceptre & de sa Couronne. P'en dis le mesme, si vous comptez combien il y a d'années qu'on vient rechercher en la Nouvelle France la dépouille des animaux, vous en trouerez bon nombre: mais si vous demandez combien il y en a qu'on leur annonce le saint Euangile, ie répons qu'à peine a t'on encores commencé; car à bien prendre la chose, il ne faut compter que depuis le temps que Messieurs de la Nouvelle Compagnie sont rentrez dans Kébec. Et si vous remontez plus haut, vous ne vous estonnez point que la foy n'aye rien auancé en ces contrées, pendant qu'un heretique y auoit la principale conduite des affaires, & l'autorité sur ceux qui eussent peûs'y employer. Or le terme est si court du depuis, qu'on a sujet de donner mille louanges à Dieu du progres qui s'est fait en la Religion, dans les premiers begaiemens d'une langue qu'il faut apprendre, maniant la truelle d'une main, & l'espee de l'autre; c'est à dire en faisant mille au-

tres choses. Ceux qui sçauent ce que c'est des langues, iugeront bien que d'en apprendre vne sans liures, & presque sans Truchement, parmy des peuples vagabonds, & au milieu de plusieurs autres occupations, n'est pas l'œuvre d'un iour. N'est-ce rien, de prescher avec cela à nos François, entendre les Confessions, administrer les Sacremens, visiter les malades, assoupir les petits diuorces, qui peuuent suruenir, & faire beaucoup d'autres fonctions, capables d'employer tout vn homme. Je veux conclure, que faute d'auoir vne pleine cognoissance de la langue, nous n'auons pas encor bien commencé à déployer les grandeurs de nostre croyance. Themistocle disoit au Roy de Perse, que la parole ressembloit à vne belle tapisserie, qu'il faut dérouler pour en voir les beautez : en effect il faut parler pour estre entendu ; c'est ce que nous ne pouons encore faire qu'en enfans. S'il ne falloit que proposer en begayant quelques veritez, pour conuaincre les Sauvages plainement, ce seroit bientoist fait ; mais il faut interroger & répondre, satisfaire aux demandes, obuier aux objections, disposer son auditeur. Bref nos
veritez

veritez qui sont plus nouvelles à ces Barbares, que ne seroient les equations de l'Algebre, à qui ne pourroit compter iusqu'à dix, leur deuroient presque faire oublier leur langue, quand nous nous en seruons pour les leur expliquer; tant s'en faut que nous ayons peu si tost, la nous rendre familiere en de si hauts mysteres. Et puis on demande d'où vient qu'on ait si peu auancé en la conuersion de ces Barbares? Les grandes affaires ne se font que dans vn grand temps pour l'ordinaire. Celly qui entreprit de bâtir le Temple de sainte Sophie, à Constantinople, s'enfuit si tost qu'il eut posé les fondemens de ce miracle de l'industrie humaine. On le fit souuent chercher, mais en vain; au bout de trois ans parut ce braue Architecte. L'Empereur luy demandant pourquoy il s'estoit esloigné, il repart qu'une si grande Machine ne se pouuoit faire en peu de temps, qu'il falloit laisser reposer & affermir ses fondemens deuant que de les charger, & qu'il se doutoit bien que sa Majesté n'auroit pas eu la patience requise en cét affaire. C'est la vertu qu'il faut auoir, non seulement pour bastir vne Eglise de pierres; mais encore plus pour

vne Hierusalem celeste. Les ames qui doiuent estre les materiaux de cét edifice ne ressemblent pas aux pierres dont fut basty le Temple de Salomon; qu'on tailloit; & qu'on mettoit en œuure sans bruit, elles ne crient que trop, elles resistent, & d'une double resitance naturelle & acquise; estre Barbare & bon Chrestien, viure en Sauvage & en enfant de Dieu, sont deux choses bien differentes. Cette metamorphose ne se fait pas en vn mot, ny en vn moment. Plusieurs estâs en France, se figurent qu'il ne faut qu'ouurer la bouche, & dire quatre paroles, & voila vn Sauvage conuertý. Et quand ils sont icy, & qu'ils voyent ces Barbares dans leurs resitances, ils crient que c'est temps perdu de leur prescher la parole de Dieu. Quel moyen de les contenter, & de peupler le Ciel, de cette barbarie? Si ie n'entrais point déjà dans la longueur, ie ferois voir que la pluspart des Chrestiens font de plus grandes resitances à Dieu que les Sauvages. Laissez ces gueux, disent quelques-vns, vous perdez vos peines, vous-vous rompez la teste sans fruiêt. Je dirois volontiers vn mot à l'oreille à ces gens-là. Combien de fois, ou

vostre Confesseur, ou les Predicateurs, ou quelque bon Liure, ou vostre propre consciencie, vous ont-ils repris de ce peché secret, que vous commettez il y a dix ans? Que de sollicitations de la part du Ciel, & de vostre bon Ange, pour vous le faire quitter? Vous avez resisté à toutes ces batteries, & à tous ces canons? Vous qui avez esté nourry dans la maison de Dieu, qui estes marqué à sa marque, qui croyez que ce monstre luy déplaist, qui ne doutez pas que sa iustice ne soit épouuanteable; & vous criez qu'un pauvre Sauvage est un coquin, un gueux, un opiniastre. Que c'est perdre le temps que de l'enseigner, pour le voir faire le rétif à la premiere ou seconde proposition qu'on luy fait d'une doctrine si nouvelle, à luy, & à tous ces ancestres. Et pour autant que vous ne le voyez pas courir à bras ouuerts apres ces veritez, qu'il ne croit pas encor, vous le dedaignez, & condamnez ceux qui l'instruisent, vous qui avez des pieds de plomb pour aller apres la vertu que vous croyez adorable. Hé pour Dieu donnez vous patience! *Referunt fructum in patientia*, les affaires les plus precipitées ne sont pas les mieux fai-

tes ; qui court trop fort, est bien tost hors d'haleine. Iusques icy nous n'auons pas sujet de nous plaindre , graces à Dieu. Pour le futur nous entrons dans de bonnes esperances , que ie vous vay briéuement deduire.

Premierement vous m'auouërez , que s'il y a des bontez en Dieu , qu'il en fait participans ses amis ; que s'il a des oreilles , c'est notamment pour ses fauoris, *Voluntatem timentium se faciet*. Il fait la volonté de ceux qui le craignent avec amour & respect : or est il qu'vne infiniré d'ames tres pures le sollicitent incessamment pour la conuersion de ces Peuples. I'ay fait mention de quelques-vnes cy-dessus ; i'en sçay plusieurs autres : & toutes celles dont i'ay parlé, ou dont i'ay cognoissance , ne sont qu'vn petit nombre, en comparaison de tant d'autres qui combattent pour nous , comme Moïse pour le peuple d'Israël. Le sainct Esprit qui cause ce grand vuide dans ces volontez si pures, n'est-il pas assez puissant pour le remplir ? Je coniure toutes ces bonnes ames de continuer ; leurs prieres ne sont pas sans benediction. Vne marque que Dieu veut donner , est quand il se fait de-

mander, & demander avec amour, avec ardeur, & avec perseuerance. Nous sentons les effets de ce puissant secours; si ce bruit des trompettes du Ciel dure, les murs de Iericho tomberont; ils semblent déjà s'ébranler.

Secondement, la bonté de Dieu leuant quelques obstacles à la foy, iette petit à petit sa crainte dans ces ames. *Initium sapientia timor Domini.* Plusieurs Sauvages se sont estonnez aussi bien que nous des chastimens du Sorcier, & de ses complices; la mort de l'Apostat ne nuira point à fomentier les apprehensions que plusieurs ont de se iouïr à Dieu. Mais ie ne puis assez admirer, comme il a abbaissé l'orgueil des plus superbes d'entre-eux, notamment d'un certain nommé *Oumastikoueiau*, surnommé des François, la Grenouille. Ce meschant homme auoit plus d'autorité que les Capitaines mesme; son credit s'estendoit parmy toutes ces Nations. Ses desseins estoient de les diuertir entierement du commerce, & de l'amitié des François. Il auoit à cette fin traité de paix avec ses ennemis; mais Dieu qui cognoissoit la malice de son cœur, l'a foudroyé, & a permis que les

118 *Relation de la Nouv. France,*
plus meschants des Sauvages se trouua-
sent enueloppés dans ses crimes. Car vou-
lant frayer le chemin chez l'Estrange-
r par les terres de ses ennemis, qu'il croyoit a-
voir gagné, ils ont trempé leurs mains
dans son sang, l'égorgeant miserablemēt
avec tous ceux dont l'orgueil nous fai-
soit plus de résistance. Quand Goliath fut
terrassé, l'armée des Philistins n'eut plus
de force. La mort de ceux-cy rend les
autres plus souples, & mieux disposez à
nous accorder ce que nous desirons
d'eux.

En troisieme lieu, plus la splendeur
des François ira croissant en ces Pais, plus
les Barbares les respecteront-ils, & plus
grande crainte auront-ils de les offen-
ser. Les Peuples de l'Inde Orientale,
ayans les Portugais en grande estime,
receurent plus aisément leur creance;
& les Sauvages venans petit à petit à ad-
mirer la puissance, l'industrie & les bon-
nes mœurs de nos François: ie tremble
écriuant ces derniers mots, tant i'ay peur
d'estre frustré de mon attēte en ce point:
feront estat de leur foy, & l'embrasseront
plus aisément.

En quatrieme lieu, S'ils commencent

déjà à procurer le Baptesme à leurs enfans malades, il faut esperer qu'un iour ils desireront pour eux, ce qu'ils pensent estre bon pour les autres. Je vous supplie de remarquer ce point icy, & celuy qui vient apres. Vous voyez des meres qui apportent elles-mesmes leurs enfans au Baptesme, quand elles les voyent en danger de mourir, & quelques-vnes pleurent abondamment, entendans dire que leurs enfans sont dans les flammes, pour n'avoir voulu croire, ou qu'ils sont priuez des plaisirs du Ciel, pour n'estre baptisez. Est-ce pas là un bon commencement? Il est tel, que ie ne l'eusse osé esperer en si peu de temps. On voit par ces actions comme Dieu va exauçant les prieres de ceux qui le sollicitent pour cette Nation.

En cinquiesme lieu, nous auons un indice encor bien plus certain, que la semence de l'Euangile commence à germer dans les cœurs de ces Barbares; c'est que beaucoup d'entre-eux sont bien aises de mourir Chrestiens; non tant à la verité par amour, que pour la crainte de tomber dans les feux, dont on les menace: Toujours n'est-ce pas peu. Encore

plus, de ce qu'ils commencent à perdre l'apprehension qu'ils auoient du Baptesme, & la croyance que ce Sacrement leur doiuue causer la mort; qu'ils s'asseurent que leur ame est nettoyée par ces saintes eaux; qu'ils desirent d'estre enseuelis avec nous: si cette foy n'est pas encor si forte dans leurs ames, c'est quelque chose qu'elle commence d'y germer. L'en ay veu qui m'ont dit, Je sçay bien que ie suis mort, laissons là le corps, pensons à l'ame; cela se peut-il dire sans auoir la foy? Tout ce que nous disons n'est que refuerie, s'écrient quelques-vns; vous autres vous auez cognoissance de la verité. Ces pensées ne monstrèrent-elles pas que le iour commence à poindre dans leurs cœurs? Le filieul de Monsieur le Gouverneur, estant allé aux trois Riuieres, demandoit au Pere Buteux, s'il estoit permis de demander à Dieu la fanté, comme s'il eust voulu sçauoir, s'il ne seroit pas meilleur de le laisser faire.

En sixiesme lieu, l'Hospital qu'on nous fait esperer, aura, comme nous croyons, de puissans effets. Il est certain que tous les Sauuages malades viendront

fondre là dedans ; car estre malade parmy ces Barbares , & auoir déjà vn pied dans la fosse, c'est la mesme chose ; ils cognoissent fort bien cela ; voila pourquoy ie n'en sçache point parmy eux qui ne prefere en sa maladie la plus pauvre maison des François à la plus riche Cabane des Sauvages. Quand ils se verront bien couchez , bien nourris , bien logez , bien pensez , doutez vous que ce miracle de charité ne leur gagne le cœur ? Il nous tarde en verité que nous ne voyons cette merueille. Mais ie supplie ces bonnes filles, qui en doiuent prendre le soin, de ne point passer la mer , que leur Maison ne soit en estat d'exercer leurs fonctions. Ce n'est pas tout que d'estre icy, il y faut estre avec fruit ; autrement il vaudroit bien mieux estre en France. Si tost qu'elles seront basties, on les mandera ; vne grande maison ne se fait pas biē en peu de temps, & par vn petit nōbre de personnes. Nous auons plus grand desir de voir nos malades entre leurs mains , qu'elles n'ont de les penser ; quoy qu'elles en bruslent, pour ainsi dire. Nous voyons bien que leur Hospital peuplera les Seminaires de garçons & de filles : car les enfans de ceux

qui y mourront leur demeureront. Je dy bien dauantage, qu'en secourât les peres & les meres, il leur faudra nourrir & vestir les enfans; c'est iustement ce qu'on demãde pour les pouuoir instruire. Pleust à Dieu qu'elles fussent déjà chargées d'une cinquantaine de petites filles pensionnaires; elles auroient bien tost de braues Vrsulines qui prendroient ces enfans, & leur laisseroient leurs malades, qui leur donneront prou d'exercice; & par consequent, que les vnes & les autres s'exercent dans les solides vertus, elles auront icy enquoy les employer. Et puis il faudra qu'elles soient bien rentées pour nourrir & entretenir des personnes, qui vseront plus d'habits en vn an, que d'autres ne feroient en trois. Bref qu'elles se souuiennent qu'elles quittent la France, vn País plein de douceur, & de courtoisie, pour venir en vn País sauuage & barbare.

En septiesme lieu, Nous auons tant fait enuers ces pauvres mécreans, qu'ils nous ont donnez quelques-vnes de leurs filles, ce qui me semble vn coup de Dieu. Ces petites filles estans nourries à la façon des Chrestiens, puis mariées à quel-

ques François, ou quelques Sauvages baptisez, retireront tant d'enfans de leur Nation que nous voudrons. Tout consistera à les secourir, à les doter, à les ayder dans leur mariage; c'est ce que ie ne croy pas qui leur manque, Dieu est trop bon, & trop puissant. Ces enfans sont nourris chez le sieur Hebout, qui a espousé la vefue de defunct Monsieur Hebert, premier habitant de Kébec; luy mesme en a vne à soy qu'il nourrit & entretient. Le sieur Oliuier le Tardif en tient vne autre dans la mesme maison, que les Sauvages luy ont donnée; il paye sa pension, cōme nous faisons celle des autres qui sont au mesme logis. Ces petites filles sōt vestuës à la Françoisise, elles ne se soucient non plus des Sauvages, que si elles n'estoient pas de leur Nation: Neantmoins afin de les dépaïser, & de leur donner le moyen d'apprendre la langue, & l'honnesteté Françoisise, pour secourir par apres leurs compatriotes; nous auons deliberé d'en enuoyer deux ou trois en France, pour les faire loger & instruire en la maison des Hospitalieres qu'on desire faire passer en la Nouvelle France. Il supplie toutes les Communautéz qui

m'en demandent d'auoir patience, & de croire que si ie ne satisfais à leur desir, que c'est par impuissance. Pour ces premieres il me semble que la gloire de nostre Seigneur requiert qu'elles soient instruites en la maison des Filles qui les doiuent ramener, en la façon qu'on leur prescrira. Il me semble aussi à propos de ne les pas separer, de peur qu'elles ne perdent la cognoissance de leur langue : ô s'il nous estoit permis d'en enuoyer vne qui doit rester en la maison dont i'ay parlé ; que ie consolerois les personnes qui l'auroient ; cét enfant n'a rien de sauuage que le teint & la couleur ; sa douceur, sa docilité, sa modestie, son obeyssance la feroient passer pour vne petite Françoisie bien née, & bien capable d'instruction : son pere ne nous l'a donnée que pour deux ans, à condition qu'elle n'iroit point en France : hà, que i'ay peur que cét enfant ne nous échappe ! ie prie Dieu de luy donner vn si puissant desir de perseuerer avec les François, que ses parens ne l'en puissent iamais retirer. Puis que ie parle des enfans qu'on enuoye en France, ie diray aussi que Monsieur Gand fait present à Monsieur de Noyers Secretaire d'Etat d'vn

petit Sauvage ; i'ay bonne esperance qu'vne si bonne main nous le rendra vn iour si bien instruit , qu'il pourra seruir d'exemple à ceux de sa nation.

En dernier lieu, ie tiens pour tres-probable , que si nous estions bien bastis à Kébec, que nous aurions beaucoup d'enfans par les mesmes voyes par lesquelles nous desesperions d'en auoir. Nous auions tousiours pensé que l'amour excessif que les Sauvages portent à leurs enfans nous empescheroit de les auoir ; c'est par ce moyen là mesme qu'ils seront nos pensionnaires ; car en ayant quelques-vns affidez qui appellent & retiennent les autres ; les peres & meres qui ne sçauent ce que c'est de contrarier leurs enfans , les laisseront sans contredit ; & comme on leur permettra aux premieres années d'vser d'vne grande liberté , ils s'accoustumeront tellement à nos viures , & à nos habits , qu'ils auront horreur des Sauvages & de leurs saletez. Nous auons veu l'exemple de cecy en tous les enfans nourris parmy nos François ; ils font telle cognoissance les vns avec les autres dans leurs ieux d'enfans , qu'ils ne regardent les Sauvages que pour les fuir , ou se

126 *Relation de la Nouu. France,*
mocquer d'eux. Nostre grande difficulté est à bastir, & à trouuer dequoy nourrir ces enfans : il est vray que nous auons dequoy les loger à Nostre Dame des Anges : mais comme ce lieu est solitaire ; qu'il n'y a point d'enfans François , nous changeons la pensée que nous auons eu autrefois d'arrester là le Seminaire. L'expérience nous fait voir qu'il le faut necessairement placer où est le gros de nos François, pour arrester les petits Sauvages par les petits François. Et puis qu'une personne de merite & de vertu a commencé de donner quelque chose pour vn Seminaire , nous allons quitter le soin de défricher quelques terres, pour faire vn effort de bastir à Kébec ; ie dis vn effort, car ce sont des frais & des peines incroyables de bastir en ces commencemens. Quelle benediction de Dieu, si nous écriuions l'an prochain qu'on regente en trois ou quatre langues en la Nouvelle France : i'espere, si nous pouuons auoir du logement, de voir trois classes à Kébec : la premiere de petits François , qui seront peut-estre vingt ou trente Escoliers : la seconde de quelques Hurons : la troisieme de Montagnés : nous pouuons auoir

ceux-cy tout l'hyuer; mais ie m'attends bien qu'ils passeront plus auant, ayans gousté la douceur d'une vie qui ne crie pas tousiours à la faim, comme font ces Barbares. Bien heureux ceux qui contribuent de leur à ces genereuses entreprises: il y a nombre de riches au monde, mais il y en a peu de choisis pour ces grands ouurages: auoir des biens de la terre, c'est vne benediction de la terre: les employer pour le Ciel, c'est vne benediction du Ciel: les employer pour recueillir & appliquer le sang de Iesus-Christ, c'est entrer dans les merites des Apostres, se ranger au nombre des amis plus intimes de Iesus Christ.

Voila vne partie des raisons qui nous font esperer qu'avec le temps on tirera quelque chose de nos Sauvages errans: ie ne parle point des sedentaires, comme des Hurons, & autres Peuples qui habitent des bourgades, & cultiuent la terre: si nous auons vn grain d'esperance de ces premiers inconstans & fugitifs, nous en auons vne liure, pour ainsi dire, des derniers, qui vivent ramassez ensemble. La Relation qu'on nous enuoye de leur pais, & que nous faisons tenir en France, fera

128 *Relation de la Nouv. France,*
voir les grandes dispositions qu'ils ont à
la foy.

C H A P I T R E V I I .

*De quelques particularitez remarquables
en ces quartiers.*

I'ENTREPRENDS ce discours pour
adiouster ou corriger en mes Relations
precedentes ce que de iour en iour ie dé-
couure de nouveau, ou de plus assure.
Commençons par les festins des Sauua-
ges : ils en ont pour la guerre ; & c'est à
chanter, à danser par tour, selon l'aage :
que si les plus ieunes prennent le deuant,
les vieillards leur portent compassion
de s'exposer à la mocquerie des autres.
Chacun a sa chanson, qu'un autre n'ose-
roit chanter, & il s'en offenseroit. C'est
pour ce mesme suiet que pour déplaire à
leurs ennemis, ils entonnent quelquefois
de celles du party contraire. Il s'y glisse
aussi quelques nuditez affectées ; non par
lasciueté, mais par complaisance enuers
le Manitou qui s'y plaist, disent-ils. Le
Pere Buteux m'écrit que le Prince
s'abstint

s'abstint vn iour de la dance des filles nuës, pour ce, disoit-il, que celuy qui a tout fait haït ces vilainies, & que le Pere le Jeune se fascheroit contre moy si ie m'y trouuois. Leurs viandes en ces festins, sont les ordinaires; si ce n'est qu'en suite de leurs songes, ils y mangent quelque chien par fois, qui est vn mets aussi honteux pour nos Montagnés, que rare & delicieux pour les Hurons.

I'ay déjà fait mention, comme les Charlatans, ou Jongleurs & Sorciers, sont icy obeïs; par fois mieux que n'est celuy qui a tout fait, comme nous parlons en ce País, parmy ceux qui le recognoissent. Vn de ces nouveaux Medecins ordonna vn iour à vn malade vne paire de bas de chausses à la façon des robes Noires, c'est ainsi qu'ils nous appellent: le Pere Buteux visitant ce pauvre homme, ses parens luy dirent qu'il ne tenoit qu'à luy que le malade ne guerist. Le Pere en demandant la raison, ils luy repartirent, Donne luy tes chausses noires, & bien tost tu le verras sur pied: car le Manitou l'a ainsi asseuré. Le Pere leur replique, que ces songes n'estoient que folie, & que pour en voir la preuue, qu'il

luy donneroit ce qu'il demandoit, à condition que les ayant portées quatre iours, plus ou moins, s'il ne guerissoit, il quitteroit ces refueries, & croiroit en Dieu. Ils répondirent, qu'il les falloit donner sans condition, & que le malade mesme les deuoit emporter en l'autre monde, s'il venoit à mourir. Quel discours! N'estoit-ce pas vne bonne medecine, qui deuoit profiter en ce monde, & en l'autre; & qui ayant d'assurance à guerir son malade ne laissoit pas neantmoins de pouruoir qu'il n'eust froid aux pieds apres la mort, si d'aventure elle l'emportoit.

I'ay parlé fort amplement en la Relation de l'année mil six cens trente quatre, d'un certain Tabernacle qu'ils font, dans lequel les Iongleurs font venir, & consultent les Genies de l'Air, ou du iour. Or non seulement les hommes, mais encor les femmes entrent dans ce beau Tabernacle. Aux trois Riuieres vn Iongleur ayant appellé le Manitou, ou autre Genie, & ne l'ayant peu faire venir, vne femme y entra, elle cōmence à si bien ébranler sa maison, & à chanter & crier si fortement, qu'elle fit venir le diable, qui en

dit plus qu'on ne vouloit. Premièrement il dit, que le malade pour lequel on le consultoit en mourroit, & que sa maladie prouenoit de ce qu'ayant fait quelque iniure à la fille d'un Algonquin, cette fille auoit prié son pere d'en tirer vengeance, & que son pere auoit si bien fait par ses sortileges, que sa femme, c'est à dire la femme du diable, s'estoit iettée dedans son corps, & le rongeoit interieurement, & partant que c'estoit fait de sa vie. Secondement, ce Diable ou ce Manitou, témoigna que s'il n'auoit point répondu au Jongleur qui auoit precedé, c'estoit pour autāt que ce Jongleur estoit Algonquin, & de la Nation de celuy qui auoit fait le mal. En troisieme lieu, comme quelqu'un luy demanda s'il ne voyoit point d'Hiroquois, sortir de leur País pour les venir surprendre. Il répondit, apres que cette femme l'eut inuoqué par ses sifflemens & agitations & tintamarres. Hastez-vous, hastez-vous d'aller à la guerre, ie voy le País des Hiroquois remply de toute sorte d'armes, d'arcs, & de fleches, qu'on prepare pour vous venir attaquer. Ce Demon, ou plustost cette Demoniaque, car c'estoit cette im-

pudente qui faisoit croire que c'estoit le Manitou qui parloit, adiousta qu'il auoit mangé quelques *Attikamegouekhi*, ce sont des Peuples, qui demeurent au dessus du Fleuue, qu'on nomme les trois Riuieres; qu'il en mangeroit bien d'autres, s'il n'estoit appellé ailleurs. Mais qu'*Atchen*, c'est vne espece de loup garou, viendroit en sa place pour les deuorer, s'ils faisoient vne bourgade, comme ils s'y estoient resolus, qu'il les viendroit prendre iusques aupres du Fort des François, qu'il égorgeroit des François mesmes. O la meschante femme! comme elle est habituée à courre deçà, delà, elle auoit peur d'estre retenuë dans vn bourg, & par consequent elle voulut donner l'épouuante, & en effet la donna à sa Nation, qui ne pensa plus qu'à la guerre. Le Pere Buteux la reprenant de sa malice, elle tira vn cousteau, & le menaça de le tuer. Mais ne seroit-ce pas icy vne ruse de l'ennemy, qui craint de perdre en vne vie sedentaire, ceux qui luy sont tous acquis dans leurs courses vagabondes.

Voicy quelques menuës superstitions qui leur iettent bien de la poussiere aux yeux, & des tenebres dans l'esprit. Ils ne

font pas bien aises d'ouïr parler de la mort, ny de la maladie, ny d'aucun malheur, quel qu'il soit, de peur que le Manitou entendant ce discours, ne prenne de là occasion de les affliger, ou de les faire mourir. J'ay dit autre fois qu'ils craignent fort la mort; cela est veritable, car ils n'en peuvent supporter le nom; neantmoins quand ils sont malades, ils ne l'abhorrent pas tant; notamment quand ils souffrent beaucoup, & quelques-vns mesmes prient qu'on les tuë, ou pour se deliurer des tourmens qu'ils endurent, ou pour deliurer de peine ceux qui les doiuent traifner avec eux.

Ils portent par fois au bas de leurs robes de petits ornemens fais en pattes d'Ours, afin de tuer aisément ces animaux, & de n'estre point offensez d'eux.

Il y en a certains d'entre-eux, qui disent que la poitrine, ou la mammelle leur fremit, quand quelqu'un doit arriuer. Vn d'entre-eux, asseurant que les Sauvages de l'Isle estoient proche de la Riuere des Hiroquois, où se faisoit cette année l'assemblée de guerre, n'en donna point d'autre raison, sinon que la poitrine luy fremissoit. Vn de nos François, qui a long-

134 *Relation de la Nouu. France,*
temps conuersé avec ces Barbares, m'a
assuré qu'il a plusieurs fois experimenté
qu'ils estoient veritables en leurs fausses
propheties, & de nouveau, disoit-il, vne
telle femme Sauvage sentant fremir sa
mámelle, dit à sa mere, & aux autres, qui
estoient dans la Cabane, les François ar-
riueront bien tost icy, ce qui fut vray; il
estoit l'un de ceux qui parurent. Je ne
sçay si le diable s'y foudre: cela sçay - ie
bien, qu'examinant toutes ces fourbes
de plus près, vous trouuerez que les pre-
miers auteurs en sont morts ou absens.

Le ieune homme qui est avec nos Pe-
res des trois Riuieres, ayant pris certain
poisson, qui ressemble en quelque façon
à vn gros lezart; car il a quatre pattes &
vne queuë assez longue; quelques Sauua-
ges s'en estant apperceus, vindrent dire
aux Peres, qu'on auoit mal fait de pren-
dre cét animal, qui causoit les vents, &
que de long - temps les barques n'arri-
ueroient à cause de cela, & partant qu'on
feroit bien de le ietter au plus tost à la ri-
uiere pour appaiser le vent qui estoit con-
traire; ces bonnes gens n'entendent pas
que Dieu tire les vents de ses thresors, &
non pas du ventre & de l'estomach d'v-

ne beste. Les ieunes femmes & les filles ne veulent point manger de testes de brochets, de peur de n'auoir point d'enfans.

Il y en a qui portent sur eux quelque chose par l'ordonnance du Manitou, pour viure long-temps, à ce qu'on m'a dit; en quoy il arriua vne chose agreable à l'vn de nos Peres aux trois Riuieres. Voyant vn Sauuage paré d'vne belle ceinture, il luy demanda s'il l'aymoit beaucoup; Ouy, répond-il, car le Manitou m'a fait dire, que ie la portasse pour viure long-temps. Et celuy qui a tout fait, repart le Pere, dit que cela ne sert de rien, pour la mort, ny pour la vie. Ce Sauuage s'en va; mais ruminant à part soy, ce que luy auoit dit le Pere, le retourne voir, & luy dit, Tiens voila ma ceinture, donne m'en quelque chose; i'ay pensé que ton Manitou auoit plus d'esprit que le nostre; & par consequent ie ne me soucie pas de m'en deffaire. Le Pere se mit à rire voyant vn homme si dégagé.

Vn autre voyant la solemnité qu'on fait la veille de la saint Iean, croyoit qu'on faisoit cette feste pour chasser le Manitou, & disoit que nous entendions bien mieux à l'éloigner & le bannir de

nous, que non pas eux; c'est pourquoy nous viuions plus long-temps; cela me confirme dans l'opinion que i'ay qu'ils font leurs tintamarres, & battent leurs tambours pour chasser le diable, afin qu'il ne tuë point les malades: ie crains que l'vn de ces iours ils ne nous viennent prier de tirer nos canons pour les guerir.

Il arriue par fois, que les Sauvages se faschant l'hyuer contre la rigueur du froid, qui les empesche de chasser, déchargent leur colere d'vne façon ridicule. Tous ceux qui sont nez l'esté, sortent de leurs Cabanes, armez de feux, & de risons ardens, qu'ils lancent contre *Kapipou noukhet*, c'est à dire contre celuy qui a fait l'hyuer, & par ce moyen le froid s'appaise. Ceux qui sont nez l'hyuer, ne sont point de la partie; car s'ils se mesloiët avec les autres, le froid s'augmenteroit au lieu de s'appaiser. Je n'ay point veu cette ceremonie; ie l'ay apprise de la bouche d'vn Sauvage.

Vn Sauvage voyant qu'vn François mangeoit le cœur d'vn certain oiseau: Comment, luy dit-il, toy qui es homme ose tu manger de cela? Si nous en mangions nous autres, nos ennemis

nous surprendroient, & nous tueroient; c'est vn manger de femme.

Vn autre disoit, que les oiseaux faisoient ordinairement leurs festins pendant les plus courtes nuits de l'année : les Originaux dans les longues, & les Castors dans les mediocres.

Vn des nostres visitant vn Sauvage malade, & le trouuant tout déconforté, luy demanda ce qui luy estoit suruenu de nouveau. Helas, luy dit il, ie commençois à me mieux porter, ie suis fort de ma Cabane, vne fille qui a ses mois m'a regardé, ie suis retombé dans la rigueur de mon mal. l'ay déjà dit que ces filles se retirent hors la Cabane quand elles ont cette infirmité, & que les Sauvages apprehendent mesme leur rencontre. Le Pere le consola, luy faisant entendre que ce regard estoit incapable de luy nuire.

Voicy le voyage admirable d'un *Nipissirien*, qui m'a esté raconté par vn Montagnés. Cét homme s'en estant allé bien loing, arriua en fin à la Cabane ou maison de Dieu, qu'il nommoit celuy qui donne à manger : il le trouua seul, mais sa fille suruint bien-tost apres; il n'a que cette

filles, & encor ne sçait-on comme il l'a eüe, car il n'a point de femme. Toutes sortes d'animaux l'environnēt, il les touche, les manie comme il veut, sans qu'ils s'enfuient, aussi ne leur fait-il aucun mal, car comme il ne mange point, il ne les tuë pas; il demanda neantmoins à ce nouuel hôte, ce qu'il desiroit manger, & ayant sceu qu'il mangeroit volontiers d'un Castor, il en prend vn sans peine, & le luy fait manger, puis luy demanda quand il s'en vouloit aller; Dans deux nuits, respond-il: Bien, dit-il, vous serez deux nuits avec moy: ces deux nuits furent deux années; car ce que nous appellons vn an, ce n'est qu'un iour, ou vne nuit, au compte de celui qui fait trouuer à manger; & on est si content avec luy, que deux hyuers, ou deux années ne semblent que deux nuits. Quand il fut retourné en son pays, il fut bien estonné du retardement qu'il auoit fait. Je demanday si on ne pouuoit pas aller encor vne fois où ce Sauvage auoit esté; il n'y a me dit on qu'une seule personne qui puisse y aller, & non pas encor tousiours, & cela au rapport de celui qui en est reuenu. Cela ressentie ne sçay quoy de bon, qui en prendroit le suc, comme

aussi ce que ie m'en vay raconter. Le Pere Buteux entrant dans vne Cabane avec le Sieur Nicolet, qui entend fort bien la langue Algonquine, vn Algonquin qui fait du Docteur les inuita de s'asseoir apres de luy, ce qu'ils firent; & là dessus il leur dit que les Sauvages recognoissent deux Manitous, mais pour luy qu'il en recognoissoit vn troisieme, qui presidoit aux guerres. Que l'vn de ces trois auoit fait la terre, du moins celle de son pays; car pour celle du pais des François, qu'il n'en estoit pas bien assure: ayant fait la terre il produisit les animaux & toutes les autres choses de son pais: il luy donnoit vn grand lac, ou vn Sault d'eau pour residence, cōme on donne la mer à Neptune: ce bon Createur de la terre tirant certain iour sur vn Castor, pour le chasser bien loing, afin d'en peupler le pais, il le manqua, & la flèche rencontrant vn arbre elle le rendit beau & fort poly; & que cela ne fut vray; i'ay, disoit-il, cognu des vieillards, lesquels ont veu cēt arbre: il rapporta mille autres badineries. Le Pere luy fit demander où estoit ce Dieu deuant qu'il creast la terre: dans son Canot, répond-il, lequel flottoit sur les eaux. S'il

auoit vn Canot, luy dit-on, il falloit qu'il y eust des arbres, car il est fait d'écorce d'arbres; s'il y auoit des arbres, il y auoit de la terre; si la terre estoit, cōment l'a il créée? La terre, repart-il, auoit esté auparauant, mais elle auoit esté inondée par vn deluge. Et deuant ce deluge qui auoit créé cette terre? Le n'en sçay rien, vous auez plus d'esprit que moy, n'en demandez pas d'auantage. Puis que tu l'ignores, preste nous l'oreille, luy dit-on. Si i'estois ieune vous auriez raison de me vouloir instruire, mais estant déjà vieil, vous perdrez vos peines, car ie n'ay plus de memoire. C'est pour autant que tu es âgé, luy dit le truchement, qu'il te faut haster d'apprendre ces veritez, car si tu ne les crois tu feras tres malheureux apres ta mort. Là dessus il luy toucha quelque chose de la creation du monde, & de la redemption, des peines & des recompenses de l'autre vie. Le n'ay pas, repartit-il, l'esprit de pouuoir retenir tant de choses, enseignez-le aux enfans qui ont bonne memoire; neantmoins cette doctrine fit quelque impression sur son esprit, car du depuis il enseignoit à quelques malades ce qu'il auoit retenu. le logeray en cét en-

droit, ne sçachant où le mieux placer ailleurs, ce que j'ay appris de nouveau du Castor; cét animal est admirable, il fait sa Cabane, comme j'ay dit, sur le bord d'un Fleuve, ou d'un Estang: il a comme un double estage dans sa maison toute ronde, faite à la façon d'un four, tres bien maïsonné. Le premier estage, c'est le fond de sa Cabane, où l'eau entre par son ouverture; mais le Castor met de gros bois en trauers, sur lesquels il iette des branches de sapin, & d'autres arbres qui luy seruent de plancher. Il perce le second estage sur le milieu, & par l'ouverture il descend dans l'eau, qui est au fond de sa Cabane, c'est à dire au plus bas estage; d'où il se coule dans l'Estang, par la porte de sa maison. On m'auoit dit qu'il portoit sa prouision de bois pour mäger pendant l'hyuer dans sa demeure: mais un Sauuage m'a asseuré du contraire. Il dit donc qu'il coupe force bois pendãt l'Automne, & le met dãs le Fleuve ou Estang, sur le bord duquel il fait sa maison; & afin que ce bois ne surnage, & ne se prenne avec les glaces, quand le dessus de l'eau se gele: il fait couler sa prouision au fonds, au moyen d'un certain bois plus

142 *Relation de la Nouu. France,*
pesant, dont il la charge, & la garentit
par ce moyen. Que Dieu est admirable
en ses œuures : l'hyuer estant venu le
dessus de l'eau se glace, & la glace cou-
ure l'ouuerture, ou la porte de sa maison;
en sorte neantmoins que le profond de
l'eau n'estant point gelé, cét animal ne
laisse pas de sortir de sa petite tour, pour
s'aller pourmener dans l'Estang, ou dans
le Fleue par dessous les glaces. Mais voi-
cy vne chose qui me semble encore plus
merueilleuse. Les Castors se trouuant
par fois en trop grand nombre en quel-
que endroit, & ne se pouuans accorder,
quelques-vns se retirent, & vont cher-
cher pais ailleurs: trouuant quelque ruis-
seau commode ils s'arrestent-là, & si ce
ruisseau n'est pas assez profond ils le bar-
rent, & font vne chaussée qui donne de
l'estonnement à l'esprit de l'homme. Ils
cuppēt de gros arbres avec les dents, ils
iettent des bois à trauers le Fleue de
routes façons, puis ils massonnent avec
de la terre, si proprement, du costé qu'ils
veulent retenir l'eau, que des artisans fe-
roient bien empeschez de mieux faire.
Ces chaussées ont enuiron trois toises de
large, & de longueur, plus ou moins, se-

lon la largeur du Fleuve ou du Ruisseau qu'ils ont barré. Le sieur Oliuier m'a rapporté, qu'il auoit passé sur vne de ces chaussées, longue de plus de deux cens pas. Le sieur Nicolet en a veu vne autre quasi d'vn quart de lieuë, si forte & si bien faite, qu'il en estoit tout estonné. Les eauës arrestées par cette chaussée deuiennent profondes, & font comme vn bel Estang où le Castor se va pourmener; on m'a dit iusques-là, que la terre manquant au lieu où ils font ce grand trauail, ils en vont querir ailleurs, & l'apportent sur leur dos; ie ne sçay qu'en croire, sinon que *mirabilis Deus in omnibus operibus suis.*

Comme nous auons icy quelques Elans deuant nos yeux, que Monsieur nostre Gouverneur fait domestiquer, i'ay remarqué que ce haut animal se met aussi aisément à genoux que le Chameau, soit pour boire ou manger, ou pour se coucher. La Nature, ou plustost son Autheur, pouruoit sagement à tout: comme l'Elan est haut monté, il luy a donné cette facilité de plier les genoux, & de se soutenir aisément dessus, ce qu'il n'a pas accordé aux autres animaux, plus petits & plus bas.

CHAPITRE VIII.

*Del'estat present de la Nouvelle France,
sur le grand Fleuve de S. Laurens.*

IL me semble qu'en contéplant le progrès des affaires de la Nouvelle France, ie voy sortir vne Aurore des profondes tenebres de la nuit, laquelle embellisât de ses rayons dorez la surface de la terre, se change à la parfin en ce grand Ocean de lumiere que le Soleil apporte. Les grandes pertes qu'ont fait ces Messieurs en la premiere naissance de leur Compagnie, sont iustement comme vne nuit tres espaisse, qui couuroit d'horreur toutes ces contrées. On n'y pensoit que pour les rebutter; on ne les regardoit que pour les fuir; on debattoit en France la iuste possession de ces terres; pendant que la famine, & l'Anglois les partageoient & les affligoient l'un apres l'autre. Les Lys y mouroient en leur naissance, le peu de François qui les habitoient estoient Estrangers dans leur propre Pais. Bref ces grandes Prouinces ne pouuoient aspirer à vne
plus

plus grande fortune que d'estre faites vn magazin de peaux de bestes mortes, que de nourrir des bouches sauuages, des E-lans, des Castors, & grand nombre d'Arbres. Voila iusques où se pouuoit éleuer la gloire de la Nouvelle France, souz la captiuité de l'Estranger, ou souz la conduite de ceux qui ne l'aymoient que pour ses dépouilles : mais Dieu ayant versé sa benediction sur cette nouvelle Compagnie, cette nuict s'est dissipée, & maintenant l'Aurore d'une douce & paisible prosperité se va répandant le long de nostre grand Fleuve : ce qui nous fait esperer que le Soleil de l'abondance suivra ces heureux commencemens, s'auançant tous les iours iusques au plus haut point de son Apogée pour n'en iamais descendre ; puis que la plus grande abondance qu'on luy souhaite, c'est l'abondance des vertus, dont les fruitz sont éternels. Mais découurons quelques rayons de cette Aurore, qui commence à produire ses beautez.

Je donne à cognoistre par l'inscription de ce Chapitre, que ie ne parle point de ce qui se passe, ou de ce qui se rencontre dans toute l'étendue de la Nouvelle

France ; comme par exemple de l'Acadie, ny de la Residence de sainte Anne au Cap Breton, ny de l'habitation de S. Charles en l'Isle de saint Louis à Miscou : car encor bien que le premier des Fleuves nous ouvre vn grand chemin royal pour nous entre-visiter, & nous entre-communiquer les biens, que Dieu départ à chaque contrée, si est-ce que nos hayres ne sont pas encor assez peuplez de vaisseaux, ny nos demeures d'vn assez grand nombre de personnes pour entreprendre ce commerce. Les Sauvages seulement trauersans les terres, ou nauigeãs dans leurs petites gondoles sur les Fleuves, nous rapportent par fois quelques nouvelles de ces habitations plus esloignées. Comme de nouveau vn grand ieune homme venu de l'Acadie, nous a fait entendre que Monsieur de Rasilly estoit dans l'estime d'vn tres grand Capitaine, non seulement parmy les François & les Anglois ; mais encor dans la creance de tous les Peuples de son Pais. Il ne s'est pas tröpé. La vertu de ce grand homme merite d'estre honorée, mesmes au milieu de la Barbãrie. Ce preambule est long, entrons dans nos demeures.

Quatre choses rendent vn País recommandable, la bonté du sol, les places fortes & munies, la qualité & la quantité des habitans, & la police.

Pour la bonté des terres qui font les riués du grand Fleuue, i'en parleray cy apres. Quand aux places fortes, ie diray simplement ce qui en est. Monsieur de Champlain deuant que de mourir, fortifia la place que les Anglois auoient vsurpée, & qu'ils ont renduë: depuis sa mort on y a encor trauaillé, on a entretenu vne redoute qu'il auoit dressée pour cōmander le long du Quay, & l'on a multiplié les canons qui battent sur la riuieré, renforçant la platte forme qui les porte. L'Islet de Richelieu demeure comme il estoit avec ses pieces de batterie. I'en parlay l'an passé, & n'en diray pas dauantage à present. Les desseins croissent avec le temps. Monsieur de Montmagny nostre Gouverneur a tracé le plan, comme i'ay déjà dit, d'vne forteresse qu'on doit bastir regulierement. Les vns trauaillent à la chaux, les autres à la brique, les autres tirent de la pierre, d'autres explanent la place. On a tiré les allignemens d'vne ville, afin que tout ce qu'on bastira

doresnauant soit en bon ordre ; on a visité vn endroit sur la riuiera qui pourra empescher, non seulement les grands Vaisseaux de passer outre, mais encor les petites Barques, & peut estre encor les Chaloupes.

L'habitation des trois Riuieres est agrandie de deux corps de logis, d'vn magazin, & d'vne platte forme garnie de canon. Voila ce qui s'est fait, mais non pas tout ce qui se doit faire pour la conseruation du Pais.

Je ne dis rien des maisons des particuliers, qu'ils ont fait & font dresser encor tous lesiours, qui deçà, qui delà, suiuant l'affection, & la commodité d'vn chacun. Ceux qui n'ont point veu le Pays dans sa pauureté, n'admirent pas peut-estre ces commencemens encore assez petits ; pour moy ie confesse ingenuëment que Kébec me semble vn autre Pais, & qu'il n'est plus ce petit coin caché au bout du monde, où on ne voyoit que quelques mazures, & quelque petit nombre d'Européens. Le courage de ces Messieurs passe bien plus auant, ils meditent diuerses demeures ou habitations iusques au grand Sault de saint Louys, qui seront

peut estre vn iour autant de Villes. Voire mesme avec le temps ils pourront s'asseurer de la grande riuere, iusques à la mer douce des Hurons ; c'est vn lac de plus de cinq cens lieuës d'estenduë : mais il faut reünir, & rallier nos forces en quelques endroits stables & bien conseruez, deuant que de nous répandre si loing.

Quand aux habitans de la Nouvelle France, ils se sont multipliez au delà de nos esperances. Entrant dans le País, nous y trouuames vne seule famille, qui cherchoit passage en France, pour y viure souz les loix de la vraye Religion: & maintenant nous voyons tous les ans aborder bon nombre de tres-honorables personnes, qui se viennent ietter dans nos grâds bois, comme dans le sein de la paix, pour viure icy avec plus de pieté, plus de franchise, & plus de liberté. Le bruit des Palais, ce grand tintamarre de Sergens, de Plaideurs & de Solliciteurs ne s'entend icy que de mille lieuës loing. Les exactions, les tromperies, les vols, les raptz, les assassins, les perfidies, les inimitiez, les malices noires ne se voyent icy qu'une fois l'an sur les papiers & sur les Gazettes, que quelques vns apportent de l'Ancien-

150 *Relation de la Nouu. France,*
ne France. Ce n'est pas que nous n'ayons
nos maladies, mais elles sont plus aisées
à guerir; & encor ne faut-il point d'ar-
gent pour payer le soin des Medecins.
Pleust à Dieu que les ames amoureuses
de la paix peussent voir combien douce
est la vie esloignée des gehennés de mille
complimens superflus, de la tyrannie des
procez, des rauages de la guerre, & d'une
infinité d'autres bestes sauvages qu'on
ne rencontre point dans nos forests. Mais
ie ne prends pas garde, que voulant par-
ler des nouveaux habitans de la Nouvelle
France, ie vay discourant de la paix qu'elle
possede. Disons donc que nous auons
icy deux braues Cheualiers, l'un pour
Gouverneur, c'est Monsieur de Mont-
magny; l'autre pour son Lieutenant, c'est
Monsieur de l'Isle; nous y auons aussi de
tres honnestes Gentilshommes; nombre
de soldats de façon, & de resolution; c'est
vn plaisir de leur voir faire les exercices
de la guerre, dans la douceur de la paix,
de n'entendre le bruit des mousquetades
& des canons, que par réioüissance, nos
grands bois & nos montagnes répondans
à ces coups par des Echos roulans comme
des tonnerres innocens, qui n'ont ny

foudres, ny éclairs. La Diane nous réveille tous les matins, nous voyons poser les sentinelles, le corps de garde est toujours bien muny; chaque escoüade a ses iours de faction; en vn mot, nostre forteresse de Kébec est gardée dans la paix comme vne place d'importance dans l'ardeur de la guerre. Le reste des habitans fait vn gros de diuerses sortes d'artisans, & de quelques honorables familles, qui s'est notablement accreû cette année. Nos Sauvages mesmes, qui ne sont pas des grands admirateurs de l'Vniuers, s'étonnent de voir, disent-ils, tant de Capitaines, & tant d'enfans de Capitaines. Entre les familles qui sont venues de nouveau, celles de Monsieur de Repentigny, & de Monsieur de la Poterie, braues Gentilshommes, tiennent le premier rang. Quand on nous dit à Kébec, qu'il y auoit nombre de personnes à Tadoussac, qui venoient grossir nostre Colonie, qu'on ne voyoit là bas qu'hommes, femmes, & petits enfans; nous loüasmes Dieu, & le priasmes de répandre sa sainte benediction sur cette nouvelle Peuplade; mais quand on nous assura qu'il y auoit entre autres six Damoiselles, des enfans beaux

comme le iour: que Messieurs de Repentigny, & de la Poterie, composoient vne grosse famille, qu'ils estoient en bonne santé; ie vous laisse à penser, si la ioye ne s'empara pas de nostre cœur, & l'estonnement de nostre esprit: tout cela redoubla par leur presence; leur grace, leur entretien nous fit voir la grande difference qu'il y a entre nos François & nos Sauuages. Qui fera maintenant difficulté de passer nos mers? puis que des enfans si tendres, des Damoiselles si delicates, des femmes naturellement apprehensiuës se moquent & se rient de la grandeur de l'Ocean? Finissons bien tost ce Chapitre. Reste à parler de nostre police Ecclesiastique & Ciuile; l'ay déjà dit qu'il n'y a point icy de pratique pour les Chiquaneurs. Les differens que i'y ay veu naistre iusques à present, n'ont paru que pour disparoistre bien tost; chacun est son propre Aduocat; & la premiere personne qu'on rencontre iuge en dernier ressort sans appel; s'il y a quelque chose qui merite d'estre rapporté à Monsieur le Gouverneur, il l'expedie en deux mots, ou le fait conclure & terminer par ceux qui peuuent auoir cognoissance de l'affaire.

Ce n'est pas qu'on ne puisse proceder icy juridiquement, & que par fois on ne l'ait fait; mais comme il n'y a point de grandes occasions de disputer, aussi n'y peut-il y auoir de grands procez, & par consequent toute la police est douce, & agreable Il y a par tout quelques esprits plus libertins, qui croyent que les loix les plus douces sont des chaisnes; mais leurs mécontentemens sont les maladies de leur esprit, & non la rigueur des ordonnances qui n'ont point d'amertume. Au reste celles qui se font icy, y sont gardées en mesme temps. En voicy des preuues. Le vingt neufiesme Decembre de l'an mil six cens trente cinq, furent mises à vn pillier deuant l'Eglise, des affiches & defenses, sur certaines peines; de blasphemer, de s'enyurer, de perdre la Messe & seruice diuin aux iours de Festes. En suite dequoy, vn carcan fut attaché au mesme pilier, & vn cheualet aupres, pour les delinquants; où fut mis par effet le sixiesme Ianuier vn yurongne & blasphemateur. Et le vingt-deuxiesme, vn de nos habitans fut condamné à cinquante liures d'amende pour auoir fait enyurer quelques Sauvages. Les meilleures loix du monde,

ne valent rien, si on ne les fait garder. Pour la Jurisdiction Ecclesiastique, elle ne s'est encor exercée que dans les cœurs, & dans les consciences. Veritablement nous auons sujet de benir Dieu, voyant que l'accroissement de nos Parroissiens est l'augmentation de ses louanges. Les premiers sacrifices de la Messe, que nous presentasmes en ces contrées, furent offerts dans vn meschant petit todis, qui maintenant nous feroit honte; nous-nous seruismes par apres d'vne chambre, puis on fit bastir vne Chapelle; on a tasché de la changer en Eglise, l'augmentant de moitié, ou enuiron, & avec tout cela les iours de Festes, les deux premieres Messes qui se disent à Kébec sont si frequentées, que cette grande Chapelle, ou cette petite Eglise se voit remplie *vsque ad cornu altaris*, d'vn bout à l'autre. Le seruice se fait maintenant avec solemnité; outre les Messes basses, on en chante vne tous les Dimanches & toutes les Festes, où se fait l'Eau beniste, & le Pain benit; on recite le Profne pour l'instruction des plus ignorans, on ne manque pas de prescher en son temps, d'expliquer le Catechisme apres les Vespres. Nos François y assistent,

les vns pour y estre mieux instruits, les autres pour donner courage aux enfans, qui font aussi bien qu'en aucune Parroisse que i'aye veu en France. Si tost qu'on nous eut logé proche de l'Eglise, le Pere Lallemant commençant d'habiter cette Residence donna en mesme temps commencement à ses solennitez : le Pere de Quen luy a succédé dans la mesme affection & splendeur. Je confesse ingenuement que mon cœur s'attendrit la premiere fois que i'assistay à ce diuin seruice, voyant nos François tous réjouis d'entendre chanter hautement & publiquement les loüanges du grand Dieu au milieu d'un Peuple barbare, voyans de petits enfans parler le langage Chrestien en un autre monde. Il me sembloit qu'une Eglise bien reiglée où Dieu est seruy avec amour & respect, auoit trauersé la mer; ou que ie me trouuois tout d'un coup dans nostre France, apres auoir passé quelques années au pais des Sauvages : ce qui vous est commun en l'Ancienne France, & qui ne touche que les ames les mieux disposées, nous réioüit iusques au fond du cœur dans nos petites Eglises basties de bois estrange. Autãt de fois que nous presentons au Dieu du Ciel

156 *Relation de la Nouu. France,*
l'adorable sacrifice de l'Autel, en quelque
nouuel endroit, il nous semble que nous
en bannissons les demons, & que nous
prenons possession de ces terres au nom
de Iesus-Christ nostre souuerain Sei-
gneur & Maistre, que nous desirons de
voir regner pleinement dans les cœurs de
nos François, & dans la creance de nos
Sauuages. Le zele de Monsieur Gand à
procurer de toutes ses forces, que nos
François aiment ces deuotions solennel-
les & publiques, me semble fort louüable :
mais les ordonnances de Monsieur nostre
Gouuernent, son exemple tres-remar-
quable, & la pieté des plus apparens tien-
nent tout en deuoir: qui refusera d'assister
à l'explication du Catechisme, puis que
ces personnes de merite & d'autorité
l'honorent de leur presence, & prennent
vn grand plaisir d'entendre par fois chan-
ter en langue Sauuage l'oraison du Fils de
Dieu, & les articles de nostre creance par
les bouches encor enfantines de petits
garçons, & de petites filles Françoises &
Sauuages. Dieu soit louüé dans le temps &
dans l'eternité par les langues de toutes
les Nations de la terre.

Je m'ouublois de dire que l'establis-

ment d'un College sert encor beaucoup pour le bien du pays : aussi quelques personnes tres-honnestes nous sçavent fort bien dire, que iamais elles n'eussent passé l'Ocean pour venir en la Nouvelle France, si elles n'eussent eu cognoissance qu'il y auoit des personnes capables de diriger leurs consciences, de procurer leur salut, & d'instruire leurs enfans en la vertu, & en la cognoissance des Lettres.

CHAPITRE IX.

Réponses à quelques propositions qui m'ont esté faites de France.

QVELQUES personnes de condition m'ont fait proposer sous main, & de diuers endroits, certaines difficultez dont elles desirent estre éclaircies, pour se résoudre à passer en ces contrées. Il est raisonnable de leur satisfaire avec fidelité.

I. On demande si le païs est hors des incursions de l'Espagnol, & là dessus on desire vne Chorographie pour voir la distance qu'il y a entre la nouvelle France, & les terres qu'il possède en l'Amerique.

Le responds qu'il n'est pas besoin de Chorographie pour cognoistre cét éloignement; adioustez que ie n'en sçauois faire que sur les cartes qui ont déia cours, n'en ayant ny le temps, ny le loisir, ny les moyens de me transporter en tant d'endroits pour prendre les hauteurs necessaires; neantmoins ce que ie vay dire satisfera pleinement à la demande. L'Espagnol ne nous sçauroit venir trouuer que par mer ou par terre: de venir par terre c'est l'impossibilité mesme, & quiconque a tant soit peu de cognoissance du País se rendroit ridicule, s'il apprehendoit sa venue au trauers de tant de centaines de lieuës de bois, de forests, de fleues, de lacs, & de montagnes. Pour venir par eau, il a vn tres-grand chemin à faire, car entre nous & luy il y a toute la Floride, & peut-estre plusieurs autres contrées au delà; toute la Virginie & toutes les autres terres qui appartiennent à la France, qui sont de tres-grande estendue. Ce n'est pas tout, ayant trouuë l'emboucheure de nostre grand fleue, il faut monter quasi deux cens lieuës selon les mariniers, qui ne donnent qu'environ dix-sept lieues & demy pour degré. Que si nous suiuous

les Geographes qui en assignent vingt-cinq, il faut monter plus de trois cens lieues sur cette grande Riviere pour nous rencontrer : & quand tout ce chemin seroit fait, nous sommes maintenant en tel estat & en tel nombre, que nous ne craindrions pas ses forces. Si Monsieur de Champlain eust eu des viures, & de la poudre, & autres munitions de guerre, jamais l'Anglois ne fust entré dás le fort de Kébec; il auoit le courage trop bon, & la place estoit d'ailleurs trop tenable, bien que ce n'eust encore rien, au prix de ce qu'on y a adiousté, & qu'on y adiouste tous les iours. Pour les munitions de bouche, on nous en enuoye tousiours pour deux ans, & si nous serons bien-tost sur le poinct de nous nourrir icy de nostre travail. Mais c'est ce qu'on me demande en second lieu.

II. Si défrichant les terres & les labourant, elles produiront assez pour leurs habitans.

Je responds qu'ouy; c'est le sentiment de ceux qui s'y entendent. Le Sieur Giffard qui n'a défriché que durant deux ans, & encor laissant plusieurs souches, espere recueillir cette année, si son bled

correspond à ce qu'il monstre maintenant, pour nourrir vingt personnes: dès l'an passé il recueillit huit poinçons de fourment, deux poinçons de pois, trois poinçons de bled d'Inde; & tout cela au moyë de sept hommes qui ont encor esté bien diuertis à bastir, à faire des foins, & à d'autres manufactures; sa terre est bonne, toutes ne sont pas semblables.

III. S'il y a esperance que les pommiers & autres arbres fruiçtiers y puissent porter du fruiçt.

Je n'en puis répondre avec assurance, pour n'en auoir aucune experience oculaire. Le sieur Hebert auoit planté quelques pommiers pendant sa vie, qui ont porté de fort bons fruiçts, à ce qu'on m'asseure; le bestail a gasté ces arbres; nous auons greffé quelques sauuageons cette année, les antes sont tres-bien reprises. Le temps nous apprendra ce qui en est; on voit icy des poiriers, pommiers, pruniers, cerisiers; & autres arbres portans des fruits sauuages; s'ils resistent aux rigueurs de l'hyuer, ie ne vois pas pourquoy ils doiuent mourir pour estre antes de bons greffes. Il y a en quelques endroits forcè lambruches chargées de raisins,

raisins ; quelques-vns en ont fait du vin par curiosité, i'en ay goûté, il m'a semblé fort bon. Plusieurs tiennent pour certain que la vigne reüssiroit icy, & comme j'opposois la rigueur des froids, on me répondit que les seps seront en assurance tout l'Hyuer souz la neige, & qu'au Printemps on ne doit pas tant craindre que les vignes gelent, comme on fait en France, pour ce qu'elles ne s'auanceront pas si tost. Tout cela semble probable.

IV. Combien vingt hommes seroient de temps à défricher vn arpent de terre ? ce que cousteroit vn chacun à nourrir durant vn an ? & quelles prouisions il faudroit faire ?

Vingt hommes défricheront en vn an trente arpens de terre, au net, en sorte que la charuë y passe ; s'ils estoient interessez dans l'affaire, peut estre en feroient-ils dauantage ; il y a des endroits bien plus aisez les vns que les autres ; la tasche ordinaire de chaque homme par an est vn arpent & demy, n'estant point diuertuy en d'autres choses. On donne à chacun pour son viure deux pains d'environ six ou sept liures par semaine, c'est à dire qu'il faut vn poinçon de farine par an,

deux liures de lard, deux onces de beurre, vne petite mesure d'huile, & de vinaigre, vn peu de moluë seiche, c'est enuiron vne liure, vne écuelée de pois, c'est enuiron vne chopine, tout cela par semaine. Pour leur boisson, on leur donne vne chopine de sydre par iour, ou vn pot de biere, & par fois vn coup de vin, comme aux bonnes feltes. L'hyuer on leur donne vne prise d'eau de vie le matin, si on en a. Tout ce qu'on peut retirer sur le País, soit par la chasse, ou par la pesche, n'est point compris là dedans. Suiuant ce memoire on peut voir ce qu'il couste pour nourrir vn homme, & les prouisions qu'il faut faire. Je ne parle point des autres rafraichissemens, qu'il est bon d'apporter, des pruneaux, ris, raisins, & autres choses qui peuuent seruir pour les malades. Je ne parle non plus des habits, des couuertes, des matelats, & autres choses semblables, qu'vn chacun peut apporter selon sa condition, & selon son pouuoir.

V. Comme est fait le grand Fleuve saint Laurens, quels sont ses riuages, iusques où vont les grands Nauires, de quel port sont ceux qui montent iusques

à Kébec, & iusques aux trois Riuieres, quel est l'estat des fortifications qu'on a fait pour la seureté du Pais.

Voilà bien des demandes tout à la fois, auxquelles il est bien difficile de répondre, sans faire de longues pourmenades. Quand on monte à Kébec, & qu'on a le vent en pouppe, on ne s'arreste gueres à remarquer les riuës du grand Fleue, qui par fois ne parroissent point, soit pour leur esloignement, le Fleue estant fort large, soit pour les bruines qui en déro-bent la veüë. D'aller cottoyer ces riuages, il faudroit faire quatre cës lieuës, & mener des hômes & des viures pour vn long tēps. Si faut il toutesfois donner quelque réponse. Quand on est entré dans les terres, on rencontre vn Golphe grand comme vne mer : montant plus haut ce Golphe se change en vn Fleue fort large, car à peine en voit-on les riuës nauigeant au milieu. Il se va tousiours étressissant : en sorte neantmoins qu'il a bien encor dix lieuës de large à plus de cent lieuës de son emboucheure. Deuant Kébec, où il se rétreint fort, il a six cens septante deux toises ; on l'a mesuré sur la glace : quatre lieuës au dessus il élargit encore

164 *Relation de la Nouu. France,*
son liét, & deuant l'habitation des trois
Riuieres, qui est à trente lieuës au dessus
de Kébec, il a bien encor deux ou trois
mille pas communs ; comme ie l'écriuy
l'an passé : vn peu plus haut, il fait le grand
Lac de saint Pierre, large d'environ sept
lieuës. Ce Roy de tous les Fleuues est
bordé, tantost de montagnes, tantost d'vn
païs plat, ou bien peu releué. P'ay souuent
navigé de Kébec aux trois Riuieres. P'ay
remarqué des riuies pierreuses, d'autres sa-
blonneuses ; en d'autres on trouue de l'ar-
gille, des terres grasses, tres-bonnes pour
faire de la brique ; le Païs est beau & bien
agreable, entre-couppé de riuieres, de
ruisseaux, de torrens qui viennent des
terres. Les Sauvages m'ont monstré quel-
ques endroits, où les Hiroquois ont au-
trefois cultiué la terre. P'vse à mon aduis
de redite ; mais ceux qui demandent ces
réponses le souhaitent ainsi. Ce Fleuve
depuis le Cap de saint Laurens ; c'est à
dire depuis son emboucheure iusques à
Tadoussac, tire en partie au Nordouest,
quart d'Oüest, en partie à l'Oüest, quart
de Suroüest, selon les cartes de Monsieur
de Champlain : car ie n'ay point fait ces
obseruations voguant dessus, ne me figu-

rant pas que cela fust nécessaire à mon dessein. Pour la grandeur des Vaisseaux qui peuuent entrer dans ce Fleuve, ie me persuade que tous ceux qui marchent en assurance sur l'Ocean peuuent venir en seureté iusques à Tadoussac, & peut-estre encor iusques à Kébec, & vn peu plus haut: neantmoins on n'y en fait ordinairement monter que de cent à deux cens tonneaux: au delà de Kébec on n'enuoye que des Barques, qui passent bien loing au dessus des trois Riuieres. C'est assez sur ce point. I'ay répondu au Chapitre precedent à la demande des fortifications.

VI. Remarquer la qualité des terres, exprimer celles qui sont propres au labourage, au plant, aux pasturages; s'il sera nécessaire pour les labourer de harnois, de bœufs, de cheuaux, quelles graines on peut apporter.

Si tous nos grands bois estoient abbatu, ie satisferois bien aisément à ces demandes; mais comme ils sont encor debout, & qu'on ne les visite pas aisément; ie diray que i'ay veu de bonnes & de mauuaises terres aux lieux que i'ay fréquenté. Il faut philosopher sur ce point de

la Nouvelle France, comme de l'Ancienne. Il y a des terres fertiles, en quelques endroits des sables, en d'autres il y a des prairies, & des lieux tres propres pour en faire. Je croy qu'il y a quelques quartiers propres pour la vigne, pour le plant; mais tout cela n'est pas rassemblé: & c'est cependant ce qu'on desireroit. En ces commencemens, comme on n'a point encor fait toutes ces experiences; ie ne scaurois marquer la propriété d'aucun terroir avec assurance. Les trois Riuieres me semblent comme l'Anjou; c'est vn pais sablonneux, ie croy que la vigne s'y plairoit. Kébec est diuersifié, il y a des endroits fort bas, les bleds y pourront estre bons, sur le haut la vigne & les bleds y pourroient profiter; pour le bled, l'experience en fait foy; on peut faire des prairies en mille endroits. Il y en a sur le bord du grand Fleuve, mais les marées les incommodent. Il n'est pas besoin d'apporter des grains pour semer, on en trouuera icy en échange d'autre bled, ou autre chose. Le bled marsais semé au renouveau reüssit bien mieux que le bled semé deuant l'hyuer; ce n'est pas que ie n'en aye veu de tres beau semé en Octo-

bre. Mais comme on ne sçait pas bien encorrecognoistre le temps & la nature du sol & du climat, il est plus assésuré de le semer au Printemps, que deuant l'Hyuer: l'orge commun, & l'orge mondé reüssissent en perfection: le seigle y vient fort bien; au moins ie puis assésurer que i'ay veu croistre icy de tous ces grains aussi beaux comme en France. Les pois sont plus tendres & meilleurs que ceux qu'on y apporte par la nauigation. Les herbes potageres y viennent fort bien, il en faut apporter des graines. Il est vray que le voisinage des forests, & tant de bois pourry, dont les terres se sont comme formées & nourries, nous engendrent par fois des vermines qui rongent tout: ces animaux venans à mourir parmy les chaleurs de l'Esté tout vient en perfection; mais quelquefois plus tard qu'il ne faudroit pour retirer des graines & des semences. Nous auons icy des bœufs & des vaches qui nous seruent à labourer les terres défrichées: on a cette année amené quelques asnes qui rendront de tresbons seruices: les cheuaux pourroient seruir, mais rien ne presse d'en amener.

VII. Trouue-t'on de la pierre pour bastir,

168 *Relation de la Nouv. France,*
de l'argille, du sable? Tout cela est icy en
abondance en quelques endroits, en d'au-
tres non; à deux lieuës à la ronde de Ké-
bec on fait de la chaux, on tire de bonnes
pierres à bastir, qui se taille fort bien; on y
fait d'excellente brique; le sable se trou-
ue quasi par tout.

VIII. Remarquet les commoditez que
le pays produit pour la vie del'homme,
les espèces d'animaux, &c.

La chasse des oïseaux de riuere est a-
bondante en son temps, c'est à dire au
Printemps & à l'Automne; mais com-
me elle est fort battuë aux endroits plus
habitez, elle s'éloigne de plus en plus:
il y a des Isles toutes pleines d'Oyes,
d'Outardes, de Canars de diuerses espe-
ces, de Sarcelles, & d'autre Gibbier: com-
me on s'occupe aux choses les plus neces-
saires, on va peu souuent apres ces ani-
maux. Il y a des Elans, des Castors, des
Porcs-épics, des Lièvres, & quelques be-
stes fauves, cōme des Cerfs; vne espece de
vaches, qui semblent auoir quelque rap-
port aux nostres. Cette chasse des plus
grandes bestes n'appartient quasi encor
qu'aux Sauvages, qui éloignent par leurs
courses ces animaux de nos habitations;

quelques François neantmoins ont tué des Élans, mais peu : le temps viendra qu'on pourra les domestiquer, & en tirer de tres bons seruices, traissant sur la neige les bois & autres choses dont on aura besoin: ces Messieurs en nourrissent trois, deux males & vne femelle; nous verrons comme ils reussiront; s'ils s'appriuoient il sera aisé de les nourrir, car ils ne mangent que du bois. On pourra quelque iour faire des parcs pour tenir des Castors; ce seroit vn thresor, outre qu'on auroit en tout temps de la chair fraische. Que si on voit tant de brebis, tant de moutons, & tant d'aigneaux en France, encor que la Brebis pour l'ordinaire ne face tous les ans qu'un aigneau; ie vous laisse à penser combien les Castors se multiplieroient dauantage, puis que la femelle en porte plusieurs.

Pour le poisson il est icy comme en son empire; il y a vn grand nombre de Lacs, d'Estangs, & de Riuieres tres-poissonneuses. Le grand fleuve est remply d'Estourgeons, de Saumons, d'Aloses, de Brochets, de Barbuës, de poissons dorez, de poissons blancs, de Carpes de diuerses especes, d'Anguilles &c. non qu'on les

prenne en mesme quantité par tout, mais il y a des endroits où la pesche semble prodigieuse. De l'heure que j'écris cecy, voila vn garçon qui apporte vingt-cinq ou trente Barbuës prises en vne nuit. Il y a des Lacs où on se peut nourrir de poisson hyuer & esté: nos François cét hyuer passé y prenoient des Brochets de trois ou quatre pieds, des Estourgeons de quatre ou cinq pieds, & d'autres poissons en abondance: c'est vn Sauvage qui m'en decouvertit l'industrie. Elle fait maintenant grand plaisir à nos François qui sont aux trois Riuieres, où la pesche sans mentir surpasse la creance qu'on en peut auoir; il n'en est pas de mesme par tout. Quand on pourra faire icy comme on fait en France, que les vns s'addonnent seulement à pescher, les autres à chasser, d'autres à cultiuer la terre, d'autres à bastir, on sera soulagé autant qu'en France: mais nous ne pouuons pas encore esperer cela, n'estans pas en assez grand nombre.

IX. Quelles marchandises on peut enuoyer d'icy en France, comme les Pelletteries, les Mouluës seiches, & vertes, les huiles de Baleine & d'autres grands poissons, les mineraux que l'on y peut trou-

uer, les bois goumeux qui donnent la resine, les Pins, Sapins, Cedres, les ais de Chesnes, la commodité de bastir des Navires.

Je répons que tout cela se trouue en ce pays-cy; mais il n'est pas encor assez fort de monde pour recueillir ses richesses. Nous auons de la Moluë à nostre porte, pour ainsi dire; on la vient pescher de France dans nostre grand fleuve à Gaspé, à l'Isle percé, à Bonaventure, à Miskou; & cependant la Moluë qu'on mange à Kébec vient ordinairement de France, pource qu'il n'y a point encore assez d'hommes icy pour descendre à cette pesche. I'en dis de mesme du charbon de terre & du plastre; tout cela se trouue icy, mais il faut des vaisseaux pour l'aller querir; ces forces nous manquent encor, pource que le soin principal doit estre de se loger, fortifier, & défricher la terre. Les Basques viennent tuer les Baleines iusques dans Tadoussac & plus haut; on s'efforcera cette année, me dit-on, de prendre des Marsoins, ou des Baleines blanches, qui passent sans nombre deuant Kébec: il y a si lōg temps que nous les voyons se pourmener deuant nos yeux, & cepen-

dât les affaires plus pressantes ont retardé iusques icy cette entreprise; & encor s'il les falloit aller chercher à dix ou vingt lieues d'icy, on les y laisseroit dans leur liberté: tout se fera en son temps. Quelques personnes soigneuses de leurs affaires, telles qu'il en faut en ce pays-cy, me témoignent qu'elles enuoyent en France du Mairin, & des ais de Chesne, & quelques autres bois pour des Nauires iusqu'à la valeur de dix mille francs, & tout cela n'est pas le traual d'un an; car ils ont employé vne partie du temps au défrichement des terres; ie souhaitteroie vne cinquantaine de familles semblables à celle là, tout le monde n'a pas la mesme industrie. Si on peut retirer quelque profit des Sapins, des Cedres, des Pins, des Pruches, il y en a icy vne infinité, & en plusieurs endroits. Pour les mines il faut auparavant auoir des terres défrichées, à cause qu'il ne faut pas attendre de France la quantité de farines necessaires à tant de bouches, & à tant de personnes, qui se doiuent occuper aux forges. Quelqu'un pense y auoir trouué vne mine d'or, & vn autre vne d'argent; ie m'en rapporte à ce qui en est. On peut non seulement trou-

uer des Moluës de toutes sortes, mais encor du Saumon en quelques endroits; on peut encor saller de l'Anguille en abondance, qui est fort bonne; nous peschons, & faisons prouision de ces longs poissons, pour ce qu'ils se rencontrent à Kébec, le Saumon & la Moluë estans plus esloignez sont hors de nos prises; mais ce ne sera pas pour tousiours. Quant aux Pelleteries de Castors, de Loutres, de Renards, & autres; c'est à quoy il ne faut point penser; ces Messieurs se reseruent cette traite. On en peut neantmoins tirer quelque profit sur le País, car ils ne se souciët pas par quelles mains passent leurs Castors, pourueu qu'ils viennent en leurs magazins. Les habitans en peuuent acheter des biens qu'ils recueillent sur leurs terres; mais à condition qu'ils ne les feront point passer en France. Ce qui semble tres raisonnable: car il est impossible de fournir aux grands frais de leurs embarquemens, s'ils ne retirent quelque vtilité de ces contrées. Je voudrois que tout le monde prist ma pensée; qu'on conceust bien cette vérité, que la force de cette honorable Compagnie est l'appuy du País; si on leur coupe les bras

nous donnerons tous du nez en terre ; si nous conspirons tous à leur prospérité, nous bastissons & affermissons la nostre.

Or à propos de ces Traictés V. R. m'écrit, & me cite l'ordonnance de la septiesme Congregation generale de nostre Compagnie ; qui défend absolument toute sorte de commerce & de negotiation, souz quelque pretexte que ce soit. Quelques autres de nos Peres, me mandent, qu'il ne faut pas mesmes regarder du coin de l'œil, ou toucher du bout du doigt la peau d'aucun de ces animaux, qui sont icy de prix ; d'où peuuent venir ces auis ? Sans doute, ce n'est pas que nostre Compagnie se défie de ceux qu'elle enuoye en ces quartiers, en ce qui est de ce point, non plus qu'en beaucoup d'autres. Il me semble que j'ay eu le vent, qu'en France quelques vns qui ne nous cognoissent, ny ne nous veulent cognoistre, crient que nous n'auons pas les mains nettes de ce trafic, Dieu les benisse, & leur fasse recognoistre la verité, telle que ie m'en vay la dire ; quand il sera à propos pour sa gloire ; car il ne faut pas s'attendre de seruir long-temps le Maistre que nous seruons sans estre calomniez. Ce

sont ses liurées, il ne nous recognoistroit pas luy mesme, pour ainsi dire, si nous ne les portions.

Voicy donc ce que i'en puis écrire avec la mesme sincerité, dont ie voudrois rendre vn iour compte à Dieu, de toutes mes actions. La Pelleterie est non seulement la meilleure étoffe & la plus facile à mettre en vsage, qui soit en ces contrées; mais aussi la monnoye de plus haut prix. Et le bon est, qu'après qu'on s'en est seruy pour se couvrir, on trouue que c'est de l'or & de l'argent tout fait. On sçait en France, combien vaut la façon d'un habit. Icy, il n'y a qu'à le couper sur vne peau de Castor; aussi tost vne Sauvagesse vous le coud à son petit enfant, avec du nerf d'Orignac, d'une promptitude admirable. Qui veut icy payer en cette monnoye les denrées qu'on y achete, y sauue les vingt cinq pour cent, que le prix du marché leur donne plus qu'en France, pour les dangers qu'elles courent sur mer. Les journaliers aussi ayment mieux y recevoir le salaire de leur travail en cette mesme monnoye, qu'en aucune autre. Et certes il semble que la iustice commutative veut, que si ce qui nous

176 *Relation de la Nouu. France,*
vient de France encherit; pour auoir flot-
té sur mer; ce que nous auons icy y vaille
quelque chose pour auoir esté couru dans
les bois; & sur la neige; & pour estre les
richesses du Pais: veu nommément que
ceux qui se payent de cette monnoye; y
treuuent tousiours leur compte, & quel-
que chose de plus. C'est ce qui fait que
Messieurs de la Compagnie permettent
raisonnablemēt cette pratique à vn cha-
cun; & ne se foucient pas qu'on employe
ces peaux pour le commerce, ou pour se
garentir du froid; moyennant qu'après
tout, elles reuiennent en leur magazin, &
qu'elles ne passent la mer, que sur leurs
Vaisseaux. En suite dequoy; si par fois il
nous en viēt quelque vne entre les mains;
nous ne faisons point de difficulté de les
employer selon le cours du marché; non
plus que d'en couvrir les petits Sauua-
ges, qui sont à nos frais, ou de nous faire
des souliers de celles d'Orignac, pour
marcher sur les raquettes, à quoy les or-
dinaires ne valent rien, à raison de leur
dureté. Tel est icy l'vsage des François &
des Barbares. Nous enuoyons aussi quel-
ques peaux d'Élan passées à nos Peres,
qui sont aux Hurons, & de la Pourcelai-
ne,

ne, quand nous en pouuons auoir; c'est la meilleure partie de la monnoye, dont ils achètent leurs petites prouisions de bled d'Inde, & de poisson fumé, avec les materiaux, ou la façon de leurs Palais d'écorce. Voila en verité tout le profit que nous tirons icy de la Pelleterie, & des autres raretez du Pais; tout l'usage que nous en faisons. Si on iuge sans passion qu'il y ayt quelque espece de trafic; ou mesme si V. R. trouue plus à propos de retrancher tout cela, pour ne donner aucun ombrage; nous sommes tous prests de nous en deporter entiere-ment; ie dis, tous tant que nous sommes icy; & si i'ose esperer de la bonté de nostre Seigneur, que ceux qui viendront apres nous, garderont la mesme loy. Quel auement nous seroit-ce de venir icy, pour des-obeir à nos Superieurs, ou pour scandaliser ceux à qui nous voudrions auoir immolé nos vies? Que si au contraire on nous écrit, que tout cela est selon Dieu, sans aucune apparence de trafic, bien que quelques medisans, dont il ne faut point se mettre en peine, en fomentent leur passion & le tournent en venin; nous ne laisserons pas de continuer, a-

178 *Relation de la Nouu. France,*
pres auoir supplié ces mesmes esprits
noirs & ombrageux, de croire, que s'il
leur plaist de nous obliger à quitter cette
pratique innocente, il faut qu'ils ou-
urent leurs coffres, pour nous seconrir
en des Pais éloignez, quand ils nous au-
ront retranché par caprice vne partie de
ce qui nous y estoit necessaire. Quelque
bon ménage que nous ayons peû faire ius-
ques à cette heure, les dernieres lettres
de celuy de nos Peres, qui manie nos ren-
tes ou nos aumosnes par delà, & qui nous
en enuoye nos prouisions, portent que
sans vn petit miracle qu'il a experimenté
nouuellement en l'assistance de saint
Ioseph, il n'auroit peû nous fournir cette
année. Que seroit-ce donc s'il nous fal-
loit acheter icy le surplus, & luy en en-
uoyer les parties plus hautes d'vn tiers ou
d'vn quart? Outre que, s'il y a de la cha-
rité au monde, il ne faut point porter en-
uie à nos petits Seminaristes, de ce que
nous les couurons des étoffes qui nais-
sent chez eux, & qui sont plus de durée,
nómmément sur leurs épaules assez frip-
ponnes, & les garantissent mieux du froid
qu'aucune autre. Non plus qu'on ne
nous doit blasmer, si nous-nous seruons

de la monnoye du Pais, pour épargner quelque chose au profit de ces pauvres abandonnez ; leur donner le couvert & la nourriture pendant qu'ils se laissent instruire, & veulent estre Chrestiens, s'ils ne le sont déjà, & pour avoir dequoy les mettre en terre, quand ils viennent à mourir. Si la France en estoit reduite là, que la monnoye n'y ayant cours, on fust contraint de se servir pour le commerce, des choses mesmes, & des denrées, les troquant les vnes avec les autres ; ou mesme qu'il y eust du gain à le faire hors de cette nécessité ; & si l'usage y estoit tel, pourroit-on trouver mauuais, que quelque profession que nous fassions de pauvreté, nous suiussions le train des autres, & quand quelques denrées de prix nous seroient, ou vendues, ou données, soit en échange, soit en pur don, nous-nous en seruiissions selon les occasions ? Nous n'auons pas de plus grands attraits pour ces pauvres gens, que l'esperance qu'ils ont de tirer de nous quelque assistance corporelle ; ils ne cessent de nous demander. Si nous les refusons, c'est les estranger. Si nous leur donnons toujours sans rien prendre d'eux ; nous

ferons bien tost au bout; & si encore nous leur osterons la liberté de demander, ou ils ne se poliront iamais. Que reste-il donc? de leur dire qu'ils donnent à ceux qui en ont plus que nous? Cela ne nous soulagera guieres; ny ne nous les rendra guieres plus familiers. De prendre pour donner à ceux qui nous fourniroient, de quoy leur satisfaire? ce seroit nous rendre leurs Facteurs. Mais qui s'est iamais imaginé, que ce soit trafiquer de prendre & donner selon la necessité des occurren- ces ordinaires en la vie humaine; pour autant que ce que vous prenez en vn endroit, excedera le prix de ce que vous y aurez donné; quand vous vous trouue- rez en vn autre? Voila ce que i'auois à dire sur ce point, m'en remettant apres tout, à ce que l'obeissance en iugera, ou que l'edification y reglera, comme i'ay déjà protesté. Car de vouloir répondre à ceux qui nous calomnient, comme si nous faisons souz main quelqu'autre em- ploy de ces peaux, & en enuoyons en France; ce seroit se rendre ridicule. Il faut bien leur laisser quelque chose à dire, & s'ils treuent des oreilles suscepti- bles de ces niaiseries; ie serois coupable

de penser les trouver ouuertes à la vérité. Quoy donc? des hommes qui ont quit-
té plus de bien au monde, qu'ils n'en scau-
roient esperer dans les imaginations de
ces calomniateurs; se seront finalement
résolus de changer la France en Canada,
pour y venir chercher deux ou trois
peaux de Castor, & en trafiquer au desceu
de leurs Superieurs; c'est à dire aux dé-
pens de leur conscience, & de la fidelité
qu'ils doiuent à celuy, pour le quel imiter
ils se sont reduits à ne pouuoir pas dispo-
ser librement d'une épingle?

Credite posteri.

Au surplus, ie sçay mauuais gré à toute
cette tres-honorable Compagnie de la
Nouvelle France, si elle apperçoit quel-
que chose de semblable en nous, & le
dissimule; quel fruit peut-elle esperer de
nos trauaux, pour le ciel, si elle nous voit
attachez à la terre, par quelque sorte d'a-
uarice? Quelqu'autre aussi auancera pour
nous, que si nous trempions dans ces in-
fames, sans que ces Messieurs en eussent
cognoissance, ils feroient bien peu vigi-
lants en leurs affaires, & au point prin-
cipal de leur traicte. Mais i'abuse de
mon loisir, & de vostre patience, d'estre

182 *Relation de la Nouv. France,*
si long, sur ce qui ne meritoit pas de réponse.

X. On me demande finalement ce que c'est du País des Hurons, & quelle esperance il y a pour ceux qui voudroient y aller.

A cela ie ne scaurois mieux répõdre que par la Relatiõ, que i'en enuoye avec celle-cy. Je prie Dieu, qu'il y attire nombre de ieunes hommes forts, vaillants, & courageux; mais sur tout singulierement vertueux, & qui ayment mieux perdre tout que sa saincte grace, quand ce ne seroit que pour vn moment: sans cette qualite, ils s'y ruineroient corps & ame, veu les occasions qui s'y rencontrent. Avec cette qualite ils y feront l'office d'autant d'Apostres. Et si en outre ils pourront dans quelque temps y viure à leur aise, & y estre en honneur comme de petits Rois. Mais il vaut mieux qu'ils entreprennent ce voyage, pour le respect de Dieu seul. Qui ne cherche que luy, se trouue étonné de se voir environné de tout le reste.

C H A P I T R E X.

*Quelques aduis pour ceux qui desirent
passer en la Nouvelle
France.*

TOVS ceux qui desirent venir grossir cette Colonie, sont gens moyenez, ou personnes pauvres; ie parleray aux vns & aux autres. Commençons par les pauvres.

Vn pauvre homme chargé de femme, & d'enfans, ne doit point passer icy les premieres années avec sa famille, s'il n'est aux gages de Messieurs de la Compagnie, ou de quelque autre qui les y vueille prendre; autrement il souffrira beaucoup, & n'auancera rien. Le Pais n'est pas encor en estat de soulager les pauvres, qui ne sçauroient trauailler. Mais s'il se rencontre de bons ieunes garçons, ou hommes mariez bien robustes, qui sceussent manier la hache, la houë, la besche, & la charuë; ces gens là voulans trauailler se rendroient riches en peu de temps en ce Pais; où enfin ils pourroient ap-

pellier leurs familles. Voicy comme ils deuroient proceder.

Il faudroit qu'ils se joignissent quatre ou cinq ensemble, & qu'ils s'engageassent à quelque famille pour cinq ou six ans, aux conditions suivantes; qu'on les nourriroit pendant tout ce temps là sans sans leur donner aucun gage; mais aussi qu'ils auroient la moitié en fond; & en propre, de toute la terre qu'ils défricheroient. Et pour ce qu'il leur faut quelque chose pour se pouvoir entretenir, le marché porteroit, que tout ce qu'ils retireroient tous les ans des terres, qu'ils auroient déjà défrichées, seroit partagé par moitié; cette moitié, avec les petits profits qu'ils peuvent procurer sur le Pais, suffiroit pour leur entretien; & pour payer apres la premiere ou seconde année la moitié des outils, dont on se sert au défrichement, & au labourage. Or si quatre hommes peuvent défricher par an huit arpens de terre, ne faisant autre chose ny hyuer ny esté; en six ans voila quarante huit arpens, dont les vingt-quatre leur appartiendroient; avec ces vingt-quatre arpens ils pourroient nourrir trente-six personnes; ou mesme qua-

rante-huict, si la terre est bonne. N'est-ce pas-là le moyen de s'enrichir en peu de temps? & ce d'autant plus que la terre fera vn iour icy tres-vtile, & rapportera de grands grains. On fait maintenant venir de France tant de farines, qu'on risque sur la mer, si quelqu'un auoit icy des bleds pour racheter ces risques, & l'embarassement des vaisseaux, il en tireroit bien du profit. Il y a tant de forts & robustes paisans en France, qui n'ont pas du pain à mettre souz la dent, est-il possible qu'ils ayent si peur de perdre la veuë du clocher de leur village, comme l'on dit, qu'ils ayment mieux languir dans leurs miseres & pauuretez, que de se mettre vn iour à leur aise, parmy les habitans de la Nouvelle France, où avec les biens de la terre ils trouueroient bien plus aisément ceux du ciel, & de l'ame; les débauches, les dissolutions, les procez n'ayant point encor icy de cours. Mais à qui est-ce que ie parle? à des personnes qui n'ont garde de sçauoir rien de ce que j'écris, si plus capables qu'eux ne leur en font le recit. Je les en prie, au nom de Dieu, & du Roy; car il y va de l'intérest des deux, que ce Pais se peuple.

Pour les personnes riches & de condition, ie leur conseillerois deuant que de passer icy d'obtenir de Messieurs de la Compagnie, vne place pour bastir vne maison dans la ville designée, comme aussi quelques arpens de terre proches de la ville, capables de nourrir leur famille. En outre vne concession de quelque bel endroit qu'ils choisiront avec le temps. Cecy fait, il faut faire passer du moins deux Massons, deux Charpentiers, & des manœuvres, & s'ils veulent encor des défricheurs armez d'outils propres de leur mestier : sur tout qu'ils fassent faire des haches exprez, & qu'ils n'y épargnent pas l'argent ; car l'hyuer est plus dur que le meschant acier. Il faut vn homme qui ait soin de tous ces gens là, qui soit d'authorité, & de prudence, pour les diriger & pour conseruer les viures, qu'on fera venir. Le plus de bonnes farines qu'on peut faire passer, c'est le meilleur, & le plus assuré. Monsieur de Repentigny en a apporté pour deux ans, en quoy il a fait sagement. Il seroit bien à propos d'apporter en faisseau quelque gribane, ou grand batteau, capable de voguer dans les marées ; c'est à dire qu'il doit estre re-

leué de bord, il peut estre plat pour tirer moins d'eau. Il faut qu'il soit fort, & grand pour porter du bois, de la pierre, de la chaux, & autres choses semblables; on le pourroit faire dresser à Tadoussac. Tous ces hommes rendus sur le País s'occuperont les vns à défricher selon le dessein de celuy qui leur commandera. Le bastiment fait, propre pour les loger, eux & leurs gens, toute la famille passera & amenera du bestial, si on luy mande qu'il soit à propos: car peut estre en pourra-on recouurer sur les lieux; d'en auoir d'abord, cela détourne de chose meilleure, & couste infiniment, si ce n'est qu'on les mette avec celuy qui est au Cap de Tourmente, s'accordant avec les Messieurs, qui en tiennent là. Si on suit cet ordre, les femmes & les enfans arriuan icy seront sous consolez de trouuer vn logement pour eux, vn iardin pour leurs rafraichissemens, & des personnes à leur seruice qui auront cognoissance du País. Puis qu'on me dit, sans me nommer personne, qu'il y a de tres-honorables familles qui veulent venir gouster la douceur du repos & de la paix dans la Nouvelle France, j'ay creu que l'amour que

ie leur porte déjà, sans auoir l'honneur de leur cognoissance, m'obligeoit à leur donner ces aduis, qui ne leur sçauroient nuire; ie leur diray encor deux petits mots. Le premier, que si pour le défrichement de la terre, ils peuuent auoir des hommes interessez en l'affaire; selon que ie viens de dire, ce sera le meilleur. Les hommes qu'on tient à gages, pour la plus part, veulent ressembler à ceux d'entre nos voisins, qui à peine ont-ils passé la ligne de l'Equateur, qu'ils se disent tous Gentilshommes, & ne veulent point traualier; quand ils se verront obligez à faire pour eux, ils ne s'y endormiront pas.

En second lieu, ie prie ceux qui viendront, de venir avec enuie de bien faire. La Nouvelle France sera vn iour vn Paradis terrestre, si nostre Seigneur continuë à la combler de ses benedictions, tant corporelles, que spirituelles: mais il faut en attendant, que ses premiers habitans y fassent ce qu'Adam auoit receu commandement de faire en celuy qu'il perdit par sa faute. Dieul'y auoit mis pour l'engraisser de son traual, & le conseruer par sa vigilance, & non pour y estre sans rien faire. I'ay plus d'enuie de voir ce pais de-

friché, que peuplé. Les bouches inutiles y seroient à charge pour ces premières années.

CHAPITRE XI.

OU

Journal des choses qui n'ont peu estre rapportées sous les Chapitres precedens.

LE quinziesme Septembre m'estant embarqué pour nostre residence de la Conception, ie fus consolé de voir que les Nibisiriniens peuple voisin des Hurons entendoient mon baragoin Montagnés. Qui sçauroit parfaitement la langue des Sauvages de Kébec, se feroit entendre, comme ie coniecture, de tous les Peuples qui sont depuis la grande Isle de Terre-neufue iusques aux Hurons du costé du Nord; car la difference qu'il y a entre ces langues ne consiste qu'en certaines Dialectes qu'on apprendroit aisément, si on frequentoit ces Nations.

Le neufuième Octobre le Pere Buteux estant entré en la Cabane d'un Capitaine Montagnés, où estoient arriuez quelques

Estrangers, ce Capitaine le fit asseoir auprès de soy, puis s'adressant à ses hostes, leur dit tout plein de bien de nous. Ces gens, disoit-il, ont de grandes connoissances, ils sont charitables, il nous font du bien dans nos necessitez; l'vn d'eux a guery ma fille qui s'en alloit mourant: le Pere Quentin luy auoit donné quelques onguents, dont elle se trouua bien. Cependant, adioustoit il, ils ne demandent aucune recompense; au contraire ils donnent à manger aux malades, en leur procurant la santé. Et afin que vous cognoissiez leur esprit, il dit au Pere, Prends ton *Massinatrigan*, c'est à dire ton Liure, ou tes Tablettes, écris ce que ie te diray. Il luy nomme les noms de douze ou treize petites Nations qui sont vers le Nord, & le prie de les prononcer tout haut; le Pere luy obeist. Quand ces Estrangers entendirent nommer ces Nations, ils s'estonnoient de voir tant de Peuples renfermez dans vn petit morceau d'écorce, c'est ainsi qu'ils appelloient les feuillets de ses Tablettes. Là dessus le Pere prit occasion de leur dire, que Dieu par l'entremise de son liure nous auoit donné à cognoistre les biens du Ciel, & le

tourment des Enfers : l'vn d'eux luy demanda, s'il ne luy auoit point dit de quelle profondeur seroit la neige l'hyuer suivant : *Omnes que sua sunt querunt.* Les hommes de terre ne pensent qu'à la terre.

Le premier de Decembre le feu s'estant pris à l'habitation des trois Riuieres, vn Capitaine des Sauuages les exhorta si viuentement de nous secourir, & de sauuer le pain & les pois, qu'en effet le magazin se sauua: Autrement, disoit il, nous sommes perdus, si cela brusle.

Le sixième du mesme mois vn Sauuage voyant vne Image de Nostre Seigneur en nostre Maison, me dit que i'auois tué son frere avec vn semblable pourtraict : ie fus bien estonné, ie luy demanday donc comment ie m'estois seruy de cette Image pour tuer vn homme. Te souuiens-tu, me fit-il, que l'hyuer passé tu donnas à *Sakapouan*, mon beau-frere vne Image semblable à celle-là; il fut malade bien tost apres, & en mourut. Alors ie me souuins qu'en effet voyant la misere de ces Peuples qui crioient à la faim; apres en auoir fait manger chez nous vne bonne bande, ie leur parlay d'auoir recours au Dieu du Ciel, & qu'asseurement il les se-

coureroit; ie leur fis voir l'Image de son Fils, & la mis entre les mains de ce *saka-pouian*, les instruisans tous comme ils deuoient auoir recours dans leurs necessitez à celuy qu'elle representoit, les assureans aussi que s'ils croioient & esperoient en luy, qu'ils seroient secourus; mais s'ils se gaussoient, qu'il les puniroit. Ce miserable n'eut iamais la hardiesse de monstrier cette Image, ny de prier celuy qu'elle figuroit, de peur d'estre gaussé des siens: peut-estre qu'en punition de cette perfidie Dieu le punit d'une maladie qui l'emporta, comme ie l'écriuis l'an passé. Voila ce que me vouloit dire mon Sauvage, m'imputant la mort de cét homme en la presence de plusieurs autres de sa Nation: mais leur ayant expliqué comme la chose s'estoit passée, ie commençay à reprocher à mon accusateur que ie luy auois sauué la vie, comme il est vray; il voulut me démentir; mais quand i'eus mis au iour toutes les circonstances de l'affaire; tous les Sauvages luy dirent, Tais toy, tu n'as point d'esprit, le Pere dit vray. Il fut bien estonné quand ie luy declaray que son beau frere & sa propre sœur auoient déterminé de le tuer en dormant, & que

si ie

si ie ne les eusse empesché, qu'il ne seroit plus au monde. Ce pauvre homme tout estourdy commença à me dire qu'il n'auoit point de ceruelle, & que la menace qu'il m'auoit fait se deuoit décharger contre les Hiroquois, & non pas contre aucun François, que ie ne me faschasse point contre luy. I'ay remarqué que les Sauvages ressemblent aux Demons en vn point, si on leur tient teste ils sont poltrons, si on leur cede ils sont furieux: ie veux dire qu'il y a danger d'vser de trop grande rigueur, ou de trop de dissimulation enuers eux; l'vne de ces deux extremes les armera vn iour contre nous, si on n'y prend garde. Vous voyez des personnes qui ne leur oseroient dire mot, d'autres les menent à baguette: ceux-là les rendront insolens & insupportables; ceux-cy les feront cabrer: faire du bien aux Sauvages, les secourir dans leurs necessitez, ne leur faire aucun tort, ny aucune iniure, exercer quelque espece de Iustice contre les particuliers qui font les insolens, notamment si leurs Capitaines n'en peuuent tirer raison, c'est le moyen de tenir long-temps ces Barbares dans leur deuoir.

Le dixième du mesme mois de Decembre le Pere Buteux estant entré en vne Cabane où on faisoit vn festin de graisse d'Ours à tout manger, s'estant mis en rang avec les autres sans y prendre garde, on luy donne vn grand plat tout plein de ce Nectar; luy bien estonné le refuse, disant qu'il venoit de disner; le distributeur du festin se fasche, luy disant, Pourquoi es-tu donc entré icy, si tu ne veux pas estre du festin? Il faut que tu mange tout cela, autrement nostre banquet seroit gasté. Le Pere pour le contéter en gouste vn peu. Là dessus arriue le Pere Quentin, qui entre aussi sans y penser, le voila condamné à en manger sa part, comme ils disoient tous deux, que cela leur estoit impossible, on les condamna de stupidité, & de n'auoir qu'vn petit cœur, puis qu'ils n'auoient pas vn grand estomach; l'en ay plus mangé, disoit l'vn d'eux, que n'en sçauroient manger toutes les robes noires. Les Peres luy repartirent, Puis que tu es si vaillant homme mange encore nostre mets, Ouy da, répond-il; il le fit en effect, à condition qu'on luy donneroit encore à manger en nostre petite Maison.

Le mesme iour , qui estoit le second depuis le vœu que nous auions fait à Dieu en l'honneur de la Conception de la sainte Vierge , pour la conuersion de ces Peuples ; vn Sauvage me vint amener de son propre mouuement , ou plustost par vne conduite secrette du saint Esprit, vne petite fille pour m'en faire present ; cela nous réioüit fort , car iusques icy la difficulté d'auoir des filles a esté fort grande. Or pour me deliurer de l'importunité de ces Barbares , ie leur conseillay de la presenter à quelque Capitaine François ; c'est ainsi qu'ils nomment tous ceux qui ont quelque autorité ; ie luy insinuay Monsieur Gand , lequel ie suppliy d'accepter cét enfant, & de faire quelque present à ce Sauvage , l'asseurant que nous satisferions à tout ; il n'y manqua pas, il se monstra fort content, il témoigna de l'affection à ce Barbare , luy fit present d'vne couuerture , & d'vne barrique de gallette qu'on mit sur nos parties : la fit logger chez le sieur Hebout, & incontinent nous la fismes habiller à la Françoisse , payans en outre sa pension ; il est vray que Monsieur Gand luy voulut donner vne robbe à ses propres cousts , tant il estoit

ioyeux de voir cette pauvre fille dans les voyes de son salut, & encore de plusieurs autres. Nous auons gardé & garderons le mesme procedé en celles qu'on nous a donné depuis, & qu'on nous donnera dorefnauant, pour ce que ces Barbares se voulans dédire, ie les renuoye au Capitaine François, & leur dy qu'ils l'offenseront, s'ils se comportent comme des enfans, qui changent à tous momens de volonté; cecy les retient dans leur deuoir.

Le dix-huiëtiefme du mesme mois, Monsieur de Champlain estant fort malade, Monsieur Gand s'en alla aux Cabanes des Sauvages, pour mettre ordre aux traictes qu'on faisoit d'eau de vie, & d'autres boissons, qui enyurent & tuënt ces Barbares; lesquels à la parfin assommeront dans leur yurognerie quelque François, les François se defendans tuèrent quelques Sauvages: & voila la ruine de la traicte pour vn temps. Les defenses de vendre de ces boissons, ayant esté reitérées parmy nos François, on voulut en donner vn bon aduis aux Sauvages. Monsieur Gand leur fit dire, que si quelqu'un d'eux s'enyuroit dorefnauant, qu'on luy demanderoit, estant retourné en son bon

sens, qui luy auroit donné ou vendu cette boisson, que s'il disoit la verité qu'on ne luy feroit aucun mal; mais qu'on feroit payer au François l'amende portée dans les defenses; qu'au cas qu'il refusast de declarer celuy duquel il auoit tiré cette boisson, qu'on luy defendroit l'entrée aux maisons des François; & que si quelque François l'admettoit chez soy, que tous les deux en seroient chastiez également. Voila vne excellente inuention pour obuier à ce mal, qui exterminera ces Nations, si on n'y remédie efficacement. Les Sauvages furent tres-contens de ce procedé, disans, que si les François ne leur donnoient ny vin, ny eau de vie, que leurs femmes & leurs enfans auroient de quoy manger, d'autant qu'ils auroient de bons viures de leurs Pelteries, mais que les échangeans contre des boissons, il n'y auoit que les hommes & quelques femmes qui s'en ressentissent, & encor avec detrimement de leur santé, & perte de leur vie; & afin de nous presser de faire garder ces ordonnances, ils demanderent plus de trois fois si Monsieur Gand parloit tout de bon, s'il ne donnoit point seulement des paroles comme on auoit fait,

disoient-ils, iusques alors. On les assëura que les François & eux aussi seroient chastiez à la façon susdite s'ils n'obeïssioient. Voila qui est bien, répondent-ils, si quãd nous allons dans vos maisons on nous donnoit vn morceau de pain au lieu d'vn coup d'eau de vie, nous serions bien plus contens ; ouy bien selon le discours de la raison qui leur fait voir, que ces eaux de vie leur donnent la mort ; mais non pas selon le sens : car ils sont trop auides de nos boïssons, & hommes & femmes, prenant vn singulier contentement, non à boire, mais à s'enyurer, faisans gloire d'estre yures, & d'auoir enyuré les autres. Or l'execution des peines portées par ces ordonnances, ayant suiuy bien tost apres en quelques François oublicieux de leur deuoir ; les Sauvages eurent bien l'esprit de dire, qu'è iadis on parloit, mais qu'à present on faisoit. Les maux ne se corrigent qu'estans cogneus.

Je remarqueray deux particularitez sur ce point, deuant que de passer outre. La premiere est, que l'vn des Sauvages qu'on auoit enyuré pensa tuer vn ieune François, en effect il l'auroit assommé s'il l'eust peû attraper : ayant cué son vin,

il sceut que le François qui luy auoit donné cette boisson auoit esté condamné à cinquante francs d'amende ; on m'a dit, ie ne sçay s'il est vray, qu'il promit de luy donner la valeur en Pelteries. C'est vne marque d'vne bonté naturelle ; mais ie cognois le pelerin, il dit bien plus aisément qu'il ne fait. La deuxiême est, que Monsieur Gand parlant aux Sauvages, comme i'ay dit cy-dessus, leur remonstroit, que s'ils mouroient si souuent, il s'en falloit prendre à ces boissons, dont ils ne sçauoient vsfer par mesure. Que n'écris tu à ton grand Roy, fissent-ils, qu'il defende d'apporter de ces boissons qui nous tuent. Et sur ce qu'on leur repartit, que nos François en auoiēt besoin sur la mer, & dans les grandes froidures de leur pais ; Fais donc en sorte qu'ils les boient tous seuls. On s'efforcera, comme i'espere, d'y tenir la main ; mais ces Barbares sont importuns au dernier point. Vn autre prenant la parole, prit la defense du vin & de l'eau de vie. Non, dit-il, ce ne sont pas ces boissons qui nous ostent la vie ; mais vos écritures : car depuis que vous auez décry nostre pais, nos fleuves, nos terres, & nos bois,

nous mourons tous, ce quin'arriuoit pas deuant que vous vinssiez icy. Nous-nous mismes à rire entendans ces causes nouvelles de leurs maladies. Le leur dy que nous décriuions tout le monde, que nous décriuions nostre país, celuy des Hurons, des Hiroquois ; bref toute la terre, & cependant qu'on ne mouroit point ailleurs, comme on fait en leur país, qu'il falloit donc que leur mort prouint d'ailleurs ; ils s'y accorderent.

Le vingt-cinquième Decembre iour de la naissance de nostre Sauueur en terre, Monsieur de Champlain nostre Gouverneur prit vne nouvelle naissance au Ciel ; du moins nous pouuons dire que sa mort a esté remplie de benedictions. Je croy que Dieu luy a fait cette faueur en consideration des biens qu'il a procuré à la Nouvelle France, où nous esperons qu'un iour Dieu sera aimé & seruy de nos François, & cognu & adoré de nos Sauvages : il est vray qu'il auoit vescu dans vne grande iustice & equité, dans vne fidelité parfaite enuers son Roy, & enuers Messieurs de la Compagnie : mais à la mort il perfectionna ses vertus, avec des sentimens de pieté si grands, qu'il nous estonna

tous. Que ses yeux ietterent de larmes ! que ses affections pour le seruice de Dieu s'échaufferent ! quel amour n'auoit-il pour les familles d'icy ! disant qu'il les falloit secourir puissamment pour le bien du Pays, & les soulager en tout ce qu'on pourroit en ces nouveaux commencemens, & qu'il le feroit, si Dieu luy donnoit la santé. Il ne fut pas surpris dans les comptes qu'il deuoit rendre à Dieu, il auoit préparé de longue main vne Confession generale de toute sa vie, qu'il fit avec vne grande douleur au Pere Lalemant, qu'il honoroit de son amitié ; le Pere le secourut en toute sa maladie qui fut de deux mois & demy, ne l'abandonnant point iusques à la mort. On luy fit vn conuoy fort honorable, tant de la part du Peuple, que des Soldats, des Capitaines, & des gens d'Eglise : le Pere Lalemant y officia, & on me chargea de l'Oraison funebre, où ie ne manquay point de s'iet. Ceux qu'il a laissez apres luy ont occasion de se louer ; que s'il est mort hors de France, son nom n'en sera pas moins glorieux à la Posterité.

Au sortir de ces deuoirs funebres Monsieur de Chasteau-fort, qui commande à

present aux trois Riuieres , prit sa charge, selon le pouuoir que luy en donnoient Messieurs de la Compagnie, par les Lettres qui furent ouuertes, & leuës à l'heure mesme en presence du Peuple assemblé en l'Eglise : ces Messieurs m'en auoient fait le depositaire pour les produire en temps & lieu, comme ie fis.

Le trentième du mesme mois vn Sauua-ge estant entré en dispute avec vn de nos Peres, sur la cause de la mort, soustenoit tousiours que le Manitou causoit les maladies & la mort. Le Pere luy ayant parlé du peché, & voyât que cela estoit trop subtil pour luy, le conuinquit par vne similitude grossiere, laissant à part la cause morale de la mort, pour luy faire comprendre la physique. Quand ta hache est émouffée, luy fit il, ou qu'elle est vn peu ébrechée, tes bras ne s'en seruent pas si bien, pource qu'elle est malade en sa façon : quand elle est toute rompuë, & qu'elle ne vaut plus rien, tu la iette là, tu l'abandonne; elle est comme morte, tes bras ne s'en sçauroient plus seruir. Or ce qu'est ta hache entre tes mains, cela est ton corps au regard de ton ame; quand tu es blessé en l'œil, ton ame ne s'en sert

pas si aisément pour voir, pource qu'il est malade : ainsi en est-il des autres parties estant offensées, l'ame ne s'en sert pas si aisément : mais si le poulmon, si la rate, si le cœur, ou autre partie noble viennent à estre gastées tout à fait, ton ame ne s'en pouvant plus seruir, les quitte là, & voila comme l'on meurt. Or ce n'est pas le Manitou qui gaste ces parties, mais le trop grand froid, le trop de chaleur, les excès de quoy que ce soit : ne sens tu pas que tu brusle quand tu as beu de l'eau de vie, cela consume ton foye, & le desseiche, cela altere les autres parties interieures, & cause la maladie, qui venant à se rengreger corrompt entierement quelque partie; d'où s'ensuit que ton ame s'en va, & te voila mort, sans que le Manitou t'ayt touché. Je croy, disoit-il, que tu as raison, nous autres nous manquons d'esprit de croire que c'est le Manitou qui nous tuë.

Le quinzième du mesme il fit vn grand vent de Nordest accompagné d'une pluie qui dura fort long temps, & d'un froid assez grand pour geler ces eaux aussi tost qu'elles touchoient à quelque chose que ce fust, si bien que comme cette pluie

tomboit sur les arbres depuis la cime iufques au pied, il s'y fit vn cristal de glace, qui enchaffoit & la tige & les branches, en sorte qu'vn fort long temps durant rous nos grâds bois ne paroïffoiēt qu'vne forest de cristal; car en verité la glace qui les reueftoit vniuerfellement par tout estoit épaisse de plus d'vn teston; en vn mot toutes les broffailles & tout ce qui estoit sur la neige estoit enuironné de tous costez, & enchassé de glace: les Sauuages m'ont dit qu'il n'en arriuoit pas souuent de mesme.

I'ay veu ron Manitou, & moy ton **IE SVS**, disoient enuiron ce temps deux Sauuages venans voir vn de nos Peres; ô qu'il nous promet bonne année! que de Castors, que d'Elans! moyennant que tu nous donnes bien du Petun pour luy sacrifier. Allez, Galands, ce n'est ny ce qu'il demande en sacrifice, ny ce que vous voulez luy donner: croyez en luy, & seruez-le comme on le vous enseignera, & vous serez trop heureux, leur répondit le Pere. Ce sont de leurs inuentions pour auoir ce qu'ils pretendent, ou celles qu'ils ont retenuës de quelques vns de nos François, qui les trompoient

radis sous ces belles apparences.

Le douzième de Feurier vn de nos Peres parlant aux Sauvages de la Iustice de Dieu, & qu'il nous mesuroit à la mesme mesure que nous mesurions nos semblables : vn Sauvage duquel i'ay parlé cy-dessus luy dit par apres en particulier ; Je croy ce que tu as dit de la Iustice de Dieu, i'en ay veu vn exemple de mes yeux. Nous estiōs allez chasser vn mien frere & moy, & comme nous n'auions que fort peu de viures, mon frere me dit, que nous missions à mort vn pauvre garçon orphelin qui nous accompagnoit, & en disant cela luy ietta vne corde au col, & me fait tirer d'vn costé, luy tirant de l'autre ; ie luy obeis à contre cœur. Quoy que s'en soit, ayans tué ce ieune homme, nous nous separasmes pour trouuer la piste de quelque Orignac, en ayant trouué vne, ie la suy, ie rencontre la beste, ie la tuë, i'en porte la monstre en nostre Cabane, où ie ne trouuay point mon frere. Comme il ne retournoit point, & qu'il se faisoit tard, ma mere le va chercher, elle le rencontre tout malade, & tout effaré. Cette pauvre femme bien étonnée, le presse doucement de retourner ; Non, dit-il, il

faut que ie meure ; enfin ayant fait mine d'obeir, il dit à ma mere qu'elle marchast deuant, qu'il la suiuroit doucement. Ma pauvre mere estant vn peu éloignée, ce miserable tourne visage, & s'en va, si bien que iamais depuis on ne l'a reueu, ny ouy parler de luy, quoy qu'on l'aye diligemment cherché. En cela, disoit ce Sauua-ge, ie recognois, que celuy qui a tout fait nous paye à la mesme monnoye, que nous nous traittons les vns les autres.

Le deuxiême iour d'Auril, le Pere Quentin fit vn voyage à quelques lieuës des trois Riuieres, pour quelques malades, dont on nous auoit donné aduis. Le fruit qu'il en rapporta fut d'auoir exposé plusieurs fois sa vie pour Dieu, parmy les dangers des glaces & du mauuais temps. Il se cōtenta de leur donner quelque instruction, sans en baptiser aucun, ne les voyant ny en peril de mort, ny suffisamment instruits. Le sieur Iean Nicolet luy seruit de truchement, avec sa charité & fidelité ordinaire, dont nos Peres tirent de grands seruices en semblables occasions. I'ay quelques memoires de sa main, qui pourront paroistre vn iour, touchant les Nipisiriniens, avec lesquels il a

souuent hyuerné, & ne s'en est retiré, que pour mettre son salut en assurance dans l'usage des Sacremens, faute desquels il y a grande risqué pour l'ame, parmy les Sauvages.

Le quatriesme de May, Monsieur Gand allant faire vn tour aux trois Riuieres, ie montay dans sa barque, desirant me trouver en vne assemblée de Sauvages qui se deuoit tenir là. Le vent nous estant contraire, de bonne fortune pour moy passa vn Canot de Sauvages qui m'enleua, & me rendit bientost où ie desirois estre. Monsieur Gand estant enfin arriué les Sauvages le vindrent voir, & tindrent conseil pour le supplier de faire aupres des Capitaines qui viendroiët, qu'on leur donnast secours pour leurs guerres. Le premier qui parla nous contenta fort, il commença par vne exclamation. Que puis-ie dire? ie n'ay plus de voix, ne prêtez point l'oreille à mes paroles, écoutez ces pauvres vefues, & ces pauvres orphelins, qui crient qu'ils n'ont plus de peres, & de maris, voulez vous seuls, vous autres François, subsister en ce pais-cy, tenés vous en repos, ne nous secourez point, & dans peu de temps vous ne verrez plus

208 *Relation de la Nouu. France,*
que des femmes & des enfans. Nous
allons mourir avec nos Capitaines, que
nos ennemis ont égorgez. Je me trompe,
vous auez trop de bonté pour nous voir
courre à la mort, sãs nous prester la main.
Vn petit nombre de vous autres nous
peut à tous sauuer la vie, & faire reuiure
tout le país, Prenez donc courage, &
quand les Capitaines seront arriuez par-
lez pour nous. Monsieur Gand visant au-
tant & plus au salut de leurs ames, qu'au
bien de leurs corps, leur fit répondre qu'il
les aymoit, & qu'il parleroit volóntiers
pour eux aux Capitaines; neantmoins
qu'il craignoit que ces Capitaines n'euf-
sent non plus d'oreilles pour ses paroles,
que les Sauvages n'auoient monstré d'af-
fection pour les François. Premièrement
vous ne vous estes point alliez iusques
icy de nos François, vos filles se marient
à toutes les Nations voisines, & non pas
à nous autres. Vos enfans demeurent au
país des Nipisiriniés, des Algonquins, des
Attikamegues, des peuples du Sagné, &
dans les autres Nations. Iusques icy vous
ne les auez point presentez aux François
pour les instruire. Si vous eussiez fait ce-
la dés nostre premiere entrée dans le Païs,
vous

vous ſçauriez tous maintenant manier les armes, comme nous, & vos ennemis ne ſubiſteroient pas en voſtre preſence, vous ne mourriez pas tous les iours comme vous faites. Celuy qui a tout fait, & qui nous protege, vous conſerueroit auſſi bien que nous, puis que nous ne ſerions plus qu'un meſme Peuple. Secondement, nous-nous ſouuenons bien que les Hiroquois ont tué de nos gens, nous en prendrons raiſon; mais nous ne nous precipitons pas. Vous voyez que nous-nous peuplons tous les iours. Quand nous ſerons bon nombre, nous les attaquerons, & ne quitterons point la guerre, que nous ne les ayons exterminés. Si vous voulez venir avec nous, vous y viendrez, mais comme vous ne ſçaués pas obeir en guerre, nous ne nous attendrons pas à voſtre ſecours. En troiſieſme lieu, ſi les Capitaines me demandent ſi vous n'allez point voir l'Eſtranger pour vos traittes; ie ne ſçay ce que ie leur pourray répondre; neantmoins ſi vous aymez noſtre alliance, ie les prieray pour vous, ce n'eſt point que nous ayons beſoin de vos filles ny de vos enfans; nous ſommes peuplez comme les feüilles de vos arbres; mais nous

voudrions bien ne voir plus qu'un Peuple en toutes ces terres. Ils répondirent que tout cela estoit raisonnable, & que Monsieur de Champlain en auoit autrefois parlé en particulier; qu'il en falloit parler en la face de toutes les Nations.

Le vingt-deuxiesme du mesme mois à Kebec, j'appris vne fort mauuaise nouvelle. Vn ieune Sauvage baptisé, qui demouroit en nostre maison, estant avec vn de nos François qui chassoit delà le Sault de Montmorency, l'arquebuse du François s'estant creuée entre ses mains, & l'ayant offensé, il s'en reuint en diligence pour se faire penser, laissant du feu & de quoy viure au petit Sauvage qui ne le pouuoit suiure: cét enfant ayant peur de rester seul, comme nous coniecturons, venant au torrent qui tombe du Sault de Montmorency, le voulut passer, mais comme il est fort rapide il se noya. O que cét accident nous a causé de douleur! car ce pauvre-petit estoit fort docile, & nous dōnoit de bonnes esperrances de secourir vn iour par son bõ exemple ses cõ-patriotes, son innocence nous console, & nous esperõs qu'il ne sera pas moins puissant au ciel, qu'il eust esté sur la terre. Je

craignois fort que les Sauvages ne nous reprochassent cette mort, & de fait quelques-vns m'en parlerent; mais comme ils furent informez du fait, & qu'ils sceurent les diligences qu'on appporta pour aller au de uant de luy; comme ils virent que nous leur offrions mesme de beaux presens s'ils le pouuoient trouuer vif ou mort, cela les appaisa. Il est vray que ie me seruy de leur coustume pour me defendre contre-eux: car comme ils donnent des iniures à ceux qui leur parlent de leurs morts, ie les tançois quand ils en ouuroient la bouche, disant qu'ils réueilloient ma douleur, que ie l'aymois comme mon frere, cela les faisoit taire, se disans l'un l'autre, N'en parle plus, car tu l'attriste; ne voids-tu pas qu'il l'aymoit. Or pour monstrier que la seule education manque aux Sauvages, cét enfant n'ayant esté qu'une année en France, se rangea si bien icy à son deuoir, qu'il se rendoit aymable à nos François. Nostre Seigneur l'auoit beny notamment depuis son Baptesme, de trois ou quatre belles qualitez bien contraires aux grands defaux des Sauvages. Il n'estoit ny menteur, ny acariastre, ny gourmand, ny paresseux. Ce sont les quatre

vices qui semblent estre nés avec ces Peuples faineans & libertins au dernier point. Or ce pauvre petit auoit les perfections toutes contraires. Je ne sçache aucun François qui l'ayt cogneu, qui ne l'ayt aymé, & qui n'ayt témoigné vn grand regret de sa mort. Il se confessoit avec tant de candeur, & faisoit paroistre tant de douleur de ses offenses fort legeres, qu'on iugeoit bien qu'il y alloit de cœur. Il prioit Dieu fort volontiers, entendoit tous les iours la Messe d'assez bon matin. Que si pour quelque occupation il ne l'entendoit pas à son heure, & qu'on luy presentast à déieuner en quelque endroit, il n'y touchoit point qu'il n'eust assisté à ce saint Sacrifice. Si quelque petit Sauvage faisoit quelque chose mesleante deuant luy, il en estoit honteux, & disoit, Il n'est pas encor baptisé, il n'a pas d'esprit. Nous auõs sceu que le méchant Apostat voyãt que nous l'aymions pour sa docilité, le sollicita fort souuent de nous quitter, iusques à le battre & le fouetter deux ou trois fois pour ce sujet; mais ce bon petit garçon ne luy voulut obeïr. Il recognoissoit bien la saleté & la cruauté de sa Nation, & l'auoit en hor-

reur. Il me monstra certain iour l'endroit où sa mere mourut, & me dit qu'aussi tost qu'elle eut expiré, les Sauvages tuerent vn sien petit frere, peut estre pour le deliurer de la peine qu'il auroit souffert apres le decez de sa mere; ils en auroient fait tout autant de luy, s'il n'eust déjà esté grandelet. Nous l'auions nommé Fortuné deuant son baptesme. Monsieur de Champlain, luy donna nom Bonauenture, quand il fut fait Chrestien; & certes, *funès ceciderunt ei in præclaris*. Son exemple nous fait esperer, qu'il n'y aura naturel si farouche en ces deserts, que nostre Seigneur n'adoucisse par sa grace, quand il luy plaira.

Le quatriéme de Iuin, arriua des Hurons vn ieune François, lequel s'estant mis avec quelques Algonquins au commencement de l'hyuer, à dessein d'apprendre leur langue, ils le conduisirent par terre, ou plustost par neige, iusques aux pais des Hurons; ce fut vne hardie entreprise & bien difficile. Nos Peres furent bien estonnez, & bien ioyeux de le voir en vn temps si extraordinaire, ils nous écriuirent à son retour, qu'ils auoient baptisé prés de soixante Sauvages depuis

le vœu que nous fîmes tous le iour de la Conception de la sainte Vierge, & que les Peres que nous leur enuoyâmes l'an passé estoient arriuez en bonne santé par la grace de nostre Seigneur, qui va tous les iours applanissant les plus grandes difficultez de ce voyage. Ces Algonquins alloient là pour solliciter les Hurons de venir en guerre avec eux contre les Iroquois.

Le vingt-huitiesme du mesme mois, Monsieur du Plessis Bochart General de la flotte, monta iusques à Kebec, & nous réioüit fort par sa presence; nous le remerciâmes de sa faueur ordinaire, & de la charité qu'il exerce enuers les Peres qui passent dans son Vaisseau; le Pere Ragueneau; & nostre Frere Louis Gobert estoient dans sa Barque.

Le premier de Iuillet, le Pere Castellain, & le Pere Garnier, s'embarquerent pour aller attendre les Hurons, à la Residence de la Conception aux trois Riuieres, Monsieur nostre Gouverneur les conduisit iusques au bord du grand Fleuve, avec vne courtoisie, & vne affection nonpareille, faisant tirer trois coups de canon de salut à leur depart. Ce grand

Dieu qui nous donne le cœur, & l'amour de tant de personnes de merite, nous oblige par mesme moyen à vne sainte & fidelle recognoissance.

Le second du mesme mois, le Pere Iogues, & le Pere du Marché vindrent accroistre nostre ioye, qui nous fut d'autant plus sensible, que nostre Seigneur nous les auoit tous rendus en bonne santé. Je prie sa bonté qu'elle nous donne à tous les forces necessaires pour accomplir fidellement ses saintes volontez en l'auancement du salut de nos François, & de nos Sauvages.

Ce mesme iour le Capitaine des Sauvages de Tadoussac estant à Kebec, avec vne escoüade de ses gens, qui s'en alloient à la guerre, desira de parler en conseil à Monsieur le Gouverneur, & à Monsieur le General; en vn mot aux François. Le Capitaine des Sauvages de Kébec y assista; l'assemblée se faisoit au magazin de Messieurs de la Compagnie; où ie me trouuay par le commandement de Monsieur le Gouverneur. Chacun estant assis, les François d'vn costé, les Sauvages de l'autre, le Capitaine de Tadoussac commença à haranguer; il estoit vestu à la

Françoise, d'un fort bel habit, souz vne casaque d'écarlate. Voulant parler, il osta son chapeau, & fit vne reuerence assez gentiment à la Françoise, puis adressant sa parole aux Capitaines, notamment à Monsieur du Plessis, qu'il appella son puisné: Vous voyez, dit-il, que ie suis François; tu sçais, mon frere, que ma Nation me tient pour tel; on croit que i'ay le bon-heur d'estre aimé des Capitaines, & que ie suis leur parent; pour moy vous sçauiez que i'ay le cœur François, ie vous ay tousiours aimez; dois-ie douter du reciproque? Dites moy, ie vous prie, si ie me puis preualoir de vostre amitié, comme vous estes assure de la mienne? Cela dit, il s'arresta pour ouir la réponse: comme on l'eut assure qu'on l'aimoit, il poursuiuit: Mes compatriotes me pressent fort de faire paroistre le credit que i'ay aupres de vous; ils croyent que vous m'aimez, mais ils le voudroient voir par effet: quelle parole leur porteray-ie là haut, où ie les vay trouuer? vous sçauiez que c'est le propre des amis de secourir ceux qu'ils aiment au besoin: le secours que vous nous donnerez dans nos guerres sera le tesmoin fidelle de vostre

amitié; vostre refus me couvrira le visage de confusion. Voila à peu près le discours de ce Barbare, qui estonna Monsieur nostre Gouverneur. L'autre Capitaine prenant la parole dit, Quand il fait mauuais temps nous entrons dans nos maisons, nous prenõs nos robbes, nous fermõs nos portes pour nous defendre des iniures de l'air: nous voicy dans vne saison de guerre fort fascheuse, nous n'auons pas assez de force pour nous mettre à couuert de nos ennemis; nous recherchons vostre abry, ne le refusez pas; vostre amy vous en coniuire: si vous ne luy prestez la main vous le verrez disparoistre dans la meslée de ses ennemis; vous le chercherez des yeux & de la bouche; demandans, où est vn tel, qui nous aimoit tant, & que nous aimions; apprenant son defastre vous serez tristes, & vostre cœur vous dira; Si nous l'eussions secouru nos yeux prendroient plaisir à le voir, & nostre cœur à l'aimer, & nous voila dans l'amertume: or il ne tient qu'à vous de vous deliurer de cette angoisse, & de vous donner le contentement de le voir retourner du combat plein de vie & de gloire. Je n'adiouste rien au discours de ce Sauuage, il toucha tou-

tes ces raisons , & plusieurs autres qu'il déduisit fort grauelement en son langage. Vn vieillard tout chenu parla par apres à l'antique ; ces bonnes gens auoient fait ietter aux pieds de nos Capitaines vn paquet de peaux de Castors , suiuant la coustume qu'ils ont de faire des presens , quand ils veulent obtenir quelque chose , c'est par où commença ce vieillard. Quand nous visitons les Peuples qui nous sont voisins & alliez , nous leur faisons des presens , qui parlent pendant que nous nous taisons : ceux qui reçoient ces presens s'adressent à leur ieunesse , & les apostrophent en cette façon ; Courage , ieunes hommes ; faites voir vostre generosité , voila de belles robbes , qui vous attendent au retour du combat ; souueenez-vous de ceux qui vous ont fait ces dons , tuez beaucoup de leurs ennemis : voila vne bõne coustume , vous la deuriez garder aussi bien que nous , disoit ce bon vieillard. On prit de là suiet de leur répondre , que quand ils rempliroient la maison de Castors , qu'on n'entreprendroit pas la guerre pour leurs presens ; que nous secourions nos amys , non pour l'esperoir d'aucune recompense , mais pour

leur amitié. Qu'au reste on n'auoit pas amené d'hommes pour eux, ne sçachant pas qu'ils fussent en guerre; que ceux qu'ils voyoient ne portoient pas tous les armes, & que ceux qui les portoient n'estoient pas contens de ce que les Sauuages ne s'estoient point encor alliez des François par aucun mariage, & qu'on voyoit bien qu'ils ne vouloient pas estre vn mesme Peuple avec nous, donnans leurs enfans deçà delà aux Nations leurs alliées, & non pas aux François. Le Capitaine de Tadoussac repliqua, que le moyē de faire vne forte alliance estoit de faire paroistre nostre courage, & nostre bonne volonté; car, disoit-il, vos ieunes gens retournans de la guerre apres le massacre de nos ennemis, n'auront pas de peine à trouuer de nos filles en mariage. Pour les enfans, on ne voit, dit-il, autre chose que petits Sauuages aux maisons des François; on y voit des garçons, on y voit des filles; que voulez vous dauantage? ie croy que l'vn de ces iours on nous demandera nos femmes. Vous nous demandez incessamment nos enfans, & vous ne donnez point les vostres: ie ne sçache aucune famille parmy nous, qui tienne avec

soy aucun François. Monsieur le Gouverneur entendant cette réponse, me dit, Je ne sçay ce qu'un Sénateur Romain auroit répondu de plus à propos sur le sujet proposé. Je luy repliquay, qu'on faisoit nos Sauvages en France bien plus massifs qu'ils ne sont : mais mettons fin à cette assemblée. On leur repliqua que defunt Monsieur de Champlain de bonne memoire les auoit secourus en guerre, & que pour cela ils ne s'estoient pas alliez de nous : on leur fit entendre qu'on ne vouloit leurs enfans que pour les instruire, & pour n'estre vn iour qu'un mesme Peuple avec eux ; que nous n'auions aucun besoin de nous en charger : que si nous ne leur en donnions pas des nostres, c'est pour autant qu'ils demandent de grandes recompenses, quoy qu'ils n'ayent pas dequoy les nourrir ; mais que nous entretenions & instruisions les leurs gratuitement. Cette verité les arresta tout court. Pour ce qui concernoit la guerre, on repliqua qu'on ne pouuoit leur donner ny vn grand, ny vn petit nombre de François ; d'en donner vn grand nombre, ils voioient bien que la chose ne se pouuoit pas faire, les vaisseaux ne se voulans pas

dégarnir de leurs hommes : d'en donner peu, nos François ne vouloient point aller avec eux, pour ce, disent-ils, que les Sauvages ne scauroient obeir, ny tenir pied ferme en guerre, à la premiere fantaisie ils s'enuolent comme des oyseaux; si bien qu'il faudroit aussi que nos François estàs vn petit nombre prissent la fuitte, ce qui les rendroit fort honteux : car on se moque parmy nous des fuyards. Les braues soldats, tels que nous auons icy, veulent vaincre ou mourir. Ils furent satisfaits de ces raisons, & ainsi le conseil finit.

Le neuuésième du mesme mois de Juillet, ie montay dans vne barque pour aller au deuant des Hurons, qui ne deuoient pas descendre iusques à Kébec. Il se faut trouuer au rendez vous, pour faire passer nos Peres qui y vont, & répondre aux lettres de ceux qui y sont. Nous n'estions gueres auancez, quand vn vent contraire nous arreste au milieu du grand Fleuve; & comme i'ay déjà souuent experimenté, que nos Vaisseaux ne sont ny assurez, ny si vistes, si ce n'est dans les bons vens, que les petits Canots d'écorce des Sauvages. I'auois donné le mot à quelques vns qui deuoient monter aux trois Riuieres d'a-

border nostre Barque, pour me prendre en passant. Ils n'y manquerent pas. Je me mets donc avec eux. Ils estoient douze Canots, & enuiron trente ou quarante ieunes gens pour la plus part, qui s'en alloient à la guerre; ils m'environnent de tous costez, & me prient de les accompagner iusques au pais des Hiroquois; ie me mis à rire, & les entretiens d'autres choses. Sur les trois ou quatre heures apres midy, comme ils estoient las de ramer contre vn vent assez violent, ils mirent tous pied à terre: chacun prend son Nauire, le range aupres du bois, dans lequel nous entrons pour preparer nostre maison, & pour faire du feu, ou plustost de la fumée pour chasser les maringoins. Nostre hostellerie fut bien tost faire, car on rompit quelques bouts de branches d'arbres, on les ietta sur la terre, & voila nostre palais dressé, ie iettay là dessus vne méchante peau pour distinguer ma chambre, & mon lict des autres. Quand nous allons à la campagne, François & Sauuages, Religieux & autres, nous n'auons point d'autres liets que quelque méchante peau, ny de tente que le ciel, quand il ne pleut pas; pendant la pluye, on se cou-

ure comme l'on peut; les Sauvages ont à cét effet des écorces fort legeres, & fort commodes. Comme ie m'estois retiré pour faire mes prieres, vn Capitaine me vint trouuer, & me tirant encor plus à l'écart, me dit, Tu nous a souuent fait entendre, que si celuy qui a tout fait ne nous fauorise, que nous aurōs du pire; que faudroit-il faire afin qu'il m'aydast. Je vis bien qu'il parloit pour sa personne, & qu'il n'auoit pas assez de courage de proposer à son escoüade ce qu'on luy auroit conseillé. Je luy dy donc que Dieu se plaisoit fort qu'on creust en luy, & qu'on s'y confiait, & par consequent que des à present il deuoit croire, que luy seul le pouuoit secourir; qu'il luy deuoit demander secours, & luy promettre, qu'au cas qu'il retournast sain & sauue, qu'il croiroit publiquemēt en son Nom. Luy donnant aduis, que s'il se trouuoit inuesty de ses ennemis, ou en danger de sa vie, il se souuinist de luy demander la deliurance pour auoir moyen d'estre baptisé; il me promit de le faire. La nuit s'approchant, les principaux d'entre-eux m'accostent, & me parlant de nos façons de faire, me dirent que quand ie priois Dieu qu'ils

approuuoient fort cela , comme aussi quand ie leur disois quelque chose ; & par consequent qu'il falloit aussi que i'approuuasse leurs coustumes , & que ie creusse en leurs façons de faire ; que l'un d'eux alloit bien tost prier à leur mode , & que ie l'écoutasse patiemment. Ie vy incontinent qu'ils preparoient vn petit tabernacle , pour consulter le Manitou ou quelque Genie ; ie leur demanday s'ils croyoient que le Manitou ou les Genies deussent venir dans ceste petite tour , & si ce n'estoit pas le Sorcier qui ébranloit cette maison ou ce tabernacle : ils me protesterent que ce n'estoit pas luy. Là dessus ie leur fay vn offre ; Quand ce tabernacle sera ébranlé , leur dy-ie , permettez moy que que i'entre dedans , & si me faisissant des deux mains du longleur , vous voyez encore branler son tabernacle , ie vous promets de vous donner vn baril de pois , si tost que nous serons arriuez aux trois Riuieres ; Donne nous vne Barique de pain , dit la ieunesse ; l'en suis content , faites entrer le longleur ; mais les plus âgez ne voulurent pas accepter la proposition : & comme il estoit déjà fort nuit , le Capitaine s'écria , Dormez ieunesse,

nesse, & prenez garde à ce que vous songerez, ne tachez rien de ce que vous aurez veü en songe. Là dessus tout le monde s'endort, ie me iette sur mon grabat, & fais comme les autres. Enuiron la minuiet i'entends trois ou quatre hommes qui chantoient & hurloient dans les bois; ie me leue, mais ces chanteurs se teurent bien tost apres; c'estoit le Charlatan qui vouloit faire sa consulte. Or ie ne scay s'il m'entendit, quoy que c'en soit, il sortit de son tabernacle sans rien faire, disant que le Manitou ne vouloit pas venir. Le lendemain matin ayant veu la piste de quelques Castors, & rencontré là du bois propre pour faire des boucliers, ils y vouloient passer la iournée, ce qui me fachoit fort, car ie desirois d'offrir le saint Sacrifice de la Messe le iour suiuant, qui estoit vn Dimanche, esperant que nous arriuerions aux trois Riuieres; ie les prie, ie les presse; point de nouvelles: ils me demandoient si i'estois enfant pour m'attrister, & que ie serois encore bien loing si ie fusse resté dans la Barque: enfin leur ayant dit que ie voulois le iour suiuant prier celuy qui peut tout, que ie le prierois pour eux, afin qu'il les aydast dans

leurs combats, ils laisserent partir celuy qui me menoit dans son Canot, & eux-mesmes s'embarquerent bien tost apres; le mauuais temps nous fit demeurer à six lieuës près des trois Riuieres. Le soir deuant qu'ons'endormit, le Capitaine s'écria, Tenez vos armes prestes, ô ieunesse, que chacun ayt son épée, sa hache & son cousteau auprès de soy en dormant. Ils commençoient à craindre les surprises de leurs ennemis. Sur la minuiet voila vne abondance d'eau, qui se décharge sur ceux qui n'estoient pas abriez; ie me mis en peloton sous la peau qui me seruoit de matelas, & que ie fis seruir de couverture; & là deffous aussi content, que sous vn lambry doré, ie reçooy plus d'vn poinçon d'eau sans me beaucoup mouïller. Le iour suiuant, l'Aurore commençant à poindre, i'éueille mes gens, ie les presse tant que ie peux, & m'adressant à mon hoste; ie luy promets, que si nous arriuiions deuant midy aux trois Riuieres, ie luy ferois vn beau present; mais aussi ie l'asseuray, que si nous arriuiions plus tard qu'il n'en auroit que la moitié. Ne void tu pas, me fait-il, que ie ne puis pas fausser compagnie. Ie m'estois iustement

adressé à vn Canot, dans lequel il y auoit vn ieune homme qui tomboit du haut mal, & qui en fut saisi deuant mes yeux, vn peu deuant que de nous rembarquer: cela métonna; car si ce mal l'eust pris au milieu de la riuere, c'estoit pour renuerfer & nous & le Canot, & nous faire perdre; ie ne voulus pas neantmoins changer de vaisseau pour le peu de chemin qui restoit. Nous arriuasmes enfin comme il falloit pour auoir le temps d'offrir à Dieu le saint sacrifice de l'Autel: approchans des trois Riuieres, nos Canots se rassemblerent en vn gros, & nos Peres les voyãs venir de loing, se doutans que ie serois dans cette troupe, vindrent au deuant de moy; mes Sauvages les voyans me dirent, Voicy tes Freres qui te viennent recevoir. Je mets donc pied à terre, & comme nous vinsmes à nous entre-salüer, nous embrassans par signe de charité, mon escoüade de Sauvages commence à pousser vn grand cry du fond de la poitrine, témoignans tous ensemble par cette voix d'allegresse, qu'ils approuuoient ces marques d'affection & de deference, que nous-nous portions les vns aux autres.

Le Pere Buteux & le Pere Chastelain

228 *Relation de la Nouu. France,*
estoyent les deux premiers; ie me mis avec eux, marchant sur la greue, pendant que mes Sauvages ramoient doucement en bel ordre, sur le bord du Fleuve, n'advançant pas plus que nous: rencontrant par apres le Pere Quintin, & le Pere Garnier, qui estoient venus au premier bruit, & les saluant comme les autres, ces pauvres Barbares redoublans tous ensemble leurs cris de ioye, nous donnerent vn second témoignage de leur affection. Le lendemain nous leurs fismes festin, qu'ils agreerent fort selon leur coustume; ce mot de festin parmi eux leur est infinimēt agreable; c'est par là qu'on les gaigne.

Le quinzième du mesme mois, arriua Monsieur le General dans sa Barque aux trois Riuieres. Le mesme iour arriuerent sept Hurons dans vn Canot, qui nous apporterent des lettres du Pere Brebœuf, lesquelles nous réioüirent fort: car on nous auoit comme asseurez que les Hurons ne descendroient point cette année pour les grands bruits de guerre, qui couroient par toutes les Nations, par lesquelles ils doiuent passer.

Le dix-huitième Monsieur le General partit des trois Riuieres, pour monter

à la riuieredes Hiroquois , où il estoit attendu des Sauvages iusques au nombre de deux ou trois cens, pour parler de leurs guerres; il me dit qu'il y alloit aussi pour les reconcilier, car il y auoit quelque dis-sention entre-eux : & de fait vn Capitaine Montagnés s'estoit comme venu ietter souz sa protection; Il n'y a plus que toy, & le Pere le Jeune, luy disoit-il, qui m'aymiez; mes Alliez se bandent contre moy, les Algonquins me veulent mettre à mort, & perdre le País. On le soupçonnoit, mais à tort, d'auoir receu des presents des Hiroquois, & d'auoir trahy la Grenouille, & les autres qui auoient esté massacrez; ils en pensoient autant d'vn autre, qu'ils vouloient aussi égorger. Monsieur du Plessis a appaisé tout cela, comme nous dirons bien tost.

Le vingt-vniesme du mesme mois de Iuillet, le Pere Chastelain & le Pere Garnier s'embarquerent le plus heureusement du monde pour aller aux Hurons. Ily eut tant de facilité en cét affaire, que nous l'auions presque pour suspecte; les affaires de Dieu sont au commencement trauerfées, mais elles ne laissent pas d'auoir leur effet. Ces sept Hurons que i'ay

dit estre arriuez le quinziesme de ce mois, partans de leur País, n'auoient pas dessein de venir iusques aux François, mais seulement d'aller iusques à l'Isle, pour voir si leur Nation auroit le passage libre; car le bruit couroit que ces Sauuages de l'Isle, les plus superbes de tous ces Peuples, vsoient de quelques menaces. Tout fut appaisé par les Hurons, qui renuoyèrent deux des leurs donner aduis, que la riuere estoit libre, & cependant descèdierēt aux trois Riuieres. Or cōme l'vn de ces sept estoit Capitaine de la Bourgade. où sont nos Peres aux Hurons, & qu'il auoit porté l'an passé le P. le Mercier, & témoigné beaucoup d'affection, il nous demanda si personne de nos Peres n'alloit à son País, qu'il en voudroit bien mener vn, pourueu qu'on luy donnast vn Canot, car ils estoient sept dans celuy qu'ils auoient; on luy trouue aussi tost vn Canot de Montagnés, bien plus petit que les Canots des Hurons; l'ayant veu il s'en contenta. L'affaire estant concluë, on luy fait des presents, & à ceux qui s'embarquoient avec luy; les voila tres contens, & le Pere Chastelain eneor plus de se voir destiné pour partir avec ce Capitaine. Ceux qui estoier

dans l'autre Canot, voyans qu'il y auoit encor vn Pere à embarquer, nous vindrent dire qu'il ne falloit pas le separer d'avec son Compagnon, & qu'ils seroient bien aises de le loger avec eux dans leur petit Nauire d'écorce. Voila les temps bien changez, les années passées il falloit aller & venir, interposer l'autorité de tout le monde, & l'affection de plusieurs, pour trouuer place à vn de nos Peres parmy ces Barbares, & cette année les sept premiers qui sont descendus en ont eux-mesmes demandé. On donna aux deux chefs & gouuerneurs de ces deux Canots, chacun vne couuerture, aux autres chacun vn capot, vn baril de pois, du pain, & quelques pruneaux; c'est la nourriture de nos Peres, & de leurs Sauvages, qui n'auoient point fait de caches en descendant, & tout cela pour vingt ou trente iours, dans des chemins qui font horreur à en ouïr parler; nostre Seigneur leur veuille donner sa sainte benediction.

Le dernier iour de ce mois, Monsieur le General retourna aux trois Riuieres. Voicy les particularitez de son voyage. Ayant trouué les Sauvages assemblez à la Riuere des Hiroquois, il leur parla des

differens qu'ils aubient les vns avec les autres, & leur fit faire quelques presens, pour aualer plus doucement, comme ils parlent, leurs mécontentemens. En vn mot, il mit la paix parmy-eux; & pour accoustumer tousiours leurs oreilles à entendre parler de nostre creance, il leur disoit, que s'ils aymoient les François, ils deuoient aymer & écouter ceux que les François cherissent, & ausquels ils prêtent l'oreille; qu'ils leurs deuoient donner leurs enfans pour les instruire, il parloit de nous, adioustant que le grand Capitaine venu de nouveau à Kébec auoit esté instruit dans nos écoles; que luy mesme auoit esté enseigné de nostre main, & que s'ils desiroient que nous ne fussions qu'un Peuple par ensemble, qu'il falloit commencer par là. A tout cela ils répondirent, hô! hô! hô! selon leur coustume, quand ils approuent quelque discours.

Au depart ces Barbares s'en allerent chercher quelque pauvre miserable Hiroquois; car la plus part de leurs guerres se passent dans les surprises, se guettans les vns les autres, comme on feroit vn Sanglier. Cependant Monsieur le Gene-

ral monte plus haut ; donne iusques à la Riuere des Prairies. A son retour il nous décriuit ces lieux comme vn Paradis terrestre : Les terres, disoit-il, y sont meilleures, les arbres mieux nourris ; les prairies en abondance, la beauté du Pais rauissante, la pesche monstrueuse en quantité, en qualité, & grandeur de poisson ; voila bien des richesses assemblées en vn endroit ; mais les Maringoins sont les petits dragons qui gardent ces belles pommes d'or, qu'on n'aura pas sans peine, non plus que les autres presens de la terre.

Le treizième iour d'Aoust, arriua vn Canot du Pais des Hurons qui auoit rencontré le Pere Garnier, & le Pere Chastelain à la petite Nation des Algonquins. Les Peres m'écriuoient ce peu de mots sur vn feüillet de tablettes, faute de papier. *Ces porteurs vous diront mieux comme s'appelle le lieu où ils nous ont rencontré que nous autres ; nous sommes en bonne santé, graces à Dieu ; nous-nous en allons tous courans dans nos gondoles d'écorce ; nous allons à ce Paradis tant désiré avec vn surcroist de courage, que Dieu nous a donné. Kionché fait pour le moins aussi bon traitement au Pere Garnier, qu'Aenons au Pere Chastelain ; ils ont bien mé-*

234 *Relation de la Nouv. France,*
nagé nos viures, nous auons encor vn peu de
pain: ie n'ay peu lire le reste.

Le dixiesme du mesme mois, le Capitaine de Tadoussac retourna de la guerre avec son escoüade; il nous dit qu'ils auoient trouué vne Cabane delaissée, où peut estre trois cens Hiroquois auoient couché; qu'vne partie de leurs troupes les poursuiuoient, plusieurs ayant tourné visage, dont il estoit du nombre, pour quelque dispute qui estoit suruenüe entre eux. Le lendemain vindrent nouvelles que le reste de l'armée retournoit, & qu'on auoit mis à mort quelques ennemis. Enfin le treizième parurent vne partie de ces guerriers dans leur Canot, ils portoient en forme de Guidons les perruques de ceux qu'ils auoient tuez, car c'est leur coustume d'arracher la peau de la teste avec tout le poil de celuy qu'ils massacrent. Ces peaux sont de grands trophées. On les voyoit voltiger avec leurs moustaches chacune au bout d'vn long baston qu'ils éleuoient en l'air, comme des guidons; les femmes accoururent incontinent à la yeuë de ces palmes, & de ces lauriers, quitterent leurs robbes, & se ietterent à la nage apres ces guirlandes;

c'estoit à qui en attraperoit quelqu'une pour la pendre dans leurs Cabanes comme vne marque de leur generosité. On nous vint raconter cette barbarie; nous nous transportasmes aux Cabanes; comme ie regardois ces perruques, les femmes qui s'en estoient saisies, s'en voulurent glorifier; mais elles furent bien estonnées quand elles entendirent les reproches que nous leur fismes de leur vanité. Or pour deduire en deux mots le succez de cette guerre, quelques cent Sauvages & plus s'estans debandez, le reste poursuiuit sa pointe. Ils s'en vont à costé d'une bourgade de leurs ennemis, rencontrans vn ou deux pauvres miserables, ils les saisissent, & leur promettent la vie s'ils découvrent en quel endroit on pourroit faire rencontre de leurs compatriotes; ils leurs enseignent vne riuere non pas bien esloignée de là, où quelques hommes estoient allez, partie pour la pesche, partie pour faire de grands colets d'écorces propre à prendre des Cerfs. Il y avoit aussi plusieurs femmes qui recueilloient le chanvre du païs, ce sont des horties, dont ils font de fort bons cordages; ces Barbares y accourent aussi tost, se iet-

rent sur ces pauures gens, comme des loups dessus leur proye; voila vn cry qui se fait de tous costez, les vns s'enfuient, les autres se defendent, les femmes hurlent, & taschèt de se sauuer: bref ils prennent, & tuent en tout vingt-huict personnes, à ce qu'ils disent, tant hommes, que femmes & enfans; la plus grande partie estoit de femmes, ils ramenerent en vie trois hommes, vne ieune femme, & vne ieune fille. Les Sauvages qui sont au dessus des trois Riuieres eurent pour leur part deux hōmes & la fille, ceux d'icy bas en eurent vn & la ieune femme; ils en eussent amené dauantage, mais cōme ils craignoient d'estre poursuiuis de leurs ennemis, ils tuoiet en chemin ceux qui ne marchoiēt pas bien; ils disent que cette ieune femme voyāt qu'on en tuoit pour ne pouuoir cheminer, estoit la premiere en teste de toute l'armée, portāt la fatigue mieux qu'vn homme; car figurez vous qu'ils furent plusieurs iours sans rien manger du tout, fuyans à perte d'haleine, par vn tēps de pluie fort fascheux; on ne trouue point là de maison de retraitte pour se seicher, celuy qui les mouille les seiche, cōme l'on dit. Cette pauure femme ne disoit aucun

mot, paroissant sans crainte au milieu de ces Loups ; elle auoit la face modeste, mais l'œil si assuré, que ie la prenois pour vn homme. Il est vray que les Barbares ne font point ordinairement de mal aux femmes, non plus qu'aux enfans, sinon dans leurs surprises, voire mesme quelque ieune homme ne fera point de difficulté d'épouser vne prisonniere, si elle traueille bien, & par apres elle passe pour vne femme du pays. Pour les hommes il n'en va pas ainsi, c'est la cruauté mesme qui les martyrise. Si tost que celuy qui fut conduit aux trois Riuieres eut mis pied à terre, les femmes & les enfans se iettent dessus; c'est à qui luy assenera le mieux son coup ; cependant le prisonnier chante, passe chemin sans se retourner pour voir qui le frappe : vn miserable boitteux le voyant tout nud prend vne grosse corde en double & la décharge sur ce pauvre corps, sur le dos & sur le ventre, & sur l'estomach, en sorte qu'il chancela & pensa tomber, sa chair en resta toute liuide, & toute morte : d'autres luy mirent du feu dans la bouche, d'autres approchoient des tisons en diuers endroits, pour le faire rostir, puis on luy donnoit vn peu de relâ-

238 *Relation de la Nouu. France,*
che, le faisant chanter & dancier : vne
femme le vint mordre par vn doigt,
taschant de l'arracher, comme feroit vn
chien ; en fin n'en pouuant venir à bout
elle prend vn cousteau, & le coupe, puis
luy met dans la bouche pour luy faire a-
ualer, il tasche de le faire, mais il ne pût ;
l'ayant rendu à cette Tygresse, elle le
fait rostir pour le donner à manger à des
enfans, qui le sucçoient déjà ; vn de nos
soldats suruenant le demanda, à peine ces
enfans le vouloient-ils quitter ; ils'en fai-
sit donc, & le ietta dans la riuere abhor-
rant ces cruautez. Deux ieunes hommes
prirent vne autrefois ce pauvre miserable
par les deux bras, & à belles dents comme
des Loups enragez mordoient dedans,
le secoüant comme vn dogue furieux se-
couë vne charongne pour en emporter la
piece. Dés que i'eus appris que ces rages
se faisoient à nostre porte, & deuant les
yeux de nos François, ie descendis aux
Cabanes, & tançay fort & ferme ces bour-
reaux, les menaçans que les François ne
les aimeroient plus : & en effet il faudroit
remarquer ceux qui exercent ces manies,
& les exclurre des maisons de tous les Frã-
çois, cela les retiendroit : les hommes ne

me repartirent rien, baiffans la teste tous honteux & confuz. Quelques femmes nous dirent que les Hiroquois faisoient encore pis à leurs peres, à leurs maris, & à leurs enfans, me demandant si i'aimois vne si meschante Nation : ie leur repars que ie ne l'aimois pas, mais qu'ils pouuoient tuer ce miserable sans le traiter avec cette fureur. En vn mot ie leur fis entendre que si leurs ennemis n'auoient point d'esprit, qu'il ne falloit pas les imiter ; que ce n'estoit pas vne marque de courage & de generosité de battre & de mordre vn homme lié, que parmy eux mesmes les plus vaillans n'exerçoient point ces cruauitez, & me tournant vers ceux que ie iugeois les plus genereux ; ce sont ceux là qui poursuiuent les Hiroquois, qui les tuent dans la chaleur du combat, qui les prennent, qui les lient, & qui les amenant ; & les poltrons qui demeurent au foyer des Cabanes en font curée comme des chiens ; ils se mirent à rire, & m'aduouèrent qu'ils n'eussent pas voulu exercer cette boucherie. Il y eut neantmoins vn Capitaine estrangeur nommé la Perdrix, qui se fascha, me dit-on, par apres de ce que i'auois dit, asseurant que

si le prisonnier luy eust appartenu, qu'il m'auroit chassé de sa Cabane. Je sçay bien qu'il ne l'auroit pas fait, car ie n'aurois garde de parler aux Algonquins, notamment à ceux de l'Isle, comme ie parle à nos Montagnés. Je me suis laissé dire que Monsieur de Champlain les estant allé secourir dans leurs guerres, & voyans que l'vn d'eux traittoit rudement quelque femme prisonniere, ou quelque enfant, il leur voulut faire entendre que cette barbarie estoit alienée de la bonté naturelle à l'homme: vn Sauvage de l'Isle l'entendant luy dit, Regarde comme ie feray, puis que tu en parles, il prend par le pied vn enfant qui estoit encor à la mammelle, & luy casse la teste contre vne roche, ou contre vn arbre. Si ces superbes ont parlé en cette sorte à vn Capitaine qui auoit les armes en main, que feroient ils à vne personne qui n'a que sa parole? Je sçay bien qu'il faut vser de grande discretion avec ces Peuples, qui ne veulent receuoir aucun ioug. Je sçay bien encor qu'ils ont quelque sorte de raison, ou plustost d'excuse, traittans leurs ennemis en cette sorte; car les Hiroquois les tenans sont encor plus enragez qu'eux; mais ie sçay bien

bien aussi que qui iamais ne commence vne affaire, iamais ne l'acheue: ie ne preste point l'oreille à ceux qui pensent auoir tout dit, quand ils vous ont representé que c'est leur coustume, qu'il les faut laisser faire, qu'on n'y gagnera rien; ils se trompent; nous ne sommes pas seuls qui cognoissons à l'œil qu'on a beaucoup gagné depuis quelque temps sur vne bonne partie de ces Barbares; quand ce ne seroit que de se donner la hardiesse & l'authorité de les reprendre lors qu'ils commettent ces grands desordres, cela profite tousiours. La premiere année que nous vinsmes icy quand i'eusse sceu la Langue en perfection, ie n'aurois eu garde de prendre sur eux l'ascendant que ie pourrois prendre maintenant avec mon begayement, ils m'auroient bien-tost imposé le silence. Mais quand ie voy des hommes crians tous les iours à la faim à nos portes, que nous obligeons incessamment, qui n'ont point d'autre appuy que nos François; il me semble qu'en contrechange des secours qu'ils reçoient de nos mains, nous pouuons exiger d'eux quelque courtoisie: il est vray que quand on les reprend il ne faut iamais les mena-

çer d'aucune violence, ce seroit tout perdre : aussi leur dis-je ordinairement que s'ils veulent estre opiniastres dans leurs coustumes, que nous tiendrons ferme dans les nostres : que s'ils ne nous aiment iusques à ce poinct de quicter quelque chose de leur cruauté en nostre consideration, qu'à la verité nous ne leur ferons aucun mal, mais que nous ne les cherirons pas iusques là, que nous nous ostions le morceau de la bouche pour les assister dans leurs besoins : que nous remarquerons fort bien ceux qui feront quelque impudence publique, ou qui entreront dans ces rages, & dans ces manies, pour leur fermer la porte, & l'ouurir à ceux qui sont bons parmy eux ; pleust à Dieu que nos François fissent le mesme. Les Sauvages nos voisins dependent beaucoup de nous ; si nous nous accordions tous à renuoyer sans iniure ceux qui font des choses si éloignées de la raison & de la nature, on verroit bien-tost du changement parmy eux. Au reste ils sçauent que je les aime, c'est pourquoy ils ne me veulent pas si aisément choquer. Ce n'est pas qu'il n'y en ait encor qui se gaussent, & qui se rient de ce que nous leur disons ;

mais ce n'est rien en comparaison des injures que j'ay beu autrefois : & apres tout cela ie ne puis dire qu'on trouue plus de resistance interieure en vn Chrestien enchainé des mauuaises habitudes de ses vies, qu'en vn Sauvage tant barbare soit-il. Pour conclure ce poinct, le Capitaine que j'auois notamment tancé, car c'est à luy le prisonnier, on le luy a donné en échange d'un sien frere tué par les Hiroquois : ce Capitaine, dis-je, m'estant venu voir le lendemain, ie luy representay qu'il deuoit prendre tout ce que ie luy auois dit comme vne marque de mon affection en son endroit ; que i'estois marry dans le cœur que luy qui fait profession d'aimer les François, permist qu'on fist en leur presence des actions qu'ils haïssent comme la mort ; que nos soldats s'en retournans en France diroient à nos compatriotes, que ces Peuples icy sont des chiens, & qu'ils sont prouenus de quelques chiens ; & que moy qui les aime serois fasché de cette nouvelle : qu'il ne peut pas douter de mon amitié ; que luy mesme a dit à Monsieur le General qu'il n'y auoit plus que luy & moy qui l'aimassions ; que j'ay prié ce grand Capitaine de le prendre souz

sa protection, contre ceux qui le vouloient tuer; qu'il a fait des presens en sa consideration pour appaiser leurs differens; qu'il sçait bien que ie l'ay secouru dans sa necessité; qu'il a tousiours esté assisté des François; qu'il veut hyuerner à Kébec, où ie me dois trouuer auprès du grand Capitaine de tous les Capitaines François qui sont en leur país; que ce Capitaine est vn homme doux & humain; qu'il n'aime point le sang, ny le carnage, sinon dans la fureur de la guerre. Nous vous accordons quelquefois ce que vous nous demandez, accordez nous aussi ce que nous vous demandons, afin que nous venions petit à petit à n'estre plus qu'un mesme Peuple. Il m'auoüa que i'auois raison, & qu'il aimeroit tousiours son amy Monsieur nostre Gouverneur, me priant de le secourir en ses necessitez, qui vont estre d'autant plus grandes, que l'âge luy va interdire la guerre & la chasse.

Le quatorzième du mesme mois d'Aoust les Sauvages vindrent voir en corps Monsieur le General, pour luy presenter cette ieune Hiroquoise: celuy qui l'auoit prise voyant tout le monde assis de part & d'autre, se leua & harangua en cet-

te sorte. Escoutez, François, ie vous vais tancer, car que pourroit faire autre chose vn gros animal comme moy, qui prend la hardiesse de parler deuant des Capitaines? Si j'estois Capitaine i'aurois droit de parler; ie ne suis qu'un chien, si faut-il que ie parle, & que ie vous fasse vne querelle d'amitié. Nos Peres & nos vieux Capitaines se sont entr'aimez, ils sont morts maintenant, nous nous entr'aimons & François & Sauvages; nous nous entr'aimons, ouïy nous nous entr'aimons: c'est pourquoy il eust esté bié à propos de voir quelques vns de vos ieunes gens parmy nous à la guerre; mais cela nous ayant manqué, nous auons fait ce que nous auons pû. Voicy vne ieune prisonniere que nous vous présentons pour mettre en la place de l'un des trois François qui ont esté tuez il y a quelque temps bien près d'icy: ie voy encor le sang tout rouge qui accuse la cruauté de nos ennemis & des vostres: ce present en cachera vne partie; c'est peu de chose, mais c'est tout ce que nous auons, le reste ayant esté tué: si nous eussions esté secourus, nous eussions fait dauantage, mais on nous a quitté de tous costez. Ce fut à peu près le sommaire de

son discours, qui finit par cette acclamation hô, hô ; hô , tirée du creux de l'estomach de tous ses compagnons. Cela fait , on presente cette pauvre ieune femme , qui me parut cette fois fort triste , & me semble que baissant les yeux elle ietta quelques larmes : on luy demanda neantmoins si elle n'estoit pas bien-aise d'estre donnée à vn si braue Capitaine , qui l'aimeroit fort , & qui la mettroit avec sa Sœur ; elle tesmoigna qu'elle en estoit bien contente ; mais on la réiouyt grandement puis apres , quand on luy dit que les François estoient fort honnestes , & qu'on ne luy feroit aucune iniure ; qu'elle seroit accompagnée passant en France de quelques filles de ce pays-cy ; elle souffrit de bonne grace à cette nouvelle , qui luy agrea fort. Le luy fis dire par vn Sauuage deux iours apres , que si quelqu'un dans vn si grand nombre de personnes qu'elle rencontreroit en la flotte qui repasse en France , luy vouloit faire quelque insolence , qu'elle en auertist le Capitaine ; Monsieur le general , ou bien l'un de mes Freres qui deuoit repasser. Elle repartit qu'elle estoit maintenant de leur Nation , qu'elle ne craignoit point qu'on luy fist

aucune iniure ; que si on luy commandoit de se marier, qu'elle obéiroit, mais qu'autre que celuy qu'on luy auroit donné ne l'approcheroit. Je supplierois Messieurs de la Compagnie à qui on la doit presenter, de la loger avec les Hospitalieres qui doiuent passer en la Nouvelle France, pour apprende en leur maison à cognoistre Dieu, & à secourir les malades, à dessein de la mener avec elles, si elle reüssit. Mais retournons à nostre harangueur. Monsieur le General luy fit répondre, qu'il cheriroit ce present en consideration de la main de ses amis, dont il parloit, & non pas du Pais d'où il estoit sorty, qu'il haïssoit à mort; qu'au reste ils voyoient bien eux-mesmes, que si les François les eussent suiuis, qu'ils les auroient abandonnez sur le discord suruenu parmy eux; & que si nous allions iamais en guerre, nous irions forts & puissans, pour ne point retourner que nous n'ayons détruit les bourgades entieres. Ils prirent plaisir à cette réponse, supplians qu'en signe de réioüissance, & d'amour mutuel les vns les autres, on fist danser quelques-vns de nos ieunes gens au son d'une vielle, que tenoit vn petit François. Ce qui leur fut

accordé à leur grand contentement.

Le quinzième du mesme mois, iour dédié à la glorieuse Assomption de la sainte Vierge, quelques Canots descendans à Kébec, car tout cecy se passoit aux trois Riuieres, emmenerent le prisonnier pour le faire mourir là; ie marqueray cy apres les particularitez de sa mort, si on me les mande, ou si ie les apprends descendant bien tost là bas; car i'écry maintenant iour pour iour, ce que ie pense meriter vn traitt de plume.

Ce mesme iour arriua vn Canot des Hurons, qui réioüit fort Monsieur le General, ayant pris resolution de partir dans cinq iours, s'il n'eust receu cette nouvelle; la saison de nauiger estant facheuse sur le declin de l'Automne. Ce Canot fut enuoyé deuant par le Pere Daniel, lequel ayant appris de nos Peres, qu'il auoit rencontré en chemin, que Monsieur le General ne s'engageroit pas dans l'arriere saison pour retourner, luy enuoya, avec bien de la peine, ce Courier d'environ cent cinquante lieuës au dessus des trois Riuieres, pour l'asseurer de la descente des Hurons. Voicy comme il m'écrit. *Ie demeure à l'Isle, en attendant le*

gros de la bande, tant des Hurons, que des Nipisiriniens. Les Sauvages de ce lieu auoient déjà renuoyé treize Canots de Hurons, leur defendant de passer aux François; mais leur Capitaine nommé Taratouan, ayant appris que ie descendois, a tenu ferme iusques à mon arriuée; car comme il est party deuant nous des Hurons, aussi sommes nous arriuez apres luy à l'Isle. Il m'a donc dit, que les habitans de cette Isle luy defendoient le passage; comme ie luy en demandois la raison, il m'a répondu, qu'on ne luy a dit autre chose, sinon que le corps d'un Capitaine nouvellement mort, c'estoit le Borgne de l'Isle, n'estoit pas encor caché; vous scauez ce que c'est à dire, & partant que passer par deuant, c'estoit ietter du feu pour accroistre leur douleur, & irriter de nouveau les ieunes gens, qui sont fort fascheux & mutins. Je luy ay reparty qu'il prist courage, que ie parlerois à ce Capitaine. En effet ie l'ay veu, il m'a fait assez bon accueil Dieu mercy. Leur proposition estoit, qu'ils nous remeneroient nous autres François vers vous; mais que les Hurons eussent à s'en retourner. Or i'ay pris resolution de ne point passer, si les Hurons ne passent; ie le leur ay déjà promis, dont ils ont esté fort ioyeux. Ces difficultez leur font voir qu'il est important que nous demeurions dans leur Pais, ce qu'ils

cognoissent fort bien. J'ay prié le Capitaine de trouver bon que j'enuoyasse deuant vn Canot pour donner aduis de nostre descente; c'est celuy qui vous porte ces lettres. Je rencontray nos Peres le troisiéme d'Aoust, trois iournées au dessus de l'Isle; ils estoient tous deux chaussez dans leurs Canots sans ramer, ce qui me fait penser qu'ils sont doucement traittez; cela me fit faire pour leur gens, ce que ie n'auois pas encor voulu faire pour les miens, ce fut de leur faire présent d'une herbe qu'ils adorent, & que nous n'aymons point; c'est du Petun, dont la cherté est grande cette année. Je voudrois bien en estre quitte pour dix fois autant à l'Isle, & vous voir au plustost avec de ieunes Hurons; ie n'épargneray rien pour ce sujet. Cét affaire est trop important. De douze petits enfans, qui m'auoient promis de me suivre avec le consentement de leurs parens, ie n'en ay que trois avec moy, dont l'un est petit fils d'un fort grand Capitaine; j'en espere assez de grandelets, si vous en voulez, nous les verrons ensemble, quand j'auray le bonheur de vous voir; les petits ont de la peine à quitter leurs meres pour faire trois cens lieüs. J'écry à Monsieur du Pleßis qu'il y a peu de Canots, mais qu'ils portent tres grande quantité de marchandises. Je vous recommande les porteurs, que mes pro-

messes s'il y a moyen se trouuent veritables ; cela est de consequence. Voila le contenu, voicy la datte de sa Lettre. De l'Isle ce septième d' Aoust, à la lueur d'une écorce brulante; ce sont les chandelles & les flambeaux du Pais.

Je pense auoir déjà dit autrefois que cette Isle, dont il est icy parlé, est dans le grand Fleuve de saint Laurens, environ à cent cinquante lieuës au dessus des trois Riuieres; que les Sauvages qui l'habitent sont extrêmement superbes. Les Hurons & les François qui demeurent en leur pais, voulans descendre ça bas, passent premierement par les terres des Nipissiniens, & puis viennent aborder cette Isle, dont les habitans leur font tous les ans quelque peine. Ces Insulaires voudroient bien que les Hurons ne vinssent point aux François, & que les François n'allassent point aux Hurons, afin d'emporter eux seuls tout le trafic; c'est pourquoy ils ont fait tout ce qu'ils ont peu pour nous boucher le chemin: mais comme ils craignent les François, ceux qui accompagnent les Hurons, leurs facilitent le chemin. C'est chose estrange, que quoy que les Hurons soient dix contre

252 *Relation de la Nouu. France,*
vn seul Insulaire, si est-ce qu'ils ne passeront pas, si vn seul Insulaire s'y oppose, tant ils gardent étroittement les loix du Pais. Les presens ouurent pour l'ordinaire cette porte, quelque fois on les fait plus grands, quelque fois plus petits, selon les occurrences. Cette année ils doivent estre plus riches, pour ce qu'un Capitaine de l'Isle estât mort ce Printemps, les larmes n'estans pas encor essuyées, aucune Nation estrangere ne peut passer par là qu'elle ne fasse quelque don, pour leur faire aualer, comme ils disent, plus doucement la tristesse qu'ils ont receu à la mort de leur Capitaine. Quand on a fait reuiure ce trépassé; c'est à dire, quand on a donné son nom à vn autre, & des presens à ses parens, alors on dit que le corps est caché, ou plustost que le mort est resuscité, & ainsi on ne paye que le tribut ordinaire quand on passe sur les marches, & sur les limites de ces Insulaires.

Puis que i'ay dit cecy pour l'intelligence de cette Lettre; i'adiousteray encor sur ce que le Pere Daniel cōclud que le Pere Garnier, & le Pere Chastelain estoient doucement traittez par leurs hostes, puis qu'ils estoient chaussez, &

qu'ils ne ramoient point ; c'est à dire, que quand on va avec ces Barbares, il se faut bien donner de garde de porter tant soit peu de terre ou de sable dans leurs Canots ; c'est pourquoy les Peres y entrent pieds nuds, qu'il fasse froid ou chaud, il en faut passer par là, si on ne rencontre de bons Sauvages, qui nous laissent faire à nostre mode. De plus il faut sçauoir manier l'auiron, qui veut voguer avec eux ; & comme c'est vn grand traual, notamment au commencement qu'on n'y est pas accoustumé, nous donnons à chaque Canot où s'embarque quelque Pere vn grand drap qui sert de voile, pour les racheter de cette peine : mais encore qu'on dise à ces Barbares, que cette voile est l'auiron des Peres, qu'ils n'en manient point d'autres, ils ne laissent pas quelquefois de leur en faire prendre vn de bois, qu'il faut bien remuer pour les contenter. Quant aux enfans dont le Pere fait mention, c'est vne Prouidence de Dieu, qu'il n'en amene pas ce qu'il eseroit, car nous n'auons ny bastimens à Kébec pour les loger, ny viures pour les nourrir, ny estoffes pour les couvrir commodément, comme nous desirerions, &

qu'il est à propos en ces commencemens, veu mesme qu'il nous en faut déjà entretenir quelques autres; nous ne laisserons pas d'en esperer vne demy douzaine. Dieu qui nourrit les oyseaux du ciel ne les abandonnera pas; il a commencé l'ouurage, il sçaura bien le mettre à chef.

Le dix-huictiesme du mesme mois, le sieur Godefroy, ieune homme fort leste, & disposé de son corps, deuança à la course vn Huron aux yeux de quatre ou cinq Nations, sur vne gageure qu'auoit fait pour luy vn Montagnés; dequoy les Hurons demeurèrent bien estonnez, car ils nous tiennent pour des tortuës, au respect de tous les Sauvages.

Le dix-neufiesme du mesme mois d'Aoust, arriua vne partie du gros des Hurons. Si tost que nous vismes paroistre leurs Canots sur le grand Fleuue, nous descendismes du Fort pour receuoir le Pere Daniel & le Pere Dauost, & quelques-vns de nos François que nous attendions. Monsieur le General s'y trouua luy mesme. Le Pere Daniel estoit en cete premiere troupe, le Pere Dauost en l'arriere garde, qui ne paroissoit point encor; & mesme on nous faisoit douter si

les Sauvages de l'Isle ne les feroient point retourner. A la veüe du Pere Daniel, nostre cœur s'attendrit; il auoit la face toute gaye & ioyeuse, mais toute défaite, il estoit pieds nuds, l'auiron à la main, couuert d'vne méchante soutane, son Breuiaire pendu au col, sa chemise pourrie sur son dos. Il salua nos Capitaines & nos François; nous l'embrassames, & l'ayans conduit en nostre petite chambre, apres auoir beny & adoré nostre Seigneur, il nous raconta en quel point estoient les affaires du Christianisme aux Hurons, me rendant les Lettres & la Relation qu'on enuoyoit de ce Pais. Et nous obligeant à chanter vn *Te Deum*, en action de graces des benedictions que Dieu va versant sur cette Nouvelle Eglise. Je ne parleray point des difficultez de son voyage, tout cela est déjà dit; ce luy estoit assez d'auoir baptisé vn pauvre miserable qu'on menoit à la mort, pour adoucir tous ses travaux.

I'appris de luy, que Louys de sainte Foy, deuant que de partir pour aller à la guerre, tint ce discours à son pere, comme il l'a sceu du pere mesme. Mon pere, puis que vous desirez d'estre Chrestien,

256 *Relation de la Nouv. France,*
& que vous voulez descendre là bas aux
François; ie vous supplie de prendre gar-
de pourquoy vous desirés le Baptesme, n'y
meslez point les considerations huma-
nes; faites le pour honorer Dieu, & pour
le salut de vostre ame, & non pour l'at-
tente de quelque bien, ou de quelque
faueur des François. Vous auez déjà assez
de coliers de Porcelaine; i'en ay encor
que ie vous laisse. Tout est à vous, n'en
recherchez pas dauantage; nous aurons
assez de bien, si nous croyons en Dieu, &
si nous luy obeïssons. Quand vous ferez
là bas aux François n'allez point iouer de
Cabanés en Cabanés, n'allez point par
les maisons des François, faire l'importun,
ou le caimant; visitez souuent Monsieur
de Champlain, & ne vous esloignez que
fort peu des Peres. Voila les cōseils que le
fils donnoit au pere: il le cognoissoit por-
té au icu, & aux biens de la terre; c'est
pourquoy, comme il voyoit que nos Pe-
res parloïēt de le baptiser pour les instan-
ces qu'il en faisoit, il pria qu'on ne se ha-
tast point, desirant voir vne plus grande
disposition en son pere, pour vn Sacremēt
de si grande importance. Or nos Hurons
estans arriuez, ils tindrent leurs conseils,
&

& firent des presens pour effuyer les larmes, & aualler plus doucement l'amertume que nos François receuoient de la mort de feu Monsieur de Champlain. Item, pour confirmer l'amitié qui estoit contractée dès long temps, entre-eux & nous. Le Pere Daniel assista à ce conseil, & me dit que Monsieur le General auoit fort satisfait ces Sauvages, par ses réponses. Apres ces conseils ils se mirent à traiter, ou vendre leurs marchandises, & cela fait, ils tindrent encor vne assemblée avec nos François. Et comme les premieres assemblées s'estoient faites en leur consideration; celle cy se faisoit pour les affaires des François. Ayant donc quelque chose à leur représenter, ie priay Monsieur le General de m'ouir sur ce que i'auois à dire; ce qu'il fit, & m'obligea. Je voulois notamment parler pour auoir des enfans, & commencer vn Seminaire, comme vne chose tres importante au salut de ces Nations, & au bien de Messieurs de la Compagnie; car leurs enfans nous seront autant d'ostages, pour l'asseurâce des François qui sont parmy eux, & pour l'affermissement du commerce. Monsieur le General auoit déjà bien conceu cette rai-

son. Voilà pourquoy il n'épargna riē pour en auoir; il dit, & nous laissa dire sur ce sujet, tout ce que l'esprit nous pouuoit suggerer. Où il faut remarquer que nos Peres auoient disposé dans le Pais douze petits garçons, fort gentils, & tres-contens de descendre çà bas, le Pere Daniel venoit pour les dresser & instruire, comme ayant déjà vne assez bonne cognoissance de leur langue; mais quand ce vint à partir, les meres, & notamment les grâdes meres, ne pouuoiet laisser sortir leurs enfans, pour faire trois cens lieuës, & demeurer avec des Estrangers, de façons de faire & de mœurs, bien differentes des leurs. Quelques-vns neantmoins s'embarquerent, mais quand ils furent artiguez, les peres de ces enfans reculoient, & cherchoient mille excuses. Le pauvre Pere Daniel alloit & venoit de tous costez, amadoüoit les vns, faisoit quelques presents aux autres; & apres tout cela, il se vit quasi maistre sans écoliers, & pasteur sans ouïailles: vn seul ieune homme, petit fils d'vn Capitaine, tint ferme, n'abandonnant iamais la resolution qu'il auoit prise de le suiure. Là dessus on tient conseil, tout le monde assemblé. Monsieur le Gé-

neral fait ses presens, en consideration de l'amour qu'ils nous portoient, & de leurs visites. Item, pour allegger leurs bras des trauaux qu'ils auoient pris ramans si long-temps pour nous venir trouuer; pour les induire aussi à continuer leur bien-veillance, & leur affection enuers les Peres, & enuers tous les François qui sont en leur Pais. Bref pour les exciter à venir de bonne heure l'an prochain; le Truchement qui sçait les façons de faire du Pais, se seruoit de leurs façons de s'enoncer. Voila, disoit-il, vn present pour graisser vos bras, & les fomentier pour les delasser du trauail qu'ils ont pris en chemin. En voicy vn autre pour attacher vne corde à vos Canots, afin de les tirer çà bas de bonne heure l'an prochain; bref apres que ces presens furent faits, Monsieur le General leur dit, qu'il auoit encor quelques points d'importance à leur communiquer.

Il leur fit donc demander s'ils nous ay-
moient autant que nous les aymions; ils
répondirent, qu'en effet ils nous aymoient.
D'où vient donc que vous ne témoignez
pas vostre amitié. Vous dōnez des robes
de Castors aux François, & ils vous don-
nent des haches & d'autres marchandises,

260 *Relation de la Nouv. France,*
tout cela s'appelle trafiquer : ce ne sont point les marques du vray amour que ie recherche ; mais s'entre-visiter , s'entresecourir , aller les vns dans le pais des autres, s'allier par ensemble cōme les doigts de la main, ce sont des actes d'amitié ; c'est ce que nous faisons , nous allons dans vostre pais, nous y enuoyons nos Peres , nos Maistres, ce que nous auons de plus cher, ceux qui nous enseignent le chemin du Ciel , & pas vn de vous ne veut demeurer avec nos François. Pourquoi ne vous confiez vous pas autant en nous , comme nous-nous confions en vous ? Quoy donc n'y a-t'il qu'une Bourgade aux Hurons qui nous ayme ? Nous mettons l'amitié en ce point que nous gardons ; pourquoi n'y correspōdez-vous ? I'auois fait assieoir le ieune homme qui auoit esté constant entre le Pere Daniel & moy , Monsieur le General le caressant , dit tout haut , qu'il l'aymoit comme son frere, que rien ne luy manqueroit , que pour faire entendre à ceux de sa Bourgade l'estat que nous en faisons, il leur faisoit vn present : que pour luy il ne pouuoit faire festin à ceux qui estoient venus , estant fort pressé de son retour, mais que ce ieune homme le fe-

roit en sa place, qu'il luy donneroit de-
quoy les traiter; qu'au reste s'ils vouloiēt
l'an prochain nous témoigner leur affe-
ction, qu'ils deuoient amener des enfans
pour demeurer avec les François. Il leur
fit encor dire qu'ils estoient tous les iours
dans les alarmes en leur país, qu'ils sou-
haitteroiēt bien auoir des François pour le
defendre, que cela estoit en leur pouuoir;
car s'ils vouloient donner vingt petits
Hurons, on leur dōneroit vingt François,
que nous ne parlions qu'avec grande rai-
son. A tout cecy, ils repartirent, premie-
rement qu'il falloit parler de cela dans le
país. Le Pere Daniel prit la parole, & dit,
que le Pere Brebeuf en auoit parlé dans
la Rochelle, c'est le nom de l'vne de leurs
Bourgades; qu'il auoit fait des presens sur
ce sujet, qu'on les auoit acceptez, & qu'ils
manquoient maintenant de parole. Se-
condement ils dirēt qu'il y auoit de grãds
dangers de descendre çà bas, pour les
courses de leurs ennemis. On leur de-
mãde, s'il y auoit plus de danger pour eux
à nous venir voir, que pour nous à nous
transporter en leur país. Ils dirent que les
enfans dependoient des parens, que le
chemin estoit rude & fascheux, que les

meres auoient le cœur tendre. On leur repliche que nos meres nous aymoient, & que nous enuoyons là haut des enfans qui n'estoient pas moins aymez de leurs parens, que les petits Hurons des leurs; qu'on ne laissoit pas de leur faire passer ce grand chemin pour marque de nostre amour en leur endroit, & qu'ils deuoient nous imiter en ce point, s'ils vouloient cultiuer nostre amitié. Nous voyons bien que ces pauures gens estoient conuaincus; qu'on les pressoit de raisons fortes, & qu'ils estoient en peine. Enfin vn vieillard prenant la parole, dit qu'on laissoit ce ieune homme comme à l'épreuue, qu'on le traitast bien, & que selon le rapport qu'il feroit l'année suiuaute qu'on pourroit auoir des enfans: on receut son excuse, leur faisant entendre, que s'ils auoient du cœur & de l'amour pour nous, qu'ils nous témoigneroient autant d'affection qu'auoit fait cette Bourgade, d'où estoit *Satouta*, c'est le nom de celuy qui demeuroit. Ils se departirent là dessus, mais ils ne furēt pas bien loing, que quelques-vns des principaux d'vne certaine Bourgade, ne tinssent entre-eux vne consulte, en laquelle le Capitaine commen-

ce à dire, qu'ils deuoient auoir honte de se monstrier moins affectionnez aux François, que la Nation des Ours, d'où estoit *Sapouta*; que nous estions bons & courtois, qu'il n'y auoit point de danger de demeurer avec nous. Et là dessus se tournant vers son neveu, il luy dit, Mon neveu, il faut que vous demeuriez avec les François, prenez courage, ne craignez point ils vous aymeront; & vous vn tel, parlant à vn autre, il faut que vous luy teniez cōpagnie. Comment n'auons nous point d'amour? Sommes nous des hommes? N'auons nous point de cœur, de ne pas aymer vne nation si bonne; soyez constants, demeurez avec eux, & vous y comportez sagement. Ces deux ieunes hommes s'y accordent aisément, & tout sur l'heure vn de leurs parens en vint donner aduis au Pere Daniel. Nous l'allons témoigner à Monsieur le General, qui ne scauoit comment declarer sa ioye, tant il estoit content, faisant mille caresses au Sauvage qui en apportoit la nouvelle. Comme il estoit déjà nuit, on attendit le lendemain à nous amener ces deux ieunes garçons. Le pere de l'vn d'iceux, luy fit vne belle harangue, & luy dit, *Mon fils sois*

constant, ne desiste point de ta resolution; tu t'en vas avec de bonnes personnes, tu ne manqueras de rien avec ces gens-là, ne prends rien sans le congé d'Antoine; c'est ainsi qu'ils appellent le Pere Antoine Daniel; ne frequente point les Montagnés, mais les François seulement; sur tout obey à ceux qui portent des habits noirs, avec lesquels tu dois demeurer; si tu prends des Cerfs à la chasse, donne la chair, & retiens la peau, n'entre point dans les Canots avec les François, de peur que ne vous entendans pas les uns les autres, vous ne vous faschiez; prends courage iusques à l'an qui vient, que ie te verray. Nous fismes quelques presens à leurs parens, & les inuitasmes au festin deuant nostre depart. La dessus on vint demander au Pere Daniel, de la part du Capitaine & des habitans de la Rochelle, si nous portions moindre affection à cette Bourgade qu'aux autres. Pourquoi donc nous ne leur donnions point de François à embarquer? Nous répondismes, que s'ils en desiroient qu'ils en auroient, & comme le Pere Brebeuf me demandoit plusieurs Peres pour les disposer là haut à la moisson, ie leur donnay le Pere Isaac Jogues, le Pere Daniel leur fait des presens pour le porter, & le traiter douce-

ment ; & les voila les plus contens du monde. Or comme le temps pressoit Monsieur le General, & qu'il se trouuoit incommodé de sa santé, il voulut partir. Comme nous acheuions quelques affaires, & que nous ne conduisions point nos Seminaristes, ils nous venoient déjà demander, si nous ne les embarquerions pas avec nous, tant ils en auoient d'enuie, nous les prîmes & menâmes à la Chaloupe, il faisoit beau voir leurs parens les apostrophans, & leurs recommandans d'auoir courage, de ne rien prendre parmy nous ; que ce n'estoit point nostre coustume d'estre larrons ; bref ils firent cette action avec tant de témoignage d'amour, que tous nos François en estoient consolez. Nous montâmes donc dans la Barque, on leue l'ancre, on tire le canon du Fort, & les pierriers, & autres pieces de fonte de la Barque pour salut, & nous voila sous voile. Arrêtons nous vn peu.

Voila déjà, par la grace de Dieu, vn Seminaire de Hurons commencé. Si vous en voulez deux autres, vous les aurez, l'vn sera encor de Hurons, & d'au-

tres Nations voisines dans le mesme pais des Hurons, où l'on pourroit instruire plus de cinq cens enfans, si on auoit assez de monde & de forces: le troisieme sera de Montagnés; i'ay déjà dit qu'il ne manque plus sinon de quoy loger & entretenir leurs enfans. Si Messieurs de la Compagnie continuent, cōme nous esperons, de nous enuoyer des personnes, qui employent l'authorité qu'ils leur donnent pour le seruice de Dieu, tout ira bien, & la Nouvelle France imitera vn iour la pieté de sa sœur aînée. I'ay déjà dit que Monsieur nostre Gouverneur s'y monstre zelé au possible. Monsieur le General de la flotte s'en retourne avec cette loüange deuant Dieu, de n'auoir rien oublié icy pour la gloire de sa Majesté.

Le lendemain de nostre depart des trois Riuieres, nous arriuasmes à Kébec: nos Hurons qui sont ieunes hommes lestes & bien-faits, le Pere Daniel & moy, ayans salué nostre Gouverneur, nous nous retirasmes à Nostre Dame des Anges, où ie trouuay le Pere Nicolas Adam frappé d'vne paralytic, qui luy interdit quasi tout l'vsage des pieds & des mains; ce sont les

reliques d'une fièvre qui le saisit quelques iours après son arriuée : on me parle de le renvoyer pour le recourement de sa santé, mais il dit qu'il est venu icy pour y donner sa vie à nostre Seigneur, & aux ames, qu'il a rachetées ; qu'il est prest d'obeir, mais que le sentiment de son cœur seroit de ne point reculer, & d'aller au Ciel du haut de la Croix où Dieu l'a mis : nous le retiendrons donc, son exemple nous instruira, & sa patience obtiendra de nouvelles benedictions sur ces deserts.

Je me souviens d'auoir dit cy-dessus que le quinzième de ce mois le prisonnier Hiroquois estoit descendu à Kébec pour y estre mis à mort par les Sauvages : voicy les particularitez de son supplice, selon que le Pere de Quén m'en a informé. Si tost, dit-il, que cette pauvre victime mit pied à terre, les femmes s'en saisirent, & le menerent en leurs Cabanes ; là on le fit dâser ; cependât vne Megere parut armée d'un foüet de cordes à plusieurs nœuds, qui luy décharge des coups à tour de bras avec autât de rage, qu'elle auoit de force : vne autre luy frappe la poiétrine, l'estomach, & le vêtre d'un gros caillou ; & vne

troisième luy decoupe les épaules avec vn couteau, & luy fait ruisseler le sang de tous costez. Quelque temps apres vn Sauvage sec & défait cōme vn squelet, estant malade depuis plusieurs mois reprit des forces à la veü de ce miserable, il luy saute au collet, l'attrappe par l'oreille comme vn chien, la luy emporte à belles dents, la luy met dans la bouche; le prisonnier la prend sans se troubler, la mâche quelque temps, & ne la pouuant aualer, la crache dans le feu: voila l'accueil qu'on luy fit. Apres cela on luy dōne quelque relasche, on le traite des meilleures viandes qui fussent en la Cabane; & ce qui semble incroyable cēt homme se réioüyssoit, comme s'il eust appris nouvelle de sa liberté. Sur le soir ils le traînent lié de cordes de Cabane en Cabane, pendant qu'une femme enragée le fouïettoit à la cadence d'une chanson; on dit qu'ils exercerent vne autre cruauté sur luy, qui feroit rougir ce papier. Monsieur le Gouverneur estant informé de tout cecy, leur fit signifier qu'il estoit mécontent de ces cruautez, & qu'ils se retirassēt ailleurs, pour ne blesser la veü de nos François par des barbaries

insupportables à nos yeux ; cela leur fit abreger leur manie : ils passerent donc de la le grand fleuve, & firent estrangler cette victime, qu'ils rostirent au feu, puis la donnerent aux chiens, iettant les os dans la riuere. C'est iusques où peut aller la rage & la furie des ames qui ne cognoissent point Dieu; ceux ou celles qui s'attachent plus asprement à ces cruauitez sont gens dont les peres, ou les maris, ou les plus proches parens ont esté traittez avec pareilles furies aux terres de leurs ennemis; c'est le souuenir de la mort de leurs plus proches, qui iette cette rage dans leur cœur.

Comme i'écris cecy le vingt huitième d'Aoust, voila que le Pere Buteux me mande le depart du Pere Iogues, l'arriuéee d'une autre troupe de Hurons, de qui le sieur Nicolet a encoures obtenu trois ieunes garçons, sur le rapport que leur ont fait leurs compagnõs du bon traitement que Monsieur le General & tous les autres François leur auoient fait. Je finis, priant Nostre Seigneur de vouloir estre le Pere nourricier pour l'ame & pour le corps de ceux qu'il nous enuoye de sur-

croist. Dés l'hyuer prochain nous allons congedier vne partie de nos hommes, à raison du manquement de viures; car de refuser cette benediction du Ciel, & de renuoyer vne partie de nos Sauuages, nous ne le ferons iamais, nous leur donnerions plustost la moitié de nous mesmes; l'affaire est trop importante pour la gloire de Nostre Seigneur: qu'il soit beny à iamais dans les temps & dans l'éternité.

Nous sommes icy à défricher ce petit coin de la vigne du grand Pere de famille, vingt-six des nostres pour le present, vingt Prestres, & six de nos Freres coadiuteurs: voicy les lieux de leur demeure, commençant par les plus éloignez. En la residence de saint Ioseph aux Hurons le R. Pere Jean Brebeuf Superieur de cette Mission, le P. François Mercier, le P. Pierre Pijart, le Pere Pierre Chastelain, le Pere Charles Garnier, & le Pere Isaac Iogues.

En la Residence de la Conception aux trois Riuieres, le Pere Iacques Buteux, & le Pere Charles du Marché: on bastit en cette Residence, nous y enuoyeron encore vn Pere quand on l'y pourra loger.

En la Residence de Nostre Dame de Recourance à Kébec, le Pere Iean de Quen & moy; on bastit encor icy pour le Seminaire & pour le College; si tost qu'il y aura place i'y feray venir des Peres: cependant le Pere de Quen enseignera les Escoliers François, moy quelques Sauvages; & avec tout cela il faut secourir nos François, qui font déjà vne petite Paroisse, & estudier à la langue Montagnaise.

En la Residence de Nostre Dame des Anges, le R. Pere Charles Lallemant Supérieur de cette Maison, le Pere Nicolas Adam, le Pere Enemond Masse, le Pere Anne Denouë, le Pere Antoine Daniel, le Pere Ambroise Dauost: nos Freres Gilbert Burel, Pierre le Telier, Iean Liegeois, Pierre Feante, Ambroise Cauuet, & Loüys Gobert.

En la Residence de Miskou, le Pere Claude Quentin, s'il y peut arriuer, & le Pere Charles Turgis.

En la Residence de S. Anne au Capbreton, le Pere Daudemare, & le Pere André Richard. Dieu sçait si nous implorons tous avec ardeur, pour nous, & pour

ces pauures Peuples le secours des prieres de V. R. & de tous nos Peres, & Freres. Je le fais pour mon particulier, de toute l'étenduë de mon cœur, comme celuy qui me diray au nom de tous, ce que ie suis en verité,

Vostre tres-humble, & tres-obeissant seruiteur en nostre Seigneur,

PAVL LE IEVNE.

J'ay tracé fort à la haste cette Relation, tantost en vn endroit, tantost en vn autre; quelquefois sur les eaux, d'autre fois sur la terre; enfin ie la concluds en la Residence de nostre Dame des Anges, proche de Kébec en la Nouvelle France, ce 28. d'Aoust 1636.



RELATION

de ce qui s'est passé dans le
PAYS DES HVRONS
EN L'ANNEE 1636.

*Envoyée à Kébec au R. P. Paul le Jeune
Superieur de la Mission de la Compa-
gnie de IESVS, en la Nouvelle France.*

MON REVEREND PERE,
Ayant appris, tant par vos
lettres, que par le recit des Pe-
res, qui arriuerent heureuse-
ment l'an passé, comme l'ancienne France
brusle de tres-ardens desirs pour la Nou-
uelle; que nostre R. P. General chetit cet-
te Mission comme la prunelle de ses yeux;
que le P. Prouincial s'y porte de tout son
cœur; que le feu est si grand dans nos Col-
leges, qu'il est plus difficile d'appaier les

larmes de ceux qu'on éconduit, & ausquels on refuse de nous venir ayder, que de trouver des ouuriers; qu'une infinité de personnes Religieuses & seculieres, offrent continuellement à Dieu leurs prieres & leurs vœux pour la conuersion des pauvres Barbares de tout ce pays, & qu'en la Maison de Montmartre, sans parler des autres, il ya incessamment nuit & iour vne Religieuse prosternée deuant le S. Sacrement, qui prie à ceste intention: Tout cela nous fait croire & esperer, que Dieu veut maintenant ouurir les thresors de ses graces & faueurs dessus ces pauvres Peuples, & leur dessiller les yeux de l'ame pour cognoïste la verité. Car il n'inciteroit pas tant de deuotes personnes à demander, s'il n'auoit enuie de les exaucer: Ioint que nous sçauons que la peuplade de Kebec se va grandement multipliant par les soins de Messieurs les Associez de la Compagnie de la Nouvelle France, qui n'espargnent rien de leur costé; & que nous esperons que le bon exemple de nos François seruira grandement, tant à ramasser & encourager les Sauvages errants, & faineants au trauail, qu'à les porter à vouloir faire pour Dieu ce qu'ils verront estre faisable. Outre que ie puis di-

re avec raison, que si la diuine Bonté continuë à répandre ses faueurs & benedictiōs sur nos Hurons, & sur nous, qui les cultiuons, ainsi comme elle a fait depuis nostre arriuée, il faut sans doute attendre icy vn iour vne plantureuse moisson des ames. Ce n'est pas qu'il n'y ait parmy ces Peuples beaucoup d'erreurs, de superstitions, de vices, & de tres-mauuaises coustumes à déraciner, encore plus que nous ne nous estions figurez au commencement, ainsi qu'il se verra au cours de ceste Relation. Mais avec Dieu rien n'est impossible; c'est par son ayde que nous auons desia planté la Croix parmy ceste Barbarie, & que nous commençōs & continuërons, s'il luy plaist, à publier le nom & les merueilles de celuy, qui par la Croix a racheté le monde. Mais en voila assez en general, il faut descendre plus en particulier; ce que ie feray volontiers, & amplement, vous assurant que ie n'auanceray rien que ie n'aye veu moy-mesme, ou que ie n'aye appris de personnes dignes de foy.



PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*De la conuersion, Baptesme & heureuse
mort de quelques Hurons, & de
l'Estat du Christianisme en
ceste Barbarie.*



L y en a eu ceste année quatre-vingts six de baptisez, ausquels ioignant les quatorze de l'année passée, ce sont en tout cent, que nous croyons estre sortis de la seruitude du diable en ce pays depuis nostre retour. De ce nôbre Dieu en a appellé dix au Ciel, six en basaage, & quatre plus aduancez. L'vn d'iceux nommé François *Sangvati* estoit Capitaine de nostre village; il estoit naturellement bon, & consentit tres volontiers à estre instruit, & receuoir le S. Baptesme, qu'il auoit auparauant loüé & approuué en autruy. I'admiray la douce Prouidence de Dieu en la conuersion d'vne femme, qui est l'vne des quatre decedez; laquelle ie bap-

rifay cet Automne au village de *Scanonaen-rat*, en retournant de la maison de Louys de sainte Foy, où nous estions allez instruire ses parens. La surdité de ceste malade, & la profondeur des mysteres que ie luy proposois, faisoit qu'elle ne m'entendoit pas suffisamment, ioinct que l'accent de ceste Nation, vn peu different de celuy des Ours où nous sommes, mesme mon ignorance en la langue, accroissoient la difficulté, & me rendoient moins intelligible. Mais Nostre Seigneur qui vouloit sauuer ceste ame, nous pourueut incontinent d'vn ieune hōme, lequel nous seruit de truchement. Il s'estoit trouué avec nous en la Cabane de Louys, & nous auoit ouy discourir de nos mysteres, de sorte qu'il en possedoit desia vne bonne partie, & conceuoit fort bien ce que ie luy disois. On dit que ceste femme qui fut nommée Marie, dans ses plus grandes foiblesses, predict qu'elle ne mourroit de huit iours; ce qui arriua.

Ils ne recherchent presque le Baptesme que pour la santé. Nous taschons de purifier ceste intention, & les disposer à receuoir également de la main de Dieu la maladie & la santé, la mort & la vie, & leurs enseignons que les eaux viuifiantes du S.

Baptésme, nous conferent principalement la vie de l'ame, & non celle du corps. Cependant ils ont ceste opinion si fort imprimée, que les baptisez, nommément les enfans, ne sont plus malades, qu'ils l'auront tãtost diuulguée & publiée par tout, de sorte qu'on nous apporte plusieurs enfans à baptiser de deux, de trois, voire mesmes de sept lieues.

Au reste la diuine Bonté, qui agit en nous suiuant la mesure de la Foy, a conserué iusques à present ces petits enfans en bonne santé : de sorte que la mort de ceux qui sont decedez, a esté attribuée aux maladies incurables & desesperées dont ils estoient malades auparauant, & si quelqu'autre a esté par fois atteint de quelque petite maladie, les parens bien qu'encores infideles, l'ont rapportée à la negligence & au mespris qu'ils ont fait paroistre au seruice de Dieu.

Il y a en nostre village vne petite fille Chrestienne nommée Louyse, laquelle à six mois a commencé à marcher toute seule : les parens assurent n'auoir encor rien veu de semblable, & l'attribuent à l'efficace du S. Baptésme. Vn autre nous disoit vn iour avec beaucoup de ioye, que son petit

garçon, qui estoit presque tousiours malade, & comme tout etique auant le Baptesme, s'estoit du depuis parfaictement bien porté. Cecy suffira pour monstrier comme Nostre Seigneur va leur imprimant vne grande opinion de ce diuin Sacrement; laquelle se fortifie par la bonne & entiere santé que Dieu nous donne, & qu'il a tousiours donnée à tous les François qui ont esté en ce pays: car, disent-ils, c'est merueille qu'horismis vn seul qui est mort icy de sa mort naturelle, tous les autres, depuis vingt-cinq ans ou enuiron qu'on y hante, n'ayent quasi pas esté malades.

De tout cecy on pourra facilement recueillir l'estat present du Christianisme naissant en ce pays, & l'esperance du futur. Deux ou trois choses y seruiront encor. La premiere est la methode que nous tenons à l'instruction des Sauvages. Nous assemblons les hommes le plus souuent que nous pouuons, car leurs conseils, leurs festins, leurs ieux, & leurs danses ne nous permettent pas de les auoir icy à toute heure, ny tous les iours. Nous auons égard particulierement aux Anciens, d'autant que ce sont eux qui determinent & decident des affaires, & tout se fait suiuant leurs aduis.

Tous viennent volontiers nous entendre, rous vniuersellement disent qu'ils ont enuie d'aller au Ciel, & qu'ils redoutent ces braises ardentes de l'enfer : ils n'ont quasi rien à nous repliquer, nous souhaitterions quelquesfois qu'ils proposassent plus de doutes, ce qui nous donneroit tousiours plus d'occasiõ de leur déchiffrer par le menu nos saincts Mysteres. En verité les Cõmandemens de Dieu sont tres-iustes & tres-raisonnables, & ceux là doiuent estre moins qu'hommes qui y trouuent à redire; car nos Hurõns qui n'ont encor que la lumiere naturelle, les ont trouués si beaux, & si conformes à la raison, qu'apres en auoir ouy l'explication, ils disoient par admiration *ca chia atigain aa arrih8aa*, certes voila des affaires d'importance, & dignes d'estre proposées dans des conseils; ils disent la verité, ils ne disent rien hors de propos, nous n'auons iamais entendu de tels discours. Entre autres choses qui leur ont fait auoüer la verité d'un Dieu, Createur, Gouverneur & Conseruateur de toutes choses, fut l'exemple que ie leur apportay de l'enfant oõçu dans le ventre de la mere. Car qui est-ce, disois-ie, sinõ Dieu, qui organise le corps de cet enfant, qui d'une mesme matiere

forme le cœur, le foye, le poulmon, bref vne infinie varieté de membres si necessaires, & tous si bien proportionnez & ioints les vns avec les autres: ce n'est pas le pere, car ces merueilles s'accomplissent en son absence, & quelquesfois apres sa mort. Ce n'est non plus la mere, car elle ne sçait ce qui se passe dedans son ventre: que si c'est le pere ou la mere qui forment ce corps à discretion, pourquoy n'engendrent-ils vn fils ou vne fille quand ils veulent? pourquoy ne produisent-ils des enfans beaux, grands, forts & adroits. Et si les parens donnent l'ame à leurs enfans? pourquoy ne leur departent-ils à tous de grands esprits, vne heureuse memoire, & toutes sortes de belles & loüables qualitez, veu qu'il n'y a personne qui ne desirast auoir de tels enfans, s'il estoit en son pouuoir? A cela nos Hurons s'estonnent, & n'ayant que respondre, ils cōfessent que nous disons la verité, & qu'en effet il y a vn Dieu, que d'oresnauant ils le veulent recognoistre, le seruir & honorer, desirans d'estre promptement instruits, de sorte qu'ils demandent que nous leur fassions tous les iours le Catechisine: mais cōme j'ay desia dit, leur occupations & diuertissemens ne le permettent pas.

Outre cela , la conformité de tous les poinçts de la Doçtrine Chrestienne leur plaist merueilleusement ; car , disent-ils, vous parlez conformément , & tousiours consecutiuellement à ce que vous auez dit; vous n'extrauaguez point; vous ne dites rië hors de propos, mais nous autres nous parlõs à l'étourdy, sans sçauoir ce que nous disons. C'est le propre de la fausseté de s'ëbarrasser dans vne infinité de contradictions.

Le mal est, qu'ils sont si attachez à leurs vieilles coustumes, que cognoissãt la beauté de la verité ils se contentent de l'approuuer sans l'embrasser. Leur répoëse ordinaire est, *oniondochysten*, la coustume de nostre país est telle. Nous auons combattu ceste excuse, & la leur auons ostée de la bouche, mais non encores du cœur; nostre Seigneur le fera quand il luy plaira.

C'est ainsi que nous agissons avec les Anciens; car pour autant que les femmes & les enfans nous causoient beaucoup de trouble , nous auons trouué ceste inuention , qui nous reüssit assez bien : le P. Antoine Daniel , & les autres Peres vont tous les iours par toutes les Cabanes enseigner aux enfans, soit baptisez ou non, la doçtrine Chrestienne, sçauoir est le signe de la Croix,

le *Pater*, l'*Aue*, le *Credo*, les Commandemens de Dieu, l'Oraison à l'Ange Gardien, & autres briefues prieres; le tout en leur langue, pource que ces Peuples ont vne ineptitude naturelle d'en apprendre vne autre.

Les Dimanches nous assemblons toute ceste ieunesse par deux fois dás nostre Cabane qui nous sert de Chappelle. Le matin nous les faisons assister à la Messe iusques à l'offertoire; deuant laquelle nous faisons solennellement l'eau beniste, puis ie leur fais dire à tous ensemble apres moy le *Pater*, l'*Aue*, & autres prieres qu'ils sçauent. L'apresdinée ie leur propose quelque petite demande du Catechisme, & leur fais rendre compte de ce qu'ils ont appris pendant la semaine, donnant à chacun quelque petit prix selon son merite.

Ceste methode coniointe avec ces petites recompenses a des effects incroyables: car premierement cela a allumé parmy tous les enfans vn si grand desir d'apprendre, qu'il n'y en a point du tout, pourueu qu'ils sçachent tant soit peu beguayer, qui ne vueillent estre instruits, & comme ils sont quasi tous d'vn assez bon esprit, c'est avec vn grand progres; car mesme ils

12 *Relation de la Nouu. France,*
s'instruisent les vns les autres.

Je ne scaurois dire le contentement & la consolation que nous donne ceste petite ieunesse, quand nous considerons leurs Peres plongez encor dans leurs superstitions, quoy qu'ils recognoissent suffisamment la verité. Il nous vient en pensée de craindre que Dieu irrité par leurs pechez ne les ayt rebutez encor pour vn temps; car pour les enfans sans doute il leur tend les bras, & les attire à soy; l'ardeur qu'ils tesmoignent à apprendre ce qui regarde le deuoir d'un Chrestien nous empesche d'en douter; les plus petits se viennent ietter entre nos bras quand nous allons par les Cabanes, & ne se font point prier pour dire & estre instruits. Le P. Daniel a trouué l'inuention d'appaiser vn petit enfant, quand il le trouue pleurant entre les bras de sa mere; qui est de luy faire faire le signe de la Croix: Et de fait, vn iour que ie venois de leur faire le Catechisme en nostre Cabane; cet enfant nous fit rire: sa mere le portoit entre ses bras, & s'en alloit, mais elle ne fut pas si tost sur le seuil de la porte qu'il se prit à pleurer, de sorte qu'elle fut contrainte de rentrer; elle luy demande ce qu'il auoit, *Que ie recommence,*

dit-il, que ie recommence, ie veux encor dire. le luy fis donc faire derechef le signe de la Croix, & il se prit incontinent à rire, & à sauter d'aïse. I'ay veu le mesme vne autrefois pleurer bien fort pour auoir eu le doigt froissé, cependant s'appaïser, & rire, aussi-tost qu'on luy eust fait faire le signe de la Croix. Je m'estend volontiers sur ce sujet, ne doutant point que les bonnes ames ne prennent plaisir d'entendre toutes ces particularitez; dans les commencemens de ceste Eglise naissante, que pouuons nous raconter sinon les begayemens de nos enfans spirituels? Nous auons vne petite fille entre autres nōmee Marie *Aoesi* 81, qui n'a point sa pareille; vous diriez que tout son contentement soit de faire le signe de la Croix, & de dire son *Pater* & *Aue*, à peine auons nous mis le pied dans sa Cabane, qu'elle quitte tout pour prier Dieu. Quand nous assemblons les enfans pour la priere ou pour le Catechisme, elle se trouue tousiours des premieres, & y accourt plus gayement que plusieurs ne feroient au ieu; elle ne bouge de chez nous, & ne se lasse point de faire le signe de la Croix, & de dire & redire cinquante fois le iour le *Pater* & *Aue*; elle le fait faire aux autres, & vn de nos

François estant arriué de nouveau ; pour tout compliment, elle luy prist la main, & luy fit faire le signe de la Croix. Souuent elle se trouue dans la campagne quand nos Peres y recitent leur Office, elle se tient dans le chemin, & presque autant de fois qu'ils se retournent, elle se met à faire le signe de la Croix, & à prier Dieu à haute voix.

Vne autre petite nommee Catherine, auoit fait souuent la difficile à se faire instruire, & en suite n'auoit point esté recompensee comme les autres : quelques iours apres vne sienne compagne l'amena à vn des nostres, luy faisant accroire qu'elle estoit toute disposee à dire; mais quand ce fut au fait & au prendre, elle fit à l'ordinaire ; alors ceste petite qui l'auoit amenee se mist en humeur, & employa toute sa petite rhetorique naturelle pour luy déserrer les levres, & la faire parler, tantost vsant de menaces, tantost luy faisant esperer quelque recompense de moy, si elle disoit bien, & fit si bien qu'elle en vint à bout au grand contentement de celuy des nostres qui l'escoutoit.

Vn autre bien qu'apporte ceste pratique conforme à nostre Institut, est que les grâds mesmes demeurent par ce moyen instruits;

car le desir que les peres & meres ont que leurs enfans soient loüez & recompensez de quelque prix, fait qu'ils s'instruisent eux-mesmes, pour instruire leurs enfans; particulièrement beaucoup de grandes filles prennent plaisir à imiter les petites. Quand elles retournent du bois, souuent elles s'arrestent au premier de nos Peres qu'elles rencontrent, & luy disent *ta arrib&aienstan sen*, enseigne moy ie te prie, & quoy qu'elles soient bien chargees, elles ne sont point contentes qu'on ne leur ait fait dire le *Pater* & l'*Aue*. Quelquesfois mesmes elles nous preuiennent, & de si loin qu'elles aperçoient quelqu'un de nous autres, elles se mettent à dire ce qu'elles sçauent. Quelle consolation d'entendre retentir ces campagnes du nom de I E S V S, où le diable a esté, pour ainsi dire, adoré & reconnu pour Dieu par tant de siecles.

Ce mesme exercice fait que nous profitons beaucoup en l'usage & cognoissance de la langue, qui n'est pas vn petit fruit. Vniuersellement parlant ils loüent & approuuent la Religion Chrestienne, & blasment leurs meschantes coustumes; & quand sera-ce qu'ils les quitteront tout à fait? Quelques-vns nous disent, Pensez-vous

venir à bout de renuerfer le Pays, c'est ainsi qu'ils appellent le changement de leur vie Payenne & Barbare, en vne vie ciuile & Chrestienne? Nous respondons que nous ne sommes pas si presomptueux, mais que ce qui est impossible aux hommes, est non seulement possible, mais facile à Dieu. Voicy encor vn autre indice de leur bonne volonté pour la Foy. Monsieur de Champlain & Monsieur le General du Plessis Bochart, nous obligerent grandement l'année passée, exhortant les Hurons en plein conseil à embrasser la Religion Chrestienne, & leur disant que c'estoit là l'vnique moyen non seulement de estre vn iour véritablement heureux dans le Ciel, mais aussi de lier à l'auenir vne tres-estroite amitié avec les François, lesquels en ce faisant viendroient volontiers en leur Pays, se marieroient à leurs filles, leurs apprendroient diuers arts & mestiers, & les assisteroient contre leurs ennemis; & que s'ils vouloient amener quelques-vns de leurs enfans l'an prochain, qu'on les instruiroit à Kébec, que nos Peres en auroient vn grand soin; Et pour autant que les Capitaines du pays n'estoient pas là bas, ils leur dirent qu'ils tinssent conseil tous ensemble quand ils seroient

seroient de retour touchant les poinçts susdits, & qu'ils me rendissent les lettres dont il leur pleust m'honorer, par lesquelles ces Messieurs nous donnoient auis de ce qui auoit esté dit, afin que nous assistassions au Conseil des Hurons, & sçeussions nous preualoir de ce qu'ils auoient fait. Conformement à cela au mois d'Auril dernier ayant esté inuité à vne Assemblée ou Conseil, où estoient tous les Anciens & les Chefs de la Nation des Ours, pour delibérer sur leur grande feste des morts, ie pris l'occasion de leur représenter la lettre de ces Messieurs, & demander qu'ils delibérasent meurement ce qu'ils desiroient y répondre; Le leur dis que tous les hommes ayant l'ame immortelle alloient finalement apres ceste vie en l'vn de ces deux lieux, sçauoir en Paradis ou en Enfer, & ce pour vn iamaïs: mais que ces lieux estoient grandement differents, car le Paradis estoit vn lieu remply de toutes sortes de biens, & exempt de toutes sortes de maux; & l'Enfer estoit vn estat destitué de tout bien, & remply de toutes sortes de maux, que c'estoit vne fournaise tres-ardente au milieu de laquelle les damnez seroient à iamaïs tourmentez & brulez sans estre consom-

mez, qu'ils auifassent maintenant auquel de ces deux lieux ils desiroient vn iour aller pour vn iamais, & ce pendant qu'ils estoient encor en vie; car pour tous les defunts pour qui ils auoient fait, & alloient faire la feste, que c'estoit vne affaire decidee, que tous ayât ignoré Dieu, & outrepassé ses cōmandemens, auoient suiuy le chemin de l'Enfer, où ils estoient maintenant tourmentez de supplices qui ne se peuuent imaginer, & qu'il n'y auoit plus de remede. Que pour eux s'ils vouloient aller au Ciel nous leur enseignerions le chemin; & pour autant que toutes les affaires d'importance se font icy par presens, & que la Pourcelaine qui tient lieu d'or & d'argent en ce Pays, est toute puissante, ie presentay en ceste Assemblée vn collier de douze cens grains de Pourcelaine, leur disant, que c'estoit-là pour applanir les difficultez du chemin de Paradis; ce sont les termes dont ils ont coutume de se seruir quand ils font quelques presens pour venir à bout de quelque difficile entreprise. Alors tous opinans à leur tour, dirent qu'ils redoutoient ces feux ardens de l'Enfer, & qu'ils aymoient mieux prendre le chemin du Ciel: il y en eut neantmoins vn lequel ou serieusement, ou plu-

roft en gauffant dit , que cela alloit bien que tous vouluffent aller au Ciel, & estre bien-heureux, pour luy qu'il n'importoit pas quand il seroit brulé dedans l'Enfer. Je repartis que Dieu nous donnoit à tous l'option de l'un & de l'autre, mais qu'il ne scauoit pas quel estoit le feu d'Enfer, & que j'esperois qu'il changeroit de resolution quand il en seroit mieux informé.

Voila la disposition qu'ont les Hurons, & notamment la Nation des Ours à recevoir le Christianisme, à quoy servira grandement que nous auons desia baptisé beaucoup d'enfans; car, disent-ils, nous ne voulons pas abandonner nos enfans, nous desirons aller au Ciel avec eux. Tu peux iuger, disent ils, combien nous agreons tes discours, puis que nous-nous y trouuons volontiers, & sans mot dire, & que nous permettons que nos enfans soient baptisez. Il ne faut pas que ie m'oublie à ceste occasion de tesmoigner la satisfaction que nous donne Louys de sainte Foy; il est vray qu'il nous a autant edifiez & contentez dans le deuoir de Chrestien, qu'il y auoit manqué par le passé. A ce mois de Septembre il eut un desir de retourner pour hyuerner chez nous à Kébec, afin d'y rapprendre paisiblement

les bons enseignemens qu'il auoit eu autrefois de nos Peres en France, & se remettre parfaitement dans le train de la vertu & pieté Chrestienne. Nous approuuions fort ce dessein, veu mesmement qu'il eust mené avec luy quelque ieune homme de ses parens, qui eust pû estre instruit & baptisé là bas: mais quelque difficulté ayant trauerse ceste resolution, il se delibera de passer vne bonne partie de l'Hyuer avec nous, ce qu'il a fait avec beaucoup de contentement & de profit, tât de son costé que du nostre; car il s'est remis dans la hantise des Sacremens, & dans l'usage de la priere. A Noël il fit vne fort bonne Confession generale depuis son Baptisme: d'autre part en nos Catechismes & instructions que nous faisons aux Sauuages il nous seruoit de Truchement, & nous a traduit plusieurs choses en langue Huronne, où nous admirions la facilité qu'il auoit à entendre nostre langue, & à comprendre & expliquer les mysteres les plus difficiles. Bref il tesmoigne que veritablement il a la crainte de Dieu.

Pour conclusion de ce chapitre nous esperons vous renuoyer les Peres Antoine Daniel, & Ambroise Dauot avec vne bande de braues petits Hurons, afin de donner

commencement au Seminaire, duquel on peut esperer avec raison de grands fruits pour la conuersion de ces Peuples. Que s'il y auoit à Kébec des Religieuses, ie croy qu'on vous pourroit aussi enuoyer de petites Seminaristes, il y a icy quantité de braues petites filles, lesquelles si elles estoient bien esleuees ne cederoient en rien à nostre ieunesse Françoisë. Ce nous est vn grand creue-cœur de voir ces petites innocentes fouïller incontinent la pureté de leur corps & beauté de leur ame faute de bon exemple & bonne instruction; ie ne doute nullement que la diuine Bonté ne comble de grands biens, particulièrement ceux qu'elle inspirera de contribuer à la fondation de ces Seminaires, & à l'education de ces petites plantes de ceste Eglise naissante.

CHAPITRE II.

Contenant selon l'ordre des temps les autres choses remarquables aduenues pendant ceste année.

LA premiere chose est la secheresse de l'Esté passé laquelle a esté fort vniuer-

selle en tous ces Pays, autant que j'ay peu
appréendre tant des lettres de Kébec, comme
de diuers Sauvages reuenans des traittes
loingtains, tout estoit si sec & si aride qu'à
la moindre étincelle de feu les forests & les
campagnes estoient incontinent embra-
sées: d'où arriua que plusieurs Sauvages al-
lans par pays, & n'estans pas sur leur garde
eurent leurs Cabanes & viures bruslez,
comme aussi deux de nos hommes. Mais
pour ne parler que du Pays des Hurons, la
secheresse y fut tres-grande, car depuis
Pasques iusques a la my-Iuin il ne pleut
point, ou fort peu; rien ne profitoit, tout
deperissoit, de sorte qu'on apprehendoit
vne grande famine, & à bon droit; car tout
le terroir des Hurons & des lieux circon-
uoisins estans tout sablonneux, s'il est trois
iours sans estre arrousé des pluyes du Ciel,
tout commence à faner & à baisser la teste.
Dans ces apprehensions tout le Pays estoit
en alarme de la famine, veu mesmement
que le Printemps passé trois villages auoiēt
esté bruslez, qui sans cet accident eussent
pû seruir dans la necessité de greniers à tout
le Pays. Tous crioient à l'ayde, & implo-
roient à leur ordinaire le secours des Sor-
ciers ou *Arendioyane*, qui se font icy adorer,

promettans qu'ils destourneroyent les malheurs dont le Ciel les menace. Ces abuseurs firent iouïr tous les ressorts que les songes, & leur ceruelle creuse leur peut suggerer, afin de faire pleuvoir, mais en vain, le Ciel estoit d'airain à leurs sottises. Il y eut vn de ces Sorciers nommé *Tehorenhaegnon* plus fameux que les autres, qui promist merueilles, pourueu que tout le Pays luy fist vn present de la valeur de dix haches, sans conter vne infinité de festins: mais ces efforts furent en vain, il auoit beau songer, festiner & danfer, il n'en tomboit pas vne goutte d'eau, de sorte qu'il cōfessoit qu'il n'en pouuoit venir à bout, & asseuroit que les bleds ne meuriroient point; mais le mal estoit pour nous, ou plustost le bon-heur, qu'il disoit qu'il estoit empesché de faire pleuvoir par vne Croix qui est vis à vis de nostre porte, & que la maison des François estoit vne maison de demons, ou de gens méfaisans qui estoïent venus en leur Pays afin de les faire mourir. Quelques-vns encherissans là dessus disoient que parauanture nous auions des ressentimens de la mort d'Estienne Bruslé, & que nous voulions tirer vengeance de tout le Pays pour la mort d'vne seule per-

sonne. D'autres adioustoient que les Algonquins leur auoient dit que les François ne venoient icy que pour les faire mourir, & que d'eux estoit prouenuë la contagion de l'année passée. En suite de ces discours on nous disoit que nous abatissions la Croix, & que si les bleds ne meurissoient pas, on nous pourroit bien assommer ainsi comme on fait icy les Sorciers, & autres gens pernicieux. Quelques-vns, à nostre grand regret & creue-cœur, disoient qu'ils abbattroient la Croix, & vinrent iusques à ce point, que des ieunes gens en ayans fait vne autre, & l'ayans plantée sur le faiste d'vne Cabane, se mirent à tirer à l'encontre, comme au blanc; avec leurs arcs & leurs fleches; mais nostre Seigneur ne permist pas qu'ils la frapassent d'vn seul coup. D'autres estoient d'autant plus méchans qu'ils estoient desia mieux informez de la cognoissance d'vn Dieu Createur & Gouverneur de toutes choses, car ils accusoient sa Bonté & Prouidence avec d'horribles blasphemes. Il eust fallu estre de bronze pour n'estre pas irrité de ces insolences. Ce qui nous touchoit dauantage estoit la misere de ce pauvre Peuple, son aueuglement, & sur tout l'iniure qu'on fai-

foit à Dieu le quittant pour des Sorciers : car pour la mort ie croy que tous eussent esté tres aises de la subir pour la defense de la Croix. Nous assemblasmes donc en nostre Cabane les hommes & les femmes de nostre village , attendu particulierement qu'eux seuls n'auoient point eu recours aux Sorciers , ains nous demandoiét continuellement que nous fissions pleuuoir. Ils ont ceste pensee que rien ne nous est impossible: le leur dis que ny nous, ny aucun homme ne dispoit de la pluye, ou du beau temps; que celuy qui a fait le Ciel & la terre en estoit seul le maistre , & la distribuoit selon son bon plaisir; que c'estoit à luy à qui il falloit auoir recours ; que la Croix que nous auions plantee n'empeschoit point la pluye, veu que depuis que nous l'auions erigee il auoit pleu & tonné par plusieurs fois; mais que parauanture Dieu estoit fâché de ce qu'ils en parloient mal, & de ce qu'ils recouroient à de meschans *Arendioane*, lesquels ou n'auoient point de pouuoir, ou bien peut-estre causoient eux-mesmes les secheresses par les hantises & pactes qu'ils auoient avec le diable ; & qu'au reste tout ce qu'ils en faisoient n'estoit que pour auoir des presens ; que s'ils y pouuoient

quelque chose, qu'ils fissent d'oc plouuoir. Partant que s'ils vouloient obtenir ce qu'ils desiroient, ie leur dis qu'ils s'adressassent à celuy qui a tout fait, & qui est seul Auteur de tous biens, duquel nous leur auions tant parlé, & que nous leur enseignerions la façon de le prier. Ceste Nation est fort docile, & sous la consideration des biens temporels vous les flechissez où vous voulez. Ils me respondirent tous, qu'ils n'adioustoient point foy à leurs deuins, & que c'estoient des abuseurs, qu'ils ne vouloient point d'autre Dieu que celuy que nous leur enseignions, & qu'ils feroient ce que nous leur dirions. Je leur dis donc qu'ils deuoient detester leurs pechez, & se resoudre à bon escient à seruir ce Dieu que nous leur annoncions, & que d'oresnauant nous ferions tous les iours vne Procession pour implorer son ayde, que c'estoit ainsi que faisoient tous les Chrestiens; qu'ils fussent constans & perseuerans, ne perdant pas courage s'ils n'estoient incontinent exaucez; nous adioustasmes à cela vn vœu de neuf Messes en l'honneur du glorieux Espoux de nostre Dame Protecteur des Hurons; nous exposasmes aussi le S. Sacremēt à l'occasion de sa Feste qui arriua en ce temps-là.

Or il auint iustement que la neufuaine estât accomplie, qui fut le treiziesme Iuin, nous ne peusmes paracheuer la Procession sans pluye, qui suiuit fort abondante, & dura à diuerses reprises l'espace de plus d'un mois avec vn grand amandement & accroissement des fruiçts de la terre : & d'autant que, comme i'ay dit, ces terres sablonneuses demanderoient quasi des pluyes de deux iours l'un, vne autre sechereffe estant suruenue depuis la my-Iuillet iusques à la fin du mois, nous entreprismes vne autre neufuaine en l'honneur de nostre B. Pere S. Ignace, par les prieres duquel nous eusmes dès le lendemain de la neufuaine commencée, & du depuis, telle abondance de pluyes qu'elles firent parfaictement espier les bleds, & les amenerent à maturité, de sorte qu'il y a eu ceste année autant de bled que de long temps.

Or ces pluyes ont fait deux biens; l'un en ce qu'elles ont accru les fruiçts de la terre, & l'autre en ce qu'elles ont étouffé toutes les mauuaises opinions & volontez conceuës contre Dieu, contre la Croix; & contre nous; car tous les Sauvages de nostre cognoissance, & notamment de nostre village, sont venus expressément nous trou-

uer pour nous dire qu'en effet Dieu estoit bon, & que nous estions aussi bons, & qu'à l'auenir ils vouloient seruir Dieu, adioustant mille pouilles à l'encontre de leurs *Arendiosane*, ou deuins. A Dieu soit pour iamais la gloire de tout; il permet la secheresse des terres, pour arrouser les cœurs de ses benedictions.

L'année 1628. que les Anglois defirent la flotte de la Compagnie de la Nouvelle France, dont la perte a esté la damnation de plusieurs Canadois, & le retardement de la conuersion de quelques'autres, cōme il est à croire, il m'arriua en ce pays vne histoire quasi pareille à la precedente, laquelle à raisõ de la conformité ie pense estre bõ de raconter icy. La secheresse estoit extraordinaire par tout, mais singuliereinent en nostre village, & aux environs. Certes ie m'estonnois de voir quelquesfois l'air tout chargé de nuées ailleurs, & ouyr bruire les tonnerres, & au contraire en nos quartiers le Ciel y estre tres pur, tres serain, & très ardent. Il sembloit mesme que les nuées se diuisoient à l'abord de nostre contrée; Ce mesme suppost du diable, que i'ay nommé cy: deuant *Tehorenhægnon*, estant prié de faire plouuoir, respondit qu'il ne le pouuoit

pas faire, & que le tonnerre qu'ils feignent estre vn oyseau, auoit peur de la Croix qui estoit deuant la maison des François, & que ceste couleur rouge dont elle estoit peinte, estoit comme vn feu ardent & flamboyant qui diuisoit les nuées en deux, quand elles venoient à passer par dessus.

Les Capitaines du village ayant entendu ces nouvelles me firent appeller, & me dirent; Mon nepueu, voila ce que dit vn tel, que responds-tu à cela? nous sommes perdus, car les bleds ne meuriront point. Si au moins nous mourrions par la main & les armes de nos ennemis, qui sont prests de venir fondre sur nous, encor à la bonne heure, nous ne languirions pas, mais si estans eschapez de leur fureur, nous tombons dās la famine, c'est aller de mal en pis, qu'en pense-tu? tu ne voudrois pas estre cause de nostre mort? & puis il t'importe autant qu'à nous: nous serions d'auis que tu abbatisse ceste Croix, & que tu la cachasse pour vn temps ou dedans ta Cabane, ou bien dans le lac, afin que le tonnerre & les nuées ne la voyent plus, & qu'ils n'en ayent plus de peur, & puis apres la moisson tu la replanteras. A cela ie respondis, Pour moy iamais ie n'abattray, ny ne cacheray la Croix

où est mort celuy qui est la cause de tous nos biens. Pour vous si vous la voulez abbatre, auisez-y ie ne pourray pas vous en empescher, mais prenez garde qu'en l'abbarant vous n'irritiez Dieu, & que vous n'accroissiez vostre misere. Croyez-vous à cet abuseur; il ne sçait ce qu'il dit, il y a plus d'vn an que ceste Croix a esté plantée, voyez combien de fois il a pleu icy du depuis: c'est vn ignorant de dire que le tonnerre craint; ce n'est pas vn animal, mais vne exhalaison seiche & embrasée, qui estant enfermée court ça & là pour sortir; & puis que craint le tonnerre? ceste couleur rouge de la Croix? ostez donc aussi vous mesmes toutes ces figures & peintures rouges qui sont sur vos Cabanes. A cela ils ne sçauoient que me repartir, ils s'entre-regardoient, & disoient, il dit vray, il se faut bien garder de toucher à ceste Croix; & cependant, adioustoient-ils, *Tehorenhægnon* dit cela. Il me vint vne pensée, Puis, disie, que *Tehorenhægnon* dit que le tonnerre apprehende ceste couleur de la Croix, si vous voulez nous la peindrons d'vne autre couleur, de blanc ou de noir, ou en quelqu'autre façon; & si incontinent apres il vient à plouuoir, vous croirez que *Tehorenhægnõ* a

dit vray, sinon que c'est vn imposteur. C'est fort bien auisé, dirent-ils, ainsi le faut-il faire. On peint donc la Croix de blanc, mais vn, deux, trois & quatre iours se passent qu'il ne plouuoit non plus qu'auparavant; & cependant tous ceux qui voyoient la Croix se faschoient contre ce Sorcier, qui auoit esté la cause de la défigurer de la sorte. Sur cela i'allay trouuer les Anciens; Et bien a-il pleu dauantage qu'auparavant? Estes vous contens? Ouy, dirent-ils, nous voyõs bien que *Tehorenhægnon* n'est qu'un abuseur: mais dis nous toy, qu'est-ce que nous ferons, & nous t'obeyrons. Alors nostre Seigneur m'inspira de les instruire du mystere de la Croix, & de l'honneur que par tout on luy rendoit, & de leur dire que i'estois d'auis qu'ils vinssent tous en corps, hommes & femmes adorer la Croix, pour reparer l'honneur d'icelle: & d'autant qu'il s'agissoit de faire croistre les bleds, qu'ils apportassent chacun vn plat de bled pour en faire offrande à nostre Seigneur, & que ce qu'ils donneroient fust puis apres distribué aux pauures du village. L'heure est donnée au lendemain; Ils ne l'attendent pas, mais la preuiennent: nous entourons la Croix repeinte de ses premieres couleurs,

sur laquelle i'auois mis vn Crucifix; Nous faisons quelque priere; puis i'adoray & bai-
say la Croix pour leur monstrier comme ils
deuoient faire, ils me suiuirent les vns apres
les autres apostrophants nostre Seigneur
crucifié par des prieres que la Rhetorique
naturelle, & la necessité du temps leur sug-
geroit. Certes leur feruente simplicité me
donnoit de la deuotion; bref ils firent si
bien que dès la mesme iournée Dieu leur
donna de la pluye, & enfin vne tres heu-
reuse recolte, avec vne tres-grande admi-
ration de la Puissance diuine.

Pour conclusion de ces deux histoires, ie
diray que ces Peuples sont grands admira-
teurs, & font estat des personnes qui ont
quelque chose de releué par dessus le com-
mun; à ceste occasion ils les appellent, *oki*
du mesme nom qu'ils donnent aux demôs:
Partants'il y auoit icy quelqu'un doué du
don de miracles, ainsi qu'estoient les pre-
miers qui ont annoncé l'Euangile au mon-
de, il conuertiroit à mon aduis sans difficul-
té, tous ces Barbares; mais Dieu depart tel-
les faueurs, quand, à qui, & comment il luy
plaist, & parauanture veut-il que nous attē-
dions la recolte des ames avec patience &
perseuerance. Aussi certes ne se portent-ils
encore

encore à leur deuoir que par vn respect temporel, sur lequel on pourroit bien leur faire ce reproche de l'Euangile ; *Amen, amen dico vobis, queritis me, non quia vidistis signa, sed quia manducastis ex panibus, & saturati estis.*

Nous auons eu ceste année deux alarmes, dont enfin, Dieu mercy, il ne nous est resté que la peur; ç'a esté sur l'apprehension des ennemis. La premiere, qui auoit quelque apparence, fut l'Esté passé, & dura tout le mois de Iuin; c'est vn des temps des plus propres à semblables espouuantes, d'autant que pour lors le Pays est desnüé des hommes, qui vont en traitte qui d'vn costé, qui d'vn autre. L'autre a esté cet Hyuer, & s'est trouuée faulſe; en l'vne & en l'autre on la nous donnoit bien verte assez souuent, tant de iour que de nuit; les femmes & les enfans commençoient à plier bagage sur le rapport des crieurs; ce sont icy nos espions. La fuite est aucunement tolerable en Esté, car on se peut échaper en quelque Isle, ou cacher dans l'obscurité de quelque épaisse forest; mais en Hyuer quand les glaces seruent de pont pour aller fureter les Isles, & que la cheute des fueilles a éclaircy les forests, vous ne sçauriez

où vous retirer; puis on descouure incontinent les vestiges sur la neige; ioinct qu'il fait bien froid en Hyuer pour coucher long temps à l'enseigne de la Lune. Il y a quelques villages assez bien fortifiez, où on pourroit demeurer, & attendre le siege & l'assaut, ceux qui peuuent s'y retirent, les autres gagnent au pied, ce qui est le plus ordinaire; car le petit nombre d'hommes, le manquement d'armes, le grand nombre d'ennemis, leur font redouter la foiblesse de leurs forts, il n'y a que les vieilles gens qui pour ne pouuoir aller attendent de pied coy la mort dans leurs Cabanes. Voilà où nous en sommes d'ordinaire. Cet Hyuer nous fusmes sur le poinct de fuyr, mais où cacher nos petites commoditez? car les Hurons en sont aussi frians que les Iroquois. D'ailleurs neantmoins ces espouuantes n'ont pas esté inutiles; car outre les prieres & les vœux que nous auons faits pour destourner les fleaux; outre le soin que chacun apportoit pour se disposer à la mort, ou à l'esclauage, & outre que de là nous prenions occasion d'instruire les Sauvages du secours qu'ils doiuent attendre de Dieu; nous nous sommes rendus aimables, recommandables, & vtiles à tout le

Pays, tant en leur donnant des fets de fleches, comme en nous disposant de les aller secourir dans leurs forts selon nostre pouuoir. En effect nous auions quatre de nos François munis de bonnes arquebuses, qui estoient tous prests de coustit au premier village où se fust donné l'assaut, & moy i'estois resolu de les aller accompagner pour les assister spirituellement; & pour prendre les autres occasions qui se fussent présentées d'auancer la gloire de Dieu. De là ie vous laisse à penser si nous auons besoin du secours d'enhaut, & que ceux qui viuent en repos & en assurance, le nous obtiennent par leurs prieres; c'est ce que nous leur demandons humblement.

Les Hurons nous sont demeurez fort affectionnez de la promptitude que nous leur auons monstrée à les assister. Nous leur auons dit aussi que d'oresnauant ils fissent leurs forts quarréz, & tirassent leurs pieux en ligne droicte, & qu'au moyen de quatre petites tourelles aux quatre coings, quatre François pourroient facilement avec leurs arquebuses ou mousquets conseruer & defendre tout vn village. Ils ont fort gousté cet aduis, & ont desia commencé à le practiquer à la Rochelle, où il sou-

36 *Relation de la Nouu. France,*
haittent passionnément auoir des nostres.
Dieu se sert de tout pour donner entrée
aux porteurs de l'Euangile.

L'Esté est icy vne saison fort incommode pour instruire les Sauuages; les traittes & les champs emmenent tout hommes, femmes & enfans, il ne demeure quasi personne dans les villages; voicy comme nous passasmes le dernier.

En premier lieu nous nous recueillismes tous par les exercices spirituels à la façon de nostre Compagnie. Nous en auons d'autant plus besoin, que l'excellence de nos fonctions requiert plus d'vnion avec Dieu; & que nous sommes contraints de viure continuellement dans le tracas; c'est ce qui nous fait souuent recognoistre qu'il faut que ceux qui viennent icy y apportent vn bon fonds de vertu, s'ils veulét y en cueillir les fruiçts. Apres nos exercices nous fismes vn memorial confus des mots que nous auions remarquez depuis nostre arriuée, & puis nous esbauchasmes vn Dictionnaire de la langue des Hurons, qui sera tres-profitable. On y verra les diuerses significations, on y recognoistra aysément la difference des mots par ensemble, qui ne consiste quelquesfois qu'en vne seule lettre, ou mes-

me en vn accent. Finalement nous-nous occupasmes à reformer, ou plurost à ranger vne Grammaire. Je crains qu'il ne nous faille faire souuent de semblables reformes, car tous les iours nous allons descouurans de nouveaux secrets en ceste science; ce qui nous empesche d'enuoyer rien à imprimer pour le present. Nous en sçauons, graces à Dieu, tantost suffisamment, tant pour entendre que pour estre entendus, mais non encor pour mettre au iour. C'est à la verité vne chose bien laborieuse de vouloir comprendre de tous poincts vne langue estrangere, tres abondante, & autant differente de nos langues Europeanes qu'est le Ciel de la terre, & ce sans maïstre & sans liures. Je n'en dis pas dauantage, parce que i'en fais vn Chapitre plus bas. Nous y trauaillons tous avec ferueur; c'est vne de nos plus ordinaires occupations, il n'y en a point qui ne iargonne desia, & ne se fasse entendre, les Peres nouvellement venus aussi bien que les anciens; i'espere en particulier que le P. Mercier y fera bien-tost maïstre.

Le neufiesme d'Aouust arriua de Kébec vn de nos hommes, deux mois & douze iours apres son embarquement d'iey, Dieu

ſçait avec quel contentement nous l'écou-
 tasmes ſur l'eſtat de tous les François de
 Kébec, & des trois Riuieres, que le bruit
 nous auoit dépeints comme tous morts de
 la contagion. Nous fuſmes auſſi tres-aiſes
 d'entendre l'heureuſe arriuée des cinq
 vaiſſeaux de Meſſieurs de la Compagnie,
 commandez par Monsieur le General du
 Pleſſis Bochart, qu'on nous faiſoit croire
 s'eſtre perdus dans les glaces. Noſtre ioye
 fut vn peu rabatuë par la crainte qu'on
 auoit qu'il ne fuſt arriué quelque accident
 au Capitaine Bontan; mais on nous a rele-
 uez de ceſte apprehenſion.

Le treizieme du mois d'Aouſt le P. Mer-
 cier arriua, & le P. Pijart le dix-ſept. Le P.
 Mercier s'eſtant tres-bien porté depuis la
 France, fut ſaiſi d'vne petite fièvre vn iour
 ou deux auant ſon arriuée aux Hurons,
 mais dès le lendemain qu'il fut arriué, il en
 fut quitte pour vne legere émotion, qui
 fut ſuiuie d'vne parfaite ſanté. C'eſt vne
 benediſtion du Ciel, ce ſemble, que ce
 nous eſt aſſez d'eſtre aux Hurons pour
 nous bien porter. Au reſte tous les Peres
 ont eſté fort doucement conduits, ils n'ont
 ny ramé, ny porté, ſinon leurs petites har-
 des; mais plutotſt ont eſté honorez, & por-

tez eux-mesmes aux endroits fascheux & difficiles: & partant qu'aucun n'apprehende les difficultez qu'il y a à monter icy, pour auoir leu nostre Relation de l'an passé; les commencemens sont tousiours difficiles, & puis les causes de nos peines estoient extraordinaires; & enfin ie croy que mes pechez qui demandoient cela pour moy, redondèrent encor sur les autres; mais plaise à Dieu que nous ayons épuisé le calice des amertumes iusques à la derniere goutte; quoy que nul ne deuroit perdre courage quand les travaux seroient tousiours égaux; nostre Seigneur en a bien enduré dauantage pour le salut des ames. Nostre petit bagage nous a esté aussi apporté tres-fidelement, & assez bien conserué; vous ne sçauriez croire le bien qu'ont fait les pois, le pain, & le sagamité que vous distribuastes l'an passé à nos Hurons, & le bon visage que vous leur monstrâtes. Ce bon traictement vous a gagné, & à nous aussi, leurs cœurs; nous n'allons en aucun lieu qu'on ne nous dise, que nos Freres de Kébec sont tres-courtois & tres-liberaux: Toutes ces choses nous disposent ces Peuples à receuoir la semence de l'Euangile, car l'affectiō qu'ils nous portent leur rend croyable ce que nous leur disons.

Sur l'Eclypse de Lune du vingt-septiesme d'Aoust, nos Barbares s'attendoient à vne grande défaite des leurs, parce qu'elle parut sur le Pays ennemy, qui est à leur égard au Su-est; car si elle paroist en Orient, c'est à leur cōpte que la Lune est malade, ou qu'elle a receu quelque desplaisir; iusques à nous inuiter, ie ne sçay si c'estoit en riant, de tirer contre le Ciel, pour la deliurer du danger, nous assureans que c'estoit leur coustume d'y décocher plusieurs fleches à cet effect. Il est vray qu'ils crient tous tant qu'ils peuuent en ces occasions, & font des imprecations à leurs ennemis, disans, que telle & telle Nation perisse. I'estois pour lors en vn autre village, où demouroit ce fameux Sorcier, dont i'ay desia parlé, *Tehoren-haegnon*; il fit festin, ce dit-on, pour destourner les mal-heurs de ceste Eclypse.

Le vingtiesme Octobre mourut dans son infidelité vn vieillard de nostre village, dont la fin estonna plusieurs, & leur laissa de bons desirs de se conuertir; il semble que nostre Seigneur luy auoit communiqué depuis vn an plusieurs bons mouuements, il assistoit volontiers à toutes nos Assemblées, escoutant nos instructions; c'estoit le premier à faire le signe de la Croix:

mais apres il tafchoit d'accorder nostre creance avec leurs superstitions & refue-ries, & difoit qu'il vouloit aller avec fes Anceftres. Quelque fonge sembloit l'auoir difposé au biẽ; mais comme il ay moit à faire bonne chere, & à dire le mot, Dieu le cha-ftia. Estant malade pour la derniere fois; il fit fon *Athataion*, ou feftin d'adieu, en vne grande Affemblée, où il se traicta des mieux à leur façon; renouuellant ces ca-resses à chaque fyncope qui luy furuenoit. Nous l'allafmes voir, & ce fut à nous inui-ter d'autant, nous menaçant que fi nous ne luy faisons raifon de chanter à nostre mo-de, il renuerferoit tout apres fa mort dans nostre Cabane, & mefme l'emporterait. Vn iour il nous demãda le Baptesme, mais com-me il s'ẽbloit se remettre, nous-nous d'ẽfiaf-mes de fon humeur. Sur le foir y estans re-tournez il dormoit. A peine estions nous hors de fa Cabane qu'il expira, & Dieu ne permit pas que ce qu'il auoit mefprisẽ pen-dant la vie, luy fust accordé à la mort. *Iudicia Dei abyssus multa.*

Le vingtiesme de Septembre le pere de Louys de faincte Foy nous vint visiter en nostre Cabane, & nous dire la volonte qu'il auoit luy & toute fa famille de se faire bap-ti

42 *Relation de la Nouu. France,*
ser, poussé à cela, disoit-il, entre autres motifs, parce que en leur défaite par les Iroquois Dieuluy auoit conserué extraordinairement la vie.

Le quatriesme d'Octobre nous partismes pour aller instruire ceste maison, & considerer plus exactement la disposition qu'ils auoient à la Foy. En chemin nous baptisames deux malades, que nous croyons estre maintenant dans le Ciel; nous demeurasmes sept iours en nostre voyage, pendant lequel nous instruisimes toute ceste famille de tous les poincts importants de la Religion Chrestienne. Louys nous seruoit en cela de truchement; il possede fort bien nos mysteres, & les explique avec affection. Tous approuuoient & goustoient grandement les veritez Chrestiennes, & tant s'en faut qu'ils iugeassent aucun des commandemens de Dieu difficiles, que mesmes ils les trouuoient faciles. La continence coniugale, & l'indissolubilité du mariage, leur sembloit deuoir plus empescher le progres de l'Euangile; & en effect ce nous sera entre autres vne pierre d'achoppement. Cependant ils disoient qu'eu égard à vne vie eternellement heureuse, ou eternellement malheureuse, rien

ne deuoit sembler difficile. Et puis, disoit le pere de Louys, si vous disiez qu'il fallust passer les deux, les trois, & plusieurs iours sans manger, on y pourroit trouuer de la peine; mais en tout le reste il n'y en a point. Il disoit que les François qui auoient esté icy, ne leur auoient iamais parlé de Dieu, mais s'estoient eux-mesmes adonnez comme eux à courir & folastres avec les femmes. Au reste il disoit au P. Pijart qui estoit avec moy, qu'il apprist promptement la langue, afin d'aller demeurer à leur village, & y estre le Superieur d'une maison.

En ceste visite ie remarquay deux ou trois choses. Le pere de Louys entendant qu'il falloit apprendre le signe de la Croix, le *Pater*, l'*Aue*, & le Symbole des Apôtres, dit que tout cela estoit peu, & qu'il n'auroit gueres d'esprit s'il ne pouuoit l'apprendre; qu'estant allé en diuerses Nations on luy auoit commis quelquesfois plus de vingt sortes d'affaires, & qu'au retour il les auoit toutes rapportées tres-fidelement, & partant qu'il auroit bien-tost appris & retenu ce peu que nous luy imposions; cependant ce bel esprit trouua fort à apprendre le signe de la Croix. C'est merueille combien les hommes sont prompts

44 *Relation de la Nouu. France,*
& éueillez aux affaires du monde, estans he-
betez en celles de Dieu.

J'eus du plaisir à oïr Louys expliquant nos Mysteres à ses parens, il le faisoit avec grace, & monstroït qu'il les comprenoit & possèdoit tres-bien; Ah que ie souhaitte-
rois parler en Huron aussi bien que luy, car il est vray qu'en comparaison ie ne fais que begayer, & cependant la façon de dire donne toute vne autre face. Comme j'eus mis en auant l'embrasement des cinq villes abominables, & la preservation de Loth & de sa famille, pour monstrier comme Dieu chastie seuerement dès ceste vie les meschans & les vilains, & comme il sauue les bons, Louys en tira ceste consequence pour ses parents, que s'ils seruoient fidelement Dieu, leur Cabane ne bruleroit pas, quand bien tout le village seroit embrasé.

Parauanture trouuera-on ces choses trop basses pour estre escrites; mais quoy? *Cùm eram paruulus, loquebar vt paruulus, sapiebam vt paruulus; cùm autem factus ero vir, euacuabo que erant paruuli.* Quand ceste Eglise sera creuë, elle produira d'autres fruits, on escrira peut-estre vn iour les grandes aumosnes, les ieunes, les mortifications, la patiëce admirable, voire les martyres des Hu-

rons Chrestiens: Maintenant qu'ils ne sont encor qu'au berceau, on ne doit attendre que des begayemens d'enfans; & partant ie continueray dans le recit de ces petites choses; qui seront, Dieu aydant, la semence de plus grandes.

Exposant aux parens de Louys le commandement de ne point desrober, & disant qu'en France on faisoit mourir les larrons, son pere demanda si deuenant Capitaine il les feroit aussi mourir? Et Louys luy repartit, que le Pays seroit bien tost dépeuplé, car il faudroit tout tuer; vn Huron & vn larron estant presque la mesme chose. Tandis que nous estions icy nous fismes observer le premier Vendredy & ie premier Samedy qui ayt esté iamais obserué par les Hurons. Dés le Ieudy ils porterent ailleurs le reste de leur sagamité, & de leur viande, & le Vendredy & Samedy ayans esté inuitez au festin, ils disoient que si on leur donnoit de la viande ils la garderoient pour le Dimanche; & de fait nous auons veu vne fois en nostre village le pere de Louys refuser en vn festin le Vendredy, vn morceau de chair qu'on luy presentoit, ne faisant pas neantmoins de scrupule de manger du sagamité où on l'auoit cuit. Ce nou-

ueau profélyte n'en sçauoit pas dauantage. Nous les laissâmes en bonne disposition & bonne volonté, & ce fut tout; le fruiçt n'est pas encor meür.

Le quinziésime d'Octobre nous allâmes au village d'*Senrio* visiter quelques malades, où nostre Seigneur nous ayda par le moyen d'une ieune fille de nostre village qui s'y trouua, & des-abusa si à propos vne pauvre femme malade, sur la crainte qu'elle auoit que le Bâptésme ne luy aduançast ses iours, qu'elle se rendit enfin, & vne autre avec elle.

Le premier de Nouembre voyant vne femme grosse aux abois de la mort, nous fîmes vn vœu à saint Ioseph, au cas qu'elle guerist, & que l'enfant fust baptisé, aussi tost elle commença à se bien porter, & quelque temps apres accoucha d'une fille, laquelle par le Bâptésme a esté mise au rang des enfans de Dieu.

Le huiétiésime de Decembre nous célébrâmes avec toute la solemnité possible, la Feste de l'immaculée Conception de la Vierge, & vouâmes de dire chacun vne Messe tous les mois de l'année en l'honneur de ce mesme saint Mystere, avec les autres particularitez que vostre R. nous

auoit prescrites. Nous croyons que la Bienheureuse Vierge a eü pour agreables nos petites deuotions, car dés la mesme iournée nous baptisâmes trois petites filles, dont l'vne nommée Marie de la Conception est ceste petite qui est si feruente à apprendre, dont nous auons parlé cy-dessus, & deuant la fin du mois nous en eufmes baptisé vingt-huict; & du depuis nous y voyons vn notable changement, si bien que chaque mois nous en auons tousiours gagné bon nombre, en suite de ceste offrande.

Le iour de la Purification ayant assemblé tous les enfans Chrestiens parz le mieux qu'il se peüt, avec leurs parens; nous fîmes en leur presencè la benediction des cierges, puis ayant expliqué aux grands cõme à tel iour nostre Dame auoit offert son Fils au Temple au Pere Eternel, & qu'à son imitation ils deuoient aussi présenter leurs enfans au seruice de Dieu, & qu'en ce faisant Dieu en prendroit vn soin plus particulier, ils en furent tres-contens. C'est pourquoy prenant vn Crucifix en main ie prononçay en leur langue ceste Oraison.

Sus escoutez vous qui auez fait la terre, & vous
 Io fakhrihote de Sondechichiai, dinde
 qui Pere vous appelez, & vous son Fils
 esa d'Oistan ichiatsi, dinde de hoen
 qui vous appelez, & vous Esprit Sainct qui vous appel-
 ichiatsi, dinde de Esken d'oatatoecti ichiat-
 lez, sus escoutez car ce n'est pas chose
 de peu d'importance que
 si; Io fakhrihote, onekindé oeron d'icva-
 nous faisons, regardez ces assemblez
 kerha, atifacagnren cha ondikhucyaté
 enfans, desia ce sont tes creatures tous; parce que
 Atichiahà, onne atifatagan áyeti; aerhon
 on les a baptisez. Mais voicy que vne autrefois nous
 onatindecyacti. Caati onne yáto esátaan-
 te les presentons eux tous, nous te les abandonnons tous,
 cyas echa áyeti, áyeti esátonkhiens,
 c'est ce que pensent ce que voila assèm-
 ondayee echa yenderhay cha yendikhu-
 blées femmes, elles pensent maistre
 cyaté otindekhien, yenderhay ayandio
 qu'il soit de tous les enfans. Sus donc maintenant
 ayaton esa tichiaha. Io ichien nonhya
 prenez courage gardez-les, defendez-les. Qu'ils
 etsaon hatsacaratai, atfatanonstat. Enon-
 ne deuiennent point malades, qu'ils ne pechent
 che yatinonhyaké, enonché yatirihyan-
 iamais, destournez tout ce
 deráké, aonhyentsannenhan, ferrega esa
 qui est mal; que si la contagion nous attaque
 d'otechienti, din de ongnratarrié etseso-
 derechef, destourne-là aussi; que si la famine
 nachien, ferrega itondi; din de onrendich
 nous

nous attaque destourne-la aussi; que si la guer-
 esonachien, ferrega itondi; din de ysken-
 re nous assault destourne la aussi; que si
 raetac esonachien, ferrega itondi; din de
 le demon nous prouoque, c'est à dire le mauuais demō, &
 oki esoniatoata ondayee d'okiasti. chia
 les meschans qui par poison font mourir, destourne les
 daononcgaiessa d'oki asaoio, ferrega
 aussi. Finalement destourne tout ce qui est de mauuais.
 itondi. ocgetacyi ferrega eye d'orechienti.
 Iesus nostre Seigneur de Dieu Fils, c'est ce à quoy tu
 Iesus onandaerari Dieu hoen ondayee
 exhorteras ton Pere, car il ne te refuse
 achichetfaron de hiaistan, oncké tehia-
 point Et vous aussi Marie de Iesus la Mere qui
 nonstas. chia defa yarie Iesus ondye de
 estes Vierge, cela aussi dis. Ainsi
 chikhoncyan, ondayee itondi chihon. to
 soit-il.

hayagan.

Ceste Oraison entre autres leur aggtea,
 d'autant que nous demandions à Dieu qu'il
 les preseruaist de la contagion, de la famine,
 & de la guerre; ils n'y desirerent de plus
 que ces deux prieres, qu'ils ne fissent point
 naufrage, & ne se bruslassent point. *enon-*
che yati yareha, enonche yati ataté; cela y
 estant ils la iugerent accomplie. Dieu soit
 infiniment loüié, & la B. Vierge, car nous
 pouuons dire que de ce iour-là nous pris-
 mes possession de ceste petite ieunesse, qui

a continué depuis à s'assembler tous les Dimanches dans nostre Cabane pour prier Dieu. Il estoit bien raisonnable que puis qu'ils auoient commencé à naistre enfans de Dieu le iour de l'immaculée Conception de ceste sainte Vierge, ils commençassent aussi le iour de sa Purification à practiquer le deuoir de Chrestien, pour le continuer le reste de leur vie; c'est ce que nous esperons par l'entremise de ceste Mere de misericorde, qui nous fait assez paroistre que sans doute elle veut estre la Mere de ceste nouvelle Eglise.

Le vingt-vniesme de Mars vne femme qui auoit esté enuiron vingt-quatre heures en trauail d'enfant, accoucha heureusement, aussi tost qu'on luy eut appliqué vne Relique de N. B. P. S. Ignace; son fruit ne vesquit qu'autant qu'il fallut pour aller au Ciel par le Baptesme.

Le vingt-huictiesme de Mars François Marguerie qui estoit allé hyuerner avec les Sauvages de l'Isle, nous en amena quatre; Ce nous fut vne grande consolation de receuoir des visites Françoises en vne telle saison, & d'entendre des nouvelles de Kébec, & des trois Riuieres. Nous fusmes aussi surpris d'estonnement de voir qu'un ieune

homme comme luy aagé de vingt à vingt-deux ans, eust le courage de suiure les Sauvages sur les glaces, dans les neiges, & au trauers des forests quarante iours continus, & l'espace de quelques trois cens lieuës, portant, trainant & trouuillant autant & plus que pas vn de sa bande, car ces Barbares estans arriuez au giste luy faisoient faire leur chaudiere, tandis qu'ils se chauffoient & se repositoient; Il nous fait au reste vne belle leçon, car si pour contenter vn desir de voir, il a tant pris de peine, & deuoré tant de difficultez venant en vne saison si fascheuse, & par des chemins si étranges, certainement des personnes Religieuses poussées du sainct desir de gagner des ames à Dieu, ne doiuent nullement redouter l'aspreté des chemins, que la commodité des Canots, la saison plaisante del'Esté, & la compagnie des Sauvages assez secourables, rendent non seulement beaucoup moindre, mais aussi en quelque façon agreable; outre que Dieu a des consolations admirables pour ceux qui le craignent, mais beaucoup plus pour ceux qui l'ayment.

L'occasion de la venuë des Sauvages de l'Isle en ce pays des Hurons, estoit la mort

de vingt trois personnes que les Iroquois auoient massacrez nonobstāt la paix: Cette perfidie leur causoit vn grand desir de se venger. Ils auoient amassé quelques vingt-trois colliers de Pourcelaine afin de soufleuer les Hurons & les Algonquins à prendre les armes, & leur prester main forte, se promettant que nos François seroient de la partie, comme contre vn commun ennemy; Mais ny les Hurons ny les Algonquins n'y ont point voulu entendre, & ont refusé leurs presens; les Bissiriniens n'y ont non plus voulu entendre à cause des extorsions qu'ils souffrent desdits Sauvages de l'Isle en descendant à la traite; Pour les Hurons, ils ont couuert leurs refus de l'apprehension d'vne armée dont on les menaçoit en bref. Mais en effet ç'a esté pour ce que la Nation des Ours qui fait la moitié des Hurons, s'est piquée de ce que les Sauvages de l'Isle ne les inuitoient point comme les autres, ne leur faisants point part de leurs presens, au contraire defendant qu'on ne leur en parlât.

Cependant d'vn autre costé nous apprehendons que ce ne soient tous stratagèmes de Satan pour empescher la conuersion de ces Peuples, car ceux de l'Isle se voyans

éconduits s'en sont retournez fort mescontés tant des Hurons, que des Bissiriniens, & ont menacé qu'ils ne lairroient passer ny les vns, ny les autres pour aller aux François.

Le Borgne de l'Isle disoit aux Hurons en nostre presence, pour recommander le suiet de son Ambassade, que son corps estoit des haches, il vouloit dire, que la conseruation de sa personne, & de sa Nation, estoit la conseruation des haches, des chaudieres, & de toute la traite des François pour les Hurons; mesmes on dit, soit vray, soit faux, qu'il s'est vanté qu'il estoit maistre des François, & qu'il nous remeneroit à Kébec, & nous feroit repasser la mer à tous; ie dis qu'on le dit, & qu'on luy attribuë ces rodomontades, car nous ne les auons pas ouyes, au contraire ils se departirent d'avec nous avec toute sorte de satisfaction & de contentement.

Ils nous firent à la verité vn grand discours comme d'amis, qui tendoit, ou à nous faire quitter tout à fait le Pays des Hurons, ou au moins la Nation des Ours, comme la plus meschante de toutes, qui auoit massacré Estienne Bruslé, & le bon Pere Nicolas Récolet avec son compa-

gnon; & qui pour vn coup leur auoit autrefois assommé huit de leurs hommes; Et pour moy en particulier, en me flattant & me loüant, ils me dirent, que plustost que de risquer ma vie parmy vne Nation si perfide, ils me conseilloient de descendre à Kébec, au moins apres auoir passé icy encor vn an, pour sçauoir parfaitement la langue, que ie serois vn grand Capitaine, & qu'il n'y auroit que moy qui parleroit dans les conseils; C'est ainsi que ces braues conseillers nous donnoient des aduis, avec plusieurs & longs discours, pour monstrier l'amitié qu'ils auoient tousiours portée aux François par dessus toutes les Nations. Nous leur respondismes que nous n'estiõs pas venus en ces Pays pour seruir de truchement, ny sous esperance de nous y enrichir, ou de deuenir vn iour grands Capitaines; mais que nous auions abandonné nos parens, nos moyens, & toutes nos possessions, & auions trauersé la mer afin de leur venir enseigner la voye de salut, au peril de nos vies; qu'au reste nous taschions, & que nous tascherions de si bien nous cõporter, que les autres Nations auroient plus de suiet de nous aymer, que de nous mal-faire. Bref nous leur distmes qu'vn iour

quelqu'un des nostres pourroit demeurer en leur Pays pour les instruire, & qu'il y en auroit desia n'estoit leur vie errante; Ils tesmoignerent en estre fort contens, & acquiescerent à nos raisons: pour comble desquelles nous leur donnasmes vn Canot, avec quelques autres petits presens, dont ils demurerent tres-satisfaits, disans qu'ils estoient desia de retour en leur Pays, & firent mille remerciemens avec forces promesses de bien traiter les nostres quand ils passeront sur leurs terres. Nous taschons de nous concilier l'amitié de tous ces Peuples afin de les conquerir à Dieu.

La Semaine Sainte Louys de sainte Foy nous vint visiter, & fit ses Pasques avec nous pour se disposer à aller à la guerre avec vn sien oncle contre les Iroquois; il n'est pas encor de retour; on nous veut faire accroire qu'il est descendu à Kébec; ie m'en rapporte.

Le quatorziesme d'Auril le fils du Capitaine Aenons apres auoir perdu au ieu de pailles vne robe de Castor, & vn collier de quatre cens grains de Pourcelaine, eut vne telle apprehension de ses parens, que n'osant entrer dans la Cabane, il se desespera, & se pendit à vn arbre. C'estoit vn esprit

fort melancholique; dès cet Hyuer il auoit esté desia sur le point de se défaire soy-mesme, mais vne petite fille le prit sur le fait: comme on luy demandoit qui l'auoit porté à ceste meschante resolution, Je ne sçay, dit-il, mais il me semble que i'ay quelqu'vn dedans moy qui me dit continuellement, pends toy, pends toy. Le ieune porte iamais à rien de bon; en effect les Sauvages mesmes remarquent que c'est quasi l'unique cause des batteries & des meurtres.

Le huitiesme de May, estant allé à la Rochelle, vne femme qui venoit d'accoucher, me presenta son petit enfant à baptiser; comme il se portoit bien, & que nostre coustume est, sinon en cas de necessité de ne baptiser que dans nostre Cabane avec les ceremonies de l'Eglise, pour plus grand respect de ce Sacrement; ie fust tout prest de luy dire que ce seroit assez qu'elle nous l'apportast à la premiere commodité: neanmoins ie me senty inspiré de passer outre; & sans doute ce fut vne Prouidence toute particuliere, car peu de iours apres ses parens nous vinrent apporter la nouvelle de sa mort.

Le huitiesme de Iuin, le Capitaine des Naiz percez, ou de la Nation du Castor,

qui est à trois iournées de nous , vint nous demander quelqu'un de nos François pour aller avec eux passer l'Esté dans vn fort qu'ils ont fait , pour la crainte qu'ils ont des *Ageatfigaenrrhonou* , c'est à dire , des gens puants , qui ont rompu le traicté de paix, & ont tué deux des leurs, dont ils ont fait festin.

Le neufiesme aborda icy vn Sauvage mort sous les glaces. Tout le village y accourut, & rendit à ses parens les deuoirs accoustumez de si bonne grace, que parmy les presens mutuels l'intendance des ceremonies leur fut deferée en ceste occasion , le mort s'estant trouué n'estre point des leurs.

Le treiziesme du mesme mois nous eufmes nouvelle qu'une troupe de Hurons qui s'enalloient en guerre , & s'estoient cabanez à la portée d'un mousquet du dernier village, à vne iournée de nous , apres auoir passé pres de deux nuits à chanter & à manger, furent surpris d'un si profond sommeil, que l'ennemy suruenant en fendit la teste à douze sans resistance, le reste se sauua à la fuite.

J'eusse pû adiouster icy beaucoup de choses qui se sont passées ceste année, & dont nous auons esté tesmoins oculaires ; mais

58 *Relation de la Nouu. France,*
i'ay iugé plus à propos de les reseruer à la se-
conde partie de ceste Relation ; l'espere
que i'éuiteray par ce moyen plus aysément
la confusion , & contenteray à mon aduis
dauantage tous ceux qui sont curieux de
sçauoir les mœurs & les coustumes de ces
Peuples.

CHAPITRE III.

*Aduertissement d'importance pour ceux
qu'il plairroit à Dieu d'appeller en la
Nouvelle France , & principalement
au Pays des Hurons.*

Nous auons appris que le salut de tant
d'ames innocentes lauées , & blan-
chies dans le Sang du Fils de Dieu, touche
bien sensiblement le cœur de plusieurs , & y
allume de nouueaux desirs de quitter l'an-
cienne France , pour se transporter en la
Nouvelle. Dieu soit beny à iamais qui nous
fait paroistre par là qu'il a enfin ouuert à
ces Peuples les entrailles de son infinie mi-
sericorde. Je ne suis pas pour refroidir ceste
generouse resolution ; helas ce sont ces

cœurs selon le cœur de Dieu que nous attendons; mais ie desire seulement leur donner vn mot d'aduis.

Il est vray que *fortis ut mors dilectio*, l'amour de Dieu a la force de faire ce que fait la mort, c'est à dire, de nous détacher entièrement des creatures & de nous mesme; neantmoins ces desirs que nous sentons de cooperer au salut des Infideles ne sont pas tousiours des marques assurees de cet amour épuré; il peut y auoir quelquesfois vn peu d'amour propre, & de recherche de nous mesme, si nous regardons seulement le bien & le contentement qu'il y a de mettre des ames dans le Ciel, sans considerer meurement les peines, les trauaux, & les difficultez qui sont inseparables de ces fonctions Euangeliques.

Doncques afin que personne ne soit abusé en ce point, *ostendam illi quanta hîc oporteat pro nomine Iesu pati*. Il est vray que les deux derniers venus, les Peres Mercier & Pijart, n'ont pas eu tant de peine en leur voyage, mais en comparaison de nous qui estions montez l'année precedente; ils n'ont point ramé, leurs gens n'ont point esté malades comme les nostres, il ne leur a point fallu porter de pesantes charges. Or non-

obstant cela pour facile que puisse estre la trauesée des Sauvages, il y a tousiours assez de quoy abbatre bien fort vn cœur qui ne seroit pas bien mortifié; la facilité des Sauvages n'accourcit pas le chemin, n'aplanit pas les roches, n'ésloigne pas les dangers. Soyez avec qui que vous voudrez il faut vous attendre à estre trois & quatre semaines par les chemins tout au moins, de n'auoir pour compagnie que des personnes que vous n'avez iamais veu, d'estre dans vn Canot d'escorce en vne posture assez incommode, sans auoir la liberté de vous tourner d'vn costé ou d'autre, en danger cinquante fois le iour de verfer, ou de briser sur les roches. Pendant le iour le Soleil vous brusle, pendant la nuit vous courez risque d'estre la proye des Maringoins. Vous montez quelquesfois cinq ou six faults en vn iour, & n'avez le soir pour tout recōfort qu'vn peu de bled battu entre deux pierres, & cuit avec de belle eau claire; pour lit la terre, & bien souuent des roches inégales & raboteuses, d'ordinaire point d'autre abry que les estoiles, & tout cela dans vn silence perpetuel; si vous vous blesez à quelque rencontre, si vous tombez malade, n'attendez de ces Barbares d'assi-

stance, car où la prendroient-ils. Et si la maladie est dangereuse, & que vous soyez éloignez des villages, qui y sont fort rares, ie ne voudrois pas vous assurer, que si vous ne vous pouuez ayder vous mesme pour les suiure, ils ne vous abandonnent.

Quand vous arriuez aux Hurons vous rrouuez à la verité des cœurs pleins de charité, nous vous receurons à bras ouuerts comme vn Ange de Paradis, nous aurons toutes les bonnes volontez du monde de vous faire du bien, mais nous sommes quasi dans l'impossible de le faire; nous vous receurons dans vne si chetiue Cabane que ie n'en trouue point quasi en France d'assez miserables pour vous pouuoir dire, voila comment vous serez logé. Tout harassé & fatigué que vous serez, nous ne pouuons vous donner qu'vne pauvre natte, & tout au plus quelque peau pour vous seruir de lict; & de plus vous arriuez en vne saison où de miserables petites bestioles, que nous appellons icy *Tashac*, & pulces en bon François, vous empeschent quasi les nuits entieres de fermer l'œil; car elles sont en ces pays-cy incomparablement plus importunes qu'en France; la poussiere de la Cabane les nourrit, les Sauvages nous les apportēt,

nous les allons querir chez eux, & ce petit martyre, sans parler des Maringoins, Moufquites, & autre semblable engeance dure d'ordinaire les trois & quatre mois de l'Esté.

Il faut faire estat pour grãd maistre & grãd Theologien que vous ayez esté en France d'estre icy petit Escolier, & encor, ô bon Dieu, de quels maistres ! des femmes, des petits enfans, de tous les Sauvages, & d'estre exposé à leur risée. La langue Huronne sera vostre sainct Thomas, & vostre Aristote, & tout habile homme que vous estes, & bien disant parmy des personnes doctes & capables, il vous faut resoudre d'estre assez long-temps muet parmy des Barbares; ce sera beaucoup pour vous, quand vous commencerez à begayer au bout de quelque temps.

Et puis comment penseriez-vous passer icy l'Hyuer ? apres auoir ouy tout ce qu'on endure hyuernant avec les Sauvages Montagnets, ie puis dire que c'est à peu près la vie que nous menons icy parmy les Hurons; ie le dis sans exaggeration, les cinq & six mois de l'Hyuer se passent dans ces incommoditez presque continuelles, les froidures excessiues, la fumée, & l'importunité des Sauvages; nous auons vne Cabane ba-

Itie de simples écorces, mais si bien iointes, que nous n'auons que faire de sortir dehors pour sçauoir quel temps il fait: la fumée est bien souuent si espaisse, si aigre & si opiniastre, que les cinq & six iours entiers, si vous n'estes tout à fait à l'espreue, c'est bien tout ce que vous pouuez faire que de cognoistre quelque chose dans vostre Breuiare: Auec cela nous auons depuis le matin iusques au soir nostre foyer quasi toujours assiegé de Sauuages; sur tout ils ne manquent gueres à l'heure du repas: que s'il arriue que vous ayez quelque chose d'extraordinaire, si peu que ce soit, il faut faire estat que la plus part de ces Messieurs sont de la maison; si vous ne leur en faites part, vous passerez pour vn vilain. Pour la nourriture, elle n'est pas si miserable, bien que nous nous passions d'ordinaire d'vn peu de bled, avec vn morceau de poisson sec & fumé, outre quelques fruiets dont ie parleray icy bas.

Au reste iusques à present nous n'auons eu que des roses, d'oresnauant que nous auons des Chrestiens quasi en tous les vilages; il faut bien faire estat d'y faire des courses en quelque saison de l'annee que se soit, & d'y demeurer selon les occurren-

ces les quinze iours & les trois semaines entières, dans des incommoditez qui ne se peuvent dire. Adioustez à tout cela que nostre vie ne tient quasi qu'à vn filet, & si en quelque lieu du monde que nous soyons nous deuons attendre la mort à toute heure, & auoir toujours nostre ame entre nos mains, c'est particulièrement en ce pays. Car outre que vostre Cabane n'est que comme de paille, & que le feu y peut prendre à tout moment, nonobstant le soin que vous apportez pour destourner ces accidens, la malice des Sauuages vous donne sujet de ce costé-là d'estre dans des craintes quasi perpetuelles : vn mescontant vous peut brusler, ou fendre la teste à l'escart. Et puis vous estes responsable de la sterilité ou fecondité de la terre, sous peine de la vie; vous estes la cause des secheresses, si vous ne faites plouuoir, on ne parle pas moins que de se défaire de vous. Je n'ay que faire de parler du danger qu'il y a du costé des ennemis, c'est assez de dire que le treiziesme de ce mois de Iuin ils ont tué douze de nos Hurons auprès du village de Contarrea qui n'est qu'à vne iournée de nous; que peu de temps auparauant à quatre lieues du nostre, on descourrit dans les champs quelques Iroquois

Iroquois en embuscade, qui n'espioient que l'occasion de faire vn coup aux despens de la vie de quelque passant. Ceste Nation est fort craintiue, ils ne se tiennent pas sur leur garde; ils n'ont pas quasi le soin de preparer des armes & de fermer de pieux leurs villages; leurs recours ordinaire, principalement quand l'ennemy est puissant, est à la fuite. Dans ces alarmes de tout le Pays ie vous laisse à penser si nous auons suiet nous autres de nous tenir en assurance.

Or apres tout, si nous estions icy pour les attraits exterieurs de la pieté, comme en France, encore seroit-ce. En France la grande multitude, & le bon exemple des Chrestiens, la celebrite des Festes, la maicsté des Eglises si bien parées vous preschent la pieté; & dans nos Maisons la ferueur des nostres, leur modestie, & tant de belles vertus qui éclatent en toutes leurs actions, sont autant de voix puissantes qui vous crient sans cesse, *respice, & fac similiter*. Vous auez la consolation de celebrer tous les iours la sainte Messe; en vn mot vous estes quasi hors des dangers de tomber, ou au moins les cheutes ne sont que fort legeres, & vous auez incontinent les secours en main. Icy nous n'auons rien, ce semble, qui

E e

porte au bien ; Nous sommes parmy des Peuples qui s'estonnent quand vous leur parlez de Dieu, qui n'ont souuent que d'horribles blasphemes en la bouche. Souuent il vous faudra vous priuer du sainct Sacrifice de la Messe, & quand vous aurez la commodité de la dire, vn petit coing de vostre Cabane vous seruira de Chapelle, que la fumée, la neige, ou la pluye vous empeschent d'orner & embellir, quand mesme vous auriez de quoy. Je laisse à part le peu de moyen qu'il y a de vous recolliger parmy des Barbares, qui ne vous quittent presque point, qui ne sçauent ce que c'est de parler bas. Sur tout ie n'oserois parler des dangers de se perdre parmi leurs impuretez, à qui n'a le cœur plein de Dieu, pour reietter fottement ce poison. En voila bien assez, le reste se cognoist en l'experience.

Mais quoy, me dira quelqu'un, n'y a-il que cela? Pensez-vous par vos raisons auoir ietté de l'eau sur le feu qui me brule, & diminué tant soit peu le zele que i'ay pour la conuersion de ces Peuples? Je vous declare que cela n'a seruy qu'à me confirmer dauantage dans ma vocation, que ie me sens plus porté que iamais d'affection pour la Nouvelle France, & que ie porte vne sainte en-

uie à ceux qui sont desjà aux prises avec toutes ces souffrances; tous ces travaux ne me semblent rien en comparaison de ce que ie voudrois endurer pour Dieu; si ie sçauois vn lieu sous le Ciel où on souffrist encor davantage ie voudrois y aller. Ah qui que vous soyez à qui Dieu donne ces sentimens & ces lumieres, venez, venez, mon chér Frere, ce sont des ouuiers tels que vous estes que nous demandons icy; c'est à des ames semblables à la vostre, que Dieu a destiné la conqueste de tant d'autres que le Diable tient encor maintenant en sa puissance; n'apprehendez aucunes difficultez, il n'y en aura point pour vous, puis que toute vostre consolation est de vous voir crucifié avec le Fils de Dieu; le silence vous sera doux, puis que vous auez appris à vous entretenir avec Dieu, & à conuerser dans les Cieux avec les Saints, & les Anges: les viâdes seroient bien insipides si le fiel de nostre Seigneur ne vous les rendoit plus douces & plus sauouereuses que les mets les plus delicieux du monde. Quel contentement d'aller par ces faults, & de grauir sur les roches, à celuy qui a deuant les yeux cét ay-mable Sauueur harassé de tourmens, & montant le Caluaire chargé de sa Croix.

l'incommodité du Canot est bien aisée à souffrir à qui le considerera crucifié. Quelle consolation ? car il faut que i'vse de ces termes, autrement ie ne vous ferois pas plaisir; quelle consolation donc de se voir mesme par les chemins abandonné des Sauuages, languir de maladie, ou mourir de faim dans les bois, & de pouuoir dire à Dieu; Mon Dieu c'est pour faire vostre sainte volonté que ie suis reduit au point où vous me voyez; sur tout considerant cét homme-Dieu qui expire en la Croix; & crie à son Pere, *Deus meus, Deus meus, vt quid dereliquisti me.* Que si Dieu parmy toutes ces incommoditez vous conferue en santé, sans doute vous arriueres doucement au pays des Hurons dans ces saintes pensées. *Sua uiter nauigat quem gratia Dei portat.*

Maintenant pour ce qui est de l'habitation, du viure, & du coucher, oferay-ie dire à vn cœur si genereux, & qui se mocque de tout ce que i'en ay touché cy-dessus; qu'encore bien que nous n'ayons en cecy gueres d'auantage par dessus les Sauuages, neantmoins ie ne sçay comment la diuine Bonté adoucit tout ce qu'il y pourroit auoir de difficile, & tous tant que nous sommes nous trouuons tout cela quasi aussi peu étrange

que la vie de France. Le sommeil que nous prenons couche sur nos nattes, nous semble aussi doux que dans vn bon lit; les viandes du Pays ne nous dégoustent point, quoy qu'il n'y ait gueres d'autre assaisonnement que celuy que Dieu y a mis, & nonobstant les froidures d'vn hyuer de six mois passé à l'abry d'vne Cabane d'écorces percée à iour, nous sommes encor à en ressentir les effets, personne ne s'est plaint de mal de teste, ou d'estomac; nous ne sçauons ce que c'est que fluxions, reumes, catarres; ce qui me fait dire que les delicats n'entendent rien en France à se defendre contre le froid; ces chambres si bien tapissées, ces portes si bien ioinctes, & ces fenestres fermées avec tant de soin, ne seruent qu'à en faire ressentir des effets plus cuisans; c'est vn ennemy avec lequel on gagne quasi plus à luy tendre les bras, qu'à luy faire vne si cruelle guerre. Pour le viure, ie diray encor cecy, que Dieu nous a fait paroistre à l'œil sa Prouidence tres-particuliere, nous auons fait en huict iours nostre prouision de bled pour toute l'année, sans faire vn seul pas hors nostre Cabane; on nous apporte aussi du poisson sec en telle quantité, que nous sommes contraincts d'en refuser, & de dire

que nous en auons assez ; vous diriez que Dieu voyant que nous ne sommes icy que pour son seruice, afin que nous ne traualions que pour luy, nous vueille luy mesme feruir de pouruoueur. Ceste mesme Bonté ne laisse pas de uous donner de temps en temps quelques rafraichissemens de poissõ frais. Nous sommes sur le bord d'vn grãd Lac qui en porte d'aussi bons que i'aye guerres veu, ou mangé en France ; il est vray, comme i'ay desia dit, que nous n'en faisons point d'ordinaire ; & encore moins de la chair, qui se void icy plus rarement. Les fruiçts mesmes selon la saison, pourueu que l'année soit vn peu fauorable, ne nous manquent point, les fraises, les framboises & les meures y sont en telle quantité qu'il n'est pas croyable. Nous y cueillons force raisins, & assez bons, les citrouilles nous durent quelquesfois les quatre & cinq mois, mais en telle abondance qu'elles se donnēt presque pour rien ; & si bonnes qu'estant cuites dans les cendres, elles se mangent comme on fait les pommes en France: de sorte qu'à vray dire, pour ce qui touche les viures nous nous pouuons fort aisément passer de la France; le seul bled du Pays est vne nourriture suffisante quand on y est vn peu habi-

tué; les Sauvages l'apprestent en plus de vingt façons, & ne se seruent cependant que de feu & d'eau; il est vray que la meilleure saulce est celle qu'il porte avec soy.

Pour les dangers de l'ame à parler nettement, il n'y en a point pour celuy qui apporte aux Pays des Hurons la crainte & l'amour de Dieu; au contraire i'y trouue des aduantages nompareils pour acquerir la perfection. N'est-ce pas desia beaucoup de n'auoir dans le viure, le vestir & le coucher aucun attrait que la simple nécessité? N'est-ce pas vne belle occasion de s'v-nir à Dieu, quand il n'y a creature quelconque qui vous donne suiet de vous y attacher d'affection? quand les exercices que vous pratiquez vous obligent sans violence à la recollection interieure? Outre vos exercices spirituels vous n'avez point d'autre employ que l'estude de la langue, & la conuersation avec les Sauvages. Ah! qu'il y a de plaisir pour vn cœur selon Dieu de se faire le petit Escolier d'vn Sauvage, & d'vn petit enfant pour les gagner par apres à Dieu, & les rédre Disciples de nostre Seigneur! Que Dieu se communique volontiers, & liberalement à vne ame qui pratique pour son amour ces actes heroïques

d'humilité; autant de mots qu'il apprend ce luy sont autant de thresors qu'il amasse, autant de despoüilles qu'il enleue sur l'ennemy commun du genre humain; de sorte qu'il auroit suiet de dire cent fois le iour, *Est labor super eloquia tua tanquam qui inuenit spolia multa.* Pour ceste consideration les visites des Sauvages, quoy que frequentes, ne luy peuuent estre importunes; Dieu luy apprend ceste belle leçon qu'il fit autrefois à Sainte Catherine de Sienne, de luy faire vn cabinet ou vn temple de son cœur, où il ne manque iamais de le trouuer toutes & quantesfois qu'il s'y retire: que s'il y rencontre des Sauvages, ils ne luy apportent aucun trouble dans ses prieres, ils ne seruent qu'à les rendre plus feruentes; il prend de là occasion de presenter ces pauures miserables à ceste souueraine Bonté, & la supplier instamment pour leur conuersion.

Il est certain que nous n'auons point icy cet appareil exterieur, qui réueille & entretient la deuotion. Nous n'y voyons proprement que le substantiel de nostre Religion, le saint Sacrement de l'Autel, où il faut que nostre Foy ouure les yeux sur ses merueilles, sans y estre aidée d'aucune marque sensible de sa grandeur, non plus que les

Magesiadis en l'estable. Mais il semble que Dieu suppleant à ce qui nous manque, & comme en recompenſe de la faueur qu'il nous a faite de le transporter, pour ainſi dire, au deçà de tant de mers, & de luy auoir trouué place dans ces pauures Cabanes, nous vucille combler des meſmes benedictions parmy ces Peuples infideles, dont il a accouſtumé de fauoriſer quelques Catholiques perſecutez en Pays heretique. Ces bonnes gens ne voyent gueres ny d'Eglises ny d'Autels; mais ce peu qu'ils en voyent leur ſert au double de ce qu'il ſeroit en pleine liberté. Quelle conſolation à voſtre aduiſ de ſe proſterner par fois deuant vne Croix au milieu de ceſte Barbarie? de porter les yeux & penetrer au milieu de nos petites fonctions domeſtiques, iuſques au departement que le Fils de Dieu a daigné prendre dans noſtre petite habitatiõ? N'eſt-ce pas eſtre en Paradis iour & nuit, de n'eſtre ſeparé de ce Bien aymé des Nations, que de quelque eſcorce ou branche d'arbre? *En ipſe ſtat poſt parietem noſtrum. Sub umbra illius quem deſideraueram, ſedi.* Voila pour le dedans. Sortons-nous hors du logis, le Ciel nous eſt ouuert, & ces grands baſtimens, qui portent leur teſte dans les

nuës, au milieu des bonnes villes ne nous en dérobent point la veuë; de façon que nous pouuons faire nos prieres en toute liberté deuant ce bel Oratoire, que saint François Xavier aymoit mieux qu'aucun autre. Que s'il est question des vertus au fonds, ie me glorifieray, non pas en moy, mais au partage qui m'est escheu, ou s'il faut le recognoistre humblement au costé de la Croix, que nostre Seigneur de sa grace nous donne à porter apres soy; il est certain que ce Pays, ou l'employ que nous y auons, est beaucoup plus propre à engraisser vne ame des fruicts du Ciel, que de ceux de la terre. Ie ne sçay si ie me trompe, si est-ce que ie me représente, qu'il y a beau moyë d'y croistre en la Foy, en l'Esperance, & en la Charité. Y ietterions-nous la semence de la Foy sans en profiter pour nous? Seroit-il possible que nous missions nostre confiance hors de Dieu en vne Region, où du costé des hommes toutes choses nous manquent? Pourrions-nous souhaitter vne plus belle occasion d'exercer la Charité, que dans les aspretez & mes-aises d'vn monde nouveau, que pas vn art ny industrie humaine n'a encore pourueu d'aucune commodité? & d'y viure pour ramener à Dieu des hommes si

peu hommes, qu'il faut s'attendre iournal-
 lemēt de mourir de leur main, si la fantaisie
 leur en prend, si vn songe les y porte, si nous
 ne leur fermons & ne leur ouurons le Ciel à
 discretion, leur donnant la plüye & le beau
 temps à commandement. Ne nous font-ils
 pas responsables de ces dispositions de l'air?
 & si Dieu ne nous inspire, ou que nous ne
 voulions pas cooperer à la foy des miracles;
 ne sommes nous pas continuellement en
 danger, comme ils nous en ont menacé, de
 les voir courir sus à ceux qui n'auront point
 le tort? Certes si celuy qui est la Verité mes-
 me ne l'auoit aduancé, qu'il n'y a pas plus
 grande charité que de mourir par effect vne
 fois pour ses amis. Je conçeurois quelque
 chose d'égal ou de plus releué, à faire ce
 que disoit l'Apostre aux Corinthiens: *Qua-*
tidie morior per vestram gloriam, fratres, quam
habeo in Christo Iesu Domino nostro. A traif-
 ner vne vie assez penible dans des dangers
 assez frequens & ordinaires d'une mort in-
 opinée, que ceux-là vous procureroit, que
 vous pretendiez sauuer. Je me remets par
 fois en memoire ce qu'escriuoit iadis Sainct
 François Xavier au P. Simon, & souhaite
 qu'il plaise à Dieu de faire en sorte que
 pour le moins on puisse dire ou escrire vn

iour le mesme de nous, quoy que nous n'en soyons pas dignes. Voicy les termes. *Optimè à Moluco perferuntur nuntij, quippe in maximis arumnis perpetuisque vitæ discriminibus, Ioannes Beira eiusque socij versantur, magno cum Christiane Religionis incremento.*

Vne chose, ce semble, auroit à donner icy de l'apprehension à vn Enfant de la Compagnie, de se voir au milieu d'vn Peuple brutal & sensuel, de qui l'exemple pourroit ternir le lustre de la vertu la plus & la moins delicate d'entre toutes, qui n'en prendroit vn soin particulier, c'est la Chasteté.

Oseray-je dire pour essuyer ceste difficulté, que s'il y a lieu au monde où ceste vertu si precieuse soit en assurance, pour vn homme d'entre nous qui veut estre sur ses gardes, c'est icy. *Nisi Dominus custodierit ciuitatē, frustra vigilat qui custodit eam. Sciui quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det. Et hoc ipsum erat sapientia, scire cuius esset hoc donum.* On dit que les victoires que ceste Fille du Ciel emporte sur son ennemy, se gagnent en fuyant; mais ie croy que c'est Dieu sans plus, qui fait fuyr ce mesme ennemy aux plus grandes occasions, deuant ceux qui ne craignans rien tant que ses approches, vont la teste baissée, & le

cœur plein de confiance en sa Bonté, où sa gloire les appelle. Et où pourrions nous chercher ceste gloire? ie diray mieux, où la trouuer plus épurée & desgagée de nos propres interests; qu'en vn lieu auquel il n'y a rien à esperer que la recompense de les auoir tous quittés pour l'amour de celuy, de qui S. Paul disoit. *Scio cui credidi.* Vous souuient-il de ceste herbe, nommée la crainte de Dieu, dont on disoit au commencement de nostre Compagnie, que nos Peres charmoient l'esprit d'impureté; elle ne croist point dans la terre des Hurōs, mais il y en tombe du Ciel à foison; si peu qu'on soit soigneux d'y cultiuier celle qu'on y apporte. La barbarie, l'ignorance, la pauureté & la misere, qui rend la vie de ces Sauvages plus déplorable que la mort, nous est vne leçon continuelle, de regretter la cheute d'Adam, & de nous soumettre entiere-ment à celuy qui chastie encore sa desobeyssance en ses enfans, d'une façon si remarquable, apres tant de siècles. Sainte Therese disoit autrefois, qu'elle ne se trouuoit iamais mieux en ses meditations, que dans les mysteres où elle trouuoit nostre Seigneur à l'escart, & sans compagnie, cōme si elle eust esté au iardin des Oliues. Et

elle appelloit cela vne de ses simplicitez. On comptera cecy si l'on veut parmy mes sottises; mais il me semble que nous auons icy d'autant plus de loisir pour caresser, par maniere de dire, & entretenir nostre Seigneur à cœur ouuert, au milieu de ces terres inhabitées, que moins il ya de personnes qui s'en mettent en peine. Et moyennant ceste faueur, nous pouuons dire hardimēt, *Non timebo mala, quoniam tu mecum es.* Bref ie me represente que tous les Anges Gardiens de ces Nations incultes & delaissées; sont continuellement en peine & en action, pour nous sauuer de ces dangers. Ils scauent bien que s'il y auoit chose au monde qui nous deust donner des ailles, pour retourner d'où nous sommes venus, & par obeyssance, & par inclination propre, ce seroit ce malheur, si nous n'en estions à couuert sous la protection du Ciel. C'est ce qui les réueille à nous en procurer les moyens, pour ne perdre la plus belle esperance qu'ils ayent iamais euë par la grace de Dieu, de la conuersion de ces Peuples.

Je finis ce discours & ce Chapitre avec ce mot. Si dans la veuë des peines & des Croix qui nous sont icy préparées, quelqu'un se sent si fortifié d'en-haut, que de

pouuoir dire que c'est trop peu, ou comme S. François Xavier, *Amplius, amplius*; l'espere que nostre Seigneur tirera aussi de sa bouche au milieu des consolations qu'il luy donnera, ceste autre confession, que ce sera trop pour luy, qu'il n'en pourra plus. *Satis est, Domine, satis est.*

CHAPITRE IV.

De la langue des Hurons.

CE n'est que pour en donner quelque petit auant-goust, & en marquer quelques particularitez, attendant vne Grammaire, & vn Dictionnaire entier.

Ils ont vne lettre dont nous n'auons point la pareille, nous l'exprimons par khi, l'usage en est commun aux Montagnés & Algonquins. Ils ne cognoissent point de B. F. L. M. P. X. Z. & iamais I. E. V. ne leur sont consones. La plus part de leurs mots sont composez de voyelles. Toutes les lettres labiales leur manquent; c'est volentiers la cause qu'ils ont tous les lévres ouuertes de si mauuaise grace, & qu'à peine les entend-

t'on quand ils siflent, ou qu'ils parlent bas. Comme ils n'ont presque ny vertu, ny Religion, ny science aucune, ou police, aussi n'ont-ils aucuns mots simples propres à signifier tout ce qui en est. Delà est que nous demeurōs courts à leur expliquer plusieurs belles choses tirées de ces cognoissances. Les mots composez leur sont plus en vſage, & ont la mesme force que l'adiectif & substantif ioints ensemble parmy nous. *Andatarasé*, pain frais. *Achitetſi*, vn pied long. La varieté de ces noms composez est tres-grande, & c'est la clef du secret de leur Langue. Ils ont diuersité de genres comme nous, de nombre comme les Grecs. De plus vne certaine declinaison relative qui enuoloppe tousiours avec soy le pronom possessif, *meus*, *tuus*, *ſuus*, par exemple, *Iatacan*, mon frere, *aiatacan*, mes freres, *satacan*, ton frere, *tsatacan*, tes freres, *otacan*, son frere, *atotacan*, ses freres.

Pour les cas ils les ont tous, ou les suppléent par des particules fort propres.

La merueille est que tous leurs noms vniuersellement se coniuguent; par exemple, *Aſſé*, il est frais, *aſſé chen*, il estoit frais, *gaon*, vieux, *agaon*, il est vieux, *agaonc*, il estoit vieux, *agaonha*, il va deuenir vieux; & ainsi
du

du reste. De mesme en est il de ce mot *iatacan*, qui signifie, mon frere, *oniatacan*, nous sommes freres, *oniatacan eben*, nous estions freres; cela est riche. Voicy qui ne l'est gueres. Vn nom relatif parmy eux enveloppe tousiours la signification d'vne des trois personnes du pronom possessif, si bien qu'ils ne peuuent dire simplement, Pere, Fils, Maistre, Valet, mais sont contraincts de dire l'vn des trois, mon pere, ton pere, son pere. Quoy que j'aye traduit cy-deuant en vne Oraison vn de leurs noms par celuy de Pere, pour plus grande facilité. Suiuant cela nous nous trouuons empeschez de leur faire dire proprement en leur Langue, *Au nom du Pere, & du Fils, & du saint Esprit.* Iugeriez-vous à propos, en attendât mieux, de substituer au lieu, *Au nom de nostre Pere, & de son Fils, & de leur saint Esprit.* Certes il semble que les trois Personnes de la tres-saincte Trinité seroient suffisamment exprimées en ceste façon, la troisieme estant en effect l'Esprit saint de la premiere & de la seconde; la seconde, le Fils de la premiere; & la premiere, nostre Pere, aux termes de l'Apostre, qui luy affecte ces propres mots aux Ephes. 3. Adioustez que nostre Seigneur a donné exemple de ceste façon

de parler, non seulement en l'Oraison Dominicale, ainsi que nous la nommons pour son respect; mais aussi commandant à la Magdelaine, en saint Jean 20. de porter de sa part ces beaux mots à ses Freres ou Disciples. *Je monte à mon Pere & au vostre.* Oserions nous en vser ainsi, iusqu'à ce que la langue Huronne soit enrichie, ou l'esprit des Hurons ouuert à d'autres langues? nous ne ferons rien sans conseil.

Or à propos de ce nom de *Pere*, ie ne veux pas oublier la difficulté qui s'est aussi rencontrée à faire dire, *Nostre Pere qui és aux Cieux*, à ceux qui n'en auoient point sur terre; leur parler des morts qu'ils ont aymé, c'est les iniurier. Peu s'en fallut qu'une femme à qui sa mere estoit morte depuis peu, ne perdist tout à fait l'enuie de se faire baptiser, sur ce qu'on luy auoit aduancé par mesgarde, *Pere & Mere honoreras.*

Quant aux verbes ce qui est de plus remarquable en leur langue est; 1. Qu'ils en ont d'autres pour signifier les choses animées, & d'autres pour celles qui sont sans vie. 2. Qu'ils varient leurs temps en autant de façons que les Grecs; leurs nombres aussi, outre que la premiere personne tant du duel que du plurier, est encor double, car

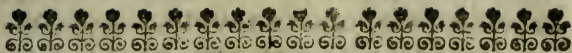
pour dire, par exemple, nous partons toy & moy, il faut dire, *kiarasca*, & pour dire nous partons luy & moy, *aiarasca*. De mesme au pluriel, nous partons nous autres, plusieurs, *asarasca*, nous partons avec vous, *asarasca*.

Outre tout cela il se remarque double coniugaison, & ie croy que cecy est commun aux langues Americaines : l'une est simple & absoluë, semblable à nos coniugaisons Latine & Françoisse ; Par exemple, ce verbe *abiaton*, qui signifie escrire, se coniugue absolument de ceste façon ; *iehiaton*, i'escris, *chiehiatonc*, tu escriis, *shahiatonc*, il escriit, *asahiatonc*, nous escriuons, *scshahiatonc*, vous escriuez, *attihiatonc*, ils escriuent.

L'autre façon de coniuguer se peut nommer reciproque, d'autant que l'action signifiée par le verbe se termine tousiours à quelque personne, ou à quelque chose ; de sorte que au lieu que nous disons en trois mots ie m'ayme, les Hurons disent seulement *iatenonhsé*, ie t'ayme, *onnonhsé*, ie vous ayme tous deux, *inonhsé*, ie vous aymevous plusieurs, *sanonhsé*, & ainsi du reste.

Ce que ie trouue de plus rare, est qu'il y a vne coniugaison feminine, au moins en la troisieme personne, tant du singulier que

84 *Relation de la Nouu. France,*
du plurier; car nous n'en auons pas décou-
uert dauantage, ou bien peu. En voicy vn
exemple, *ihaton*, il dit, *igaton*, elle dit, *ihon-*
ton, ils disent, *ionton*, elles disent. La prin-
cipale distinction de ceste coniugaison fe-
mininè d'avec la masculine est le manque-
ment de la lettre H. dont la masculine
abonde, peut-estre pour donner à entendre
aux femmes qu'il ne doit y auoir rien d'af-
pre ny de seuerè en leurs paroles, & en leurs
mœurs, mais que la grace & la loy de cle-
mence doiuent estre posées sur leurs lan-
gues, suiuant ce traict du Sage, *lex clementie*
in lingua eius. C'est assez de ce suiet pour ce-
ste heure, si ce n'est que quelqu'vn soit bien
ayse d'apprendre aussi quelque chose de
leur stile. Ils vsent de comparaisons, de
mots du temps, & de proverbes assez sou-
uent. En voicy vn des plus remarquables.
Tichiout etoátendi; voila, disent-ils, l'estoile
cheute, quand ils voyent quelqu'vn qui est
gras & en bon poinct; c'est qu'ils tiennent
qu'vn certain iour vne estoile tomba du
Ciel en forme d'vne Oye grasse. *Amantes*
sibi somnia fingunt.



SECONDE PARTIE.

De la creance, des mœurs & des coutumes des Hurons.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que pensent les Hurons de leur origine.



N s'estonnera de voir tant d'aveuglement pour les choses du Ciel, en vn Peuple qui ne manque point de raison & de lumiere, pour celles de la terre. C'est ce que leurs vices & leurs brutalitez leur ont merité enuers Dieu. Il y a quelque apparence qu'ils ont eu autrefois quelque cognoissance du vray Dieu par-dessus la nature, comme il se peut remarquer en quelques circonstances de leurs fables ; & quand ils n'en auroient point eu que celle que la Nature leur pouuoit fournir, encore eussent-ils deu estre plus raisonnables en ce suiet, s'il ne leur fust.

arriué selon le dire de l'Apôstre. *Cum cognouissent Deum, non sicut Deum glorificauerunt, aut gratias egerunt, sed euauerunt in cogitationibus suis, & obscuratum est insipientis coreorum.* Pour n'auoir pas voulu recognoistre Dieü en leurs mœurs & actions, ils en ont perdu la pensée, & sont deuenus pires que bestes pour son regard, & pour l'estime qu'ils en ont.

Or pour commencer par ce qui est comme le fondement de leur croyance: la plus part se vantent de tirer leur origine du Ciel, ce qu'ils fondent sur ceste fable, qui passe parmy eux pour vne verité.

Ils recognoissent pour chef de leur Nation vne certaine femme qu'ils appellent *Ataentsic*, qui leur est, disent-ils, tombée du Ciel; car ils supposent que les Cieux estoient long-temps auparauant ceste merucille, & ne scauroient vous dire, ny quand, ny comment ces grands corps ont esté tirez des abysses du neant; ils supposent mesme que sur les voûtes des Cieux il y auoit, & y a encor maintenant, vne terre semblable à cellecy, des bois, des lacs, des riuieres & des champs, comme nous auons icy bas, & des Peuples qui les habitent. Ils ne s'accordent pas en la façon qu'arriua ceste cheu-

te si heureuse. Les vns disent qu'un iour qu'elle traualloit dans son champ elle aperçeut un Ours, son chien se mit à le pourfuiure, & elle mesme apres: l'Ours se voyant pressé, & ne cherchant qu'à esquiver les dents du chien, tomba par mesgarde dans un trou; le chien le suiuit, *Aataentfic*, s'estant approchée de ce precipice, voyant que ny l'Ours ny le chien ne paroissent plus, touchée de desespoir, s'y ietta aussi; neantmoins sa cheute se trouua plus fauorable qu'elle n'eust pensé; car elle tomba icy bas dans les eaux sans se blesser, quoy qu'elle fust enceinte, apres quoy les eaux s'estant asséchées peu à peu, la terre parut, & se rendit habitable.

Les autres attribuent ceste cheute à vne autre cause, qui semble auoir quelque rapport au fait d'Adam, mais le mensonge y a preualu. Ils disent que le mary d'*Aataentfic* estant fort malade songea qu'il falloit couper un certain arbre dont viuoient ceux qui demuroient dans le Ciel, & qu'il n'auroit pas si tost mangé de son fruiet qu'il seroit incontinent guery. *Aataentfic* cognoissant la volonté de son mary, prend sa hache, & s'en va avec la resolutiõ de n'en faire à deux fois, mais elle n'eut pas plustost assené le premier

coup, que l'arbre fondit en mesme temps presque sous ses pieds, & tomba icy bas, de quoy elle demeura si estonnée, qu'apres en auoir porté la nouvelle à son mary, elle retourna & se ietta apres. Or comme elle toboit, la Tortuë leuant par hazard la teste hors de l'eau l'apperçeut, & ne sçachant à quoy se refoudre, estonnée qu'elle estoit de ceste merueille, elle appelle les autres animaux aquatiques pour prendre leurs aduis; les voila incontinent assemblez, elle leur monstre ce qu'elle voyoit, leur demande ce qu'ils iugent à propos de faire; la pluspart s'en rapportent au Castor, lequel par bien-seance remet le tout au iugemēt de la Tortuë, qui fut donc enfin d'aduis qu'ils missent tous promptement la main à l'œuure, qu'ils se plongeassent au fond de l'eau, & en apportassent de la terre, & la missent sur son dos. Aussi-tost dit, aussi-tost fait, & la femme tomba fort doucement sur ceste Isle. Quelque temps apres, comme elle estoit tombée enceinte, elle se deliura d'une fille, laquelle ne demeura gueres sans estre grosse, si vous leur demandez comment, vous les mettez bien en peine; tant y-a, vous disent ils, qu'elle se trouua grosse; quelques-uns en reiettent la cause sur quelques estrā-

gers qui aborderent à ceste Isle. Je vous prie accordez cecy avec ce qu'ils disent, qu'auant qu'*Ataentfic* fust tombée du Ciel, il n'y auoit point d'hômes sur la terre. Quoy que s'en soit elle enfanta deux garçons, *Taxiscaron* & *Iskeba*, lesquels estant deuenus grands eurent quelque pique par ensemble; ingez si cela ne ressent point quelque chose du massacre d'Abel. Ils en vindrent aux mains, mais avec des armes bien differentes; *Iskeba* auoit le bois d'un Cerf, *Taxiscaron* se contenta de quelques fruits de rosier sauuage, se persuadant qu'il n'en auoit pas. Si tost frappé son frere, qu'il tomberoit mort à ses pieds; mais il en arriua tout autrement qu'il ne s'estoit promis, & *Iskeba* au contraire luy porta vn si rude coup dans les flancs, que le sang en sortit en abondance. Ce pauvre miserable se mist aussitost en fuite, & de son sang, dont ces terres furent arroufées, nasquirent certaines pierres semblables à celles dont nous nous seruons en France pour battre le fusil, que les Sauvages appellent encor auiourd'huy *Taxiscara*, du nom de cet infortuné, son frere le poursuiuit & l'acheua: voila ce que la pluspart croient de l'origine de ces Nations.

Il y en a qui ne montent pas si haut, & ne font pas ambitieux iusques à ce point, que de croire qu'ils ayent tiré leur origine du Ciel. Ils disent qu'au commencement du monde la terre estoit toute couuerte d'eau, à la reserue d'une petite Isle qui portoit toute l'esperance du genre humain, sçavoir est vn seul homme, qui n'auoit pour toute compagnie qu'un Renard & vn petit animal semblable à vne Fouine, qu'ils appellent *Tschendaia*. L'homme ne sçachant que faire se voyant retranché dans vne si petite étendue de pays inuita le Renard à se plonger dans l'eau pour voir s'il y auoit fonds, mais il ne se fut si tost mouillé les pattes qu'il se retira, craignant que ceste expérience ne luy coustast la vie. Dequoy l'homme s'estant indigné, *Tessandio* tu n'as point d'esprit, luy dit-il, & le ietta dans l'eau d'un coup de pied, où il beut vn peu plus que son saoul. Cependant il ne desista point de son dessein, & encouragea si bien ce petit animal qui luy restoit de compagnie, qu'il se resolut en fin de se plonger, & comme il ne s'imaginoit pas qu'il y eust si peu de fond, il le fit si rudement, qu'il heurta bien fort contre la terre, & en rapporta le muzeau tout couuert de vase; l'homme bien resiouy

de ceste heureuse descouuerte, l'exhortede continuer, & d'apporter de la terre pour croistre ceste Islette; ce qu'il fit avec tant d'assiduité, qu'il luy fit perdre son nom, & la changea en ces vastes campagnes que nous voyons. Si vous les pressez encor icy, & leur demandez ce qu'ils pensent de cet homme, qui luy a donné la vie? qui l'a mis sur ceste petite Isle? comment il a peû estre le pere de toutes ces Nations, puis qu'il estoit seul, & n'auoit point de compagne; vous ne gagnerez rien de leur faire toutes ces questions, au moins n'aurez vous que ceste solution, qui ne seroit pas mauuaise, si leur Religion estoit bonne; *Nous ne scauons, on le dit ainsi, nos Peres ne nous en ont pas enseigné dauantage.* Que diriez vous à cela? tout ce que nous faisons c'est de leur tesmoigner que nous leur portons compassion de les voir dans vne si grossiere ignorance; nous prenons de là suiet, quand nous les en iugeons capables, de leur expliquer quelques vns de nos Mysteres, & de leur monstrier combien ils sont conformes à la raison; ils les entendent fort volontiers, & en demeurent grandement satisfaits.

Mais pour retourner à *Attaentsic* & *18s-keha*, ils tiennent que *18s-keha* est le Soleil, &

Aataentsic la Lune, & toutesfois que leur Cabane est située au bout de la terre, c'est à dire vers nostre mer Oceane: car au delà c'est vn pays perdu pour eux, & auant qu'ils eussent eu quelque commerce avec nos François, ils ne s'imaginoient pas qu'il y eust sous le Ciel vne autre terre que la leur, & maintenant qu'ils sont des-abusez de ce costé-là, encor croyent-ils, au moins plusieurs, que leur terre & la nostre sont deux pieces tout à fait detachées, & parties des mains de diuers ouuriers. Ils disent donc que quatre ieunes hommes entreprirent autresfois ce voyage pour s'informer eux-mesmes de la verité, qu'ils trouuerent *Iskeha* tout seul dans sa Cabane qui les reçeut fort humainement. Apres quelques complimés de part & d'autre à la mode du Pays, il leur donna aduis de se cacher en quelque coing, autrement qu'il ne respondoit pas de leur vie, qu'*Aataentsic* estoit pour leur iouier vn mauuais tour, s'ils ne se tenoient sur leur garde. Ceste Megere arriue sur le soir, & comme elle prend telle figure que bon luy semble, s'apperceuant qu'il y auoit de nouveaux hostes en la maison, elle prist la forme d'vne belle ieune fille bien parée, avec vn beau collier, & des bracellerts de

Pourcelaine, & demanda à son fils où estoient ses hostes; il respond qu'il ne scauoit ce qu'elle vouloit dire, là dessus elle sort de la Cabane, *Iskeha* se seruit de l'occasion pour auertir ses hostes, & leur sauua la vie. Or encor que leur Cabane soit si fort esloignée, ils se trouuent neantmoins l'un & l'autre aux festins, & aux danses qui se font par les villages, *Aataentsic* y est souuent bien bourrée, *Iskeha* en reiette la faute sur vn certain *oxi* cornu appellé *Tehörressandeen*, mais il se trouue au bout du conte que c'est luy mesme qui se desguise, & outrage ainsi sa mere.

Au reste ils s'estiment grandement obligez à ce personnage; car premierement, au dire de quelques-vns qui sont dans vne opinion toute contraire à ceux dont nous auõs parlé iusques à present, sans luy nous n'auiens pas tant de belles riuieres, & tant de beaux lacs. Au commencement du monde, disent-ils, la terre estoit seiche & aride, & toutes les eaux estoient ramassées sous l'aisselle d'une grosse grenouille, de sorte que *Iskeha* n'en pouoit auoir vne goutte que par son entremise. Vn iour il se resolut de se deliurer luy & toute sa Posterité de ceste seruitude, & pour en venir à bout, il luy fit

vne incision sous l'aisselle, d'où les eaux sortirent en telle abondance, qu'elles se répandirent par toute la terre, & de là les fleuves, les lacs, & les mers ont pris naissance. Voiés si ce n'est pas souldre subtilement la questiõ de nos Echoles sur ce poinct. Ils tiennent aussi que sans *Iskeha* leur chaudiere ne pourroit bouillir, & qu'il a appris de la Tortue l'inuention de faire du feu. Sans luy ils ne feroient pas si bonne chasse, & n'auroient pas tant de facilité à prendre, comme ils font, les animaux à la course; car ils sont dans ceste croyance que les animaux n'ont pas esté en liberté dès le commencement du monde, mais qu'ils estoient renfermez dans vne grande cauerne, où *Iskeha* les gardoit: peut-estre y a-il en cela quelque allusion à ce que Dieu amena tous les animaux à Adam. Qu'vn iour il se resolut de leur donner congé afin qu'ils multipliasent, & remplissent les forests, en telle façon neantmoins qu'il en peust aysément disposer quand bon luy sembleroit. Voicy ce qu'il fit pour en venir à bout. A mesure qu'ils sortirent de cét antre, il les blessa tous au pied d'vn coup de fleche; toutesfois le Loup esquiva le coup; de là vient, disent-ils, qu'ils ont de la peine à le prendre à la course.

Ils passent encor plus auant, & le regardent comme faisoit iadis l'Antiquité profane, vne Cérés; à les entendre c'est *18skeha* qui leur donne le bled qu'ils mangent, c'est luy qui le fait croistre, & le conduit à maturité; s'ils voyent leurs campagnes verdoyantes au Printemps, s'ils recueillent de belles & plantureuses moissons, & si leurs Cabanes regorgent d'espics, ils n'en ont l'obligation qu'à *18skeha*. Je ne sçay ce que Dieu nous garde ceste année, mais à entendre les bruits qui courent nous sommes menacez tout de bon d'une grande sterilité. On a veu, dit-on, *18skeha* tout défait & maigre comme vne squelete, avec vn épy en sa main mal fourny; d'autres adioustent qu'il portoit vne iambe d'homme, & la déchiroit à belles dents; tout cela, disent ils, est vne marque indubitable d'une fort mauuaise année: mais le plaisir est, qu'il ne se trouue dans le Pays qui dise, ie l'ay veu, ou ay parlé à l'homme qui l'a veu, & cependant tout le monde croit cecy comme vne chose indubitable, & personne ne se met en peine de faire vne plus curieuse recherche de la verité. S'il plaifoit à la diuine Bonté faire mentir ces faux Prophetes, ce ne nous seroit pas vn petit auantage pour authoriser nostre

croissance dans le Pays, & donner cours à la publication du saint Euangile. Nous auons receu, & receuons tous les iours tant de faueurs du Ciel, que nous auons suiet d'esperer encor celle-cy, si tant est que ce soit la gloire de Dieu.

CHAPITRE II.

Que est le sentiment des Hurons touchant la nature & l'estat de l'ame, tant en ceste vie, qu'apres la mort.

CEST vn plaisir de les entendre parler des ames, ou pour mieux dire, c'est vne chose tout à fait digne de compassion, de voir des hommes raisonnables auoir des sentimens si bas, d'vne essence si noble, & qui porte des traicts si vifs de la Diuinité. Ils luy donnent diuers noms selon ses diuers estats ou diuerses operations. Entant qu'elle anime seulement le corps, & luy donne la vie, ils l'appellent *khiondhecsi*; entant qu'elle est raisonnable, *oxi andaérandi*, semblable à vn demon, qui contrefait le demon: entant qu'elle pense & delibere

sur

sur quelque chose, ils l'appellent *endionrra*, & *gonennoncgal*, en tant qu'elle se porte d'affection vers quelque objet, d'où vient qu'ils disent souvent, *odayee ihaton onennoncgal*; voila ce que le cœur me dit, voila ce que mon appetit desire. Maintenant si elle est separée du corps, ils l'appellent *esken*, & les os mesmes des morts *atiskan*; à mon auis sur cette fausse persuasion qu'ils ont, que l'ame y demeure en quelque façon attachée quelque temps apres la mort, au moins qu'elle n'en est pas beaucoup éloignée, ils se la figurent diuisible; & vous auriez toutes les peines du monde à leur faire croire, que nostre ame est toute entiere en toutes les parties de nostre corps, ils luy donnent mesme vne teste, des bras, des iambes, en vn mot vn corps; & pour les mettre bien en peine, il ne faut que leur demander par où l'ame sort à la mort, si tant est qu'elle soit corporelle, & ayt vn corps aussi grand que celuy qu'elle anime; car à cela ils n'ont point de réponse.

Pour ce qui est de l'estat de l'ame apres la mort, ils tiennent qu'elle se separe tellement du corps, qu'elle ne l'abandonne pas incontinent: quand on le porte au

tombeau, elle marche deuant, & demeure dans le cimetièrre iufques à la feſte des Morts; de nuit elle ſe pourmene par les Villages, & entre dans les Cabanes, où elle prend ſa part des feſtins, & mange de ce qui eſt reſté le ſoir dans la chaudiere; d'où vient que pluſieurs, pour cette conſideration, n'en mangent pas volontiers le lendemain; il y en a meſme qui ne ſe trouuent point aux feſtins qui ſe font pour les ames; croyans qu'ils mourroient indubitablement, s'ils auoient ſeulement gouſté des viandes qui leur ſont preparées; d'autres neantmoins ne ſont pas ſi ſcrupuleux, & en mangent tout leur ſaoul.

A la feſte des Morts, qui ſe fait environ de douze en douze ans, les ames quittent les cimetièrres, & au dire de quelques-vns ſe changent en Tourterelles, qu'ils perfecutent par apres à coups de flèches dans les bois pour en faire grillade & les manger; neantmoins la plus commune creance eſt, qu'apres cette ceremonie, dont ie parleray icy bas, elles ſ'en vont de compagnie, couuertes qu'elles ſont des robes & des colliers qu'on leur a mis dans la foſſe, à vn grand Village, qui eſt vers le

Soleil couchant, excepté toutefois les vieillards & les petits enfans, qui n'ont pas si bonnes jambes que les autres, pour pouvoir faire ce voyage: ceux-cy demeurent dans le pays, où ils ont leurs Villages particuliers; on entend quelquefois, disent-ils, le bruit des portes de leurs Cabanes, & les voix des enfans qui chassent les oyseaux de leurs champs, ils sement des bleds en la saison, & se seruent des champs que les viuans ont abandonnez; s'il se brusle quelque Village, ce qui arrive souuent en ce pays, ils ont soin de ramasser du milieu de cette incendie le bled rosty, & en font vne partie de leurs provisions.

Les ames qui sont plus fortes & plus robustes, ont leur rendez-vous, comme j'ay déjà dit, vers l'Occident, où chaque Nation a son Village particulier, & si l'ame d'un Algonquin estoit si hardie de se presenter au Village des ames de la Nation des Ours, elle n'y seroit pas la bien venuë.

Les ames de ceux qui sont morts en guerre font bande à part, les autres les craignent, & ne leur permettent point l'entrée de leur Village, non plus qu'aux

100 *Relation de la Nouu. France,*
ames de ceux qui se sont défaits eux-mes-
mes. Quant aux ames des larrons, elles
y sont les bien venuës, & si elles en estoient
bannies, il n'y resteroit ame qui viue. Car,
comme i'ay dit, Huron & larron ne font
qu'un; & le plus homme de bien du Pays
fera tout ce qu'il pourra pour faire sa
main, s'il trouue quelque chose chez
vous à l'écart qui luy agréé.

Je demandois vn iour à vn de nos Sau-
uages, où ils pensoient que fust le Villa-
ge des ames, il me répondit qu'il estoit
vers la Nation du Petun, c'est à dire vers
l'Occident, à huit lieuës de nous, & que
quelques-vns les auoient veuës comme
elles y alloient, que le chemin qu'elles te-
noient estoit large, & assez battu, qu'elles
passoient aupres d'une roche, qu'ils ap-
pellent *Ecaregnondi*, qui s'est trouuée
souuent marquée des peintures, dont ils
ont accoustumé de se barboüiller le vi-
sage.

Vn autre me dit, que sur le mesme che-
min, auant que d'arriuer au Village, on
rencontre vne Cabane, où loge vn cer-
tain nommé *Oscotarath*, ou Perce-teste,
qui tire la ceruelle des testes des morts, &
la garde; il faut passer vne riuere, & pour

tout pont vous n'avez que le tronc d'un arbre couché en trauers, & appuyé fort legerement. Le passage est gardé par un chien qui donne le fault à plusieurs ames & les fait tomber; elles sont en mesme temps emportées par la violence du torrent, & étouffées dans les eaux; mais, luy dis-je, d'où avez vous appris toutes ces nouvelles de l'autre monde? Ce sont, me dit-il, des personnes resuscitées qui en ont fait le rapport. C'est ainsi que le diable les abuse dans leurs songes; c'est ainsi qu'il parle par la bouche de quelques-uns, qui ayans esté laissez comme pour morts, reuiennent par apres en santé, & discourent à perte de veüe de l'autre vie, selon les idées que leur en donne ce mauvais maistre: à leur dire le Village des ames n'est en rien dissemblable du Village des viuans, on'y va à la chasse, à la pesche, & au bois; les haches, les robbes, & les colliers y sont autant en credit, que parmy les viuans. En un mot tout y est pareil, il n'y a que cette difference, que iour & nuict elles ne font que gemir & se plaindre; elles ont des Capitaines, qui de tēps en temps mettent le hola, & taschent d'apporter quelque moderation à leurs

102 *Relation de la Nouu. France,*
soupirs, & à leurs gemissemēs. Vray Dieu
que d'ignorance & de stupidité ! *Illumi-
nare his, qui in tenebris, & in umbra mortis
sedent.*

Or cette faulſſe creance qu'ils ont des
ames s'entretient parmy-eux, par le
moyen de certaines histoires que les pe-
res racontent à leurs enfans, lesquelles
font si mal couſuēs, que ie ne ſçaurois af-
ſez m'eſtonner de voir comme des hom-
mes les croyent, & les prennent pour ve-
ritez. En voicy deux des plus niaises, que
ie tiens de personnes d'eſprit & de iuge-
ment parmy-eux.

Vn Sauuage ayant perdu vne ſienne
ſœur qu'il aymoit vniquement, & ayant
pleuré quelque temps ſa mort, ſe reſolut
de la chercher en quelque part du monde
qu'elle peult eſtre, & fit douze iournées
tirant vers le Soleil couchant ; où il auoit
appris qu'eſtoit le Village des ames, ſans
boire ny mager ; au bout deſquels ſa ſœur
luy apparut ſur le ſoir, avec vn plat de fa-
rine cuite à l'eau, à la façon du pays, qu'el-
le luy donna, & diſparut en meſme temps
qu'il voulut mettre la main ſur elle pour
l'arreſter ; il paſſa outre, & chemina trois
mois entiers, eſperant touſiours venir à

bout de ses pretensions; pendant tout ce temps elle ne manquoit pas tous les iours de se monstrier, & luy rendre le mesme office qu'elle auoit commencé, allant ainsi augmentant sa passion, sans luy donner autre soulagement, que ee peu de nourriture qu'elle luy apportoit. Les trois mois expirez, il rencontra vne riuere, qui le mit en peine d'abord, car elle estoit fort rapide, & ne paroissoit pas gayable; il y auoit bien quelques arbres abbatus qui tenoient le trauers, mais ce pont estoit si branlant qu'il n'auoit pas la hardiesse de s'y fier. Que fera-il? Il y auoit au delà quelque piece de terre défrichée, ce qui luy fit croire qu'il y trouueroit quelques habitans. De fait apres auoir regardé de costé & d'aurre, il apperceut à l'entrée du bois, vne petite Cabane, il crie à diuerses reprises, vn homme paroist & se renferme incontinent en sa Cabane: ce qui le réioiuit, & le fit resoudre à franchir le pas, l'ayant fait heureusement, il va droit à cette Cabane, mais il y trouue visage de bois, il appelle, il heurte à la porte; on luy répond qu'il attende, & qu'il passe premierement son bras, s'il veut entrer; l'autre fut bien estonné de voir vn corps, il

luy ouure; & luy demande, où il alloit, & ce qu'il prétendoit, que ce pays n'estoit que pour les ames. Le le sçay bien, dit cét Auanturier, c'est pourquoy i'y viens chercher l'ame de ma sœur. Oüy da, repart l'autre, à la bonne heure; allez, prenez courage, vous voila tantost au Village des ames, vous y trouuerez ce que vous desirez; toutes les ames sont maintenant assemblées dans vne Cabane, où elles dansent pour guerir *Aataensic*; qui est malade; ne craignez point d'y entrer, tenez voila vne cōurge, vous y mettrez l'ame de vostre sœur; il la prend; & demande en mesme temps congé à son hoste, bien aise d'auoir fait vne si bonne rencontre. Sur le depart il luy demãde son nom: Contente toy, dit l'autre, que ie suis celuy qui garde la ceruelle des morts; quand tu auras recouré l'ame de ta sœur, repasse par icy, ie te donneray sa ceruelle. Ils'en va donc, & arrivé qu'il est au Village des ames; il entre dans la Cabane d'*Aataensic*, où il les trouue en effet qu'elles dansoient pour sa santé, mais il ne peut encor voir l'ame de sa sœur: car elles furent si effrayées à la veüe de cét homme, qu'elles s'éuanouïrent en vn instant; de sorte qu'il de-

meura maistre de la Cabane toute la iour-
née. Sur le soir, comme il estoit assis au-
pres du foyer, elles retournerent, mais
elles ne se monstrerent du commence-
ment que de loing, petit à petit s'estant
approchées elles se mirent de rechef à
danser; il recogneut sa sœur parmy la
troupe, il s'efforça mesme de la prendre,
mais elles s'enfuit de luy, il se retira à l'é-
cart, & prit enfin si bien son temps qu'elle
ne peût échapper; neantmoins il ne fut
pas asseuré de sa proye qu'à bonnes ensei-
gnes; car il luy fallut luitier cõtre elle tou-
te la nuit, & dans le combat elle diminu-
tellement, & deuint si petite, qu'il la mie
sans difficulté dans sa courge: l'ayant biẽ
bouchée, il s'en retourne sur le champ,
& repasse chez son hoste, qui luy donne
dans vne autre courge la ceruelle de sa
sœur, & l'instruit de tout ce qu'il deuoit
faire pour la resusciter. Quand tu seras
arrivé, luy dit il, va t'en au cimetiẽre,
prends le corps de ta sœur, porte le en ta
Cabane, & fais festin: tous les conuiez
estãs assemblez, charge le sur tes épaules,
& fais vn tour par la Cabane, tenant en
main les deux courges, tu n'auras pas si
tost repris ta place, que ta sœur resuscite-

ra, pourueu que tu donne ordre que tous tiennent la veuë baissée, & que pas vn ne regarde ce que tu feras, autrement tout ira mal. Le voila donc retourné dans fort peu de temps à son Village, il prend le corps de sa sœur, fait festin, & exécute de point en point, tout ce qui luy auoit esté prescrit; & de fait il sentoit déjà du mouuement dans ce cadaure demy pourry; mais comme il estoit à deux ou trois pas de sa place, il y eut vn curieux qui leua les yeux, & en mesme temps cette ame s'échappa, & ne luy demeura que ce cadaure sur les bras, qu'il fut contrainct de reporter au tombeau d'où il l'auoit tiré.

Si credere fas est.

Voicy vne autre de leurs fables de mesme rissure. Vn ieune homme des plus qualifiez d'entr'eux, apres s'estre bien fait prier, répondit en fin estant malade, que son songe portoit vn arc roulé en écorce, que si on vouloit luy faire escorte, il n'y auoit qu'vn seul homme sur terre qui en eust vn. Vne troupe de deliberez se merrent en chemin avec luy; mais au bout de dix iours il ne luy resta que six compagnons, le reste rebroussa à cause de la faim qui les pressoit: les six vont avec luy

à grandes iournées, & sur les pistes d'une petite beste noire rencontrent la Cabane de leur homme, qui les aduertit de ne manger rien de ce qu'une femme qui alloit reuenir leur appresteroit pour la premiere fois; à quoy ayant obeï, & renuersé les plats par terre, ils s'apperceurent, que ce n'estoient que bestes venimeuses, qu'elle leur auoit presenté. S'érans refaits du second seruice, il fut question de bander l'arc roulé, dont pas vn n'ayant pû venir à bout, que le ieune hōme, pour qui le voyage auoit esté entrepris: il le receut en don de son hoste, qui l'inuita de s'uer avec luy, & au sortir de la sucrie metamorphosa vn de ses compagnons en Pin. Delà ils aborderent au Village des ames, d'où ils ne reuindrent que trois en vie, & tous effarez chez leur hoste, qui les encouragea de retourner chez eux, à la faueur d'un peu de farine, telle que les ames la mangent, & qui sustente les corps à merueilles. Qu'au reste ils alloient passer à trauers des bois, où les Cerfs, les Ours, les Orignacs estoient aussi communs que les fueilles des arbres, & qu'estans pourueus d'un arc si merueilleux, ils n'auoient rien à craindre, que

108 *Relation de la Nouu. France,*
leur chasse seroit des meilleures. Les voi-
la de retour en leur Village, & tout le
monde à l'entour d'eux, à se réiouir &
apprendre leurs diuerses rencontres.

Forsan & hac olim meminisse iuuabit,
lors que ces pauvres gens éclairés du
ciel se riront de leurs sottises, comme
nous l'esperons.

C H A P I T R E III.

*Que les Hurons recognoissent quelque
diuinité: de leurs superstitions, & de
la creance qu'ils ont aux songes.*

COMME ces pauvres Sauvages pour
estre hommes n'on pû méconnoistre
Dieu tout à fait, & pour estre vicieux n'en
ont sceu auoir que des conceptions indi-
gnes de sa grâdeur, ils ne l'ont ny cherché,
ny recogneu qu'en la surface des creatu-
res, où ils ont esperé leur bon-heur, ou
redouté quelque malheur. Ils s'adres-
sent à la Terre, aux Riuieres, aux Lacs,
aux Rochers dangereux, mais sur tout au
Ciel, & croyent que tout cela est animé,

& qu'il y reside quelque puissant Demon. Ils ne se contentent pas de former de simples vœux, il les accompagnent souvent d'une espece de sacrifice. L'en ay remarqué de deux sortes. Les vns sont pour se les rendre propices & fauorables; les autres pour les appaiser, quand ils en ont receu, selon qu'ils s'imaginent, quelque disgrâce, ou se persuadent auoir encouru leur ire & leur indignation. Voicy les ceremonies qu'ils gardent en ces sacrifices. Ils iettent du Petun dans le feu, & si c'est par exemple au Ciel qu'ils s'adressent, ils disent, *Aronhiaté onné nonstanias taitenr*, Ciel voila ce que ie t'offre en sacrifice, aye pitié de moy, assiste moy: si c'est pour impetrer la santé, *taenguaens*, gueris moy. Ils ont recours au Ciel presque en toutes leurs necessitez, & respectent ces grands corps sur toutes les creatures, & y remarquent particulièrement quelque chose de diuin: aussi est-ce apres l'homme la plus viue image que nous ayons de la Diuinité; il n'y a rien qui nous la represente si clairement: nous y remarquons sa toute-puissance dans les prodigieux effets qu'ils causent icy bas; son immensité dans leur vaste estendue; sa sagesse dans l'or-

dre de leurs mouuemens; sa bonté dans les benignes influences qu'ils versent continuellement sur toutes les creatures; & sa beauré dans le Soleil, & sur le front des Estoilles. Je dis cecy pour monstrier combien il sera facile avec le temps, & l'assistance diuine, de conduire ces Peuples à la cognoissance de leur Createur, puis qu'ils honnorent déjà si particulièrement vne creature, qui en est vne si parfaite image: & encore puis ie dire que c'est proprement Dieu qu'ils honnorent, quoy qu'à l'aveugle, car ils s'imaginent dans les Cieux vn *Oki*, c'est à dire vn Demon, ou vne puissance qui regle les saisons de l'année, qui tient en bride les vents, & les flots de la mer, qui peut rendre fauorable le cours de leurs nauigations, & les assister en toutes leurs necessitez: ils redoutent mesme son ire, & l'appellent à tesmoin pour rendre leur foy inuiolable, quand ils font quelque promesse d'importance, ou passent quelque accord, ou traité de paix avec l'ennemy. Voicy les termes dont ils se seruent, *Hakhribôté ekaronhiaté 18t 1c8akhier ekentaté*, Le Ciel entend ce que nous faisons au iourd'huy: & croyent apres cela que s'ils

venoient à contreenir à leur parole, ou à rompre cette alliance, le Ciel les chastieroit infalliblement. Bien dauantage, ils estiment qu'il ne fait pas bon se moquer du Ciel. En voicy vne preuue bien remarquable. Vn Sorcier fort renommé dans le País nous menace cette année d'vne grâde famine; Les bleds croistront, dit-il, & monteront en épis, les enfans mesmes en feront rostir en leur verdure; mais vne gelée blanche suruiendra, qui moissonnera les esperances du País. Au reste il ne fonde pas son dire sur ces apparitions pretenduës d'*18skeba*; voicy ce qui le fait parler de la sorte. On crie, dit-il, tous les iours au Ciel, *Aronhiaté onné aonstannogus*, & cependant on ne luy donne rien; cela irrite le Ciel, il ne manquera pas de s'en venger, & lors que les bleds commēceront à entrer en maturité, il fera sans doute éclatter les effets de sa colere.

Ils croyent encore que le Ciel est couroucé quand quelqu'vn se noye, ou meurt de froid; il faut vn sacrifice pour l'appaiser: mais, ô bon Dieu! quel sacrifice, ou plustost quelle boucherie! La chair du mort est la victime qui doit estre immo-

lée, il se fait vn concours des villages circonuoisins ; on fait force festins , & on n'épargne point les presents, comme estât question d'vne chose à laquelle tout le Pays a interest : on porte le mort dans le cimetiere, on l'estend sur vne natte ; d'vn costé est vne fosse , & de l'autre vn feu pour le sacrifice : en mesme temps quelques ieunes hommes choisis par les parens se presentent, & se rangent autour du corps, chacun le couteau à la main ; & le protecteur du defunt ayant marqué avec du charbon les parties qui doiuent estre couppees, ils traouillent à qui mieux mieux sur ce cadaure, & en enleuent les parties les plus charnuës ; en fin ils luy ouurent le corps, & en tirent les entrailles, qu'ils iettent au feu avec toutes ces pieces de chair qu'ils ont couppees, & mettent dans la fosse la carcasse toute décharnée. J'ay remarqué que pendant cette boucherie les femmes tournent tout autour à diuerses fois, & encouragent ces ieunes hommes qui decouppent ce corps à rendre ce bon office à tout le País, leur mettant des grains de Pourcelaine dans la bouche. Quelquefois mesme la mere du defunt toute baignée dans ses larmes se

met de la partie, & chante d'un ton pitoyable en se lamentant sur la mort de son fils. Cela fait, ils croient fermement avoir apaisé le Ciel : s'ils manquent à cette ceremonie ils regardent toutes les mauuaises dispositions de l'air, & tous les sinistres accidens qui leur arriuent par apres comme autant d'effets de sa colere.

L'an passé au commencement de Novembre vn Sauvage se noya retournant de la pesche, on l'enterra le dix-septieme, sans autres ceremonies ; le mesme iour les neiges tomberent en telle abondance, qu'elles nous cachèrent la terre pour tout l'hyuer ; & nos Sauvages ne manquèrent pas d'en reietter la cause sur ce qu'on n'auoit pas decoupé le mort à l'ordinaire. Voila les sacrifices qu'ils font pour se rendre le Ciel fauorable.

Sur le chemin des Hurons à Kébec il y a des Rochers qu'ils respectent particulièrement ; & ausquels ils ne manquent iamais, quand ils descendent pour la traite, d'offrir du Petun. Ils appellent l'un *Hihibray*, c'est à dire vne Roche où le Chahuan fait son nid : mais le plus celebre est celuy qu'ils appellent, *Tsanhohi Arasta*, la demeure d'*Tsanhohi*, qui est vne

114 *Relation de la Nouu. France,*
espece d'oiseau de proye. Ils disent des
merueilles de cette Roche : à les enten-
dre c'estoit autrefois vn homme qui a esté
ie ne sçay comment changé en pierre; tant
y a qu'ils y distinguent encore la teste, les
bras, & le corps : mais il falloit qu'il fust
merueilleusement puissant; car cette mas-
se est si vaste & si haute, que leurs fleches
n'y peuuent atteindre. Au reste ils tien-
nent que dans le creux de ce Rocher il y
a vn Demon qui est capable de faire reüs-
sir leur voyage; c'est pourquoy ils s'y arre-
stent en passant, & luy offrent du Petun,
qu'ils y mettent simplement dans vne des
fentes, en luy adressant cette priere,
Oki ca ichikhon condayee aenxaen ondayee
d'aonstaancas, &c. Demon qui habites
en ce lieu, voila du Petun que ie te pre-
sente, assiste nous, garde nous de naufra-
ge, defends nous contre nos ennemis, &
fais qu'apres auoir fait vne bonne traitte,
nous retournions sains & saufs à nostre
Village. Je dirois volontiers là dessus,
Voluntaria oris eorum beneplacita fac Domine :
Mon Dieu, escoutez-les, & vous faites
cognoistre à eux, car ils veulent s'ad-
dresser à vous.

Ils tiennent les poissons raisonnables;

comme aussi les Cerfs, & Orignaux ; c'est ce qui fait qu'ils ne jettent aux Chiens ny les os de ceux cy quand ils sont à la chasse, ny les arêtes de ceux là tandis qu'ils peschent : autrement sur l'aduis que les autres en auroient, ils se cacheroient, & ne se laisseroient point prendre. Ils mariēt tous les ans leur rets ou Seine à deux petites filles, qui ne doiuent estre que de six à sept ans, de peur qu'elles n'ayent déjà perdu leur virginité, qui est vne qualité bien rare parmy eux. La cérémonie de ces épouailles se fait en vn bon festin, où la Seine est placée au milieu de ces deux vierges : c'est pour la rendre heureuse à prendre du poisson. Encore suis-je bien aise que la virginité recoiue parmy eux cette sorte d'honneur ; cela nous pourra seruir vn jour pour leur en faire concevoir le prix. Les poissons, disent-ils, n'aiment point les morts, & là dessus ils s'abstiennent d'aller à la pesche quand quelqu'un leur est mort. Nagueres qu'ils tirent du cimetiere les corps de leurs parés, & les porterent dans leurs Cabanes, à l'occasion de la feste des morts, quelques vns nous apportèrent chez nous leurs rets, allegants pour pretexte la crainte qu'ils

auoient du feu; car c'est d'ordinaire en cette saison que le feu ruine souuent les Villages entiers; que chez nous nous estions quasi tousiours sur pied, & dormions fort peu; que nous estions éloignez du Village, & par consequent moins en danger de ce costé là: mais tout cela n'estoit que discours; la vraye raison estoit, comme nous apprismes par apres, qu'ils craignoient que leurs rets ne fussent profanez par le voisinage de ces carcasses: voila bien quelque chose; mais voicy le fond de la plus grand part de leurs superstitions.

Ils ont vne croyance aux songes qui surpasse toute croyance, & si les Chrestiens mettoient en execution toutes les inspirations diuines avec autant de soin que nos Sauuages executent leurs songes, sans doute ils deuiendroient bien tost de grands Saints. Ils prennent leurs songes pour des ordonnances & des arrests irrevocables, & dont il n'est pas permis sans crime de differer l'execution. Vn Sauuage de nostre Village songea cét hyuer dès son premier sommeil qu'il deuoit faire promptement festin, & sur le champ toute nuit qu'il estoit, se leua, s'en vint nous

éuciller, & nous emprunter vne de nos chaudières.

Le songe est l'oracle que tous ces pauvres Peuples consultent & escoutent, le Prophete qui leur predit les choses futures, la Cassandre qui les aduertit des malheurs qui les menacent, le Medecin ordinaire dans leurs maladies, l'Esculape & le Galien de tout le Pays, c'est le maistre le plus absolu qu'ils ayent; si vn Capitaine parle d'vn costé, & vn songe de l'autre, le Capitaine a beau se rompre la teste à crier; le songe est le premier obey. C'est leur Mercure dans leurs voyages, leur Oeconomie dans leurs familles: le songe preside souuent à leurs conseils; la traite, la pesche & la chasse s'entreprennent ordinairement souz son aueu, & ne sont quasi que pour luy satisfaire; ils ne traitent rien de si precieux dont ils ne se priuent volontiers en vertu de quelque songe: s'ils ont fait vne heureuse chasse, s'ils retournēt de la pesche leurs Canots chargez de poisson, tout cela est à la discretion du songe; vn songe leur enleuera quelquefois leur prouision de toute vne année: il prescrit les festins, les danses, les chansons, les jeux, en vn mot le songe fait

118 *Relation de la Nouv. France,*
icy tout, & est à vray dire comme le principal Dieu des Hurons. Au reste qu'on ne pense pas que ie face icy vne amplification ou exaggeration à plaisir, l'experience de cinquans qu'il y a que ie suis à estudier les mœurs & les façons de faire de nos Sauuages, m'obligent de parler de la sorte.

Il est vray que tous les songes ne sont pas dans ce credit, on a égard aux personnes, & il y en a tel qui aura beau songer, pas vn ne s'en remuëra pour cela; de mesme si c'est vn pauvre, ses songes sont en fort peu de consideration: il faut que ce soit vne personne assez accommodée, & dont les songes se soient trouuez plusieurs fois veritables: & encor ceux qui ont le don de bien réuern'écoutent pas tous leurs songes indifferement; ils en recognoissent de faux & de veritables; & ceux-cy, disent-ils, sont assez rares. Toutefois dans la pratique ils agissent d'vne autre façon, & en executent de si mal fagotez, & composez de tant de pieces qui ont si peu de rapport, qu'il ne me seroit pas possible de dire quels sont à leur iugement les faux songes, ou les veritables; ie pense qu'eux

mesmes y seroient bien empeschez ; c'est pourquoy , de peur de manquer en ce point, plusieurs en executent la plus part; s'il y a quelque obscurité dans vn songe, ou si les choses qu'ils ont songées, sont, ou impossibles, ou difficiles à recouurer, ou hors de saison, il se trouue des Artemidores qui les interpretent, & qui y coupent & tranchent comme bon leur semble. Quand les enfans sont malades, les peres, ou les meres songent pour eux; nous en vismes vn exemple cét hyuer dans nostre Village. Vn de nos petits Chrestiens estoit fort malade, sa mere songea qu'il luy falloit pour sa santé cent pains de Petun, & quatre Castors, dont elle ferøit festin; mais parce que le Petun estoit rare, les cent pains furent reduits à dix, & les Castors qui estoient hors de saison, changez en quatre grands poissons qui passerent pour Castors dans le festin, & dont les queuës furent données aux principaux pour des queuës de Castor. Apres cela ce petit Ange ne laissa pas de s'enuoler au ciel, au grand regret de ses parens, mais avec beaucoup de consolation de nostre costé. Ces ames innocentes ont sans doute vn grand pouuoir au-

120 *Relation de la Nouu. France,*
pres de Dieu, pour moyenner la conuer-
sion de leurs peres, & pour impetrer mes-
me des graces fort particulieres pour
ceux qui s'employent au salut de ces Peu-
ples, & qui leur ont procuré le bien, dont
ils se voyent en possession pour iamais.
Mais passons, nous ne sommes pas encor
au bout de leurs superstitions.

CHAPITRE . I V.

*Des festins, danses, ieux de plat, & de
crosse, de ce qu'ils appellent
Ononharoia.*

IE n'entreprends pas de deduire par le
menu, tout ce que nos Sauvages ont
coustume de faire en vertu de leurs son-
ges, il faudroit étaler sur ce papier trop
de chimeres; ie me contenteray de dire
que leurs songes se raportent ordinaire-
ment, ou à vn festin, ou à chäter, ou à dan-
ser, ou à ioüier, ou enfin à vne certaine
espece de manie qu'ils appellent en effet
Ononharoia, c'est à dire renuersement de
ceruelle. Si donc il eschet que quelqu'un
de quelque consideration tombe malade,

le Capitaine luy va demander si souuent, de la part des Anciens, ce qu'il a songé, qu'enfin il tire de luy ce qu'il desire pour sa santé, & lors ils se mettent tous en peine de le luy trouuer, n'en fut-il point, il en faut auoir. De cette façon d'agir, & de ce qu'ils exercent entr'eux l'hospitalité gratuitement, ne prenant rien que de nous, de qui ils attendent tousiours quelque chose, i'entre en esperance, qu'ils se rendront vn iour susceptibles de la charité Chrestienne.

L'ononbara est pour les fols ; quand quelqu'un dit qu'il faut qu'on aille par les Cabanes dire qu'on a songé. Alors dès le soir vne troupe d'insensez s'en vont par les Cabanes, & renuerfent tout: le lendemain ils y retournent criers à pleine teste, Nous auons songé, sans dire quoy. Ceux de la Cabane deuinent ce que ce peut estre, & le presentēt aux compagnōs, qui ne refusent rien, iusqu'à ce qu'ils ayent rencontré. Vous les voyez sortir le col chargé de Haches, de Chaudieres, de Pourcelaine, & semblables presens à leur façon. Quand ils ont trouué ce qu'ils cherchoient, ils remercient celuy qui le leur a donné, & apres auoir receu encore

quelques accompagnemens de ce present mysterieux ; comme du cuir, ou vne aleine, si c'estoit vn soulier ; ils s'en vont de compagnie au bois y jeter, disent-ils, la folie, hors du Village ; & le malade commence à se guerir. Pourquoi non ? il a ce qu'il cherchoit, ou ce que le Diable pretendoit.

Pour le regard des festins ; c'est vne chose infinie, le Diable les y tient si fort attachez, qu'il n'est pas possible de plus, sçachant bien que c'est le moyen de les rendre tousiours plus brutaux, & moins capables des veritez surnaturelles. Ils en rapportent l'origine à vne certaine entreueuë des Loups & du Hibou, où cét animal nocturne leur predict la venuë d'*Ontarraoura*, c'est vne beste qui retire au Lyon par la queüe ; lequel *Ontarraoura*, resuscita, disent-ils, vn ie ne sçay quel bon Veneur, grand amy des Loups, au milieu d'vn bon festin : d'où ils concluent qu'ils faut que les festins soient capables de guerir les malades, puis que mesmes ils rendent la vie aux morts. N'est-ce pas bien raisonné pour des gens de ventre & de table ?

Tous ces festins peuuent estre reduits

à quatre especes. *Athataion*, est le festin des adieux. *Enditeubsa*, d'action de graces & de conioüissance. *Atyront aochien* est vn festin à chanter autant qu'à manger. *Ayitaerohi*, est la quatriesme espece, & se fait pour la deliurance d'vne maladie ainsi appellée.

Les ceremonies y sont presque semblables à celles des Montagnés; c'est pourquoy ie m'en remets de la plus part aux Relations des années precedentes.

Ie rougis de dire que souuent ils y sont les iours & les nuités entieres: car enfin, il faut vider la chaudiere. Et si vous ne pouuez aualler tout ce qu'on vous a seruy en vn iour, si vous ne trouuez qui vous vueille ayder, pour quelque present, quand les autres auront fait leur deuoir, on vous laissera-là dans vn petit retranchement, où personne n'entrera que vous, les vingt-quatre heures entieres. C'est vne chose d'importance qu'vn festin, crient-ils, en chassant ceux qui se presentent, quand le ieu des dents a commencé, & que le distributeur a remply à chacun son écuelle, où d'ordinaire il y a à manger depuis le matin iusqu'au soir, & qui a le plustost fait; c'est à luy en seruir

toufiours de nouveau, iufqu'à ce que la chaudiere foit nette. N'est-il pas vray à ouïr tout ceey, & plusieurs autres traicts de gourmandife, que i'obmets par bienfeance, de dire, que *ſi Regnum Dei non eſt eſca & potus*; ſi le Royaume de Dieu n'eſt pas à boire & à manger; ſi eſt bien celuy que le Diable a vſurpé ſur ces pauures aueugles. Plaiſe à noſtre Seigneur auoir pitié d'eux, & les deliurer de cette tyrannie.

Mais il n'y a rien de magnifique comme les feſtins qu'ils appellent *Atgronta ochien*, c'eſt à dire feſtins à chanter. Ces feſtins dureront ſouuent les vingt quatre heures entieres, quelquefois il y aura trente & quarante chaudières, & s'y mangera iuſques à trente Cerfs: cét hyuer dernier il s'en fit vn au village d'*Andiata* de vingt-cinq chaudières, où il y auoit cinquante grands poiſſons; qui valent bien nos plus grands Brochets de France, & ſix vingts autres de la grandeur de nos Saulmons. Il s'en fit vn autre à *Con-tarrea*, de trente chaudières, où il y auoit vingt Cerfs & quatre Ours, auſſi y a t'il ordinairement bonne compagnie, les huiët & neuf villages y ſeront ſouuent

inuitez , & mesme tout le País ; & en ce cas le maistre du festin enuoye à chaque Capitaine autant de buchettes qu'il inuite de personnes de chaque Village.

Ils font ces Festins quelquefois purement par magnificence , & pour se faire renommer ; d'autrefois lors qu'ils prennent vn nouveau nom , principalement s'ils ressuscitent , comme ils disent , le nom de quelque Capitaine defunct , qui ait esté en consideration dans le País pour sa valeur & sa conduite au maniement des affaires ; mais sur tout lors qu'ils se disposent à prendre les armes , & aller à la guerre. La plus grande Cabane du Village est destinée pour recevoir la compagnie : ils ne font point de difficulté de s'incommoder les vns pour les autres en ces occasions ; la chose est estimée de telle importance , qu'en mesme temps qu'on bastit quelque Village , on dresse vne Cabane exprez , plus grande de beaucoup que les autres ; quelquefois on luy donnera iusques à vingt-cinq & trente brasses de longueur.

La compagnie estant assemblée , quelquefois on se met à chanter auant que

de manger , quelquefois pour auoir meilleur courage on mange auparauant: si le festin doit durer, comme il arriue souuent, toute la iournée, vne partie des chaudières se vuide le matin, & l'autre partie se reserue pour le soir.

Parmy ces chants & ces danses quelques-vns prennent occasion d'assommer comme en iouant leurs ennemis. Leurs cris plus ordinaires sont *hen, hen*, ou *héécé*, ou bien *giiiiii*. Ils rapportent l'origine de tous ces mysteres à vn certain Geant plus qu'homme, qu'vn dés leurs bleça au front, lors qu'ils habitoient sur le bord de la mer, pour n'auoir point répondu, le compliment *K&ni*, qui est la repartie ordinaire de ceux qu'on saluë. Ce monstre leur ietta la pomme de discorde en punition de sa blesseure, & apres leur auoir recommandé les festins de guerre, l'*Ononharoia*, & ce refrain *giiiiii*, ils s'enfonça dans la terre, & disparut. Auroit-ce bien esté quelque esprit infernal?

Puis que nous sommes sur ce propos, ie diray qu'ils recognoissent comme vne espeece de Dieu en guerre: ils le figurent comme vn petit Nain. A les entendre il paroist à plusieurs, lors qu'on est sur le

point d'aller en guerre; il caresse les vns, & c'est vn signe, disent-ils, qu'ils retourneront victorieux; les autres il les frappe au front, & ceux-la peuuent bien dire qu'ils n'iront point à la guerre sans y laisser la vie.

Retournons aux festins. L'*Astaerohi* est vn remede qui n'est que pour vne certaine sorte de maladie, qu'ils appellent aussi *Astaerohi*, du nom d'vn petit Demon gros comme le poing, qu'ils disent estre dans le corps du malade, & sur tout dans la partie qui luy fait mal; ils recognoissent qu'ils sont malades de cette maladie par le moyen d'vn songe, ou par l'entremise de quelque Sorcier. Estant vn iour allé visiter vne femme qui se faisoit malade de l'*Astaerohi*, comme ie luy assignois vne autre cause de sa maladie, & me mocquois de son *Astaerohi*, elle se mit à dire apostrophant ce Demon *Astaerohi hechrio kihenkhon. Astaerohi*, ah! ie te prie, que cettuy-cy cognoisse qui tu es, & luy fais sentir les maux que tu me fais souffrir.

Or pour chasser ce Demon, ils font des festins qu'ils accompagnent de quelques chansons, que fort peu sçauent bien

chanter. Voila bien de quoy pleurer aux pieds des Autels; mais hélas ce n'est pas encor tout. Outre ce que ie viens de dire, ie pourrois distinguer encor autant d'especes differentes de festins, qu'il y a de diuerses extrauagances dans leurs songes; car, comme r'ay dit, ce sont ordinairement les songes qui commandent les festins, & ordonnent mesmes iusques aux moindres ceremonies qui y doiuent estre obseruées. De là viennent ces festins à rendre gorge; qui font horreur à la plus part, & neantmoins, quiconque y est inuité, il faut qu'il en passe par là, & se resolue d'écorcher le renard, autrement le festin sera gasté. Quelque fois vn malade songera qu'il faut que les conuiez entrent par vne certaine porte de la Cabane; & non par l'autre, qu'ils ne passent que par vn certain costé de la chaudiere; autrement faute de cela il ne fera pas guery; y a t'il rien de plus ridicule?

Il y a iusques à douze sortes de danses, qui sont autât de souuerains remedes pour les maladies, de sçauoir maintenant si celle-cy, ou celle là est propre pour telle, ou telle maladie, il n'y a qu'vn songe qui le puisse

puisse déterminer, ou bien l'*Arendiosane*, c'est à dire le Sorcier.

De trois sortes de ieux qui sont particulièrement en vſage parmy ces Peuples, ſçavoir de croſſe, de plat, & de paille. Les deux premiers ſont tout à fait, diſent-ils, ſouuerains pour la ſanté. Cela n'eſt-il pas digne de compaſſion? Voila vn pauvre malade qui a le feu dans le corps, & l'ame ſur le bout des levres, & vn miſerable Sorcier luy ordonnera pour tout remede refrigeratif vn ieu de croſſe; ou le malade meſme quelquefois aura ſongé, qu'il faut qu'il meure, ou que tout le pays croſſe pour ſa ſanté, & en meſme temps s'il a tant ſoit peu de credit, vous verrez dans vn beau champ Village contre Village, à qui croſſera le mieux, & patient l'vn contre l'autre, pour s'animer dauantage, les robes de Caſtor, & les colliers de Pourcelaine.

Quelquefois auſſi vn de ces Jongleurs dira que tout le Pays eſt malade, & qu'il demande vn ieu de croſſe pour ſa guerison; il ne faut pas en dire dauantage, cela ſe publie incontinent par tout, & tous les Capitaines de chaque Village donnent ordre que toute la ieuneſſe faſſe ſon deuoir en ce point, autrement quelque grand

malheur accueilleroit tout le Pays.

Le ieu de plat est aussi en grand credit en matiere de medecine, sur tout si le malade l'a songé. Ce ieu est purement de hazard; ils vous ont six noyaux de prunes, blancs d'un costé & noirs de l'autre, dedans vn plat qu'ils heurtent assez rudement contre terre, en sorte que les noyaux sautent, & se tournent tantost d'un costé, tantost de l'autre. La partie consiste à amener tous blancs, ou tous noirs; ils iouent d'ordinaire Village contre Village. Tout ce monde s'amasse dans vne Cabane, & se range sur des perches dressées iusques au haut, de part & d'autre. On y apporte le malade dans vne couuerture, & celuy du Village, qui doit remuer le plat; (car il n'y en a qu'un de chaque costé étably pour cet effet) celuy là dis-je marche apres, la teste & le visage enuveloppé de sa robe. On parie fort & ferme de part & d'autre. Quand celuy de la partie aduersé tient le plat, ils crient à pleine teste *achinc, achinc, achinc,* trois, trois, trois, ou bien *ioio, ioio, ioio,* souhaitans qu'il n'amene que trois blancs ou trois noirs. Vous en eussiez veu cet hyuer vne bonne troupe s'en retourner d'icy à leurs Villages, ayans perdu leurs chausses

en vne saison, où il y auoit près de trois pieds de neige, aussi gaillards neantmoins en apparence que s'ils eussent gagné. Ce que ie trouue de plus remarquable en ce point, c'est la disposition qu'ils y apportent. Il s'en trouue qui ieusent plusieurs iours auparauant que de iouer: la veille ils s'assemblent tous dans vne Cabane, & font festin pour cognoistre quelle sera l'issüe du ieu. Celuy qui est choisi pour tenir le plat, prend les noyaux, & les met indifferement dans vn plat, & le couure, en sorte que personne n'y puisse mettre la main; cela faict on chante; la chanson acheuée, on découure le plat, & les noyaux se trouuent ou tous blancs, ou tous noirs. Là dessus ie demanday à vn Sauvage, si ceux contre lesquels ils deuoient iouer, ne faisoient pas le mesme de leur costé, & s'ils ne pouuoient pas rencontrer les noyaux en mesme estat; il me dit qu'ouy; & cependant luy dis-ie, tous ne peuent pas gagner; à cela il ne sceut que répondre. Il m'apprit encor deux choses remarquables: premierement qu'on choisissoit pour manier le plat, quelqu'un qui auoit songé qu'il gagneroit, ou qui auoit vn sort; au reste ceux qui en ont pour quoy que ce soit, ne s'en éachent point, &

le portent par tout avec eux; nous en auôs, dit-on, vn dans nostre Village, qui frotte les noyaux d'vn certain onguent, & ne manque quasi iamais de gagner. Secondement qu'en faisant l'essay, quelques vns des noyaux disparoissoient, & se retrouuoient quelque temps apres dans le plat avec les autres.

Parmy toutes ces niaiseries ie n'oserois dire les infamies & lubricitez, que le Diable y fait glisser, leur faisant voir en songe, qu'ils ne sçauroient guerir, qu'en se veautrant dans toute sorte d'ordures. Celuy qui nous a sauuez par le sang de l'Agneau immaculé, y veuille remedier au plustost, acceptant pour cet effect, si besoin est, nos ames & nos vies, que nous luy offrons de tres-bon cœur; pour le salut de ces Peuples, & la remission de nos pechez.

C H A P I T R E V.

S'il y a des Sorciers aux Hurons.

EN voicy quelques coniectures; les plus sages en iugeront. Premièrement ce Peuple n'est pas si hebeté, qu'il ne cherche & ne reconnoisse quelque chose de releué

au dessus des sens : & d'ailleurs sa vie licentieuse & ses débordemens l'empeschans de rencontrer Dieu ; il est bien facile au Diable de s'ingerer & luy offrir son service , dans les necessitez pressantes où il le void , se faisant payer d'un culte qui ne luy est pas deub , & se familiarisant à quelques esprits plus subtils , qui le mettent en credit auprès de ces pauvres gens.

2. Vous ne voyez icy rien de plus frequent que les sorts ; les enfans en heritent de leurs peres , s'ils ont esté trouvez bons , & ils ne s'en cachent point , comme ie viens de dire. Nous auons vn Sauvage en nostre Village, surnomme le *Pescheur* , pour l'heur qu'il a à pescher ; cét homme attribué tout son bien aux cendres d'un certain petit oyseau qu'on appelle *Obguione* ; qui penetre , à l'entendre dire , les troncs des arbres sans resistance. Allant à la pesche il demesle avec vn peu d'eau ses cendres , & en ayant frotté son rets , il s'assure , que le poisson donnera dedans en abondance ; en effect il en a acquis le renom.

3. Il y a parmy ce Peuple des hommes qui font estat de commander aux pluyes & aux vents ; d'autres , de predire les choses à venir ; d'autres , de trouuer celles qui sont

perduës; d'autres finalement de rendre la santé aux malades, & ce avec des remedes, qui n'ont aucun rapport aux maladies. Qu'ils ayent ces dons de Dieu, personne, à mon aduis, ne l'osera dire. Que tout leur fait soit tromperie ou imagination, cela ne s'accorde gueres bien avec le credit qu'ils ont acquis, & le long-temps qu'il y a qu'ils font cette profession. Quel moyen que leurs fourbes n'eussent point esté decouvertes depuis tant d'années, ou que leur mestier eust esté si bien accredité, & si bien recompensé de tout temps, s'il n'eust iamais reüssy que par pure fantaisie. Personne n'ose leur contredire; ils sont continuellement en festins, qui se font par leur ordonnance. Il y a donc quelque apparence, que le Diable leur tient la main par fois, & s'ouure à eux pour quelque profit temporel, & pour leur damnation éternelle. Voyons-en quelques exemples. *Onditachiaé* est renommé en la Nation du Petun, comme vn Iuppin parmi les Payens iadis, pour auoir en main les pluyes & les vents, & le tonnerre. Ce tonnerre, à son conte, est vn homme semblable à vn coq-d'Inde; le Ciel est son Palais, il se retire là quand l'air est serain; il en descend & vient sur terre faire sa prou-

sion de couleures & de serpens, & de tout ce qu'ils appellent *Oki*, quand les nuës grondent; les éclairs se font à mesure qu'il étend ou replie ses ailles. Que si le tintamarre est vn peu plus grand, ce sont ses petits qui l'accompagnent, & l'aydent à bruire du mieux qu'ils peuuent. Opposant à ce luy qui m'en faisoit le conte, d'où venoit donc la seicheresse; il me repartit qu'elle venoit des chenilles, sur lesquelles *Ondiachiaé*, n'a point de pouuoir. Et luy demandant pourquoy le tonnerre tomboit sur les arbres; c'est là, dit-il, qu'il fait ses provisions. Pourquoy brusle-il les Cabanes, pourquoy tuë il les hommes. *Chieske*; que sçay-ie, me dit-il, c'est leur refrain quand ils demeurent courts. Pour la prediction du futur, mais qui n'est gueres esloigné ny difficile à connoistre en ces causes, Louys de sainte Foy m'a assureé, qu'allant à la guerre, vn de ces Jongleurs, leur predict à poinët nommé la rencontre des Iroquois, au sortir de la Suerie. Il y a bien de la probabilité, que le Diable estoit en sentinelle pour luy. I'en dirois bien d'autres qui à la verité se sont trouuées fausses, & sur lesquelles vn bon vieillard me rait il y a quelque temps.

Ah, dit-il, il y a vn plus grand Maistre

136 *Relation de la Nouu. France,*
que luy; il parloit d'un certain faux Prophe-
te, qui s'estoit trompé en son calcul. N'es-
toit-ce pas bien dit pour un Sauvage? &
n'ya il pas en cela de quoy esperer quelque
chose de ce que nous cherchons icy.

Les plus fameux d'entre ces Sorciers ou
Trompeurs sont les *Arendisane*, qui se mes-
lent de dire à un malade le point & la qua-
lité de sa maladie, apres un festin ou une
Suerie, & le laissent là. Il est vray que quel-
ques-uns ordonnent, qui de faire festin
d'un chien, qui de faire croquer, ou iouer au
plat, qui de dormir sur une telle & telle
peau, & autres extrauagances niaises ou
diaboliques; qui un vomitoire, pour faire
fortir le sort s'il y en a; comme ie veis moy-
mesme estant à la Rochelle une pauvre
femme, qui ietta un charbon gros d'un
pouce, apres quelques prises d'eau; & un
Sauvage m'a assuré auoir veu fortir du sa-
ble de toutes les parties du corps d'une au-
tre qui estoit ethique, apres que son *Aren-
disane* l'eut secouée comme on feroit un
crible. Autrefois ces offices d'*Arendisane*
estoyent à plus haut prix qu'à present; ils
les ont à cette heure à force de festins. Un
temps fut, qu'il falloit ieusner les trente
iours entiers dans une Cabane à l'escart,

fans que personne en approchast, qu'un
 feruteur, qui pour estre digne d'y porter
 du bois, s'y dispoist luy-mesme en ieuf-
 nant. Les honneurs & les émoluments en
 sont tousiours grands. Ces pauvres gens
 n'ayans rien de plus cher que cette vie, fau-
 te d'en connoistre vne meilleure, mettent
 tout à cela, au recouurement de leur san-
 té, & à qui fait mine de les ayder. Il nous
 ferment quelquefois la bouche, lors que
 nous les voulons desabuser sur ces charla-
 tanneries, disans, guerissez nous donc. Si
 quelque sage & vertueux Medecin vouloit
 venir icy, il y feroit de belles cures pour les
 ames, en soulageant les corps; & ie m'as-
 seure que Dieu prendroit plaisir vn iour de
 luy dire comme à Abraham. *Ego ero mer-
 ces tua magna nimis.* les miracles de la natu-
 re sont de grandes dispositions à ceux de la
 grace, quand il plaist à l'Autheur des vns &
 des autres, de s'en seruir.

Je laisse à part vne infinité d'autres remar-
 ques sur ce sujet, pour raconter vne partie
 de ce qui a tenu vn mois entier tout ce pays
 en haleine. Vn Sauvage nommé *Ihongaha*
 songea vne nuit qu'il deviendroit *Aren-
 disane*; c'est à dire maistre Sorcier, pour-
 ueu qu'il ieunast trente iours sans manger.

Le lendemain à son réueil il trouua cette qualité si honorable & si aduantageuse qu'il se resolut de garder ce ieusne tres-estroitement. Sur ces entrefaites on l'inuite à vn festin d'*Astaerobi* : il y en a peu qui sçachent chanter au gré de ce Demon ; certuicy est vn des Maistres. Il se laisse enfin emporter, & y mangea si bien, & y chanta avec telle contention, qu'il en sortit la ceruelle en écharpe ; le voila en mesme temps la tortuë, ou pour mieux dire la marote à la main, en la saison la plus fascheuse de l'hyuer, en l'estat qu'il estoit sorty du ventre de sa mere, il court par les neiges, & chante nuit & iour ; le lendemain, c'estoit le vingt-huictième de Ianuier, il alla au village d'*genrio*, où on luy fit trois ou quatre festins pour sa santé, & en retonrna aussi fol qu'il y estoit allé : Quelques Sauvages disoient que nous estions causes de tout cela, mais les plus sages remarquerent, qu'il s'estoit moqué lors qu'expliquant les Commandemens de Dieu, i'auois condamné l'*Astaerobi*, & attribuerens sa folie à vne punition diuine.

La nuit du trente-vn, il songea qu'il luy falloit vn Canot, huit Castors, deux Rays, six vingts œufs de Mauue, vne Tortuë, &

Vn homme qui l'adoptast pour son fils ; ie vous prie que ie le chimere, & cependant on luy doit faire comme vn cataplasme de tout cela pour luy guerir la ceruelle. De fait il n'a pas plustost fait recit de son songe, que les anciens du village s'assemblent pour aduifer là dessus ; ils se mettent en peine de luy trouuer ce qu'il auoit demandé avec autant de soin & d'empressement que s'il eust esté question de la conseruation de tout le Pays ; le pere du Capitaine le prit pour son fils, & tout ce qu'il auoit songé luy fut liuré le mesme iour ; pour les œufs de Mauué, ils furent changez en autant de petits pains qui donnerent de l'exercice à toutes les femmes du village. Le festin se fit sur le soir, & tout cela sans effect : le Diable n'auoit pas encor tout.

Le premier de Feurier on le dansa derechef, i'eusse souhaitté que plusieurs Chrestiens eussent assisté à ce spectacle, ie ne doute point qu'ils n'eussent honte d'eux-mesmes, voyans combien ils symbolisent avec ces Peuples dans leurs folies du carnaual, ils se trauestirent & se déguiserent, non à la verité si richement, mais à peu près aussi ridiculement qu'on fait ailleurs.

Vous en eussiez veu les vns avec vn sac

140 *Relation de la Nouu. France,*
en la teste, percé seulement aux yeux, les autres en auoient vn plein de paille à l'entour du ventre pour contrefaire les femmes grosses. Plusieurs estoient nuds comme la main, blanchis par tout le corps, noirs par le visage comme des Diabes, des plumes ou des cornes à la teste; les autres barbouillez de rouge, de noir, & de blanc; enfin chacun se para avec le plus d'extrauagance qu'il peut pour danser ce Balet, & contribuer quelque chose à la santé du malade. Mais ie m'ouublois d'vne circonstance notable, les bruits de guerre estoient grands, ils estoient dans des alarmes continuelles, on attendoit l'Ennemy à toute heure, on auoit inuité toute la ieunesse à se transporter au village d'*Angsiens*, pour trauailler à vne pallissade de pieux qui n'estoit qu'à demy faite; le Capitaine eut beau crier à pleine teste *enon eienti ecgarbakhion*, ieunes gens allons, personne ne s'en remua, aymans mieux escouter ce fol, & executer toutes ses volontez; cette medecine n'opera pas plus que les precedentes.

Après auoir ieusné dix-huit iours, sans manger ce dit-on que du petun, il me vint voir, ie luy donnay sept ou huit raisins, il me remercia, & me dit qu'il en mangeroit

vn tous les iours, ce n'estoit pas pour rompre son ieufne. Le quatorzième de Feurier faisant la ronde par les Cabanes à son ordinaire, il trouua qu'on preparoit vn festin, & alors, *Ce sera moy, dit-il, qui feray festin, ie veux que ce soit icy mon festin, & en mesme temps il prend des raquettes, & s'en va luy mesme pour inuiter ceux des Villages circonuoisins : mais il y a bien de l'apparence qu'il ne fut pas plustosten campagne, qu'il s'oublia de son dessein, car il ne retourna que prés de deux fois vingt-quatre heures après, & fit, où il se trouua, sept ou huit festins pour vn. Il luy arriua dit-on en cette course trois choses memorables. La premiere, qu'il n'enfonça point du tout dans les neiges, quoy qu'elles fussent de trois pieds de haut. La seconde, qu'il se ietta du haut d'une grosse roche sans se blesser. La troisième, qu'estant de retour il ne parut non plus mouillé, & ses souliers aussi secs, que s'il n'eust pas mis le pied hors la Cabane : celuy qui nous racontoit cecy, adiousta qu'il ne falloit pas s'en estonner, qu'un Diable le conduisoit. Sur la fin de sa maladie il me fit prier de l'aller voir ; ie le trouuay en apparence en assez bon sens ; il me raconta le progrès, & la cause de sa ma-*

ladie, qu'il attribuoit à la rupture de son ieufne, & me dit qu'il estoit resolu d'aller iusques au bout, c'est à dire iusques au terme que son songe luy auoit ordonné. Vn autre iour il nous vint visiter, & nous dit, que c'estoit tout de bon qu'il estoit deuenu *oki*, c'est à dire Demon, c'estoit bien encherir par dessus la qualité de Sorcier, à laquelle seulement il aspiroit; toutefois il n'estoit pas hors de sa folie; il luy fallut encor refuer vne bonne fois pour en sortir; il songea donc qu'il n'y auoit qu'une certaine forte de danse, qui luy peust rendre tout à fait la santé. Ils l'appellent *akhrendoiaen*, d'autant que ceux qui font de cette danse, s'entredonnent du poison; elle n'auoit iamais esté pratiquée parmy cette Nation des Ours: la saison estoit fort fascheuse, la troupe estoit grande, & ne pouuoit qu'apporter beaucoup de desordre dans vn petit Village; on ne s'arresta point à toutes ces considerations. Voila incontinent des courriers en campagne, quinze iours se passent à les assembler; la bande estoit composée d'environ quatre-vingts personnes, il y auoit six femmes; ils se mettent en chemin sans delay; il faut remarquer icy qu'ils estiment que le ieufne leur rend la veuë perçante à

merueille, & leur donne des yeux capables de voir les choses absentes & les plus éloignées, n'est ce pas renuerfer toute l'Escole, qui tient, ce me semble, que rien n'affoiblit tant la veuë, que le ieuſne excessif; quoy que c'en soit, il y a bien de l'apparence que nostre fol n'auoit pas encor assez ieuſné, car sa veuë le trompa bien fort, & commença fort mal pour se mettre en credit de Prophete. La troupe n'estoit pas partie, qu'il la faisoit à deux lieuës du Village.

Or estans arriuez enuiron à la portée d'vn mousquet, ils s'arrestèrent & se mirent à chanter; ceux du Village leur répondirent. Dès le soir mesme de leur arriüée ils danſerent, pour prendre cognoissance de la maladie, le malade estoit au milieu de la Cabane sur vne natte; la danſe finie, parce qu'il estoit tombé à la renuerſe, & auoit vommy, ils le declarerent tout à fait de la Confrairie des fols, & en vinrent au remede qui leur est ordinaire en cette maladie, & qui seroit capable de les faire passer pour tels, quand ils seroient les plus sages du monde. C'est la danſe qu'ils appellent *Otakrendoiaie*, les Confreres *Atirenda*. I'en décrirois les particularitez, si ie n'auois peur d'estre trop long. Ce sera pour vne autre fois, si l'ap-

prends qu'on desire les sçauoir. Suffit pour le present de dire en general ; que iamais les Bacchantes forcenées du temps passé ne firent rien de plus furieux en leurs orgyes. C'est icy à l'entreuer , disent-ils , par des sorts qu'ils s'entretiennent, dont la composition est d'ongles d'Ours, de dents de Loup, d'ergots d'Aigles , de certaines pierres , & de nerfs de Chien. C'est à rendre du sang par la bouche, & par les narines , ou plustost d'une poudre rouge qu'ils prennent subtilement, estans tombez sous le sort , & blesez. Et dix mille autres sottises que ie laisse volontiers. Le plus grand mal est, que ces malheureux sous pretexte de charité vangent souuent leurs iniures , & donnent à dessein vn boucon à leurs malades au lieu de medecine. Ce qui y est de plus remarquable, est l'expérience qu'ils ont pour guerir les ruptures , à quoy s'entendent aussi plusieurs autres en ces quartiers. La superstition la plus notoire est, que leurs drogues & leurs onguens se plaisent , à leur dire, au silence & aux tenebres. S'ils sont recogneus, ou si leur secret est decouuert , il est sans succez. L'origine de toute cette folie vient d'un nommé *Oatarra*, ou d'une petite idole en forme d'une poupée , qu'il deman-

da

da, pour sa guerison à vne douzaine d'Enchanteurs qui l'estoient venus voir, & laquelle ayant mis en son sac de Petun, elle se remua là dedans, ordonna les ballets, & autres ceremonies de la danse, à ce qu'ils cōtent. Certes, voila bié des fornettes, & i'ay bien peur qu'il n'y ait quelque chose de plus noir & de plus caché.

CHAPITRE VI.

De la police des Hurons, & de leur gouvernement.

IE ne pretends pas icy mettre nos Sauvages en parallele avec les Chinois, Japonnois, & autres Nations parfaitement ciuilisées; mais seulement les tirer de la condition des bestes, où l'opinion de quelques-vns les a reduits, leur donner rang parmy les hommes, & faire paroistre qu'il y a mesme parmy eux quelque espede de vie Politique & Ciuile. C'est déjà beaucoup à mon aduis de dire qu'ils viennent assemblez dans des Villages, quelquefois iusques à cinquante, soixante, & cent Cabanes, c'est à dire trois cens &

quatre cens ménages; qu'ils cultiuent des champs, d'où ils tirent à suffisance pour leur nourriture de toute l'année, & qu'ils s'entretiennent en paix & amitié les vns avec les autres. Il est vray que ie ne pense pas qu'il y ayt peut-estre Nation souz le ciel plus recōmandable en ce point qu'est la Nation des Ours; ostez quelques mauvais esprits qui se rencontrent quasi par tout, ils ont vne douceur, & vne affabilité quasi incroyable pour des Sauuages; ils ne se picquent pas aisément: & encor s'ils croyent auoir receu quelque tort de quelqu'un, ils dissimulent souuent le ressentiment qu'ils en ont; au moins en trouue-on icy fort peu qui s'échapent en public pour la colere, & la vengeance. Ils se maintiennent dans cette si parfaite intelligence par les frequentes visites, les secours qu'ils se donnent mutuellement dans leurs maladies, par les festins, & les alliances. Si leurs champs, la pesche, la chasse, ou la traitte ne les occupe ils sont moins en leurs Cabanes que chez leurs amis; s'ils tombent malades, & qu'ils desirerent quelque chose pour leur santé, c'est à qui se monstrera le plus obligé. S'ils ont vn bon morceau, ie l'ay déjà dit; ils

en font festin à leurs amis, & ne le mangēt quasi jamais en leur particulier. Dans leurs mariages il y a cecy de remarquable, qu'ils ne se marient jamais dans la parenté en quelque degré que ce soit ou direct, ou collatéral, mais font tousiours de nouvelles alliances, ce qui n'est pas vn petit auantage pour maintenir l'amitié. D'auantage en cette frequentatiō si ordinaire, comme ils ont la plus part l'esprit assez bon, ils s'éueillent & se façonnent merueilleusement; de sorte qu'il n'y en a quasi point qui ne soit capable d'entretien, & ne raisonne fort bien, & en bons termes, sur les choses dont il a la cognoissance: ce qui les forme encor dans le discours font les conseils qui se tiennent quasi tous les iours dans les Villages en toutes occurrences: & quoy que les anciens y tiennent le haut bout, & que ce soit de leur iugement que dépende la décision des affaires; neantmoins s'y trouue qui veut, & chacun a droit d'y dire son aduis. Adioûtez mesme que l'honnesteré, la courtoisie & la ciuilité, qui est comme la fleur & l'agrément de la conuersation ordinaire & humaine, ne laisse pas encor de se remarquer parmy ces Peuples; ils

appellent vn homme ciuil *Aiendagasti*. A la verité vous n'y voyez pas tous ces baise-mains, ces complimens, & ces vaines offres de seruice, qui ne passent pas le bout des léures; mais neantmoins ils se rendent de certains deuoirs les vns aux autres, & gardent par bien-sceance de certaines coustumes en leurs visites, dâses, & festins, auxquelles si quelqu'un auoit manqué, il ne manqueroit pas d'estre releué sur l'heure; & s'il faisoit souuent de semblables pas de clerc, il passeroit bien tost en proverbe par le village, & perdrait tout à fait son credit. A la rencontre pour toute salüade, ils s'appellent chacun de leur nom, ou disent mon amy, mon camarade, mon oncle, si c'est vn ancien. Si vn Sauvage se trouue en vostre Cabane lors que vous mangez, & que vous luy presentiez vostre plat, n'y ayant encor guieres touché, il se contentera d'en gouster, & vous le rendra. Que si vous luy presentez vn plat en particulier, il n'y portera pas la main qu'il n'en ait fait part à ses compagnons; & ceux-cy se contentent d'ordinaire d'en prendre vne cuillerée. Ce sont petites choses à la verité, mais qui montrent neantmoins que ces Peu-

ples ne sont pas tout à fait si rudes & mal polis que quelqu'un se pourroit bien figurer. En outre, si les loix sont comme la maistresse rouë qui regle les Communautés, ou pour mieux dire l'ame des Républiques : il me semble que j'ay droit, eu égard à cette si parfaite intelligence qu'ils ont entr'eux, de maintenir qu'ils ne sont pas sans loix. Ils punissent les meurtriers, les larrons, les traistres, & les Sorciers : & pour les meurtriers quoy qu'ils ne tiennent pas la seuerité que faisoient iadis leurs ancestres, neantmoins le peu de desordre qu'il y a en ce point, me fait iuger que leur procedure n'est guieres moins efficace qu'est ailleurs le supplice de la mort : car les parens du defunct ne poursuivent pas seulement celuy qui a fait le meurtre, mais s'adressent à tout le Village, qui en doit faire raison, & fournir au plustost pour cét effet iusques à soixante presens, dont les moindres doivent estre de la valeur d'une robe neufue de Castor : le Capitaine les presente luy mesme en personne, & fait vne longue harangue à chaque present qu'il offre ; de façon que les iournées entieres se passent quelquefois dans cette cere-

monie. Il y a deux sortes de presens; les vns, tels que sont les neuf premiers qu'ils appellent *andaonhaan*, se mettent entre les mains des parens, pour faire la paix, & oster de leur cœur toute l'aigreur, & les desirs de vengeance, qu'ils pourroient auoir contre la personne du meurtrier: les autres se mettent sur vne perche, qui est éréduë au dessus de la teste du mort, & les appellét *Andacraëhaan*; c'est à dire qui se mettent sur la perche. Or chacun de ces presens a son nom particulier. Voicy ceux des neuf premiers, qui sont les plus considerables, & quelque fois chacun de mille grains de Pourcelaine. Le Capitaine parlant, & hauffant sa voix au nom du coupable, & tenant en sa main le premier present, comme si la hache estoit encor dans la playe du mort, *condagee onfahachytagas*; voila, dit-il, dequoy il retire la hache de la playe, & la fait tomber des mains de celuy qui voudroit venger cette iniure. Au second present, *condagee oscotageanon*; voila dequoy il essuie le sang de la playe de sa teste: par ces deux presens il témoigne le regret qu'il a de l'auoir tué, & qu'il seroit tout prest de luy rendre la vie s'il estoit possi-

ble. Toutefois comme si le coup auoit reially sur la Patrie, & comme si le País auoit receu la plus grande playe; il adiouste au troisiéme present, en disant *condayee on sabondechari*; voila pour remettre le País en estat, *condayee on sabondgaranti, etotonhsentiai*; voila pour mettre vne pierre dessus l'ouuerture & la diuision de la terre, qui s'estoit faite par ce meurtre. Les metaphores sont grandement en vsage parmy ces Peuples; si vous ne vous y faites, vous n'entendez rien dans leurs conseils, où ils ne parlent quasi que par metaphores. Ils pretendēt par ce present reünir les cœurs & les volontez, & mesmes les Villages entiers, qui auoient esté comme diuisez. Car ce n'est pas icy comme en France & ailleurs, où le public & toute vne ville entiere n'épouse pas ordinairement la querelle d'vn particulier. Icy vous n'y scauriez outrager qui que ce soit, que tout le País ne s'en resente, & ne se porte contre vous, & mesme contre tout vn Village; c'est de là que naissent les guerres, & c'est vn sujet plus que suffisant de prendre les armes contre quelque Village, quand il refuse de satisfaire par les presens ordonnez

152 *Relation de la Nouu. France,*
pour celuy qui vous auroit tué quelqu'un
des vostres. Le cinquième se fait pour
applanir les chemins, & en oster les brof-
sailles, *condayee onsa hannonkiai*, c'est à di-
re afin qu'on puisse aller doresnauant en
toute seureté par les chemins, & de Vil-
lage en Village. Les quatre autres s'a-
dressent immédiatement aux parés, pour
les consoler en leur affliction, & essuyer
leurs larmes, *condayee onsa hoberonti*; voila,
dit-il, pour luy donner à petuner, par-
lant de son pere, de sa mere, ou de celuy
qui seroit pour venger sa mort; ils ont
cette creance qu'il n'y a rien si propre que
le Petun pour appaiser les passions; c'est
pourquoy ils ne se trouuent iamais aux
conseils que la pippe ou calumet à la bou-
che; cette fumée qu'ils prennent leur
donne, disent-ils, de l'esprit, & leur fait
voir clair dans les affaires les plus em-
brouillées. Aussi en suite de ce present
on en fait vn autre pour remettre tout à
fait l'esprit à la personne offensée, *con-
dayee onsa hondionroenkhra*. Le huitiesme
est pour donner vn breuuage à la mere
du defunct, & la guerit comme estant
griefuement malade à l'occasion de la
mort de son fils, *condayee onsa ageannencia*

d'occision. Enfin le neuvième est, comme pour luy mettre, & étendre vne natte, sur laquelle elle se repose, & se couche durant le temps de son deuil, *conduyee en sa hobrendaen*. Voila les principaux presens, les autres sont comme vn surcroist de consolation, & representent toutes les choses dont se seruoit le mort pendant sa vie; l'vn s'appellera sa robbe, l'autre son collier, l'autre son Canot, l'autre son auron, sa rets, son arc, ses fleches, & ainsi des autres. Apres cela, les parés du defunt se tiennēt plainemēt satisfaits. Autrefois les parties ne s'accordoient pas si aisémēt, & à si peu de frais: car outre que le public payoit tous ces presens, la personne coupable estoit obligée de subir vne honte, & vne peine que quelques-uns n'estimeroient peut estre gueres moins insupportable que la mort mesme. On érendoit le mort sur des perches, & le meurtrier estoit contraint de se tenir dessus, & receuoit dessus soy le pus qui alloit dégoutant de ce cadaure; on luy metoit aupres de luy vn plat pour son manger, qui estoit incontinent plein de l'ordure & du sang pourry qui peu à peu en tomboit, & pour obtenir feulemēt que le plat fust tāt

soit peu reculé, il luy en coustoit vn present de sept cens grains de Pourcelaine, qu'ils appelloient *hassaendista*; pour luy il demeuroit en cét estat tant & si long temps qu'il plaisoit aux parens du defunct; & encore apres cela pour en sortir luy falloit-il faire vn riche present qu'ils appelloient *akhiataendista*. Que si les parens du mort se vengeoient de cette iniure, par la mort de celuy qui auoit fait le coup, toute la peine retomboit de leur costé; c'estoit aussi à eux à faire des presents à ceux mesmes qui auoient tué les premiers, sans que ceux cy fussent obligez à aucune satisfaction, pour montrer combien ils estiment que la vengeance est detestable, puis que les crimes les plus noirs, tel qu'est le meurtre, ne paroissent quasi rien en sa presence, qu'elle les abolit, & attire dessus soy toute la peine qu'ils meritent. Voila pour ce qui est du meurtre: les blesseures à sang ne se guerissent aussi qu'à force de presens, de colliers, de haches, selon que la playe est plus ou moins notable.

• Ils punissent aussi seuerement les Sorciers, c'est à dire, ceux qui se meslent d'empoisonner, & faire mourir par sort;

& cette peine est authorisée du consentement de tout le Pais; de sorte que quiconque les prend sur le fait, il a tout droit de leur fendre la teste, & en défaire le monde sans crainte d'en estre recherché, ou obligé de faire aucune satisfaction.

Pour les larrons, quoy que le Pais en soit remply, ils ne sont pas pourtant tolerez; si vous trouvez quelqu'un faisi de quelque chose qui vous appartienne, vous pouvez en bonne conscience ioüer au Roy dépouillé, & prendre ce qui est vostre, & avec cela le mettre nud comme la main; si c'est à la pesche, luy enlever son Canot, ses rets, son poisson, sa robbe; tout ce qu'il a: il est vray qu'en cette occasion le plus fort l'emporte: tant y a que voila la coustume du Pais, qui ne laisse pas d'en tenir plusieurs en leur devoir.

Or s'ils ont quelque espece de Loix qui les maintiennent entre eux, il y a aussi quelque ordre estably pour ce qui regarde les Peuples estrangers: & premierement pour le commerce; plusieurs familles ont leurs traittes particulieres, & celui-là est censé Maistre d'une traite qui en a fait le premier la découuerte: les en-

fans entrent dans le droict de leurs parens pour ce regard, & ceux qui portent le mesme nom; personne n'y va sans son congé, qui ne se donne qu'à force de presens; il en associe tant & si peu qu'il veut; s'il a beaucoup de marchandise c'est son aduantage d'y aller en fort petite compagnie, car ainsi il enleue tout ce qu'il veut dans le País: c'est en cecy que consiste le plus beau de leurs richesses. Que si quelqu'un estoit si hardy que d'aller à vne traitte, sans le congé de celuy qui en est le Maistre, il peut bien faire ses affaires en secret & à la desrobée, car s'il est surpris par le chemin, on ne luy fera pas meilleur traitement qu'à vn larron, & il ne rapportera que son corps à la maison, ou il faut qu'il soit en bonne compagnie: que s'il retourne bagues sauues, on se contente de s'en plaindre, sans en faire autre poursuite.

Dans les guerres mesmes où regne souuent la confusion, ils ne laissent pas d'y tenir quelque ordre: ils n'en entreprennent point sans suiet, & le suiet le plus ordinaire qu'ils ayent de prendre les armes, est lors que quelque Nation refuse de satisfaire pour quelque mort, & de

fournir les presens que requierent les conuentions faites entre eux; ils prennent ce refus pour vn acte d'hostilité, & tout le pais mesme espouse cette querelle : sur tout les parens du mort s'estiment obligez par honneur de s'en ressentir, & font vne leuée pour leur courir sus. Je ne parle point de la conduite qu'ils tiennent en leurs guerres, & de leur discipline militaire, cela vient mieux à Monsieur de Champlain qui s'y est trouué en personne, & y a commandé; aussi en a-t'il parlé amplement, & fort pertinemment, comme de tout ce qui regarde les mœurs de ces Nations barbares. Je diray seulement, que si Dieu leur faisoit la grace d'embrasser la Foy, ie trouuerois à reformer en quelques vnes de leurs procedures; car premierement il y en a tel qui leuera vne troupe de ieunes gens deliberez plustost, ce semble, pour venger vne querelle particuliere, & la mort d'vn amy, que pour l'honneur & la conseruatiõ de la Patrie: & puis quand ils peuuent tenir quelques-vns de leurs ennemis ils les traittent avec toute la cruauté qu'ils se peuuent imaginer: les cinq & six iours se passeront quelquefois à assouuir leur rage, & les bruler à pe-

rit feu, & ne se contentent pas de leur voir la peau toute grillée, ils leur ouurent les iambes, les cuisses, les bras, & les parties les plus charnuës, & y fount des tisons ardens, ou des haches toutes rouges; quelquefois au milieu de ces tourmens ils les obligent à chanter; & ceux qui ont du courage le font, & vomissent mille imprecations cõtre ceux qui les tourmentēt: le 9 iour de leur mort il faut encor qu'ils passēt par là, s'ils ont les forces, & quelquefois la chaudiere dans laquelle on le doit mettre 10 bouillir sera sur le feu, que ces pauues miserables chanteront encore à pleine teste. Cette inhumanité est tout à fait intolérable; aussi plusieurs ne se trouuent pas volontiers à ces funestes banquetts. Après 18 les auoir enfin assommé, s'ils estoient vaillās hommes, ils leur arrachēt le cœu, le font griller sur les charbons, & le distribuent en pieces à la ieunesse: ils estiment que cela les red couraieux: d'autres leur font vne incision au dessus du col, & y font couler de leur sang, qui a, disent-ils, cette vertu, que depuis qu'ils l'ont ainsi meslé avec le leur, ils ne peuent iamais estre surpris de l'ennemy, & ont tousiours connoissance de ses approches, pour secrettes

qu'elles puissent estre. On les met par morceaux en la chaudiere; & quoy qu'aux autres festins la teste, soit d'un Ours, soit d'un Chien, d'un Cerf, ou d'un grand poisson est le morceau du Capitaine; en cetuy cy la teste se donne au plus malotru de la compagnie: en effet quelques-uns ne goustent de ce mets non plus que de tout le reste du corps; qu'avec beaucoup d'horreur: il y en a qui en mangent avec plaisir; j'ay veu des Sauvages en nostre Cabane parler avec appetit de la chair d'un Iroquois, & louer sa bonté en mesmes termes que l'on feroit la chair d'un Cerf, ou d'un Orignac: c'est estre bien cruel; mais nous esperons avec l'assistance du Ciel, que la cognoissance du vray Dieu bannira tout à fait de ce Pais cette barbarie. Au reste pour la garde du Pais, ils entourét les principaux Villages d'une forte pallissade de pieux, pour soustenir un siege: ils entretiennent des pensionnaires dans les Nations neutres, ou mesmes parmy les ennemis, par le moyen desquels ils sont aduertis souz main de toutes leurs menées: ils sont bien si aduisez & circonspectz en ce point, que s'il y a quelque Peuple avec qui ils

n'ayent pas entièrement rompu, ils leur donnent en effet la liberté d'aller & venir dans le Pais; mais neantmoins pour plus grande assurance on leur assigne des Cabanes particulieres où ils se doiuent retirer; si on les trouuoit ailleurs on leur feroit vn mauuais party.

Pour ce qui regarde l'autorité de commander; voicy ce que j'en ay remarqué. Toutes les affaires des Hurons se rapportent à deux chefs: les vnés sont comme les affaires d'Etat; soit qu'elles concernent ou les citoyens, ou les Estrangers; le public ou les particuliers du Village, pour ce qui est des festins, danses, jeux, crosses, & ordre des funerailles. Les autres sont des affaires de guerre. Or il se trouue autant de sortes de Capitaines que d'affaires. Dans les grâds Villages il y aua quelquefois plusieurs Capitaines tant de la police, que de la guerre, lesquels diuisent entre eux les familles du Village, comme en autant de Capitaineries; on y void mesme par fois des Capitaines, à qui tous ces gouuernemens se rapportent à cause de leur esprit, faueur, richesses, & autres qualitez, qui les rendent considerables dans le Pays. Il n'y en a point, qui en vertu de leur election soient plus grands les vns
que

que les autres. Ceux là tiennent le premier rang, qui se le sont acquis par leur esprit, éloquence, magnificence, courage, & sage conduite, de sorte que les affaires du Village s'adressent principalement à celuy des Capitaines, qui a en luy ces qualitez; & de mesme en est-il des affaires de tout le Pays, où les plus grands esprits sont les plus grâds Capitaines, & d'ordinaire il n'y en a qu'un qui porte le faix de tous. C'est en son nom que se passent les Traictez de Paix avec les Peuples estrangers; le Pays mesme porte son nom: & maintenant par exemple, quand on parle d'*Anenkhiondic* dans les Conseils des Estrangers, on entend la Nation des Ours. Autrefois il n'y auoit que les braues hommes qui fussent Capitaines, & pour cela on les appelloit *Enondecha*, du mesme nom qu'ils appellent le Pays, Nation, terre, comme si vn bon Capitaine & le Pays estoient vne mesme chose; mais auourd'huy ils n'ont pas vn tel égard en l'élection de leurs Capitaines; aulli ne leur donnent-ils plus ce nom là, quoy qu'ils l'appellent encor *atigarontas*, *atigancus*, *ondakhienhai*, les grosses pierres, les anciens, les sedentaires. Cependant ceux là ne laissent pas de tenir, comme j'ay dit, le premier rang tant dans

les affaires particulieres des Villages, que de tout le Pays, qui sont les plus grands en merites & en esprit. Leurs parens sont cōme autant de Lieutenans & de Conseillers.

Ils arriuent à ce degré d'honneur, partie par succession, partie par election, leurs enfans ne leur succedent pas d'ordinaire, mais bien leurs neveux & petits fils. Et ceux cy encor ne viennent pas à la succession de ces petites Royautez, comme les Dauphins en France, ou les enfans en l'heritage de leurs peres; mais entant qu'ils ont les qualitez conuenables, & qu'ils les acceptent, & sont acceptez de tout le Pays. Il s'en trouue qui refusent ces honneurs, tant parce qu'ils n'ont pas le discours en main, ny assez de retenuë ny de patience, que pource qu'ils ayment le repos; car ces charges sont plustost des seruitudes, qu'autre chose. Il faut qu'un Capitaine fasse estat d'estre quasi toujours en campagne: si on tient Conseil à cinq ou six lieuës pour les affaires de tout le Pays, Hyuer ou Esté en quelque saison que ce soit il faut marcher: s'il se fait vne Assemblée dans le Village, c'est en la Cabane du Capitaine: s'il y a quelque chose à publier, c'est à luy à le faire; & puis le peu d'authorité qu'il a d'ordinaire sur ses suiets, n'est pas

vn puissant attrait pour accepter ceste charge. Ces Capitaines icy ne gouvernement pas leurs suiets par voye d'empire, & de puissance absolüe; ils n'ont point de force en main, pour les ranger à leur deuoir. Leur gouvernement n'est que ciuil, ils representent seulement ce qu'il est question de faire pour le bien du Village, ou de tout le Pays. Apres cela se remuë qui veut. Il y en a neantmoins, qui sçauent bien se faire obeyr, principalement quand ils ont l'affection de leurs suiets. Quelques vns sont aussi reculez de ces charges, pour la memoire de leurs ancestres qui ont deseruy la Patrie. Que s'ils y sont receus, c'est à force de presents, que les Anciens acceptent en leur Assemblée, & mettent dans les coffres du Public. Tous les ans enuiron le Printemps se font ces resurrections de Capitaines, si quelques cas particuliers ne retardent ou n'aduancent l'affaire. Je demanderois volontiers icy à ceux qui ont peu d'opinion de nos Sauvages, ce qu'il leur semble de cette conduite.

Mais en preuue de ce que ie viens de dire de l'esprit de nos Capitaines, il faut que ie concluë ce Chapitre par vn discours que me fit ce Printemps vn Capitaine, nommé

Aenons, il pretendoit nous persuader de transporter nostre Cabane en son Village. Surquoy nous auons à loüer Dieu, de ce qu'il nous fait la grace d'estre aimez & recherchez dans le Pays; c'est à qui nous aura en son Village; les *Arenderonnon* nous en ont souuent porté la parole; les *Altignenonghac*; & ceux du Village *Ossossané*, que nous appellons la Rochelle, nous font encor plus d'instance: mais si nous auons égard aux importunitéz, assurement ce Capitaine l'emportera; il y a plus de six mois qu'il ne nous donne aucun repos, quelque affaire du Pais qu'il nous raconte, il ne manque point d'en tirer expressement ou tacitement cette conclusion; mais sur tout à ce Printemps il a employé toute sa Rhetorique pour nous faire dire le mot, & obtenir tout à fait nostre consentement. Allant donc vn iour à *Senrio*; pour assister vn de nos Chrestiens malade à la mort, ie trouuay par le chemin vn Sauvage qui me venoit querir de la part d'*Aenons*; ie l'allay voir apres auoir satisfait à nostre malade, qui nous menoit particulièrement. Il me fit ce discours; mais ie luy feray tort de le mettre icy, car ie ne luy donneray pas la grace qu'il auoit en la bou-

che de ce Capitaine; n'importe, on verra
toujours ses pensées; que j'ay rangées à
mon aduis à peu près dans leur ordre. Voi-
cy comme il commença.

Echon, ie vous ay mandé pour sçauoir
au vray vostre dernière resolution: ie ne
vous eusse pas donné la peine de venir ius-
ques icy, n'eust esté que ie craignois de ne
pas trouuer chez vous la commodité de
vous parler: vostre Cabane est toujours
pleine de tant de personnes qui vous visi-
tent, qu'il est quasi impossible de vous y
communiquer quelque chose en particu-
lier: & puis maintenant que nous sommes
sur le point de nous assembler pour deli-
berer touchant l'establissement d'un nou-
veau Village, cette entreueüe eust peü
estre suspecte à ceux qui desirent vous re-
tenir.

Les François ont toujours esté attachez à
moy, & m'ont aymé, ie les ay aussi toujours
assisté en tout ce que j'ay peu, & n'ont pas
trouué en toutes ces terres de meilleur a-
my que moy: ce n'a pas esté sans encourir
l'enuie de tout le País, qui m'en regarde il
y a long temps de mauuais ceil, & a fait
tout ce qu'il a peu pour me mettre mal au-
pres de vous; iusques là que, comme vous

166 *Relation de la Nouu. France,*
ſçauéz, on m'a imputé la mort de Bruſlé,
& incontinent apres qu'il eut eſté tué,
quand il fut queſtion de deſcendre à Ké-
bec, on diſoit haut & clair que ſi j'y allois,
ſans doute j'y laiſſerois la teſte: nonobſtant
tout cela l'année ſuiuante (car pour cette
année là j'allay en traite ailleurs) ie ne laiſ-
ſay pas de m'embarquer, & deſcendre, ap-
puyé que j'eſtois ſur mon innocence. Au
reſte ſi ce malheur me fuſt arriué, la hache
eſtant leuée ſur ma teſte, j'euffe demandé
vn peu de temps pour parler, & ie croy que
ie me fuſſe ſi bien iuſtifié, que j'euffe obligé
celuy qui commandoit ou de faire manife-
ſtement vne iniuſtice, ou me laiſſer la vie.
Mais ie n'en fuſ pas en la peine, & ceux qui
s'attendoient de me voir aſſommer furent
bien eſtonnez, quand ils virent l'honneur
qu'on me fit; iuſques là que quelques vns
diſoient, que puis qu'on traitoit ſi fauora-
blement vn meurtrier, le vray moyen de ſe
faire aimer des François eſtoit de fendre la
teſte à quelqu'vn. Tous ces diſcours n'ont
point empesché que mon innocence n'ait
eſté toujours au deſſus de l'enuie: quoy
qu'on diſe, j'aimeray & obligeray toute ma
vie les François en tout ce que ie pourray.

Echon, nous penſions que voſtre Village

deust nous suiure, & se ioindre à nous, main-
tenāt que nous sōmes sur le poinct d'en fai-
re yn autre ailleurs, & il n'a pas tenu à vous,
les presens que vous fistes l'an passé sur ce
suiet n'estoient que trop capables de les
porter à cette resolution; mais cependant,
à ce que nous voyons, il n'en faut plus par-
ler; c'est vne piece tout à fait détachée, &
nagueres que i'allay chez vous pour sca-
uoir vostre resolution, ie perdis courage,
vous me respondistes si froidement, que ie
n'estois comme resolu de ne vous en plus
parler.

Toutefois la chose est de telle importan-
ce, tant pour vos interests que pour les no-
stres, que i'ay iugé à propos de vous en dire
mon sentiment encore vne fois: si vous ne
me respondez auourd'huy distinctement,
jamais plus ie ne vous en ouuriray la bou-
che. Nous nous assemblerons demain cinq
Villages que nous sommes pour conclure
le dessein que nous auons de nous vnir, &
n'en faire qu'yn. Nous auons suiuet de
prendre cette resolution, puis que si nous
sommes en paix cette année, nous ne pou-
uons manquer le Printemps suiuant d'a-
uoir l'ennemy sur les bras: nous n'en som-
mes que trop bien informez; en l'estat que

vous nous voyez maintenant nous ferions en peine, au moins pour nos femmes, & nos enfans, si la necessité nous contraindroit de prendre les armes : au lieu que si nous sommes en vn bon Village bien fermé de pieux, nostre ieunesse aura suiet de faire paroistre son courage, & nous mettrons nos femmes & nos enfans en asseurance. A cette occasion tout le Pais ierte les yeux sur vous ; nous nous estimerons tout à fait hors de crainte, pourueu que nous vous ayons avec nous ; vous auez des armes à feu dont le seul bruit est capable de donner l'épouuante à l'ennemy, & le mettre en fuite.

Au reste, il y va aussi de vos interets ; voyez en quelle peine vous estes au moindre bruit de guerre : & puis si on vous fait quelque tort, à qui auez vous recours demeurans en ce petit Hameau où vous estes ? Vous n'auetz point là de Capitaine qui vous prenne en sa protection, & vous fasse faire raison ; il n'y a personne qui tiene la ieunesse en deuoir : si les bleds vous manquent, qui donnera ordre qu'on vous en pouruoie, car vostre Village n'est pas capable de vous en fournir à suffisance, & quelle peine d'en aller vous mesmes cher-

cher ailleurs. Au lieu que si vous estes des
 nostres, rien ne vous scauroit manquer ;
 cōme nous vous aurons voulu auoir aupres
 de nous, aussi ferons nous obligez de vous
 nourrir ; & au cās que l'on se portast lasche-
 ment à vous fournir vostre prouision, ie
 vous donne parole que i'employeray tout
 mon credit pour représenter à nos gens
 l'obligation qu'ils vous auront, & ie sçay
 bien qu'il n'y en a pas vn qui ne se mette
 incontinent en deuoir de vous seruir : de
 mesme quand il sera question de dresser
 vostre Cabane, ie commanderay à toute
 la ieunesse de mettre la main à l'œuure, &
 vous vous verrez incontinent aussi bien lo-
 gez que vous pouuez souhaitter dans le
 Pais.

Il s'arresta icy, & il me dit qu'il n'auoit
 pas neantmoins encor acheué, mais qu'il
 desiroit auant que de passer outre, que ie
 communiquasse à vn de nos Peres qui
 estoit avec moy ce qu'il venoit de dire.

Puis il continua en ces termes :

Echon, ie vois bien que vous m'allez dire
 que vous craignez d'estre plus éloignez du
 Lac que vous n'estes maintenant ; & moy
 ie vous donne parole que vous n'en feréz
 pas si éloignez que vous pourriez bien pen-

ser; & puis quand ainsi seroit, de quoy vous mettez vous en peine? Vous n'allez point à la pesche, tout le Village y ira pour vous: Vous aurez de la peine à embarquer vos paquets pour Kébec; rien moins, il n'y aura personne dans le Village qui ne se tienne heureux de vous servir en cette occasion. Il est vray que vous ne serez pas au bord du Lac pour recevoir les paquets qu'on vous enuoyera; mais qu'importe, puis qu'on vous les apportera iusques chez vous: & au cas que vous desiriez vous servir de ceux de la Rochelle, s'ils vous aiment, comme ils doiuent ordinairement passer deuant le Village que nous pretendons bastir, ils ne vous donneront pas la peine de les aller querir à leur Village. *Echon*, voila ce que j'auois à vous dire: ie vous prie que ie sçache maintenant vostre derniere resolution, afin que i'en fasse demain le rapport au Conseil.

Voila la harangue de ce Capitaine, qui passeroit, à mon aduis au iugement de plusieurs pour vne de celles de Tite Liue, si le suiet le portoit: elle me sembla fort persuasue. En effet ie luy fis response, qu'il nous obligoit de l'affection qu'il resmoignoit pour nous, qu'il l'auoit assez fait paroi-

stre en plusieurs occasions; mais sur tout en celle cy: que nous estions tres-contens de transporter nostre Cabane en son Village; qu'il y auoit long temps que nous en auions le dessein; que nous ne nous estions arrestez à *Ihoratiria*, que comme en vn Village qui releuoit de luy, & qui ne faisoit bande à part que pour vn temps: mais neantmoins que nous ne pouuions pas encor nous resoudre à engager nostre parole, que les Capitaines des cinq Villages qui se deuoient assembler ne nous promissent premierement au nom de tous leurs suiets, qu'ils seroient contens de receuoir la Foy, croire tout ce que nous croyons, & viure comme nous. Je pris de là occasion de luy repeter quelques principaux mysteres de nostre Foy, & taschay sur tout de luy monstret quelle facilité ils deuoient auoir en ce point; puis que Dieu ne nous commandoit rien qui ne fust tres-raisonnable, & qu'ils ne iugeassent eux mesmes par apres tres-aduantageux pour le Pais. Il m'écou- ta fort attentiuement, & me promit d'en faire fidelement son rapport au Conseil, adioustant que pour luy il estoit dans la résolution de se faire baptiser, & que toute sa Cabane auoit la mesme pensée.

Le Conseil se tint quelques iours apres; ce Capitaine s'y trouua. On luy demanda quel estoit enfin le sentiment & la resolution des François. Il leur répondit, que nous faisons quelque difficulté. Ils luy demanderent, quelle difficulté nous pouuions faire. Ils ne veulent point, dit-il, se mettre dans vn Village, qu'ils ne soient asseurez d'auoir affaire à des personnes, qui écouteront, & feront tout ce qu'ils enseignent. A cela ils repartirent. Voila qui va bien: Nous en sommes contens, il nous enseignera, puis nous ferons tout ce qu'il desirera. En effect ils creurent l'affaire si bien concludë, qu'ils nous vindrent dire par apres qu'ils venoient querir nostre Cabane pour la transporter: mais ce ne sera pas encor pour cette année, la feste des Morts à trauersé, dit-on, ce dessein. Cependant ce Capitaine qui est si échauffé à nous auoir avec luy en ce nouueau Village, voyant que nostre Cabane estoit quasi inhabitable, & qu'il sembloit que nostre Village se voulust dissiper: & craignant que nous ne prissions party ailleurs, nous vint offrir sa Cabane, à peine de s'incommoder, luy, & toute sa famille. Neantmoins nous auons iugé plus à propos de passer encor vn

Hyuer où nous sommes, tant pour cultiuier ces nouvelles plantes que nous y auons acquises à nostre Seigneur, par le moyen du saint Baptesme; que parce que nous esperons que les Chefs de ces Villages qui pretendent de s'assembler, & sont maintenant en diuision avec le reste du Pays, pourront entre cy & le Printemps se reünir, & ainsi nous pourrons plus aisément tourner du costé que nous iugerons plus à propos pour la gloire de Dieu, sans crainte d'offenser personne. Ce qui nous seroit maintenant bien difficile en l'estat où sont les affaires.

Cette resolution prise nous a obligez de penser à restabliir & accroistre nostre Cabane: i'en fis ouuerture au Capitaine de nostre Village; il assembla innontinent les Anciens, & leur communiqua nostre dessein, ils en furent si contens; qu'ils nous en vinrent faire des coniuissances; car ils craignoient de iour en iour que nous ne les quitassions.

Pour les encourager ie leur fis present d'vne douzaine de pains de Petun, & quelques peaux; ils me rendirent les peaux, disant que c'estoit à eux à nous en donner; & que d'ailleurs ils nous auoient déjà assez

d'obligation, que nous les obligions tous les iours à vne infinité d'occasions; que si quelques-vns auoient besoin d'vn cousteau, ou d'vne alaisne, ils n'auoient qu'à venir chez nous, & que nous les leurs donnions incontinent. A reste ces témoignages de bien-veillance ne furent pas seulement des paroles, ils furent suivis de bons effets; ils mirent diligemment la main à l'œuure, & traouillerēt avec tāt d'assiduité, qu'ils nous dresserent presque en trois iours vne nouvelle Cabane; aussi persōne ne s'y épargna, les vieillards y estoient les premiers. Quelques vns mesmes s'oublians de leur aage montoient iusques au haut de la Cabane, les autres alloient querir & preparoient force écorces pour lier, ou traouilloient à dresser le bas de la Cabane.

La diligence du Capitaine empescha le dernier iour quatre d'entre nous de dire Messe; cas dès le point du iour il se mit en besogne, & du haut de la Cabane où il estoit crioit à pleine teste, & inuitoit au traual toute la ieunesse qui n'estoit pas encor bien éueillée. Mais disons vn mot de leurs Conseils.

CHAPITRE VII.

De l'ordre que les Hurons tiennent en leurs Conseils.

JE parleray icy principalement des Conseils ou Assemblies generales, les particuliers estant quasi ordonnez de mesme façon, quoy qu'avec moins d'appareil.

Ces Assemblies generales sont comme les Estats de tout le País, & partant il s'en fait autant, & non plus que la necessité le requiert. Le lieu d'iceux est d'ordinaire le Village du principal Capitaine de tout le País: la Chambre de Conseil est quelque fois la Cabane du Capitaine, parée de nattes, ou ionchées de branches de Sapin, avec diuers feux, suiuant la saison de l'année. Autrefois chacun y apportoit sa bûche pour mettre au feu; maintenant cela ne se pratique plus, les femmes de la Cabane supportent cette dépense; elles font les feux, & ne s'y chauffent pas, sortant dehors pour ceder la place à Messieurs les Cōseillers. Quelquefois l'assemblée se fait au milieu du Village, si c'est en Esté, &

quelquefois aussi en l'obscurité des forests à l'écart, quand les affaires demandent le secret: le temps est plustost de nuit que de iour, ils y passent souuent les nuits entieres.

Le Chef du Conseil est le Capitaine qui l'assemble. Les affaires s'y decident à la pluralité des voix, où l'authorité des Chefs en attire plusieurs à leur opinion: de fait la commune façon d'opiner est de dire aux Anciens. *Auisez y vous autres, vous estes les Maistres.*

Les gages ordinaires de ces Messieurs sont assignez sur la force de leurs bras, sur leur diligence & bon ménage: s'ils essarrent mieux que les autres, s'ils chassent mieux, s'ils peschent mieux; bref s'ils sont heureux à la traitte, ils sont aussi plus riches qu'eux; sinon ils sont les plus necessiteux, ainsi comme l'experience le fait voir en quelques-vns.

Leurs parties casuelles sont premierement les meilleurs morceaux des festins, où on ne manque point de les inviter. 2. Quand quelqu'un fait quelque present ils y ont la meilleure part. 3. Quand quelqu'un soit Citoyen, soit Estranger, veut obtenir quelque chose du Pais, la coustume

me

me est de graisser les mains des principaux Capitaines, au branle desquels tout le reste se remuë. Je suis tres assureé de ce que ie viens de dire, le regret que quelques particuliers ont de semblables desordres, & l'enuie mesme des autres Capitaines, qui ne sont pas appellez au butin, en decourët plus qu'on ne desireroit; ils se decrient les vns les autres, & le seul soupçon de ces presents secrets émeut quelquefois de grands debats & diuisions, non pas tant pour le desir du bien public, que pour le regret de n'estre pas de la partie; & cette ialousie empesche par fois de bonnes affaires. Mais venons à l'ordre qu'ils tiennent en leurs Conseils.

Premierement le Chef ayant déjà consulté en particulier avec les autres Capitaines & Anciens de son Village, & iugé que l'affaire merite vne assemblée publique, il enuoye conuier au Conseil par chaque Village autant de personnes qu'il desire; les Messagers sont ieunes hommes volontaires, ou aucunesfois vn Ancien, afin que la sermonce soit plus efficace, d'autant qu'on n'adiouste pas tousiours foy aux ieunes gens. Ces Messagers adressent leur commission au principal Ca-

particuliers ont de remoyens particuliers, & j'en vie même des autres Capitaines, qui ne sont pas appellez au butin, en decourret plus qu'on ne desiroit; ils se decrient les uns les autres, & le seul soupçon de ces presents secretes emeut quelquefois de grands debats & divisions, non pas tant pour le desir du bien public, que pour le regret de n'estre pas de la partie; & cette jalouise empesche par fois de bonnes affaires. Mais venons à l'ordre qu'ils tiennent en leurs Conseils.

Premierement le Chef ayant déjà consulté en particulier avec les autres Capitaines & Anciens de son Village, & jugé que l'affaire merite une Assemblée publique, il enuoye conuier au Conseil par chaque Village autant de personnes qu'il desire; les Messagers sont ieunes hommes volontaires, ou aucunesfois un Ancien, afin que la lemonce soit plus efficace, d'autant qu'on n'adiouste pas toujours foy aux ieunes gens. Ces Messagers adreissent leur commission au principal Ca-

M m

ou mesme leur grauité les en dispense.

Après les salutations, les remerciemens de la peine qu'ils ont prise à venir, les actions de graces rendues ie ne scay à qui, de ce que tout le monde est arriué sans fortune, que perionne n'a esté surpris des ennemis, n'est point tombé en quelque ruisseau ou Riuere, ou ne s'est point blessé; bref de ce que tous sont arriuez heureusement; on exhorte tout le monde à delibeter meurement: en apres on propose l'affaire dont il est question, & dit on à Messieurs les Conseillers qu'ils y aduisent.

C'est alors que les Deputez de chaque Village, ou ceux d'une mesme Nation consultent tout bas ce qu'ils doiuent respondre. Lors qu'ils ont bien consulté par ensemble ils opinent par ordre, & s'arrestent à la pluralité des opinions, où plusieurs choses sont dignes de remarque. La premiere est en la maniere de parler, laquelle à cause de sa diuersité a vn nom different, & s'appelle *acsentonch*; elle est commune à tous les Sauvages; ils haussent & flechissent la voix comme d'un ton de Predicateur à l'antique, mais lentement, posément, distinctement, mesmes

180 *Relation de la Nouv. France,*
repetant vne mesme raison plusieurs fois.
La seconde chose remarquable est, que
les opinans reprennent sommairement la
proposition, & toutes les raisons qu'on a
alleguées auant que dire leur aduis.

J'ay autrefois ouy dire à quelque Tru-
chement, que ces Nations icy auoient vn
langage particulier en leurs Conseils;
mais j'ay experimenté le contraire: ie sçay
bien qu'ils ont quelques termes particu-
liers, ainsi qu'on a en toutes sortes d'arts,
& de sciences, comme au Palais, aux
Escoles, & ailleurs. Il est vray que leurs
discours sont d'abord difficiles à enten-
dre, à cause d'une infinité de Metaphores,
de plusieurs circonlocutions, & autres fa-
çons figurées: par exemple parlant de la
Nation des Ours, ils diront, l'Ours a dit,
a fait cela; l'Ours est fin, est meschant;
les mains de l'Ours sont dangereuses:
quand ils parlent de celuy qui fait le festin
des Morts, ils disent, celuy qui mange les
ames: quand ils parlent d'une Nation, ils
n'en nomment souuent que le principal
Capitaine: comme parlant des Monta-
gnets, ils diront, *Atsiron* dit: c'est le
nom d'un des Capitaines. Bref, c'est en
ces lieux où ils releuēt leur stile, & taschés

de bien dire. Quasi tous ces esprits sont naturellemēt d'une assez bonne trempe, ratiocinent fort bien, & ne bronchent point en leurs discours; aussi font-ils estat de se mocquer de ceux qui bronchent; quelques vns semblent estre nés à l'eloquence.

3. Apres que quelqu'un a opiné, le Chef du Conseil repete, ou fait repeter ce qu'il a dit: de sorte que les choses ne peuvent qu'elles ne soient bien entendues estans tant de fois rebatuës. Ce qui m'arriua fort heureusement au Conseil dont ie vous ay parlé, où ie leur fis yn present pour les encourager à prendre le chemin & la route du Ciel; car vn des Capitaines repeta fort heureusement tout ce que j'auois dit, & le dilata, & amplifia mieux que ie n'auois fait, & en meilleurs termes; car en effet dans le peu de cognoissance que nous auons de cette Langue, nous ne disons pas ce que nous voulons, mais ce que nous pouuons.

4. Chacū cōclud son aduis en ces termes, *Condayauendi Terhayde cha nonh 8108 abachen*: c'est à dire, Voila ma pēsée touchāt le sujet de nostre Conseil: puis toute l'Assemblée répond par vne forte respiratiō tirée

182 *Relation de la Nouu. France,*
du creux de l'estomach, *Haau.* J'ay re-
marqué que quand quelqu'un a parlé au
gré, ce *Haau* se tire avec beaucoup plus
d'effort.

La cinquième chose remarquable est
leur grande prudence & moderation de
paroles: ie n'oserois pas dire qu'ils vsent
tousiours de cette retenue, car ie sçay que
quelquefois ils se picquent; mais cepend-
ant vous remarquez tousiours vne singu-
liere douceur & discretion. Je n'ay gue-
res assisté en leurs Conseils, mais toutes
les fois qu'ils m'y ont inuité i'en suis sorty
avec estonnement sur ce point.

Vn iour ie vis vn debat pour la presean-
ce entre deux Capitaines de guerre: vn
Vieillard qui espousoit le party de l'un,
dit qu'il estoit sur le bord de la fosse, &
que parauenture le lendemain son corps
seroit placé dans le Cimetiere; mais ce-
pendant qu'il diroit ingenuément ce qu'il
croyoit estre de iustice, non pour aucun
interest qu'il y eust, mais pour l'amour de
la verité; ce qu'il fit avec ardeur, quoy
qu'affaisonnée de discretion. Et lors vn
autre Ancien reprenant la parole le reprit,
& luy dit fort à propos: Ne parle point
maintenant de ces choses, ce n'en est pas

la saison ; voila l'ennemy qui nous va assieger, il est question de nous armer, & de fortifier vnanimement nos pallissades, & non pas de disputer des rangs. Sur tout ie fus estonné de la sage conduite d'un autre Conseil, où i'assistay, qui sembloit estre confit en humeur condescendante & belles paroles, nonobstant l'importance des affaires dont il s'agissoit.

Ce Conseil estoit l'un des plus importants que les Hurons ayent : sçauoir de leur feste des Morts : ils n'ont rien de plus sacré : la chose estoit fort chatoüilleuse ; car il s'agissoit de faire que tout le Pais mit ses morts en vne mesme fosse, suiuant leur coustume : & cependant il y auoit quelques Villages mutinez qui vouloient faire bande à part, non sans vn regret de tout le Pais. Cependant la chose se passa avec toute la douceur & paix imaginable : à tous coups les Maistres de la Feste qui auoient assemblé le Conseil exhortoient à la douceur, disant que c'estoit vn Conseil de paix. Ils nomment ces Conseils, *Endionraondaoné*, comme si on disoit, Conseil égal & facile comme les plaines & rases campagnes. Quoy que dissent les opinãs, les Chefs du Conseil ne faisoient que

184 *Relation de la Nouv. France,*
dire, Voila qui va bien. Les mutins excu-
soient leur diuision, disant qu'il n'en pou-
uoit arriuer du mal au Pais : que par le
passé il y auoit eu de semblables diuisions,
qui ne l'auoient pas ruiné. Les autres ad-
doucissoient les affaires, disans que si
quelqu'vn des leurs s'égaroit du vray che-
min, il ne falloit pas incontinent l'aban-
donner ; que les freres auoient par fois
des riotes par ensemble. Bref, c'estoit
chose digne d'estonnement de voir dans
des cœurs aigris vne telle moderation de
paroles. Voila pour leurs Conseils.

CHAPITRE VIII.

*Des Ceremonies qu'ils gardent en leur
sepulture, & de leur dueil.*

NOS Sauvages ne sont point Sauua-
ges en ce qui regarde les deuoirs,
que la Nature mesme nous oblige de ren-
dre aux morts : ils ne cedent point en ce-
cy à plusieurs Nations beaucoup micux
policées. Vous diriez que toutes leurs
sueurs, leurs trauaux, & leurs traittes, ne
se rapportent quasi qu'à amasser de quoy

honorer les Morts; ils n'ont rien d'assez précieux pour cét effet; ils prostituent les robes, les haches, & la Pourcelaine en telle quantité, que vous iugeriez à les voir en ces occasions, qu'ils n'en font aucun estat, & tourefois ce sont toutes les richesses du País; vous les verrez souuent en plein hyuer quasi tous nuds, pendant qu'ils ont de belles & bonnes robes en leurs quaiſſes qu'ils mettent en reſerue pour les Morts; aussi est-ce là leur point d'honneur. C'est en cette occasion qu'ils veulent sur tout paroistre magnifiques. Mais ie ne parle icy que de leurs funerailles particulieres. Ces bonnes gens ne sont pas comme beaucoup de Chrestiens, qui ne peuvent souffrir qu'on leur parle de la mort, & qui dans vne maladie mortelle, vous mettent en peine toute vne maison pour trouuer moyen de faire porter cette nouvelle au malade, sans le faire mourir par auance. Icy quand on desespere de la santé de quelques-vns, non seulement on ne fait point de difficulté de leur dire, que c'est fait de leur vie; mais mesme on prepare en leur presence tout ce qui est necessaire pour leur sepulture: on leur montre souuent la robe, les chausses, les sou-

liers, & la ceinture qu'ils doiuent emporter; souuent on les enseuelit à leur mode auât qu'ils ayēt expiré, ils font leur festin d'adien à leurs amis, où ils chantent quelquefois sans mōstrer aucune apprehensio de la mort, qu'ils regardent fort indifferremment, ne se la figurant que cōme vn passage à vne vie fort peu differēte de celle cy. Aussi-tost que le malade a rendu le dernier soupir, ils le mettent en l'estat qu'il doit estre dans le tombeau, ils ne l'ētendēt pas de son long cōme nous faisons; mais ils le mettent en peloton, quasi en la mesme posture que les enfans sont au vētre de la mere. Iusques là ils tiennent la bonde de leurs larmes. Apres luy auoir rendu ces deuoirs, toute la Cabane commence à retentir de soupirs, de gemissemens, & de plaintes, les enfans crient *Aistan*, si c'est leur pere, & la mere *Aien*, *Aien*; mon fils, mon fils. Qui ne les verroit tout baignez de leurs larmes, iugeroit à les entendre, que ce ne sont que pleurs de ceremonies; ils fléchissent leurs voix tous d'vn mesme accord, & en vn ton lugubre, iusques à ce que quelque personne d'authorité fasse le hola; en mesme temps ils s'arrestent, le Capitaine s'en va prom-

prement par les Cabanes aduertir qu'un tel est mort. A l'arriuée des amis ils recommencent de nouveau à pleurer, & le plaindre. Souuent quelqu'un des plus considerables prendra la parole, & consolera la mere & les enfans, tantost s'étendant sur les loüanges du defunct, loüant sa patience, sa debonnaireté, sa liberalité, sa magnificence, & s'il estoit guerrier, la grandeur de son courage : Tantost il dira, Que voulez-vous, il n'y a plus de remede, il falloit bien qu'il mourust, Nous sommes tous sujets à la mort, Et puis il y auoit trop long temps qu'il traينوit, &c. Il est vray qu'en cette occasion, ils ne manquent point de discours. Le me suis quelquefois estonné de les voir long temps sur ce propos, & apporter avec tant de discretion, toutes les considerations capables de donner quelque consolation aux parens du defunct.

On enuoye aussi donner auis de cette mort aux amis qui demeurent és autres Villages; & comme chaque famille en a vn autre qui a le soin de ses Morts, ceux-là viennent au plustost pour donner ordre à tout, & determiner le iour des funeraïlles : d'ordinaire ils enterrent les Morts

le troisiéme iour ; & dès le matin la Capitaine donne ordre que par tout le Village on fasse chaudiere pour le mort. Personne n'épargne ce qu'il a de meilleur. Ils font cecy à mon auis pour trois raisons. Premièrement pour se consoler les vns les autres, car ils s'entr'enuoyent des plats, & quasi personne ne mange de la chaudiere qu'il a preparée. Secondement, à l'occasion de ceux des autres Villages, qui viennent souuent en assez bon nombre. Tiercement, & principalement pour obliger l'ame du defunct, qu'ils croyent y prédre plaisir, & en mager sa part. Toutes les chaudiere estant vuidées, ou au moins distribuées, le Capitaine publie par le Village, que l'on va porter le mort au Cimetiere. Tout le Village s'assemble en la Cabane ; on renouelle les pleurs, & ceux qui ont soin des funerailles apprestēt vn brancard, où le mort est couché sur vne natte, & enuveloppé d'vne robbe de Castor, & puis ils le leuent & le portent à quatre : tout le Village suit en silence iusques au Cimetiere. Il y a là vn Tombeau fait d'écorce & dressé sur quatre pieux d'environ huit à dix pieds de haut. Cependant que l'on y accommode le

mort, & qu'on agence les écorces, le Capitaine publie les presens qui ont esté faits par les amis. En ce País aussi bien qu'ailleurs les consolations les plus agreables dans la perte des parés sont tousiours accompagnéz de presens, qui sont chaudières, hachies, robes de Castor, & colliers de Pourcelaine. Si le defunct estoit en quelque consideration dans le País, non seulement les amis & les voisins, mais mesmes les Capitaines des autres Villages viendront en personne apporter leurs presens. Or tous ces presens ne suivent pas le mort dans le tombeau: on luy mettra quelquefois au col vn collier de Pourcelaine, & aupres de luy vn peigne, vne courge pleine d'huile, & deux ou trois petits pains: voila tout. Vne grande partie s'en va aux parens pour essuyer leurs larmes: l'autre partie se donne à ceux qui ont donné ordre aux funerailles pour recompense de leur peine. On met aussi souuent en reserve quelques robes, ou quelques haches pour faire largesse à la Jeunesse. Et le Capitaine met entre les mains de quelqu'un d'entre eux vn baston d'environ vn pied, proposant vn prix à celuy qui le luy osterá. Ils se iettent

190 *Relation de la Nouu. France,*
dessus en troupe à corps perdu, & demeu-
rent quelquefois vne heure entiere aux
prises. Cela fait chacun s'en retourne pai-
siblement en sa Cabane.

Le m'estois oublié de dire que d'ordi-
naire pendant toute cette ceremonie la
mere ou la femme seront aux pieds du
tombeau appellant le defunct en chan-
tant, ou plustost en se plaignant d'un ton
lugubre.

Or toutes ces ceremonies ne se gar-
dent pas tousiours; car pour ceux qui
sont morts en guerre, ils les mettent
en terre, & les parens font des presens
à leurs patrons, s'ils en auoient, ce qui
est assez ordinaire dans le Pais, pour
les encourager à faire vne leuée de sol-
dats, & venger la mort du defunct. Pour
les noyez on les enterre aussi apres auoir
enleué par pieces les parties du corps les
plus charnuës, comme i'ay expliqué plus
en particulier, parlant de leurs supersti-
tions. On double les presens en cette oc-
casion, & tout le Pais s'y trouue souuent,
& y contribuë du sien; & tout cela, di-
sent-ils, pour appaiser le Ciel, ou le
Lac.

Il y a mesmes des ceremonies particu-

lières pour les petits enfans decedez au
 dessous d'un mois ou deux; ils ne les mer-
 tent pas non plus comme les autres dans
 des sepulchres d'écorce dressez sur des
 pieux; mais les enterrent sur le chemin,
 afin, disent-ils, que quelque femme pas-
 sant par là, ils entrent secretement en
 son ventre, & que de rechef elle leur don-
 ne la vie, & les enfante. Je me doute que
 le bon Nicodeme y eust trouué bien de la
 difficulté, quoy qu'il n'opposast que pour
 les vicillards, *Quomodo potest homo nasci
 cum sit senex.* Cette belle ceremonie se
 fit cét Hyuer en la personne d'un de nos
 petits Chrestiens, qui auoit esté nommé
 Ioseph au baptesme. Je l'appris à cette
 occasion de la bouche mesme du pere de
 l'enfant.

Les funerailles faites, le deüil ne cesse
 pas, la femme le continué toute l'année
 pour le mary, & le mary pour la femme:
 mais le grand deüil proprement ne dure
 que dix iours: pendant ce temps ils de-
 meurent couchez sur leurs nattes, & en-
 ueloppéz dans leurs robes, la face contre
 terre, sans parler, ny respondre, que *Cray*,
 à ceux qui les viennent visiter: ils ne se
 chauffent point mesmes en Hyuer, ils

mangent froid, ils ne vont point aux festins, ne sortent que de nuit pour leurs necessitez: ils se font couper au derriere de la teste vne poignée de cheveux, & disent que ce n'est pas sans grande douleur principalement quand le mary pratique cette ceremonie à l'occasion de la mort de sa femme, ou la femme à l'occasion de la mort du mary. Voila pour ce qui est du grand deuil.

Le petit deuil dure toute l'année: quand ils veulent visiter ils ne saluent point, & ne disent point *Cray*; ils ne se graissent point les cheveux; les femmes neantmoins le font quand leurs meres le leur commandent, qui ont en leur disposition leur chevelure, & mesmes leurs personnes; c'est à elles de les enuoyer aux festins, sans cela plusieurs n'y iroient point. Ce que ie trouue de remarquable est que pendant toute l'année la femme ny le mary ne se remarient point, autrement ils feroient parler d'eux dans le Pays.

Les sepultures ne sont pas perpetuelles; comme leurs Villages ne sont stables que pour quelques années que dure la commodité des bois: les corps ne demeurent dans les Cimétieres que iusques à la feste

des

Morts, qui se fait d'ordinaire de douze en douze ans. Or dans ce terme ils ne laissent pas d'honorer souuent les defuncts: de temps en temps ils font faire chaudiere pour leus ames par tout le Village, comme le iour des funerailles, & ressuscitent leur nom le plustost qu'ils peuuent. A cét effet ils font des presens aux Capitaines, pour donner à celuy qui sera content de prendre le nom du defunct; & s'il estoit en consideration & en estime dans le Pais de son viuant, celuy qui le ressuscite apres vn festin magnifique à tout le Pais, pour se faire cognoistre sous ce nom, fait vne leuée de ieunes gens deliberez, & s'en va en guerre pour faire quelque braue coup, qui fasse paroistre à tout le Pais, qu'il a non seulement herité du nom, mais aussi des vertus & du courage du defunct.

CHAPITRE IX.

De la Feste solennelle des Morts.

LA feste des Morts est la ceremonie la plus celebre qui soit parmy les Hu-

rons ; ils luy donnent le nom de festin, d'autant que, comme ie diray tout maintenant, les corps estans tirez des Cimetieres, chaque Capitaine fait vn festin des ames dans son Village : le plus considerable & le plus magnifique est celuy du Maistre de la Feste, qui est pour cette raison appellé par excellence le Maistre du festin.

Cette Feste est toute pleine de ceremonies, mais vous diriez que la principale est celle de la chaudiere, cette-cy étouffe toutes les autres, & on ne parle quasi de la feste des Morts, mesmes dans les Conseils les plus serieux, que sous le nom de chaudiere : ils y approprient tous les termes de cuisine ; de sorte que pour dire auancer ou retarder la feste des Morts, ils diront dériser, ou attiser le feu dessous la chaudiere : & quand on est sur ces termes, qui diroit la chaudiere est renuersée, ce seroit à dire, il n'y aura point de feste des Morts.

Or il n'y a d'ordinaire qu'une seule feste dans chaque Nation ; tous les corps se mettent en vne mesme fosse : ie dis d'ordinaire, car cette année que c'est faite la feste des Morts, la chaudiere a esté diui-

sée, & cinq Villages de cette pointe où nous sommes ont fait bande à part, & ont mis leurs morts dans vne fosse particuliere. Celuy qui estoit Capitaine de la feste precedente, & qui est comme le Chef de cette pointe, a pris pour pretexte que sa chaudiere & son festin auoit esté gasté, & qu'il estoit obligé d'en refaire vn autre: mais en effet ce n'estoit qu'un pretexte; la principale cause de ce diuorce est que les grosses testes de ce Village se plaignent il y a long temps de ce que les autres tirent tout à eux; qu'ils n'entrent pas comme ils voudroient bien dans la cognoissance des affaires du Pais, & qu'on ne les appelle pas aux Conseils les plus secrets & les plus importans, & au partage des presens. Cette diuision a esté suiuite de défiance de part & d'autre; Dieu vueille qu'elle n'apporte point d'empeschement à la publication du saint Euangile: mais il faut que ie touche briefuement l'ordre & les circonstances de cette feste, & que ie finisse.

Les douze ans ou enuiron estant expirez, les Anciens & les Notables du Pais s'assemblent pour deliberer precisément de la saison en laquelle se fera la feste, au contentement de tout le Pais, & des Na-

196 *Relation de la Nouu. France,*
tions estrangeres qui y seront inuitées. La
resolution prise, comme tous les corps se
doiuent transporter au Village où est la
fosse commune, chaque famille donne
ordre à ses morts, mais avec vn soin & v-
ne affection qui ne se peut dire: s'ils ont
des parens morts en quelque endroit du
Pais que ce soit, ils n'épargnent point leur
peine pour les aller querir: ils les enleuent
des Cimetieres, les chargent sur leurs pro-
pres épaules, & les couurent des plus bel-
les robes qu'ils ayent. Dans chaque Vil-
lage ils choisissent vn beau iour, se trans-
portent au Cimetiere, où chacun de ceux
qu'ils appellent, *Aibeonde*, qui ont eu soin
de la sepulture, tirent les corps du tom-
beau en presence des parens qui renou-
uellent leurs pleurs, & entrent dans les
premiers sentimens qu'ils auoient le iour
des funeraillies. Je me trouuay à ce specta-
cle, & y inuitay volontiers tous nos dome-
stiques; car ie ne pense pas qu'il se puisse
voir au monde vne plus viue image & vne
plus parfaite representation de ce que
c'est que l'homme. Il est vray qu'en Fran-
ce nos Cimetieres preschent puissam-
ment, & que tous ces os entassez les vns
sur les autres sans discretion des pauures

d'avec les riches, ou des petits d'avec les grands, font autant de voix qui nous crient continuellement la pensée de la mort, la vanité des choses du monde, & le mépris de la vie presente : mais il me semble que ce que font nos Sauvages à cette occasion touche encor davantage, & nous fait voir de plus près, & apprehender plus sensiblement nostre misere. Car apres auoir fait ouuerture des tombeaux, ils vous étallent sur la place toutes ces Carcasses, & les laissent assez long temps ainsi découuertes, donnant tout loisir aux spectateurs d'apprendre vne bonne fois ce qu'ils seront quelque iour. Les vnes sont toutes décharnées, & n'ont qu'un parchemin sur les os; les autres ne sont que comme recuities & boucannées, sans monstrier quasi aucune apparence de pourriture; & les autres sont encor toutes groüillantes de vers. Les parens s'estant suffisamment contentez de cette veüe, les couurent de belles robes de Castor toutes neufues : en fin au bout de quelque temps ils les décharnent, & en enleuent la peau & la chair qu'ils iettent dans le feu avec les robes & les nattes dont ils ont esté enscuelis. Pour les corps entiers de ceux qui

198 *Relation de la Nouu. France,*
font nouvellement morts, ils les laissent
en mesme estat, & se contentent seule-
ment de les couvrir de robes neufues. Ils
ne toucherent qu'à vn Vieillard dont i'ay
parlé cy-deuant, qui estoit mort cette
Automne au retour de la pesche: ce gros
corps n'auoit cominencé à se pourrir que
depuis vn mois à l'occasion des premieres
chaleurs du Printemps; les vers fourmil-
loient de toutes parts, & le pus & l'ordure
qui en sortoit rendoit vne puanteur pres-
que intolerable; cependant ils eurent
bien le courage de le tirer de la robbe où
il estoit enuveloppé, le nettoyerent le
mieux qu'ils peurent, le prirent à bel-
les mains, & le mirent dans vne natte,
& vne robe toute neufue, & tout cela
sans faire paroistre aucune horreur de
cette pourriture. Ne voila pas vn bel e-
xemple pour animer les Chrestiens, qui
doient auoir des pensées bien plus re-
leuées, aux actions de charité, & aux
œuvres de misericorde enuers le pro-
chain. Apres cela qui aura horreur de la
puanteur d'vn Hospital, & qui ne pren-
dra vn singulier plaisir de se voir aux pieds
d'vn malade tout couuert de playes, dans
la personne duquel il considere le Fils de

Dieu. Comme ils estoient à décharner toutes ces carcasses, ils trouuerent dans le corps de deux vne espece de sort, l'un que ie vis de mes yeux estoit vn œuf de Tortuë auëc vne courroye de cuir; & l'autre que nos Peres manierent estoit vne petite Tortuë de la grosseur d'vne noix; ce qui fit croire qu'ils auoient esté enforcelez, & qu'il y auoit des Sorciers en nostre Village; d'où vint la resolution à quelques-vns de le quitter au plustost: en effet deux ou trois iours apres vn des plus riches, craignant qu'il ne luy arriuaist quelque malheur, transporta sa Cabane à deux lieuës de nous au Village d'*Aron-taen*.

Or les os estans bien nettoyez, ils les mirent partie dans des sacs, partie en des robes, les chargerent sur leurs épaules, & couurirent ces pacquets d'vne autre belle robe pendante. Pour les corps entiers, ils les mirent sur vne espece de brâcart, & les porterent auëc tous les autres chacun en sa Cabane, où chaque famille fit vn festin à ses morts.

Retournant de ceste feste auëc vn Capitaine qui a l'esprit fort bon, & est pour estre quelque-iour bien auant dans les af-

200 *Relation de la Nouv. France,*
faires du País, ie luy demanday pour-
quoy ils appelloient les os des morts *Atis-*
ken. Il me répondit du meilleur sens qu'il
eust, & ie recueilly de son discours, que
plusieurs s'imaginent que nous auons
deux ames, toutes deux diuisibles & ma-
teriellles, & cependant toutes deux rai-
sonnables; l'vne se separe du corps à la
mort, & demeure neantmoins dans le
Cimetiere iusques à la feste des Morts,
apres laquelle, ou elle se change en Tour-
terelle, ou selon la plus commune opi-
nion, elle s'en va droit au village des
ames. L'autre est comme attachée au
corps & informe, pour ainsi dire, le cada-
ure, & demeure en la fosse des morts, a-
pres la feste, & n'en sort iamais, si ce n'est
que quelqu'un l'enfante de rechef. Il
m'apporta pour preuue de cette metem-
psychose, la parfaite ressemblance qu'ont
quelques-vns avec quelques personnes
defuntes; Voila vne belle Philosophie.
Tant y a, que voila pourquoy ils appellent
les os des morts, *Atisken*, les ames.

Vn iour ou deux auparauant que de
partir pour la feste, ils porterēt toutes ces
ames dans vne des plus grandes Cabanes
du Village, où elles furent vne partie at-

tachée aux perches de la Cabane, & l'autre estallée par la Cabane, & le Capitaine les traita, & leur fit vn festin magnifique au nom d'vn Capitaine defunct, dont il porte le nom. Je me trouuay à ce festin des ames, & y remarquay quatre choses particulieres. Premièrement, les presens que faisoient les parens pour la feste qui consistoient en robes, colliers de Porcelaine, & chaudières, estoient étendus sur des perches tout le long de la Cabane, de part & d'autre. Secondement, le Capitaine chanta la chanson du Capitaine defunct, selon le desir que luy mesme auoit rémoigné auant sa mort, qu'elle fust chantée en cette occasion. Tiercement, tous les conuiez eurent la liberté de se faire part les vns aux autres de ce qu'ils auoient de bon, & mesmes d'en emporter chez eux contre la coustume des festins ordinaires. Quatriesmement, à la fin du festin pour tout compliment à celuy qui les auoit traitez, ils imiterent, comme ils disent le cry des ames, & sortirent de la Cabane en criant *haée, haé.*

Le maistre du festin, & mesme *Anenkhiondic*, Capitaine general de tout le Pais, nous enuoya inuiter plusieurs fois

avec beaucoup d'instance. Vous eussiez dit que la feste n'eust pas esté bonne sans nous. J'y enuoyay deux de nos Peres quelques iours auparauant pour voir les preparatifs, & sçauoir au vray le iour de la feste. *Anekhiondic* leur fit tres-bon accueil, & à leur depart les conduisit luy-mesme à vn quart de lieue de là où estoit la fosse, & leur monstra avec grand témoignage d'affection tout l'appareil de la feste.

La feste se deuoit faire le Samedi de la Pentecoste; mais quelques affaires qui suruindrent, & l'incertitude du temps la fit remettre au Lundy. Les sept ou huit iours de deuant la feste se passerent à assembler, tant les ames, que les Estrangers, qui y furent inuitez; cependant depuis le matin iusques au soir, ce n'estoit que largesse que faisoient les viuans à la jeunesse en consideration des defuncts. D'vn costé les femmes tiroient de l'arc à qui auroit le prix, qui estoit quelque ceinture de Porc-épic, ou quelque collier, ou chaisne de Pourcelaine; de l'autre costé en plusieurs endroits du Village les ieunes hommes tiroient au baston à qui l'emporteroit. Le prix de cette victoire estoit vne

hache, quelques cousteaux, ou mesme vne robbe de Castor. De iour à autre arriuoient les ames. Il y a du contentement de voir ces conuois, qui sont quelquefois de deux & trois cens personnes; chacun porte ses ames; c'est à dire, ses ossemens empacquetez sur son dos, à la façon que j'ay dit, souz vne belle robbe. Quelques-uns auoient accommodé leurs pacquets en figure d'homme ornez de colliers de Pourcelaine, avec vne belle guirlande de grand poil rouge. A la sortie de leur Village, toute la troupe crioit *haée, haé*, & reïteroient ce cry des ames par le chemin. Ce cry, disent ils, les soulage grandement; autrement ce fardeau, quoy que d'ames, leur peseroit bien fort sur le dos, & leur causeroit vn mal de costé pour toute leur vie. Ils vont à petites iournées; nostre Village fut trois iours à faire quatre lieues, & à aller à *Ossossané*, que nous appellons la Rochelle, où se deuoient faire toutes les ceremonies. Aussi-tost qu'ils arriuent auprès de quelque Village, ils crient encor leur, *haée, haé*: Tout le Village leur vient au deuant, il se fait encor à cette occasion force largesses. Chacun a son rendez vous dans quelqu'une des

Cabanes, tous ſçauent où ils doiuent loger leurs ames; cela ſe fait ſans confuſion. En meſme temps les Capitaines tiennent Conſeil pour deliberer combië de temps la troupe ſejournera dans le Village.

Toutes les ames de huit ou neuf Villages, s'eſtoient rendus à la Rochelle dès le Samedy de la Pentecoſte; mais la crainte du mauuais temps obligea, comme i'ay dit, de remettre la ceremonie au Lundy. Nous eſtions logez à vn quart de lieuë de là, au vieux Village dans vne Cabane, où il y auoit bien cent ames penduës & attachées à des perches, dont quelques vnes ſentoient vn peu plus fort que le muſq.

Le Lundy ſur le midy, on vint auertir qu'on ſe tint preſt, qu'on alloit commencer la ceremonie; on détache en meſme temps ces pacquets d'ames, les parens les déueloppent derechef pour dire les derniers adieux; les pleurs recommencerent de nouueau. I'admiray la tendreſſe d'vne femme enuers ſon pere, & ſes enfans; elle eſt fille d'vn Capitaine, qui eſt mort fort âgé, & a eſté autrefois fort cōſiderable dās le País; elle luy peignoit ſa cheuelure elle manioit ſes os les vns apres les autres, avec la meſme affectiō que ſi elle luy euſt voulu

rendre la vie; elle luy mit auprès de luy son *Atfatonexat*, c'est à dire son paquet de buchettes de Conseil, qui sont tous les liures & papiers du Pais. Pour ses petits enfans elle leur mit des brasselets de Pourcelaine & de rassade aux bras, & baigna leurs os de ses larmes; on ne l'en pouvoit quasi separer, mais on pressoit, & il fallut incontinent partir. Celuy qui portoit le corps de ce vieux Capitaine marchoit à la teste, les hommes suiuoient, & puis les femmes, ils marchoiert en cet ordre, iusques à ce qu'ils arriuerent à la fosse.

Voicy la disposition de cette place, elle estoit enuiron de la grandeur de la place Royale à Paris. Il y auoit au milieu vne grande fosse d'enuiron dix pieds de profondeur, & cinq brasses de diametre; tout autour vn échaffaut & vne espece de theatre, assez bien fait de neuf à dix brasses de diametre, & de dix à neuf pieds de hauteur; au dessus du theatre il y auoit quantité de perches dressées, & bien arrangées, & d'autres en trauers pour y pendre, & attacher tous ces paquets d'ames. Les corps entiers comme ils deuoient estre mis au fond de la fosse estoient

206 *Relation de la Nouu. France,*
dés le iour precedent souz l'échaffaut,
étendus sur des écorces, ou des nattes
dressées sur des pieux de la hauteur d'un
homme aux enuirs de la fosse.

Toute la Compagnie arriua avec ses
corps enuiron à vne heure apres Midy, &
se departirent en diuers cantons, selon
les familles & les Villages, & décharge-
rent à terre leurs paquets d'ames à peu
prés comme on fait les pots de terre à ces
Foyres de Villages : ils déployerent aussi
leurs paquets de robbes, & tous les pre-
sens qu'ils auoiēt apporté, & les étendirēt
sur des perches, qui estoient de 5. à 600.
toises d'étenduë; aussi y auoit il iusques
à douze cens presens qui demeurèrent
ainsi en parade deux bonnes heures, pour
donner loisir aux Estrangers de voir les
richesses & la magnificence du Pais. Je ne
trouuay pas que la Compagnie fust grâde
comme ie m'estois figuré : s'il y auoit
deux mille personnes c'estoit quasi tout.
Enuiron les trois heures chacun serra ses
pieces, & plia ses robbes.

Sur ces entrefaites chaque Capitaine
par ordre donna le signal, & tout inconti-
nent chargez de leurs paquets d'ame cou-
rans comme à l'affaut d'une ville, monte-

rent sur ce Theatre à la faueur des échelles qui estoient tout autour, & les penderent aux perches : chaque Village y auoit son département. Cela fait, on osta toutes les échelles, & quelques Capitaines y demeurèrent, & passerent tout le reste de l'apresdinée iusques à sept heures à publier des presens qu'ils faisoient au nom des defuncts à quelques personnes particulieres.

Voila, disoient ils, ce qu'un tel defunct donne à un tel son parent. Environ les cinq à six heures ils pauerent le fond de la fosse, & la borderēt de belles grādes robes neufues de dix Castors, en telle façon qu'elles s'estendoient plus d'un pied au dehors de la fosse. Comme ils preparoient les robes qui deuoient estre employées à cēt vsage, quelques-vns descendirent au fond, & en apporterent leurs mains pleines de sable : ie m'enquis que vouloit dire cette ceremonie, & appris qu'ils ont cette creance que ce sable les rend heureux au ieu. De ces douze cens presents, qui auoient esté étallez sur la place, quarante-huit robes seruirent à pauer & border la fosse, & chaque corps entier, outre la robe dont il estoit enueloppé,

208 *Relation de la Nouu. France,*
en auoit encor vne, & quelques-vns iufques à deux, dont ils furent couuerts. Voila tout; de sorte que ie ne pense pas que chaque corps eust la sienne, l'vn portant l'autre, qui est bien le moins qu'il peust auoir pour sa sepulture; car ce que font les draps & les linceux en France, sont icy les robbes de Castor. Mais que deuient donc le reste, ie le diray tout maintenant.

Sur les sept heures ils descendoient les corps entiers dans la fosse: nous eufmes toutes les peines du monde d'en aborder; iamais rien ne m'a mieux figuré la confusion qui est parmy les damnez. Vous eussiez veu décharger de tous costez des corps à demy pourris, & de tous costez on entendoit vn horrible tintamarre de voix confuses de personnes qui parloient & nes'entendoient pas: dix ou douze estoient en la fosse & les arrangeoient tout autour les vns aupres les autres. Ils mirent tout au beau milieu trois grandes chaudières qui n'estoient bonnes que pour les ames; l'vne estoit percée, l'autre n'auoit point d'anse, & la troisiéme ne valloit gueres mieux: i'y vis fort peu de collers de Pourcelaine; il est vray qu'ils
en

en mettent beaucoup dans les corps. Voila tout ce qui se fit cette iournée.

Tout le monde passa la nuit sur la place, ils allumerent force feux, & firent chaudiere. Nous autres nous nous retirasmes au vieux Village avec resolution de retourner le lendemain au point du iour qu'ils deuoient ietter les os dans la fosse; mais nous ne peusmes quasi arriuer assez à temps, nonobstant toute la diligence que nous apportasmes, à raison d'un accident qui arriua. Vne de ces ames qui n'estoit pas bien attachée, ou peut estre trop pesante pour la corde qui la portoit, tomba d'elle mesme en la fosse: ce bruit éveilla la Compagnie, qui courut & monta incontinent à la foule sur l'échaffaut, & vuida sans ordre chaque paquet dans la fosse, reseruant neantmoins les robbes desquelles elles estoient enueloppées. Nous sortions pour lors du Village, mais le bruit estoit si grand, qu'il nous sembloit quasi que nous y estions. Approchans nous vismes tout à fait vne image de l'Enfer: cette grande place estoit toute remplie de feux & de flammes, & l'air retentissoit de toutes parts des voix confuses de ces Barbares: ce bruit neantmoins ces-

210 *Relation de la Nouu. France,*
sa pour quelque temps, & se mirent à
chanter, mais d'un ton si lamentable & si
lugubre, qu'il nous representoit l'horri-
ble tristesse & l'abyssine du desespoir, dans
lequel sont plongées pour iamais ces a-
mes malheureuses.

Tout estoit presque ietté quand nous
arriuasmes, car cela se fit quasi en vn tour
de main; chacun s'estoit pressé, croyant
qu'il n'y eust pas assez de place pour tou-
tes ces ames; nous en vismes neantmoins
encore assez pour iuger du reste. Ils e-
stoient cinq ou six dans la fosse avec des
perches à arrâger ces os. La fosse fut plei-
ne à deux pieds près: ils renuerferent par
dessus les robbes qui la débordoient tout
autour, & couvrirent tout le reste de nat-
tes, & d'écorces. Pour la fosse ils la com-
blerent de sable, de perches, & de pieux
de bois qu'ils y ietterent sans ordre. Quel-
ques femmes y apporterēt quelques plats
de bled, & le mesme iour & les suiuaux
plusieurs Cabanes du Village en fourni-
rent des manes toutes pleines qui furent
iettées sur la fosse.

Nous auons quinze ou vingt Chrestiens
enterrez avec ces Infideles, nous dismes
pour leurs ames vn *De profundis*: avec vne

ferme esperance, que si la diuine bonté n'arreste le cours de ses benedictions sur ces Peuples, cette feste ne se fera plus, ou ne sera que pour les Chrestiens, & se fera avec des ceremonies aussi saintes, que celles-là sont sottés & inutiles; aussi commencent-elles à leur estre à charge, pour les excez & dépenses superfluës qui s'y font.

Toute la matinée se passa en largesses; & la plus-part des robbes, dans lesquelles auoient esté toutes ces ames, furent coupées par pieces, & iettées du haut du Theatre au milieu de l'assemblée à qui les emporteroit: c'estoit vn plaisir quand ils se trouuoient deux ou trois sur vne peau de Castor; car pour s'accorder il falloit la couper en autant de pieces; & ainsi ils se trouuoient quasi les mains vuides, car ce lambeau ne valloit pas quasi le ramasser. L'admiray icy l'industrie d'vn Sauvage, il ne se pressoit pas bien fort pour courir apres ces pieces volantes; mais comme il n'y a rien eu de si precieux cette année dans le País que le Petun, il en tenoit quelque morceau dans ses mains, qu'il presentoit incontinent à ceux qui disputoient à qui auroit la peau, & en

conuenoit ainsi à son profit

Auant que de sortir de la place, nous apprimes que la nuit qu'on auoit fait des presens aux Nations estrangeres de la part du maistre du festin, on nous auoit aussi nommez; & de fait comme nous nous en allions *Anenkhiondic*, nous vint presenter vne robe neufue de dix Castors, en consideration du collier, dont ie leur auois fait present en plain Conseil, pour leur faire le chemin du ciel. Ils s'estoient trouuez si fort obligez de ce present, qu'ils en auoient voulu témoigner quelque reconnaissance en vne si belle assemblée. Je ne l'acceptay pas neantmoins, luy disant, que comme nous ne leur auions fait ce present, que pour les porter à embrasser nostre foy, ils ne nous pouuoient obliger dauantage qu'en nous écoutant volontiers, & en croyant en celuy qui a tout fait. Il me demãda ce que ie desirois donc qu'il fist de la robe; Je luy répondis qu'il en disposast comme bon luy sembleroit, dequoy il demeura parfaitement satisfait.

Pour le reste des douze cens presens, quarante-huict robbes furent employées à parer la fosse. Chaque corps entier em-

porta sa robe, & quelques-vns deux & trois. On en donna vingt au maistre du festin pour remercier les Nations qui auoient assisté à la feste. Les defuncts en distribuerent quantité, par les mains des Capitaines, à leurs amis viuans. Vne partie ne seruit que de parade, & fut retirée de ceux qui les auoient exposées. Les Anciens, & les grosses testes du Pais, qui en auoient l'administration & le maniment, en tirerent aussi souz-main vne assez bonne quantité, & le reste fut coupé en pieces, comme i'ay dit, & ietté par magnificence au milieu de l'assemblée. Cependant il n'y a que les riches qui ne perdent rien, ou fort peu, à cette feste. Les medions, & les pauures y apportent, & y laissent ce qu'ils auoient de plus precieux, & souffrent beaucoup pour ne point paroistre moins que les autres en cette célébrité. Tout le monde se picque d'honneur.

Au reste il ne s'en est presque rien fallu, que nous n'ayons aussi esté de la feste : dès cét Hyuer le Capitaine *Aenons*, dont i'ay parlé cy-deuant, nous en vint faire ouerture de la part des Anciens de tout le Pais. Pour lors la chaudiere n'estoit pas

214 *Relation de la Nouu. France,*
encor diuifée. Il nous propofa donc, fi nous ferions contens de leuer les corps des deux François, qui font morts en ce Pais, ſçauoir eſt de Guillaume Chaudron, & Eſtiène Bruſlé, qui fut tué il y a quatre ans, & que leurs os fuſſent mis dás la foſſe commune de leurs morts. Nous luy répondiſmes d'abord, que cela ne ſe pouuoit faire; que cela nous eſtoit defendu, que comme ils auoient eſté baptifez, & eſtoient comme nous eſperions dans le ciel, nous reſpections trop leurs os pour permettre qu'ils fuſſent meſlez avec les os de ceux qui n'ont point eſté baptifez; & puis que ce n'eſtoit pas noſtre couſtume de releuer les corps.

Nous adiouſtaſmes neantmoins apres tout cela, que comme ils eſtoient enterrez dans les bois, & puis qu'ils le deſiroient ſi fort, nous ferions contens de leuer leurs os, à condition qu'ils nous accordaſſent de les mettre en vne foſſe particuliere avec les os de tous ceux que nous auions baptifez dans le Pais.

Quatre raiſons principales nous portèrent à leur faire cette réponſe. 1. Comme c'eſt le plus grand témoignage d'amitié & d'alliance qu'ils ayent dans le Pais, nous

leur accordions déjà en ce point ce qu'ils souhaittoient, & faisons paroistre par là, que nous desirions les aymer comme nos freres, & viure & mourir avec eux.

2. Nous esperions que Dieu en seroit glorifié, principalement, en ce que separant par l'aveu de tout le País les corps des Chrestiens, d'avec les corps des Infidelles, il n'eust pas esté difficile par apres d'obtenir des particuliers que leurs Chrestiens fussent enterrez en vn Cimetiere à part, que nous benirions pour cét effect.

3. Nous pretendions les enterrer avec toutes les ceremonies de l'Eglise. 4. Les Anciens de leur propre mouuement desiroient que nous y fissions dresser vne belle & magnifique Croix, comme ils nous témoignerent par apres plus particulièrement. Ainsi la Croix eust esté authorisée de tout le País, & honorée en cette Barbarie, & ils n'eussent eu garde par apres de luy imputer, comme ils ont fait par le passé, les malheurs qui leur arriueroyent.

Ce Capitaine trouua nostre proposition fort raisonnable, & les Anciens du País en demeurèrent fort contents. Quelque temps apres la chaudiere fut diuisée, &

comme j'ay dit, cinq Villages de cette pointe où nous sommes, se resolurent de faire leur feste à part.

Au Printemps il se fit vne Assemblée generale des Notables de tout le Pais, pour aduiser à tout ce qui concernoit cette feste, & pour tascher d'oster ce schisme, & reünir la chaudiere. Ces esprits mécontents y trouuerent : i'y fus aussi inuité ; on me fit la mesme proposition : ie respondis que nous en serions tres contents, pourueu que cela se fist avec les conditions que nous auions demandé. On me fit instance sur la diuision de la chaudiere, & me demanderent, puis qu'il y auoit deux chaudières, c'est à dire deux fosses, de quel costé ie desirois que fust nostre fosse particuliere. A cela ie leur fis response, pour n'offenser personne, que ie remettois la chose à leur iugement, qu'ils estoient bons & sages, qu'ils y aduisassent entre eux. Le Maistre du festin de la Rochelle dit là dessus par condescendance, que pour luy il n'y pretendoit rien, & qu'il estoit content que l'autre, qui est le Chef de cette pointe, eust de son costé les corps de nos deux François. Cetui-cy respondit qu'il ne pretendoit rien à celuy qui auoit

loit esté enterré à la Rochelle ; mais que pour le corps d'Estienne Bruslé il luy appartenoit, que c'estoit luy qui l'auoit embarqué & emmené en ce País : ainsi voila les corps diuisez l'un d'un costé, l'autre de l'autre. Là dessus quelqu'un dit sous main, qu'en effet il auoit droit de demander le corps d'Estienne Bruslé, & qu'il estoit bien raisonnable qu'ils rendissent quelque honneur à ses os, puis qu'ils l'auoient tué. Cecy ne se peût dire si secrettement, que ce Capitaine n'en eust le vent ; il dissimula neantmoins sur l'heure ses sentimens. Apres le Conseil, comme nous estions déjà sortis, il releua cette reproche, & se prit bien fort de parole avec le Capitaine de la Rochelle ; & en fin se deporta entierement du corps de Bruslé, pour ne point aigrir & ensanglanter davantage cette playe, de laquelle ceux de cette pointe n'ont peu encor se purger.

Ce qui nous fit aussi resoudre à faire trouuer bon à ceux de la Rochelle, que nous ne touchassions ny à l'un, ny à l'autre. Veritablement il y a dequoy admirer icy les secrets iugemens de Dieu ; car cét infame aussi bien ne meritoit pas cét honneur ; & pour dire le vray nous eussions eu

assez de peine à nous resoudre de faire à son occasion vn Cimetiere particulier, & de transporter en Terre sainte vn corps qui a mené vne vie si scandaleuse dans le País, & donné aux Sauuages vne si mauuaise impression des mœurs des François. D'abord quelques-vns trouuerent mauuais que nous en demeurassions là; & s'en offensèrent, nous alleguant que cela estant, ils ne pourroient pas se vanter, comme ils esperoient, aupres des Peuples estrangers d'estre parens des François; autrement qu'on leur pourroit dire qu'il n'y auoit gueres d'apparence, puis que nous n'auons voulu mettre les os des nostres avec les leur: par apres neantmoins ayant ouy toutes nos raisons, ils iugerent que nous faisons prudemment, & que c'estoit le vray moyen de nous maintenir en amitié les vns avec les autres.

Finiray-ie la presente par cette ceremonie funebre? Ouy, puis qu'elle est vne marque assez claire de l'esperance d'vne vie future, que la nature semble nous fournir dans l'esprit de ces Peuples, comme vn moyen tres propre à leur faire gouster les promesses de Iesus-Christ. N'y a-t'il pas occasion d'esperer qu'ils le fe-

ront, & au plustost. Certes i'oseray bien
 asseurer que eû égard à ce qui paroist,
 nous auons dequoy fortifier nos coura-
 ges, & dire sur nos Hurons ce que saint
 Paul escriuoit aux Philippiens : *Confidens*
hoc ipsum, quia qui cæpit in vobis opus bonum,
perficiet usque in diem Christi Iesu. Ces pau-
 ures gens ouurent les oreilles à ce que
 nous leur disons du Royaume du Ciel, ils
 le trouuent fort raisonnable, & n'osent y
 contredire : ils apprehendent les iuge-
 mens de Dieu en l'autre vie, ils commen-
 cent à auoir recours avec nous à sa bonté
 en leurs necessitez ; & Nostre Seigneur
 semble les y fauoriser par fois de quelque
 assistance particuliere. Ils procurent le
 Baptesme à ceux qu'ils voyent en danger
 de mort : ils nous donnent leurs enfans
 pour estre instruits, iusques à permettre
 qu'ils fassent les trois cens lieues à cét ef-
 fet, nonobstant les tendres affections
 qu'ils ont pour eux ; ils se promettent de
 les suiure vn iour, & nous témoignent
 qu'ils ne nous donneroient pas des gages
 si precieux, s'ils n'auoient enuie de nous
 tenir parole. Vous diriez qu'ils ne s'atten-
 dent qu'à en voir vn d'entre eux qui fran-
 chisse le premier ce pas redoutable, &

220 *Relation de la Nouv. France,*
qui ose aller contre la coustume du Pays.
C'est au reste vn Peuple qui a sa demeure
arrestée, iudicieux, capable de raison, &
assez multiplié.

Je fis mention l'an passé de douze Na-
tions toutes sedentaires & nombreuses,
qui entendent la langue de nos Hurons:
& nos Hurons font en vingt Villages en-
viron trente mille âmes; si le reste est à
proportion, en voila plus de trois cens
mille de la seule langue Huronne. Dieu
nous donne du credit parmy eux, nous y
met en estime, & fait que nous y foyons
aimez iusques là, que nous ne sçauons à
qui entendre, tant vn chacun est aspre à
nous auoir. En verité nous serions bien
ingrats à la grace de Dieu, si nous per-
dions courage parmy tout cela, & ne luy
donnions le loisir de porter son fruit en sa
saison.

Il est vray que i'ay quelque peu d'ap-
prehension pour le temps auquel il faudra
leur tenir vn langage nouueau sur leurs
mœurs, & leur apprendre à clouër leurs
chairs, & les retenir dans l'honesteté du
Mariage, en retranchant les dissolutions
par la crainte des iugemens de Dieu sur
les luxurieux; lors qu'il sera question de

leur dire en tout plein d'occasions, *Quoniam qui talia agunt regnum Dei non possidebunt.* J'ay peur qu'ils fassent les rétifs, quand on leur parlera de se reueſtir de Ieſus-Chriſt, de porter ſa liurée, & ſe diſtinguer en qualité de Chreſtiens d'auec ce qu'ils auront eſté auparauant, par vne vertu dont à peine cognoiſſent-ils le nom, quand on leur crierà auec l'Apoſtre, *C'eſt là la volonté de Dieu, voſtre ſanctification, qu'un chacun ſçache conſeruer ſon corps comme un vaſe précieux en ſanctification & en honneur; & non le laiſſant aller aux paſſions de ſes deſirs, comme les Gentils qui ne cognoiſſent point Dieu.* Il eſt, diſ-ie, bien à craindre qu'ils ne s'effrayent ſur le propos de la pureté & chaſteté, & qu'ils ne ſe rebutent à ſon occasion de la doctrine du Fils de Dieu, diſans auec les Capharnaïtes ſur vn autre ſuiet, *Durus eſt hic ſermo, & quis poteſt eum audire?* Toutefois puis qu'auec la grace de Dieu nous auons déià obtenu d'eux, par la profeſſion ouuerte que nous auons fait de cette vertu, qu'ils n'oſent ny faire, ny dire en noſtre preſence choſe aucune qui luy ſoit contraire, iuſques à menacer les Eſtrangers quand ils s'échappent deuant nous, & les aduertir que les Fran-

gois, & sur tout les Robbes noires detestent ces priuautez. N'est-il pas plus croyable que si le saint Esprit les entreprend vne fois, il leur imprimera si auant en tout lieu & en tout temps le respect qu'ils doiuent à sa diuine presence & immensité, qu'ils seront bien aises d'estre chastes pour estre Chrestiens, & demanderont avec instance d'estre Chrestiens pour pouoir estre chastes. Je me figure que c'est pour ce dessein particulier que Nostre Seigneur nous a inspiré de les mettre en la protection de saint Ioseph: Ce grand Saint qui a esté donné autres fois pour Espoux à la glorieuse Vierge, & pour cacher aux yeux du monde, & du Diablé vne virginité que Dieu honora de son Incarnation, a tant de pouoir enuers cette Sainte Dame, entre les mains de laquelle son Fils a mis comme en depost, nommément toutes les graces qui concourent à cette vertu celeste, qu'il n'y a presque rien à craindre dans le vice contraire pour ceux qui luy sont deuots solidement, tels que nous desirons estre nos Hurons & nous. C'est à cét effet, & pour la conuersion entiere de tous ces Peuples, que nous

nous recommandons cordialement aux prieres de tous ceux qui aiment, ou veulent aimer Dieu, & en particulier de tous nos Peres & Freres.

De la Residence de S. Ioseph, aux Hurons, au Village nommé Iho-natiria, ce 16. de Juillet, 1636.

Vostre tres-humble, & tres-obcissant seruiteur en nostre Seigneur,
JEAN DE BREBEVE.

184
The first of these is the
fact that the number of
cases of smallpox in
the United States has
been steadily increasing
since 1880.

The second is the fact
that the disease is now
more common in the
South than in the North.
This is due to the fact
that the climate of the
South is more favorable
to the propagation of
the virus.

The third is the fact
that the disease is now
more common in the
West than in the East.
This is due to the fact
that the climate of the
West is more favorable
to the propagation of
the virus.

The fourth is the fact
that the disease is now
more common in the
South than in the North.
This is due to the fact
that the climate of the
South is more favorable
to the propagation of
the virus.

The fifth is the fact
that the disease is now
more common in the
West than in the East.
This is due to the fact
that the climate of the
West is more favorable
to the propagation of
the virus.





22

Coll. *[illegible]*

31006

193

8649



